BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~1 H H 8~~ 1533
Sala Grande
Scansia 2 H Palchetto h
N.° d'ord.

35. 3. 22.

Pallet XXIV 1

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.

S 1599

HISTOIRE GENERALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à préſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRE' :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.

Biblioteca Nazionale Palatino - Napoli

A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES;

Depuis le commencement du XVe Siecle.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE VIe.

CONTINUATION DES VOÏAGES, des Découvertes & des Etabliſſemens dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE IX.

Voïages au Breſil.

INTRODUCTION.

ON comprend, ſous le nom de Breſil, de vaſtes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent, à l'Eſt, l'Océan Atlantique, & ſur les limites deſquelles les Eſpagnols & les Portu-

Les Eſpagnols & les Portugais ne s'accordent point ſur les bornes du Breſil.

INTODUCTION.

gais ne s'accordent point. La Longitude du Breſil, ſuivant les premiers (1), eſt compriſe entre les vingt-neuf & trente-neuf degrés, Oueſt du Méridien de Tolede, en vertu d'un ancien Traité des Rois de Caſtille & de Portugal, & d'une ligne de ſéparation, tirée du Cap de *Humos* par l'Ile de *Buenabrigo*. Les Portugais, étendant plus loin leurs droits, tirent cette ligne par l'embouchure du Fleuve des Amazones, au Nord, & par celle de Rio de la Plata, au Midi. On doit ſe rappeller les cauſes de cette différence. Le Pape Alexandre VI, Eſpagnol de Nation, aïant accordé aux Rois de Caſtille une Bulle qui les appelloit fort avantageuſement au partage du Nouveau Monde, par la fameuſe ligne de Démarcation dont on a rapporté les bornes (2), les Portugais s'en crurent aſſez bleſſés pour faire retentir leurs plaintes. On convint d'un autre Reglement entre les deux Cours: & d'habiles Géographes furent nommés, de part & d'autre, pour terminer ce grand différend dans l'eſpace de dix mois. Mais de nouvelles difficultés, qui s'éleverent pour la poſſeſ-

(1) Herrera, Decad. XX. liv. XX.

(2) Voïez ces détails, & la Bulle même d'Alexandre, au Tome XLV. de ce Recueil.

ſion des Iles Moluques, n'aïant fait que rendre les prétentions plus obſcures, chaque Parti s'en tint à ſes idées, & la concluſion demeura ſuſpendue, juſqu'à ceque les deux Couronnes étant tombées ſur une même tête, l'union des intérêts fit évanouir toutes les oppoſitions. Celles qui ſe ſont renouvellées depuis ſeront rappellées aux tems qu'elles regardent, & ſont encore aujourd'hui l'occaſion des guerres qui s'allument quelquefois dans les mêmes lieux.

Différentes opinions ſur ſa découverte.

Si l'on en croit Herrera, ce fut ſous les auſpices des Rois Catholiques, que la Côte du Breſil fut découverte, par Vincent Yanez Pinçon en 1499., & par Didace de Lopé en 1500. D'un autre côté, ſi les Relations qui portent le nom d'Americ Veſpuce étoient de lui, on pourroit croire, ſur ſon propre témoignage, qu'il partagea du moins cette gloire. Mais le récit d'Herrera paroît incertain; & l'on a déja fait obſerver que les quatre Relations de Veſpuce portent des caracteres de fauſſeté (3), qui ne permettent point de

(3) On s'eſt étendu, au Tome XLV, ſur les heureuſes impoſtures, qui firent donner ſon nom au nouveau Continent. Il eſt bien étrange que le ſavant Italien, qui a publié, cette année, l'Hiſtoire de la Vie & des Relations de Veſpuce en Italien, & les

INTRODUC. TION.

s'y arrêter. Il auroit été facile à Chriſtophe Colomb, après avoir découvert, dans ſon troiſieme Voïage, l'Ile de la Trinité & les bouches de l'Orinoque, de ſuivre une Côte qui l'auroit conduit juſqu'à l'Amazone : mais rappellé par ſes premiers Etabliſſemens & par l'eſpérance qu'il avoit encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en ſuivant cette Mer qui s'enfonce entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il auroit pû ſuivre heureuſement.

§ I.

Voïages & Etabliſſement des Portugais au Breſil.

Découverte du Breſil par Alvarez Cabral.

AINSI ce fut proprement l'année ſuivante, que le Breſil fut découvert, par des Portugais, qui ne penſoient point à le chercher. Pierre Alvarez Cabral, Officier de diſtinction, étant parti de Liſbonne, au mois de Mars 1500, avec une Flotte de treize Navires, pour Sofala, d'où il devoit ſe rendre à la Côte de Malabar, après

Auteurs du Journal Etranger, qui en ont donné l'Extrait, n'en aient pas dit un mot. Si c'eſt pour l'avoir ignoré, l'admiration doit augmenter.

avoir passé par les Iles du Cap Verd, prit si fort au large, pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 d'Avril il eut la vue d'une Côte inconnue, qui se présentoit à l'Ouëst. Il continua sa navigation jusqu'au quinzieme degré de Latitude Australe, où il trouva un bon Port, que cette raison lui fit nommer *Porto Seguro* ; comme il donna le nom de *Sainte Croix* au Païs, parcequ'il y avoit arboré l'étendart du Christianisme. On lui donna dans la suite celui de *Bresil*, d'une sorte de bois qu'on y découvrit en abondance, & qui étoit connu trois siecles auparavant sous ce nom. Cabral, aïant fait reconnoître les terres, apprit avec joie qu'elles paroissoient fertiles, qu'elles étoient arrosées de belles Rivieres, couvertes de diverses especes d'arbres, & fort bien peuplées d'Hommes & d'Animaux. Il y descendit, pour en prendre possession au nom du Portugal. Quelques Habitans, attirés par ses présens & ses caresses, ne firent pas difficulté d'apporter des rafraîchissemens à sa Flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractere : mais ne leur voïant aucune trace de Religion, ni de Gouvernement, sa compassion, pour un état si triste, lui fit

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

Voïages et Etablissem. des Portugais au Brésil.

ordonner, au Pere Henri (4), Supérieur de cinq Miſſionnaires qu'il menoit aux Indes Orientales, de leur annoncer les Vérités de l'Evangile. On auroit peine à comprendre quel fruit il ſe promettoit d'une Prédication qui ne pouvoit être entendue, ſi l'on n'avoit fait remarquer pluſieurs fois que s'attachant aux termes des Bulles Apoſtoliques, les Portugais & les Eſpagnols emploïoient toujours, au hazard, le prétexte de Religion pour juſtifier leurs invaſions & leurs conquêtes. Auſſi le Général n'oublia-t-il point, après cette cérémonie, de faire planter un poteau, qui portoit les Armes de Portugal, comme s'il n'eut rien manqué déſormais aux droits de cette Couronne. Enſuite, aïant dépêché un de ſes Vaiſſeaux à Liſbonne, pour y porter la nouvelle de ſa découverte, il remit à la voile vers les lieux auxquels ſa Flotte étoit deſtinée.

Fauſſes Relations d'Americ Veſpuce.

Les Relations d'Americ Veſpuce contiennent le récit de deux Voïages, qu'il fit ſur la même Côte, au nom d'Emmanuel, Roi de Portugal. Mais les dates en ſont fauſſes, & c'eſt en quoi conſiſte l'impoſture ; car il eſt

(4) Herrera vante ſon mérite, & dit qu'il fut enſuite Evêque de Ceuta.

prouvé, par tous les témoignages contemporains que dans le tems qu'il nomme, il étoit emploïé à d'autres expéditions (5). Gonzale *Cohelo*, & plusieurs autres, s'occuperent long-tems à visiter les Ports, les Baies & les Rivieres du Païs. Les Terres ne leur parurent pas moins belles & moins fertiles qu'elles avoient été représentées par Cabral; mais comme ils n'en découvrirent pas tout-d'un-coup les Mines & les autres richesses, le zele ne devint pas fort ardent pour y établir des Colonies. On se contenta d'en apporter du Bois de teinture, des Singes & des Perroquets, marchandises qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qui se vendoient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Lisbonne y fit transporter quelques Misérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des Femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Roïaume : c'étoit les exposer à mille morts, en leur faisant grace de la vie; car les Naturels, ouvrant les yeux sur le danger de la servitude, dont ils étoient menacés, avoient pris les armes pour s'en défendre, & faisoient la guerre sans quartier.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

Premieres mesures de la Cour de Portugal.

(5) Voïez la Relation d'Ojeda, au Tome XLV.

Voïages et Etablissem. des Portugais au Brésil.

Cependant la Cour ne se fit pas presser pour accorder d'amples Concessions, à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des Etablissemens. Elle assigna même, à quelques Seigneurs, des Provinces entieres, dans l'espérance qu'ils y rassembleroient des Habitans. La Terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faisoit aucune dépense. Enfin le Bresil fut engagé à Ferme, pour un revenu assez modique; & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, se réduisit presqu'au titre. Les Indes Orientales attiroient alors toute l'attention des Portugais. Non-seulement les vertus militaires y trouvoient de l'exercice, mais on y parvenoit, par la valeur, à toutes les distinctions militaires & civiles; au lieu qu'au Bresil, il falloit se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre, & celle de défricher, par un travail assidu, des Terres à la vérité très fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des Habitans. Dans ces premieres entrepriſes, ils eurent beaucoup à souffrir des Brasiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, & qu'on n'offensoit jamais impunément. Leur principale vangeance con-

Son indifférence pour le partage des Terres.

Difficultés de la part des Sauvages.

sistoit à manger leurs Prisonniers. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le massacrer, & d'en faire un de ces horribles Festins qui font frémir la Nature. Tous les Voïages, qui se firent alors au Bresil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Ils n'appartiennent point d'ailleurs à notre dessein, parcequ'il ne s'en est point conservé de Relations particulieres, & que jusqu'à présent nous n'avons fait que recueillir ce qui se trouve dispersé dans les Historiens.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

Malgré tant de difficultés, le Païs ne laissa point de se peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les suivre. La guerre, qu'ils avoient sans cesse à soutenir contre des Légions d'Indiens, les obligea de se partager en *Capitainies*; & dans l'espace de cinquante ans, on vit naître, le long de la Côte, diverses Bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto seguro* & *Saint Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirerent de leur situation firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal. Elle sentit le tort qu'elle s'étoit fait, en accordant des Concessions sans bornes; & Jean III entreprit d'y remédier.

La Cour de Portugal prend le Bresil à cœur.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies ; & dans le cours de l'année 1549, il envoïa Thomas de *Souſa* au Breſil, avec le titre de Gouverneur général. Six Vaiſſeaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, compoſoient ſa Flotte. Il avoit ordre, non-ſeulement d'établir une nouvelle adminiſtration, dont il emportoit le plan dreſſé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de Tous les Saints.

Nouvelle adminiſtration.

Miſſionnaires appellés.

Le Roi, penſant à la converſion des Braſiliens, qu'il regardoit comme ſes Sujets, s'étoit adreſſé au Pape Paul III, & à S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jeſus, pour leur demander quelques Miſſionnaires. Il en obtint ſix, qui furent les PP. Jean *Aſpilcueta*, Navarrois, Antoine *Pirco*, Leonard *Nuñez*, Diegue de *Saint Jacques*, & Vincent *Rodriguez*, tous quatre Portugais, ſous la conduite du P. Emmanuel Nobrega de la même Nation. Ces Hommes Apoſtoliques partirent avec Souſa, & prirent terre au Breſil dans le cours de Juin. A leur arrivée, ils bâtirent une Ville, qui fut nommée San Salvador (6). Souſa eut à ſoutenir de

Etat des Etabliſſemens Portugais juſqu'en 1555.

(6) Ou Saint Sauveur. Quelques-uns l'ont nommée ſimplement *la Baie*, parcequ'elle eſt ſituée ſur la Baie de Tous les Saints.

sanglantes guerres; ce qui n'empêcha point les Villes de se multiplier. Les premieres n'eurent que des Fortifications très simples, qui suffisoient contre les surprises des Sauvages : mais bien-tôt, les Européens de diverses Nations s'étant rendus redoutables dans ces Mers, il fallut se mettre à couvert de l'invasion. Il n'y avoit pas cinq ans que Sousa gouvernoit le Bresil, lorsque les François entreprirent d'y former un Etablissement sous ses yeux. Les circonstances de cette entreprise se sont conservées dans leurs propres Relations.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

§ II.

Etablissement des François au Bresil. Voïage de Jean de Lery.

ON passe legerement sur les motifs & les premiers succès de l'Expédition, parcequ'elle n'a jamais été publiée à titre de Voïage. En 1555, Nicolas *Durand de Villegagnon* (7), Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux Sectaires, & piqué de quelques chagrins qu'il avoit essuïés dans l'exercice de

INTRODUCTION.

Villegagnon entreprend de fonder une Colonie au Bresil.

(7) Natif de Provins en Brie.

INTRODUCTION.

ſon emploi, conçut le projet de former, en Amérique, une Colonie de Proteſtans. Il étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'eſprit, & plus ſavant même que ne l'eſt ordinairement un homme de guerre. Ses deſſeins furent déguiſés, à la Cour, ſous la ſimple vue de faire un Etabliſſement François dans le Nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Eſpagnols; & ce prétexte lui aïant fait obtenir de Henri II deux ou trois Vaiſſeaux bien équipés, qu'il remplit de Calviniſtes ouverts ou ſecrets, il partit du Havre-de-Grace au mois de Mai, & n'arriva que dans le cours de Novembre au Breſil. Sa prudence parut l'abandonner dans le premier choix d'un Poſte; il débarqua ſur un grand Rocher, d'où la Marée le chaſſa bientôt: mais s'étant plus avancé, il entra dans une Riviere, preſque ſous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Ile, dans laquelle il bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny. A peine l'Ouvrage fut commencé, qu'il renvoïa ſes Vaiſſeaux en France, avec des Lettres où il rendoit compte de ſa ſituation à la Cour; mais il y en joignit d'autres, pour quelques Amis qu'il avoit à Geneve. Cet éclair-

ciſſement ſe trouve dans une Apologie de ſa conduite, qu'il publia lui-même après ſon retour. On y apprend auſſi qu'en arrivant au Breſil, il y avoit trouvé quelques Normands, qu'un naufrage avoit jettés ſur cette Côte, & qui s'y étant mêlés avec les Sauvages, ſavoient leur Langue, & ſervirent d'Interpretes aux François du Fort. Tout le reſte eſt tiré de la Relation du Voïageur, dont cet article porte le nom. INTRODUCTION.

Motifs & préparatifs du Voïage de Léry.

L'ÉGLISE de Geneve, aïant reçu les Lettres de Villegagnon, ſaiſit ardemment l'occaſion de s'étendre dans un Païs, où toutes les apparences lui promettoient, pour ſes Partiſans, une liberté dont ils ne jouiſſoient point en France. L'Amiral de Coligny, leur Protecteur déclaré, à qui Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire auſſi, prit cette ouverture fort à cœur. Il connoiſſoit la prudence & le zele d'un vieux Gentilhomme, nommé *Philippe de Corguilleray*, mais plus connu ſous le nom de *Dupont*, qui étoit celui d'une Terre qu'il avoit poſſedée près de Châtillon ſur Loing, où l'Amiral avoit les ſiennes, & qui s'étoit retiré à Geneve pour y vivre paiſiblement dans l'exercice de

Corguilleray Dupont eſt choiſi pour Chef.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1556.

ſa Religion. Il le ſollicita, par ſes Lettres, de ſe mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Breſil; & ce Vieillard, animé par les exhortations de Calvin, dont la réputation & l'autorité étoient alors au plus haut point dans le Parti oppoſé à l'Egliſe Romaine, ne fit pas difficulté de ſacrifier ſon repos au ſervice de la ſienne (8).

Miniſtres & autres Proteſtans qui partent avec lui.

Avec un Chef de cette conſidération, il falloit trouver, non-ſeulement des Particuliers de bonne volonté, qui fuſſent diſpoſés à quitter pour jamais leur Patrie, mais encore des Miniſtres de leur Religion, des Artiſans, & tous les ſecours néceſſaires pour jetter les fondemens d'une nouvelle République. Entre quantité de Profeſſeurs & d'Etudians en Théologie, dont Geneve étoit preſqu'auſſi remplie que de Citoïens, on n'eut pas de peine à choiſir deux Miniſtres d'un mérite

(8) Hiſtoire d'un Voïage fait en la Terre du Breſil, par Jean de Lery, natif de la Margelle, Terre de Saint Senne, au Duché de Bourgogne; cinquieme édition, dédiée à Madame la Princeſſe d'Orange, pp. 5 & 6. La premiere édition eſt de 1578. L'Auteur, dont la fidélité & le bon ſens ont mérité l'éloge de M. de Thou, attaque, dans une fort longue Préface, *Thevet*, Hiſtorien d'ailleurs fort décrié, & lui reproche autant de mauvaiſe-foi que d'ignorance.

connu, qui ſe crurent honorés de cette diſtinction : l'un fut Pierre *Richer*, âgé de cinquante ans, & l'autre, Guillaume *Chartier*, que l'Auteur qualifie tous deux de *Maîtres* ; » & » qui furent entendus, dit-il, ſur l'expoſition de certains paſſages de l'Ecriture-Sainte. Mais Dupont, qui » ne vouloit point en impoſer à perſonne, ne diſſimulant point qu'il » avoit cent cinquante lieues à faire » par terre, & plus de deux mille par » Mer ; qu'en arrivant au terme, il » faudroit ſe contenter, au lieu de » pain, de manger des fruits & des » racines, renoncer au vin, dans un » Païs qui ne produit point de vignes, » & vivre en un mot d'une maniere » tout-à fait différente de celle de » l'Europe ; tous ceux, qui aimoient » mieux la théorie que la pratique, » perdirent l'envie de changer d'air, » de s'expoſer aux dangers de la Mer, » & de ſouffrir les chaleurs de la Zône » torride, & par conſéquent celle de » s'enrôler pour le Voïage (9) «. Cependant il s'en préſenta quatorze, dont on nous a conſervé les noms (10). Ils

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRÉSIL. DE LERY. 1556.

(9) *Ibidem.*

(10) Pierre *Bourdon*, Mathieu *Verneuil*, Jean *du Bordel*, André *de la Fond*, Nicolas *Denis*, Jean *Gardien*, Martin

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1556.

partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556.

Leur Chef ne manqua point de les faire paſſer par Chatillon ſur Loing, où l'Amiral tenoit un état digne de ſon rang, dans un des plus beaux Châteaux de France. Ils y furent encouragés par ſes exhortations & ſes promeſſes. De-là, s'étant rendus à Paris, quelques Gentilhommes attachés aux mêmes principes, & d'autres Proteſtans de cette Capitale ſe déterminerent à groſſir leur Trouppe. Leur embarquement devant ſe faire à Honfleur, ils prirent leur route par Rouen, d'où ils tirerent auſſi quelques recrues; & tandis qu'on achevoit d'équiper leurs Vaiſſeaux par les ſoins de l'Amiral, ils ne négligerent point les préparatifs qui pouvoient leur faciliter la découverte & le travail des Mines. Un Officier, nommé Saint Denis, qui avoit la réputation d'exceller dans ces connoiſſances, s'étoit joint à eux dans leur paſſage à Paris.

Ils paſſent chez l'Amiral de Coligny.

Mais peu de jours avant leur embarquement, quelques Habitans de Honfleur aïant ſu qu'ils avoient célébré la Cene pendant la nuit, contre l'Ordon-

Inſulte qu'ils reçoivent à Honfleur.

David, Nicolas *Raviquet*, Nicolas *Carneau*, Jacques *Rouſſeau*, & & l'Auteur de cette Relation, qui n'avoit alors que vingt-deux ans. *Ibid.* p. 7.

ÉTABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1556.

hance du Roi, qui ne permettoit aux Proteſtans de s'aſſembler que de jour, ils ſe virent attaqués dans leurs logemens avec tant de furie, que Saint Denis fut tué en ſe défendant. La reſſource des autres fut de ſe retirer vers la Mer, & de précipiter leur départ ſous de ſix malheureux auſpices. Dans leur ſéjour au Breſil, ils regretterent plus que jamais la perte d'un Homme, à l'habileté duquel perſonne ne fut capable de ſuppléer.

Le Capitaine Saint Denis eſt tué.

Eſcadre préparée pour ce voïage.

Ils s'embarquerent ſur trois Vaiſſeaux, armés en guerre aux dépens du Roi, par *Bois-le-Comte*, Neveu de Villegagnon. Celui qu'il montoit, avec la qualité de Vice-Amiral, ſe nommoit la *petite Roberge*, & portoit environ quatre-vingts Hommes. Lery ſe trouva ſur le plus grand, commandé par *Sainte Marie de l'Epine*, & nommé la *grande Roberge*, dont l'Equipage étoit de ſix vingts Hommes (11). Le troiſieme, qu'on nommoit *la Roſée*, en avoit quatre-vingt-dix, en y comprenant ſix jeunes Garçons, qui devoient apprendre la Langue du Païs, pour ſe lier plus facilement avec les Sauvages, & cinq jeunes Filles, qu'on

(11) Lery vante l'habileté de ſon Pilote, qui ſe nommoit *Humbert*, natif de Harfleur.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1556.

se réservoit à marier suivant l'occasion, avec une Femme pour les gouverner. Il paroît que l'éloquence de Calvin & les efforts de Dupont avoient eu peu de pouvoir sur les personnes de ce sexe, puisqu'ils n'en avoient pû rassembler un plus grand nombre.

Depart de Honfleur.

Quoique la Colonie Protestante n'eut pas beaucoup à se louer des Habitans de Honfleur, elle ne sortit point du Port sans en avoir reçu les honneurs établis pour les Vaisseaux de guerre; c'est-à-dire qu'elle fut saluée de tout le Canon des Forts, joint, dit l'Auteur, au son des Trompettes, des Tambours & des Fifres, qui donnerent un air de triomphe à son départ. Mais la joie, que cette pompe avoit répandue sur les trois bords, fut bientôt suivie des plus

Longues tempêtes.

mortelles allarmes. Une tempête, qui dura douze jours entiers, fit éprouver, à ceux qui ne connoissoient par la Mer, toutes les agitations & les terreurs de cet Elément. Ils s'en crurent délivrés, le treizieme jour, en voïant la tranquillité renaître autour d'eux; mais bien-tôt les vagues redevinrent si furieuses, qu'ils retomberent dans les mêmes dangers. Tandis que tout le monde frémissoit d'une situation, qui ne changea qu'au bout de sept jours, l'Au-

teur nous apprend qu'elle le rendit Poète. Il fit quelques Vers, & quantité de bonnes réflexions, ſur la folie des Hommes, qui leur fait braver la mort au milieu des Flots (12). D'ailleurs la conſternation, où tous les autres avoient été pendant une ſi longue tempête, ne les empêcha point d'abuſer de leurs forces pour ſe ſaiſir de quelques Caravelles Eſpagnoles & Portugaiſes, qui n'étoient point en état de leur réſiſter;

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1556.

(12) Je tournai, dit-il, & amplifiai les vers d'Horace, en cette façon;

Quoique la Mer, par ſon onde bruïante,
Faſſe hériſſer de peur cil qui la hante,
Ce nonobſtant, l'homme ſe fie au bois,
Qui d'épaiſſeur n'a que quatre ou cinq doigts;
Dequoi eſt fait le Vaiſſeau qui le porte;
Ne voïant pas qu'il vit en telle ſorte,
Qu'il a la mort à quatre doigts de lui.
Réputer ſol on peut donc bien celui
Qui va ſur Mer, ſi en Dieu ne ſe fie;
Car c'eſt Dieu ſeul qui peut ſauver ſa vie.

Il ajoute : » Et voila » pourquoi encore un Phi» loſophe, à qui on de» mandoit deſquels il » étoit le plus, de Vi» vans ou de Morts? Ré» pondit, de quel côté » on vouloit mettre ceux » qui vont ſur Mer; pour» ce, dit-il, qu'étant ſi » proches de la mort, ils » ne doivent être réputés » entre les Vivans, p. 15. Il raconte auſſi un évenement aſſez ſingulier, dont il fut témoin, & qui donne de la vraiſemblance à ce qu'on lit dans Valere Maxime, (liv. 1. ch. 8.) d'un Matelot enlevé de ſon Vaiſſeau par une vague, & ramené par une autre. » Une grande ca» que de bois, dans la» quelle on faiſoit deſſa» ler du lard, aïant été » emportée, dit Lery, plus » de la longueur d'une pi» que hors du Bord, fut » rapportée ſoudain par » une vague venant à l'op» poſite, & ne fut pas » même renverſée, p. 18.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

autre ſujet, pour Lery, de déplorer le caractere des Hommes.

1557. Arrivée de l'Eſcadre à Rio Janeiro.

Le vent n'aïant plus ceſſé d'être favorable, les trois Vaiſſeaux arriverent, le 26 de Février, à la vue de l'Amérique, proche d'une Terre fort haute, que les Habitans du Païs nommoient *Huvaſſou*. On ne nous en apprend point la poſition; mais l'Auteur aïant remarqué que le 13 du même mois, on étoit par les douze degrés de Latitude Auſtrale, il eſt vrai-ſemblable que quelques Mariniers qui avoient déja fait ce Voïage, & qui crurent reconnoître la Terre des *Margajas*, ne ſe trompoient point. Ils avertirent le Vice-Amiral que cette Nation étoit alliée des Portugais : mais on ne laiſſa point d'envoïer la Chaloupe à terre, après avoir tiré quelques coups de Canon.

Indiens qu'elle trouve ſur les Côtes.

Une troupe d'Indiens s'étant avancée ſur le rivage, on leur montra de loin, des couteaux, des miroirs & des peignes, dans l'eſpérance d'en obtenir des vivres, à ce prix. En effet, non-ſeulement ils comprirent ce qu'on leur demandoit, mais s'étant empreſſés d'apporter diverſes ſortes de rafraîchiſſemens, ſix d'entr'eux & une Femme ne firent pas difficulté d'entrer dans la Chaloupe, pour ſe laiſſer conduire

aux Vaiſſeaux. L'impreſſion, que leur vue fit ſur l'Auteur, mérite d'être repréſentée dans ſes termes (13).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Dès le lendemain Bois-le-Comte, craignant de pouſſer trop loin la confiance pour des Barbares qu'il ne connoiſſoit pas mieux, fit lever les ancres & ſuivre la terre. A peine eut-on fait

Portrait qu'en fait Lery.

(13) Et parceque ce fut les premiers Sauvages que je vis de près, je laiſſe à penſer ſi je les regardai & contemplai attentivement. Premierement, tant les Hommes que les Femmes, étoient auſſi entierement nus, que quand ils ſortirent du ventre de leur Mere; toutefois pour être plus bragards, ils étoient peints & noircis par tout le corps. Au reſte, les hommes ſeulement, à la façon & comme la couronne d'un Moine, étant tondus fort près ſur la tête, avoient ſur le derriere les cheveux longs; mais, ainſi que ceux qui portent perruques, par deçà, étoient rognés à l'entour du cou. Davantage, aïant tous les levres de deſſous trouées & percées, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée; & comme enchaſſée, laquelle étant de la largeur & rondeur d'un teſton, ils ôtoient & remettoient quand bon leur ſembloit. Pour en dire vrai, quand cette pierre eſt ôtée, & que cette grande fente en la levre de deſſous leur fait comme une ſeconde bouche, cela les défigure bien fort. Quant à la Femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encore, comme celles de pardeçà, portoit-elle cheveux longs; mais pour l'égard des oreilles, les aïant ſi dépiteuſement percées qu'on eut pû mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grands pendans d'os blancs, leſquels lui battoient juſques ſur les épaules. . . . . Et parcequ'ils n'ont entr'eux nul uſage de monnoie, le paiement que nous leur fîmes fut des chemiſes, couteaux, haims à pêcher, miroirs & mercéries. Mais pour la fin & bon du jeu, tout ainſi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avoient pas été chiches de nous montrer tout ce qu'ils portoient,

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557. Spiritu Santo, Fort Portugais.

neuf à dix lieues, qu'on ſe trouva devant un Fort Portugais, nommé le *Saint-Eſprit* (14), dans un Canton que les Indiens nommoient *Moab*. Les Portugais de la Garniſon, reconnoiſſant une Caravelle que les Proteſtans François avoient enlevée dans leur route, & ne doutant point qu'elle n'eût été priſe ſur leur Nation, tirerent quelques coups auxquels on répondit vigoureuſement, mais ſans leur nuire beaucoup à cette diſtance. On continua d'avancer vers un lieu nommé *Tapemiry*, dont les Habitans ne donnerent aucun ſigne de haine aux François. Un peu plus loin, par les vingt degrés, on paſſa devant les *Paraibes*, autres Sauvages, dont les Terres offrent de petites Montagnes en pointes, qui reſſemblent à des cheminées. Le premier jour de Mars, on étoit à la hauteur des petites Baſſes, entremêlées de rochers, qui s'avancent en Mer & qui font l'épouvante des Matelots. Vis-

Nation des Paraïbes, & des Ouetacas.

auſſi au départir, qu'ils avoient vêtu les chemiſes que leur avions baillées, quand ce vint à s'aſſeoir en la barque, n'aïant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillemens ſur eux, afin de ne les gâter pas, en les trouſſant juſqu'au nombril, & découvrant ceque plutôt il falloit cacher, ils voulurent encore, en prenant congé de nous, que nous viſſions leur derriere & leurs feſſes, pp. 51 & ſuiv.

(14) *El Spiritu Santo*,

à-vis, on découvroit une Terre unie, d'environ quinze lieues de longueur, poſſedée par les *Ouetacas*, Peuples ſi féroces, qu'ils ſont toujours en guerre avec leurs voiſins, & ſi légers à la courſe, que non-ſeulement cette propriété les dérobe à tous les dangers, mais qu'elle ſert à leur procurer une extrême abondance de vivres, par la facilité qu'ils ont, dans leurs Chaſſes, à prendre toutes ſortes de Bêtes. Au-delà de cette Terre, les Diſciples de Calvin eurent la vue de celle de *Maghé*, dont le rivage préſente un rocher de la forme d'une Tour, ſi brillant, lorſque les raïons du Soleil tombent deſſus, qu'on le prendroit *pour une ſorte d'Emeraude*. Auſſi les François & les Portugais s'accordent-ils à le nommer l'*Emeraude de Maghé* : mais les pointes, qui l'environnent à plus de deux lieues en Mer, ne permettent point aux Vaiſſeaux d'en approcher, & l'on aſſure qu'il n'eſt pas moins inacceſſible du côté de la Terre. Sur la même Côte, on rencontre trois petites Iles, qui portent auſſi le nom d'Iles de Maghé, où l'impétuoſité des flots, redoublée par un vent furieux qui s'éleva tout-d'un-coup, fit voir la mort à Lery, de plus près encore que dans les

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Emeraude de Maghé.

Troiſieme tempête.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

deux premieres tempêtes. Après trois heures d'un preſſant danger, la grande Roberge ne fut redevable de ſon ſalut, qu'à l'habileté de quelques Matelots, qui jetterent l'ancre aſſez adroitement pour la rendre ferme, au moment que le Vaiſſeau étoit ſur des pointes de rochers, qui l'alloient briſer en mille pieces. Après une avanture, dont le ſeul ſouvenir lui glaçoit le ſang, l'Auteur, qui ſe trouvoit fort mal de l'eau corrompue qu'on buvoit d'abord, fut extrêmement conſolé d'en trouver de fraîche dans une des Iles; ſans compter diverſes eſpepeces d'Oiſeaux, qui, n'aïant jamais vu d'Hommes, s'y laiſſoient prendre à la main.

Arrivée au Cap de Frio.

On étoit au Mercredi des Cendres. L'Eſcadre eut le lendemain un ſi bon vent, que vers quatre heures du ſoir, elle arriva au Cap *de Frio*, Port qu'elle cherchoit, & renommé alors par la navigation des François. Au ſignal de l'Artillerie, le rivage fut bien-tôt botdé d'une Trouppe d'Indiens, nommés *Tououpinambaoults* (15), Alliés de

(15) C'eſt le nom que Lery donne à cette fameuſe Nation; & l'on doit juger qu'en aïant appris la Langue, juſqu'à ſe mettre en état d'en donner un vocabulaire, il n'ignoroit pas comment ſon nom devoit ſe prononcer & s'écrire. Cependant l'uſage

Villegagnon,

Villegagnon, qui, reconnoiſſant le Pavillon de France, firent éclater leur amitié par de grands témoignages de joie. Bois-le-Comte ne balança point à faire jetter l'ancre. Outre les rafraîchiſſemens qu'on reçut des Sauvages, on fit une fort heureuſe pêche, où parmi quantité de Poiſſons extraordinaires on en prit un des plus monſtrueux. Lery, qui en fait une courte Deſcription, en parle comme d'un Monſtre inconnu. Il étoit, dit-il, à-peu-près de la groſſeur d'un bon veau d'un an. Son muſeau ſeul étoit long de cinq piés & large de dix-huit pouces, armé de dents tranchantes. Lorſque nous le vîmes à terre, chacun ſe tint ſur ſes gardes; Lery recommanda le même ſoin à ſes Compagnons, dans la crainte de quelque bleſſure. On le tua. La chair en étoit ſi dure, que malgré la faim dont tous les Equipages étoient preſſés, on le fit bouillir plus de vingt-quatre heures ſans en pouvoir manger.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557. Poiſſon monſtrueux.

Il ne reſtoit que vingt-cinq ou trente lieues juſqu'au terme du Voïage. L'impatience d'y arriver fit remettre à la voile plutôt qu'on ne ſe l'étoit propoſé; & le reſte de la navigation fut

en a fait Topinamboux, qui ſe trouve conſacré d'ailleurs par la fameuſe Epigramme de Boileau.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

achevé si facilement, que le lendemain 7 de Mars, on entra dans l'embouchure de *Rio Janeiro*, nom que l'Auteur traduit par *Genevre*, quoiqu'il prenne soin d'ajouter que les Portugais l'ont donné à ce Fleuve, pour l'avoir découvert le premier jour de Janvier. Il prétend d'ailleurs que les Naturels du Païs le nommoient *Ganabara*.

Rio Janeiro, ou Ganabara.

Situation de Villegagnon dans le Fort de Coligny.

Villegagnon & ses gens, dont la retraite étoit dans une petite Ile du Fleuve, où ils avoient construit un petit Fort sous le nom de *Coligny*, se hâterent de répondre au bruit du Canon, & comprirent que leurs espérances étoient remplies par l'arrivée d'un Convoi. L'empressement fut égal, des deux côtés, pour se joindre; l'Escadre, s'étant avancée jusqu'au bord de l'Ile, y fut reçue avec de vives acclamations. Dans la ferveur dont les Protestans étoient animés, ils oublierent, également, les uns une année de solitude & d'ennui, les autres tous les dangers qu'ils avoient essuïés dans leur navigation; & pour se féliciter chrétiennement d'un bonheur commun, ils commencerent ensemble par en rendre graces au Ciel (16).

Ce n'est point dans cette occasion

(16) *Ubi suprà*, p. 62.

qu'on doit ſupprimer le détail des circonſtances, & craindre qu'elles ne jettent de la langueur dans la narration de Lery. Les pratiques & le langage des Proteſtans ont eu quelque choſe de ſi ſingulier dans les premiers tems de la Réformation, qu'un Lecteur, qui les ignore, ſera peut-être auſſi ſatisfait de la forme, que du fond de ce récit. Je n'y veux changer que les termes abſolument ſurannés, en m'attachant, pour le reſte, au ſtyle, comme au témoignage de l'Auteur.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Cela fait, nous fûmes trouver Villegagnon, qui nous attendoit dans une Place. Nous le ſaluâmes tous, l'un après l'autre; & de ſa part, nous embraſſant avec un viſage ouvert, il nous fit un très bon accueil. Enſuite le ſieur Dupont, notre Conducteur, avec Richer & Chartier, Miniſtres de l'Evangile, lui aïant déclaré en peu de mots le principal motif de notre voïage, qui étoit de dreſſer, ſuivant les Lettres qu'il avoit écrites à Geneve, une Egliſe Réformée d'après la parole de Dieu, il leur répondit dans ces propres termes : » Quant à moi, n'aïant rien de » plus à cœur, je vous reçois très vo- » lontiers à cette condition. Je veux » même que notre Egliſe ait la répu-

Comment il reçoit les Proteſtans.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

» tation d'être mieux réformée que » toutes les autres ; & dans cette vue, » j'entens quedès aujourd'hui les vices » ſoient réprimés, le luxe des habits » corrigé, enfin que tout ce qui pour- » roit nous empêcher de ſervir Dieu, » diſparoiſſe d'entre nous «. Puis levant les yeux au Ciel, & joignant les mains, il ajouta : » Seigneur Dieu, » je te rends graces de m'avoir envoïé » ce que depuis ſi long-tems je te de- » mande avec tant d'ardeur : & s'adreſſant encore à notre Trouppe ; » Mes » Enfans (car je veux être votre Pe- » re), comme J. C. étant en ce Monde » n'a rien fait pour lui, & que tout » ce qu'il fait a été pour nous, de » même eſpérant que Dieu me con- » ſervera la vie juſqu'à ce que nous » ſoïons fortifiés dans cette Contrée, » & que vous puiſſiez vous paſſer de » moi, tout ce que je prétens faire » ici eſt pour vous, & pour tous ceux » qui viendront dans les mêmes in- » tentions. J'ai deſſein d'y aſſurer une » retraite aux pauvres Fideles qui ſe- » ront perſécutés en France, en Eſ- » pagne & ailleurs ; afin que ſans » crainte, ni du Roi, ni de l'Empe- » reur, ou d'autres Puiſſances, ils y » puiſſent purement ſervir Dieu, ſe-

» lon ſa volonté «. Tels furent les premiers propos de Villegagnon à notre arrivée, qui fut un Mercredi 10 de Mars (17).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Enſuite, il donna ordre que tous ſes gens s'aſſemblaſſent promptement avec nous dans une petite Salle qui étoit au milieu de l'Ile. Tout le monde s'y étant rendu, le Miniſtre Richer invoqua Dieu; & le Pſeaume cinquieme, *Aux paroles que je veux dire*, &c. (18) fut chanté. Alors Richer, prenant pour texte ces Verſets du Pſeaume vingt-ſeptieme, *J'ai demandé une choſe au Seigneur, laquelle je requerrai encore, c'eſt que j'habite en la Maiſon du Seigneur tous les jours de ma vie*, fit le premier Prêche au Fort de Coligny en Amérique. Pendant ſon diſcours, Villegagnon, ne ceſſant de joindre les mains, de lever les yeux au Ciel, de pouſſer de grands ſoupirs, nous cauſoit à tous de l'étonnement. Lorſque les Prieres ſolemnelles furent achevées, ſuivant le Formulaire établi dans les Egliſes réformées de France, l'Aſſemblée fut congédiée. Cependant tous les Nouveaux-venus demeurerent,

Circonſtances de leur arrivée.

Villegagnon affecte des airs de piété.

Traitement qu'il fait aux Proteſtans.

(17) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(18) Premiers vers de la traduction de Marot, qui étoit introduite dans les Egliſes Proteſtantes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

& nous dînâmes ce premier jour dans la même Salle, où, pour toute viande, nous eûmes de la farine de racine, du Poiſſon *boucané*, c'eſt-à-dire rôti à la maniere des Sauvages, d'autres racines cuites ſous la cendre, & pour breuvage, faute de fontaine & de puits dans l'Ile, de l'eau d'une, cîterne, ou plutôt d'un égoût de toute la pluie qui tomboit, auſſi verte & ſale qu'un vieux Foſſé couvert de Grenouilles. Il eſt vrai, qu'en comparaiſon de l'eau puante & corrompue, que nous avions à bord du Vaiſſeau, nous la trouvâmes très bonne. Enfin, pour dernier rafraîchiſſement, après un ſi long travail de Mer, on nous mena tous porter de la pierre au Fort, qu'on continuoit de bâtir.

Sur le ſoir, lorſqu'il fut queſtion de ſe loger, le ſieur Dupont & les deux Miniſtres furent accommodés d'une eſpece de chambre : mais pour nous gratifier, nous autres Réformés, & nous traiter avec plus de faveur que les Matelots, dont la plûpart étoient Catholiques, on nous mit ſur le bord de la Mer, dans une Cabane, qu'un Indien, Eſclave de Villegagnon, achevoit de couvrir d'herbes, à la mode du Païs, & nous eumes des Hamacs, ou

lits de coton, pour nous y coucher en l'air. Dès le lendemain, on nous fit recommencer à porter de la terre & des pierres au Fort, ſans aucun égard à la foibleſſe qui nous reſtoit du voïage, ni à la chaleur exceſſive du Païs. La nourriture, qui nous fut aſſignée, ſe réduiſoit, par jour, à deux gobelets de farine dure, d'une partie de laquelle nous faiſions de la bouillie avec l'eau trouble de la citerne, mangeant le reſte ſec. Nous n'eûmes point d'autre ſecours, pour travailler régulierement depuis le point du jour juſqu'à la nuit. Ce rude exercice ne dura pas moins d'un mois : mais le deſir d'achever les édifices qui devoient ſervir de retraite aux Fideles, & les exhortations de Richer, notre plus ancien Miniſtre, qui nous répétoit ſans ceſſe que nous avions trouvé dans Villegagnon, un ſecond Saint Paul, (& de fait, jamais homme ne parla mieux de la Réformation chrétienne que Villegagnon faiſoit alors) nous firent emploïer joïeuſement toutes nos forces, à faire un métier, auquel perſonne de nous n'étoit accoûtumé.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Motifs qui les ſoutiennent.

Dès la premiere ſemaine, Villegagnon avoit établi qu'outre les prieres publiques, qui ſe faiſoient chaque

Etabliſſemens religieux.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

jour au ſoir après le travail, & où l'on chantoit, comme nous l'avions toujours fait ſur Mer, la Paraphraſe ſur l'Oraiſon Dominicale, telle qu'on l'a miſe en rime Françoiſe, les Miniſtres prêcheroient deux fois le Dimanche, & tous les jours une fois. Il avoit auſſi déclaré qu'il vouloit que ſans aucune addition humaine les Sacremens fuſſent adminiſtrés ſuivant la pure parole de Dieu, & que la Diſcipline Eccléſiaſtique fût exercée rigoureuſement contre ceux qui manqueroient au devoir. Conformément à cette Police, les Miniſtres aïant préparé tout le monde pour la Cene, elle fut célébrée, pour la premiere fois au Fort de Coligny, le Dimanche 21 de Mars, & l'Aſſemblée fut ouverte par deux Spectacles extraordinaires. Un ancien Docteur de Sorbonne, nommé *Jean de Cointa*, qui avoit quitté ce nom pour prendre celui de M. *Hector*, en traverſant la Mer avec nous, fut prié de faire une Confeſſion publique de ſa foi, dont on n'avoit pas bonne opinion. Il donna cette ſatisfaction aux Spectateurs. Enſuite Villegagnon, affectant toujours beaucoup de zele, ſe leva, pour repréſenter que les Capitaines, les Maîtres de Navire, les Matelots,

Cointa, Docteur de Sorbonne.

& tous ceux qui n'avoient point encore fait profeſſion de la Religion Réformée, n'étoient pas capables d'aſſiſter au Myſtere de la Cene; il leur donna ordre de ſortir, & ſes volontés furent ſuivies. Alors, déclarant qu'il vouloit dédier ſon Fort à Dieu, & publier ſes véritables ſentimens à la face de l'Egliſe, il ſe mit à genoux ſur un Carreaux de velours, qu'il faiſoit porter ordinairement après lui par un Page; il tira un papier, qui contenoit deux prieres de ſa compoſition, & les prononça d'une voix haute. J'en obtins une copie, que j'inſere dans ma Relation, ſans y changer une lettre (19), pour faire connoître mieux combien ſon cœur étoit difficile à pénétrer. Après une oſtentation ſi ſinguliere, il ſe préſenta le premier, pour recevoir le pain & le vin de la main du Miniſtre.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557. Zele apparent de Villegagnon.

Mais, comme il eſt mal-aiſé de ſe contrefaire long-tems, on s'apperçut bien-tôt qu'il y avoit peu de fond à faire ſur deux Proſélytes, tels que Villegagnon & Cointa. Ils commencerent par ſuſciter des diſputes ſur la Doctri-

Il change de conduite. Ses diſputes ſur la Religion.

(19) Il les rapporte en effet: mais il ſuffit ici d'y renvoïer le Lecteur, pp. 70 & ſuiv. La premiere eſt fort longue & ne manque point d'onction ni de force.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

ne, particulierement ſur celle de la Cene, qu'ils avoient reçue tous deux avec de ſi grandes apparences de converſion. Quoiqu'ils rejettaſſent encore la tranſubſtantiation des Catholiques, ils ne pouvoient entendre prêcher que le pain & le vin ne fuſſent pas réellement changés au Corps & au Sang du Sauveur. Si l'on demande comment ils l'entendoient, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. Cependant Villegagnon, n'en paroiſſant pas moins attaché à l'Egliſe de Geneve, & proteſtant qu'il ne deſiroit que d'être inſtruit, prit le parti de renvoïer en France le Miniſtre Chartier, pour conſulter les Docteurs du Parti, ſurtout Calvin, dont on lui entendoit dire ſouvent, que c'étoit le plus ſavant perſonnage qui eût exiſté depuis les Apôtres. Il lui écrivit, dans tous les termes de la confiance & du reſpect. Un des trois Vaiſſeaux de Bois-le-Comte étant parti dès le mois d'Avril, il avoit déja profité de cette occaſion, pour faire aſſurer Calvin qu'il feroit graver ſes conſeils en cuivre. Ceux, qu'il avoit chargés de cette Commiſſion, avoient ordre auſſi d'amener de France un nouveau nombre d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, dont il s'étoit engagé à païer

Il députe vers Calvin.

les frais; comme il promettoit encore, par les Lettres qu'il remettoit à Chartier, de fournir à toutes les dépenſes qui regarderoient la Religion. Il lui confia dix jeunes Sauvages qu'il avoit pris en guerre, & dont le plus âgé n'avoit pas plus de neuf ou dix ans, pour les conduire à la Cour de France. On a ſu depuis qu'ils furent préſentés au Roi Henri II, qui en fit préſent à divers Seigneurs.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557. Enfans Sauvages conduits en France.

Villegagnon ne ſe relâchoit pas non plus ſur la Diſcipline. Il fit épouſer, à deux jeunes Hommes de ſes Domeſtiques, deux des jeunes Filles que nous avions amenées. Cointa en épouſa une troiſieme, parente d'un Marchand de Rouen nommé *la Roquette*, qui aïant paſſé la Mer avec nous, & n'aïant pû ſoutenir long-tems l'air du Breſil, l'avoit laiſſée, en mourant, héritiere de tout ſon bien. Les deux autres, car on a dit qu'elles étoient cinq, furent bientôt mariées auſſi, à deux Interpretes Normands. Enſuite Villegagnon, choqué de l'incontinence de quelques François, qui s'étant ſauvés ſur la Côte, après y avoir fait naufrage, s'étoient retirés parmi les Indiens, où ils vivoient dans la derniere licence avec les Femmes du Païs, & craignant que

Cinq Filles Françoiſes mariées.

Loi contre l'incontinence.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

la contagion de l'exemple ne pénétrât dans ſon Fort, y fit publier une défenſe, ſous peine de mort, à tous les Chrétiens, d'habiter avec les Femmes ou les Filles des Sauvages. Il permettoit néanmoins d'épouſer celles, qui ſe feroient inſtruire & baptiſer : mais les inſtructions des Miniſtres Proteſtans aïant eu ſi peu de ſuccès, qu'elles n'en convertirent pas une, la Loi ne laiſſa pas d'être fidelement obſervée : & je dois ce témoignage à Villegagnon, qu'il ne la ſoutenoit pas moins par ſon exemple que par ſa fermeté.

Autres diſputes de Villegagnon.

Les ſujets de plainte qu'il donnoit à ſon Egliſe, ne regardoient que l'adminiſtration des Sacremens. Il avoit là-deſſus un eſprit de contradiction, qui mettoit continuellement la paix en danger. Le jour de la Pentecôte aïant été marqué pour ſa ſeconde célébration de la Cene, il ſe ſouvint que Saint Cyprien & Saint Clement avoient écrit qu'il falloit mêler de l'eau avec le vin ; & non-ſeulement il voulut qu'on ſe conformât à cette pratique, mais il entreprit de perſuader à l'Aſſemblée, que le pain conſacré n'étoit pas moins utile au corps qu'à l'Ame. Enſuite, il prétendit qu'il falloit mêler du ſel & de l'huile à l'eau du Baptême ; & qu'un

Ministre Ecclésiastique ne pouvoit se marier en secondes Nôces. Cointa, voulant se faire honneur de son savoir, entreprit aussi de faire des leçons publiques, qui augmenterent le trouble & la division. En un mot, le desordre alla si loin, que Villegagnon, sans attendre la réponse de Calvin, & renonçant tout-d'un-coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit » comme un méchant Hé-» rétique, dévoïé de la Foi «. Depuis ce moment, il cessa de faire bon visage aux Protestans. Il voulut que le Prêche ne durât plus qu'une demie heure, & rarement il y assistoit; enfin sa dissimulation fut reconnue. » Si l'on demande » quelle fut l'occasion de cette révol-» te, quelques-uns des nôtres disoient » que le Cardinal de Lorraine & d'au-» tres, qui lui avoient écrit de France » par un Vaisseau qui étoit arrivé vers » ce tems au Cap de Frio, lui avoient » reproché fort vivement d'avoir aban-» donné la Religion Romaine, & que » la crainte l'avoit fait changer d'opi-» nion (20). Mais quoi qu'il en soit, je

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Il traite Calvin d'Hérétique.

Lery explique son changement.

(20) On se garde bien d'ajouter ce que Lery prétend avoir entendu dire depuis son retour; que Villegagnon, avant même qu'il partît de France, pour se servir mieux du nom & de l'autorité de M. l'Amiral, & pour abuser plus facilement de l'E-

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

» puis assurer qu'après son change-
» ment, comme s'il eut porté son
» Bourreau dans sa conscience, il de-
» vint si chagrin, que jurant à tout
» propos par *le Corps Saint Jacques*,
» son serment ordinaire, qu'il rom-
» proit la tête, les bras & les jambes
» au premier qui le fâcheroit, person-
» ne n'osoit plus se trouver devant
» lui.

Il l'accuse de cruauté.

Ce fut dans cette fâcheuse humeur, qu'il fit traiter avec une extrême cruauté un François, nommé de la Roche, retenu depuis long-tems dans les chaînes, & soupçonné d'avoir formé, avec quelques autres, le dessein de le jetter dans la Mer (21).

Les Protestans se lassent de lui.

Lery continue de rapporter divers exemples de la cruauté de Villegagnon; & quoiqu'il laisse sentir que le ressenti-

glise de Geneve & de Calvin, étoit convenu avec M. le Cardinal de Lorraine de contrefaire le Protestant. Lery, lui-même, paroît mépriser cette atroce imputation, p. 88.

(21) L'aïant fait coucher tout à plat contre » terre, & par un de ses » Satellites, à grands » coups de bâton, tant » fait battre sur le ventre, qu'il en perdoit » presque le souffle & » l'haleine; après que le » pauvre homme fut ainsi » meurtri d'un côté, cet » inhumain disoit; Corps » Saint Jacques, Paillard, » tourne l'autre: telle- » ment qu'encore qu'a- » vec une pitié incroïa- » ble, il laissa ainsi ce » pauvre homme tout é- » tendu, brisé, & à de- » mi mort; si ne fallut- » il pas moins qu'il tra- » vaillât de son métier, » qui étoit de Menuisier. *Ubi supra*, p. 98.

timent a beaucoup de part à ſes reproches, on ne peut douter de la vérité d'un récit, ſur lequel il cite autant de témoins qu'il y avoit de François au Breſil. Il convient même que ſi les Proteſtans, qui étoient en aſſez grand nombre pour ſe faire redouter, n'euſſent été retenus par la crainte de déplaire à l'Amiral, ils auroient ſaiſi plus d'une fois l'occaſion de ſe défaire de lui. Mais ils ſe contenterent de tenir leurs Aſſemblées ſans ſa participation, & ſurtout de prendre le tems de la nuit pour célébrer la Cene. Cette conduite, dont il ne put manquer de s'appercevoir, & l'embarras qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déclarer enfin qu'il ne vouloit plus ſouffrir de Proteſtans dans ſon Fort. C'étoit riſquer trop, avec des gens qui étoient en état de l'en chaſſer lui même, s'il n'eut compris que la raiſon qu'on a rapportée ſeroit toujours capable de les contenir dans la ſoumiſſion (22).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Il les chaſſe du Fort.

Ainſi donc, reprend Lery, après avoir paſſé huit mois dans un Fort que nous avions aidé à bâtir, nous fûmes obligés de ſortir de l'Ile pour attendre le départ d'un Vaiſſeau du Havre, qui étoit venu chargé de bois de teinture.

Leur retraite à la Briqueterie.

(22) *Ibidem*, pp. 94 & ſuivantes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Nous nous retirâmes ſur le rivage de la Mer, à gauche de l'embouchure du Fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé *la Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demie lieue du Fort. Les Sauvages, plus humains que Villegagnon, nous y apporterent des vivres. Deux mois entiers, pendant leſquels la bonté de ces Indiens fut notre unique reſſource, me donnerent le tems d'obſerver les lieux voiſins. L'eſpece de Golfe, que forme ici le Fleuve, eſt long d'environ douze lieues dans les Terres, & large, en quelques endroits, de ſept ou huit lieues. Il reſſemble aſſez, par ſa ſituation, au Lac de Geneve; mais les Montagnes dont il eſt environné ſont moins hautes. L'embouchure en eſt aſſez dangereuſe. Après avoir laiſſé en Mer les trois petites Iles, où nous avions failli de périr, on paſſe par un détroit, qui n'a pas un demi quart de lieue de large, & dont l'entrée eſt reſſerrée, à gauche, par un Mont pyramidal, qu'on prendroit pour un Ouvrage de l'Art. Outre ſon extrême hauteur, qui le fait découvrir de fort loin, il eſt rond, de la forme d'une Tour, & ſi régulierement taillé dans toutes ſes faces, que nous lui donnâmes le nom de Pot au Beurre.

Deſcription du Fort de Coligny.

Un peu plus loin, on rencontre un Rocher aſſez plat, de cent ou ſix vingts pas de circonférence, qui fut nommé le *Rattier*, & ſur lequel Villegagnon avoit débarqué d'abord ſon Artillerie, dans le deſſein de s'y fortifier : mais la violence de la Marée l'en chaſſa. Une lieue au-delà eſt l'Ile de Coligny, qui étoit déſerte avant l'arrivée des François. Dans un circuit d'une demie lieue de France, elle eſt ſix fois plus longue que large, & ceinte de petits Rochers à fleur d'eau, qui ne permettent point aux Navires d'en approcher de plus près qu'à la portée du canon. Les plus petites Barques n'y peuvent aborder que par une ouverture qui lui ſert de Port, oppoſée à la Mer, & ſi facile à garder, que la moindre réſiſtance auroit pu la rendre imprenable à tous les efforts des Portugais. L'Ile a deux Montagnes aux deux bouts, ſur chacune deſquelles Villegagnon avoit fait conſtruire une Redoute, comme il avoit bâti ſa Maiſon ſur un Rocher de cinquante ou ſoixante piés de haut, qui eſt au milieu de l'Ile. Des deux côtés du Rocher, nous avions applani quelques petits eſpaces, qui contenoient aſſez de logemens pour quatre-vingts perſonnes, c'eſt-à-dire pour le nombre

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

que nous étions, avec la salle du Prêche, qui servoit aussi de salle à manger. Mais, à l'exception de l'édifice du Rocher, où l'on avoit fait entrer un peu de charpente, & de quelques Boulevarts pour le canon, qui étoient revêtus d'une certaine maçonnerie, tout le reste n'étoit que de simples Loges, dont les Sauvages étoient les Architectes; bâties par conséquent à leur maniere, c'est-à-dire de pieux de bois, & couvertes d'herbe. Tel étoit le Fort que Villegagnon avoit honoré du nom de Coligny (23).

A cette description du Fort, l'Auteur joint les observations qu'il avoit

(23) Lery raille ici Thevet de ce qu'en 1558, pour faire sa Cour au Roi, il fit faire une Carte de Rio-Janeiro & du Fort de Coligny, dans laquelle il mit à gauche du Fort, sur le Continent, une Ville qu'il nomma *Ville-Henri*. » Et » quoiqu'il ait eu assez » de tems pour penser » que c'étoit pure mo- » querie, l'a néanmoins » de rechef fait mettre en » sa Cosmographie. Car » pour moi, quand nous » partîmes de ce Païs-là, » qui fut plus de dix huit » mois après Thevet, je » maintiens qu'il n'y » avoit aucune forme de » Bâtimens, moins Vil- » lage, ni Ville, à l'en- » droit où il nous en a » forgé une vraiment fan- » tastique.... Je lui con- » fesse bien qu'il y a une » Montagne, en ce Païs, » laquelle les premiers » François qui s'y habi- » tuerent, nommerent le » Mont-Henri; comme » aussi, de notre tems, » nous en nommâmes » une autre *Corguilleray*, » du nom de Philippe de » Corguilleray, sieur Du- » pont, qui nous avoit » conduits par-delà: mais » il y a bien de la diffé- » rence entre une Monta- » gne & une Ville, pp. 101 & suiv.

faites ſur les Naturels du Païs & ſur ſes productions ; détail d'autant plus curieux, qu'il repréſente cette partie du Breſil & ſes Peuples dans l'état qu'on peut nommer de pure nature, c'eſt-à-dire tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face aux terres, & que l'introduction des uſages de l'Europe eût altéré le caractere des Habitans. Mais remettant toutes ces remarques à la deſcription générale, on ſe borne ici à ſuivre le Voïageur dans ſon retour, qui va préſenter une ſcene fort étrange.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557. Obſervations de Lery ſur le Païs & ſes Habitans.

La Briqueterie, où les Proteſtans s'étoient retirés, étoit un lieu dans lequel on avoit conſtruit quelques mauvaiſes Cabanes, pour mettre à couvert les François qui alloient à la Pêche, ou que d'autres raiſons appelloient du même côté. Cette retraite étoit aſſez commode pour faire naître à la Trouppe fugitive le deſſein de s'y établir, s'il y avoit eu quelque eſpérance de s'y ſouſtraire à l'autorité de Villegagnon, qui étoit revêtu des ordres du Roi. Lery aſſure même, ſur le témoignage de Fariban, Capitaine du Vaiſſeau, qui étoit à l'ancre dans le Fleuve, que ſans cette difficulté, quantité d'autres Proteſtans ſeroient venus s'établir au mê-

Etabliſſement projetté à la Briqueterie.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

me lieu. Fariban n'avoit fait le Voïage, que pour obſerver les circonſtances, à la priere de pluſieurs Perſonnes de diſtinction, qui penſoient à quitter auſſi la France. Dès la même année, ſept ou huit cens Perſonnes devoient paſſer au Breſil, ſur de grandes Hourques de Flandres, pour former une Ville à la Briqueterie. En un mot, Lery paroît perſuadé qu'en peu de tems on auroit vû dix mille François, qui non-ſeulement euſſent mieux gardé l'Ile & le Fort de Coligny, mais qui formeroient à préſent, ſous l'obéiſſance du Roi, une bonne Province, qu'on pourroit, dit-il, nommer la France antarctique (24).

Province perdue pour la France.

Villegagnon renvoie les Proteſtans en France.

Quelques gens de Villegagnon, entre leſquels on nomme *la Chapelle* & *Boiſſy*, l'aïant quitté, dans l'intervalle, pour ſe joindre aux Proteſtans, la crainte d'une plus grande déſertion le fit uſer de ſon autorité pour hâter leur départ. Il écrivit à Fariban, qu'il pouvoit ſans difficulté les prendre à bord; avec la malignité d'ajouter, que » ſi leur arrivée lui avoit cauſé beau- » coup de joie, parcequ'il croïoit avoir » trouvé ce qu'il cherchoit, il ſouhai- » toit leur retour, puiſqu'ils ne s'ac-

(24) Pag. 437.

» cordoient point avec lui «. D'un autre côté, il leur envoïa un congé ſigné de ſa main : mais Lery le charge ici d'une noire trahiſon (25). Le Vaiſſeau, qui ſe nommoit le Jacques, aïant achevé de charger du Bois de teinture, du Poivre de la Côte, du Coton, des Singes, des Perroquets, & d'autres productions du Païs, ſe trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua auſſi-tôt, & l'ancre fut levée dès le même jour. Tout ce qu'il y avoit de monde à bord montoit à quarante-cinq hommes, Matelots & Paſſagers, ſans y comprendre le Capitaine, & Martin *Baudouin* du Havre, Maître du Vaiſſeau.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558. Trahiſon qu'on lui attribue.

C'eſt à l'Auteur qu'il faut laiſſer reprendre ſa narration, ſans autre ſoin que de réformer ſon ſtyle, & d'abreger ſes longueurs (26). Nous avions,

Retour des Proteſtans.

(25) » Dans un petit » coffret qu'il donna au » Maître du Navire, en» veloppé de toile cirée, » à la façon de la Mer, » & plein de Lettres qu'il » envoïoit par deçà à » pluſieurs Perſonnes, il » avoit mis auſſi un Pro» cès, fait & formé con» tre nous à notre inſu, » avec mandement ex» près au premier Juge » auquel on le bailleroit » en France, qu'en vertu » d'icelui il nous retînt » & *fit brûler*, comme » Hérétiques qu'il diſoit » que nous étions. *pag.* 435. Quelque idée qu'on doive prendre de cette accuſation, il eſt certain qu'on brûloit alors les Hérétiques à Paris.

(26) Il fait, à ſon départ, des réflexions fort

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

dit-il, à doubler de grandes Baſſes, entremêlées de rochers, qui s'étendent d'environ trente lieues en Mer. Le vent n'étant pas propre à nous faire quitter la terre ſans la côtoïer, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du Fleuve. Cependant, après avoir navigé ſept ou huit jours, ſans être fort avancés, il arriva pendant la nuit que les Matelots, qui travailloient à la pompe, ne purent épuiſer l'eau, quoiqu'ils en euſſent compté plus de quatre mille *Baſtonés*. Le Contremaître, ſurpris d'un accident dont perſonne ne s'étoit défié, deſcendit au fond du Vaiſſeau, & le trouva non-ſeulement entr'ouvert en pluſieurs endroits, mais ſi plein d'eau, qu'on le ſentoit peu-à-peu comme enfoncer. Tout le monde aïant été réveillé, la conſternation fut extrême. Il y avoit tant d'ap-

Danger qu'ils courent de périr à leur départ.

ſingulieres. » Pour dire » adieu à l'Amérique, je » confeſſe en mon parti- » culier que combien que » j'aie toujours aimé & » aime encore ma Patrie, » voïant néanmoins, » non-ſeulement le peu » & preſque point du » tout de fidélité qui » y reſte, mais qui pis » eſt les déloiautés dont » on y uſe les uns envers » les autres, & brief que » tout notre cas étant » maintenant italianiſé, » ne conſiſte qu'en diſſi- » mulations & paroles » ſans effets, je regrette » ſouvent que je ne ſuis » parmi les Sauvages, » auxquels j'ai connu » plus de rondeur qu'en » pluſieurs de par deçà, » leſquels, à leur con- » damnation, portent ti- » tre de Chrétiens, *pag.* 438.

parence qu'on alloit couler à fond, que la plûpart, deſeſpérant de leur ſalut, ſe préparerent à la mort. Cependant quelques-uns, du nombre deſquels je fus, prirent la réſolution d'emploïer tous leurs efforts pour prolonger de quelques momens leur vie. Un travail infatigable nous fit ſoutenir le Navire avec deux pompes, juſqu'à midi, c'eſt-à-dire près de douze heures, pendant leſquelles l'eau continua d'entrer ſi furieuſement, que nous ne pûmes diminuer ſa hauteur; & paſſant par le Bois de Breſil, dont le Vaiſſeau étoit chargé, elle ſortoit, par les canaux, auſſi rouge que du ſang de Bœuf. Les Matelots & le Charpentier, qui étoient ſous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laiſſerent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on n'étoit point avare à leur préſenter. Le vent, qui portoit vers terre, nous l'aïant fait voir le même jour, nous prîmes la réſolution d'y retourner. C'étoit auſſi l'opinion du Charpentier, qui s'étoit apperçu, dans ſes recherches, que le Navire étoit tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné de ſes Matelots, s'ils touchoient une fois au rivage, aima mieux hazarder ſa vie

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

que ſes Marchandiſes, & déclara qu'il étoit réſolu de continuer ſa route. Cependant il offrit aux Paſſagers une Barque pour retourner au Breſil; à quoi Dupont, que nous n'avions pas ceſſé de reconnoître pour Chef, répondit qu'il vouloit tirer auſſi vers la France, & qu'il conſeilloit à tous ſes Gens de le ſuivre. Là-deſſus, le Contremaître obſerva qu'outre les dangers de la Navigation, il prévoïoit qu'on ſeroit long-tems ſur Mer, & que le Navire n'étoit point aſſez fourni de vivres. Nous fûmes ſix, à qui la double crainte du naufrage & de la famine fit prendre le parti de regagner la Terre, dont nous n'étions qu'à neuf ou dix lieues.

On leur offre de retourner au Breſil.

Six y conſentent.

Comment Lery eſt engagé à demeurer à bord.

On nous donna la Barque, où nous mîmes tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos Amis, un d'entr'eux, qui avoit une ſinguliere affection pour moi, me dit, en tendant la main vers la Barque où j'étois déja; je vous conjure de demeurer avec nous. Conſiderez que ſi nous ne pouvons arriver en France, il y a plus d'eſpérance de nous ſauver, ſoit du côté du Pérou, ſoit dans quelque autre Ile, que ſous le pouvoir de Villegagnon,

gagnon, de qui nous ne devons jamais eſpérer aucune faveur. Ces inſtances firent tant d'impreſſion ſur moi, que le tems ne me permettant plus de longs diſcours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la Barque, & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres, qui étoient Bourdon, du Bordel, Verneuil, la Fond & le Balleur, prirent congé de nous les larmes aux yeux, & retournerent au Breſil. Je ne remettrai pas plus loin à faire obſerver les remercimens que je dois au Ciel, pour m'avoir inſpiré de ſuivre le conſeil de mon Ami. Nos cinq Déſerteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés, Villegagnon les reçut ſi mal, qu'il fit donner la mort aux trois premiers (27).

ETABLISSEM DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

Sort de ceux qui quitterent le Vaiſſeau.

Le Vaiſſeau Normand remit donc à la voile » *comme un vrai cercueil*, » dit Lery, dans lequel ceux qui ſe » trouvoient renfermés s'attendoient » moins à vivre juſqu'en France, qu'à » ſe voir bien-tôt enſevelis au fond » des flots. Outre la difficulté qu'il » eut d'abord à paſſer les Baſſes, il eſ- » ſuïa de continuelles tempêtes pen-

Départ du Breſil pour le retour.

(27) L'Auteur ajoute, mais ſans témoignage & ſans preuve, » qu'il les fit mourir pour la Confeſſion de » l'Evangile pag. 442.

ÉTABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» dant tout le mois de Janvier ; & ne » ceſſant point de faire beaucoup » d'eau, il ſeroit péri cent fois le » jour, ſi tout le monde n'eut tra- » vaillé ſans ceſſe aux deux pompes «.

Premiers malheurs de cette navigation.

On s'éloigna ainſi du Breſil d'environ deux cens lieues, juſqu'à la vue d'une Ile habitable, auſſi ronde qu'une Tour, qui n'a pas plus d'une demie lieue de circuit. En la laiſſant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie, non-ſeulement d'arbres, couverts d'une belle verdure, mais d'un prodigieux nombre d'Oiſeaux, dont pluſieurs ſortirent de leur retraite pour ſe venir percher ſur les Mâts de notre Navire, où ils ſe laiſſoient prendre à la main; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres, & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroiſſoient fort gros en volant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient gueres plus charnus qu'un Moineau. A deux lieues ſur la droite du Breſil, nous apperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau; dernier malheur, qui nous auroit ſans doute exemptés pour jamais du travail des Pompes. Nous en ſortîmes heureuſement. Dans tout notre paſſage, qui fut d'environ

Petite Ile ſans nom.

cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces petites Iles, que notre Pilote ne trouva pas même ſur ſa Carte, & qui peut-être n'avoient jamais été découvertes (28).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

On ſe trouva, le 3 de Février, à trois degrés de la Ligne, c'eſt-à-dire, que depuis près de ſept ſemaines, on n'avoit pas fait la troiſieme partie de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on propoſa de relâcher au Cap de Saint Roch, où quelques vieux Matelots aſſuroient qu'on pouvoit ſe procurer des rafraîchiſſemens. Mais la plupart ſe déclarerent pour le parti de manger les Perroquets & d'autres Oiſeaux, qu'on apportoit en grand nombre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le Pilote, aïant pris hauteur, déclara qu'on ſe trouvoit droit ſous la ligne, le même jour où le Soleil y étoit, c'eſt-à-dire l'onzieme de Mars; ſingularité ſi remarquable, ſuivant Lery, qu'il ne peut croire qu'elle ſoit arrivée à beaucoup d'autres Vaiſſeaux. Il en prend occaſion de diſcourir ſur les propriétés

Singularité du Paſſage ſous la Ligne.

(28) Leur poſition n'eſt point marquée. C'eſt une négligence ordinaire aux anciens Voïageurs. Faiſons obſerver encore que ce n'eſt qu'à titre de ſingularité, que la Relation de Lery mérite un Extrait de quelque étendue.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY, 1558.

de l'Equateur, & ſur les raiſons qui y rendent la navigation difficile ; mais ſa Philoſophie, moins éclairée que celle de notre ſiecle, jette ſi peu de lumiere ſur les difficultés qu'elle ſe forme, qu'on paſſe ſur cette vaine diſcuſſion, pour lui laiſſer faire un récit beaucoup plus intéreſſant.

Source des grands malheurs du retour.

Nos malheurs, dit-il, commencerent par une querelle entre le Contre-Maître & le Pilote, qui, pour ſe chagriner mutuellement, affectoient de négliger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis que le Pilote faiſant ſon quart, c'eſt-à-dire conduiſant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes & déploïées ; un impétueux tourbillon frappa ſi rudement le Vaiſſeau, qu'il le renverſa ſur le côté, juſqu'à faire plonger les hunes & le haut des mâts. Les cables, les cages d'Oiſeaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renverſés dans les flots, & peu s'en fallut que le deſſus du Bâtiment ne prît la place du deſſous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages ſervit à le redreſſer par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut ſi peu d'effet pour la réconciliation des deux Ennemis, qu'au moment qu'il fut paſſé, & mal-

gré les efforts qu'on fit pour les appaiſer, ils ſe jetterent l'un ſur l'autre, & ſe battirent avec une mortelle fureur.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

Ce n'étoit que le commencement d'une affreuſe ſuite d'infortunes. Peu de jours après, dans une Mer calme, le Charpentier & d'autres Artiſans, cherchant le moïen de ſoulager ceux qui travailloient aux pompes, remuerent ſi malheureuſement quelques pieces de bois au fond du Vaiſſeau, qu'il s'en leva une aſſez grande, par où l'eau entra tout-d'un-coup avec tant d'impétuoſité, que ces miſérables Ouvriers, forcés de remonter ſur le Tillac, manquerent d'haleine pour expliquer le danger, » & ſe mirent à crier, » d'une voix lamentable, nous ſom- » mes perdus, nous ſommes perdus! » Surquoi le Capitaine, Maître & Pi- » lote, ne doutant point de la gran- » deur du péril, ne penſoient qu'à » mettre la Barque dehors en toute » diligence, faiſant jetter en Mer les » panneaux qui couvroient le Navire, » avec grande quantité de bois de » Breſil & autres Marchandiſes; & » déliberant de quitter le Vaiſſeau, ſe » vouloient ſauver les premiers. Mê- » me le Pilote, craignant que pour le

Le Vaiſſeau s'ouvre.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» grand nombre de perſonnes qui de-
» mandoient place dans la Barque, el-
» le ne fût trop chargée, y entra avec
» un grand coutelas au poing, & dit
» qu'il couperoit les bras au premier
» qui feroit ſemblant d'y entrer : tel-
» lement que nous voïant délaiſſés à
» la merci de la Mer, & nous reſſou-
» venant du premier naufrage dont
» Dieu nous avoit délivrés, autant ré-
» ſolus à la mort qu'à la vie, nous al-
» lâmes nous emploïer de toutes nos
» forces à tirer l'eau par les Pompes,
» pour empêcher le Navire d'aller à
» fond. Nous fîmes tant, qu'elle ne
» nous ſurmonta point. Mais le plus
» heureux effet de notre réſolution fut
» de nous faire entendre la voix du
» Charpentier, qui étant un petit jeu-
» ne Homme de cœur n'avoit pas aban-
» donné le fond du Navire comme les
» autres. Au contraire, aïant mis ſon
» Caban à la Matelote ſur la grande
» ouverture qui s'y étoit faite, & ſe
» tenant à deux piés deſſus pour ré-
» ſiſter à l'eau, laquelle, comme il
» nous dit après, de ſa violence le ſou-
» leva pluſieurs fois, crioit en tel état,
» de toute ſa force, qu'on lui portât
» des habillemens, des lits de coton
» & autres choſes, pour empêcher

» l'eau d'entrer pendant qu'il racoû- » treroit piece. Ne demandez pas s'il » fut ſervi auſſi-tôt : & par ce moïen » nous fûmes préſervés (29).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

On continua de gouverner, tantôt à l'Eſt, tantôt à l'Oueſt, qui n'étoit pas notre chemin, dit Lery, car notre Pilote, qui n'entendoit pas bien ſon métier, ne ſut plus obſerver ſa route; & nous allâmes ainſi, dans l'incertitude, juſqu'au Tropique du Cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une Mer herbue. Les herbes, qui flottoient ſur l'eau, étoient ſi épaiſſes & ſi ſerrées, qu'il fallut les couper avec des coignées, pour ouvrir le paſſage au Vaiſſeau (30). Là un autre accident faillit de nous perdre : » Notre Ca- » nonier, faiſant ſécher de la poudre » dans un pot de fer, le laiſſa ſi long- » ſur le feu qu'il rougit; & la flamme, » aïant pris à la poudre, donna ſi ra- » pidement d'un bout à l'autre du Na- » vire, qu'elle mit le feu aux voiles & » aux cordages. Il s'en fallut peu qu'el- » le ne s'attachât même au bois, qui » étant goudronné n'auroit pas man- » qué de l'allumer promptement, & » de nous brûler vifs au milieu des

Ignorance du Pilote.

Le feu prend au Vaiſſeau.

(29) *Ubi ſuprà*, pp. 455 & précédentes.
(30) *Ibid.* p. 456.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» eaux. Nous eumes quatre Hommes
» maltraités par le feu, dont l'un mou-
» rut peu de jours après ; & j'aurois
» eu le même ſort, ſi je ne m'étois cou-
» vert le viſage de mon Bonnet, qui
» m'en rendit quitte pour avoir le bout
» des oreilles & les cheveux grillés.

Commencement d'une horrible famine.

Mais Lery met encore cette diſgrace au nombre de celles qu'il a nommées ſon prélude. Nous étions, continue-t-il, au 15 d'Avril. Il nous reſtoit environ cinq cens lieues juſqu'à la Côte de France. Nos vivres étoient ſi diminués, malgré le retranchement qu'on avoit déja faît ſur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié ; & cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois, toutes les proviſions ne fuſſent épuiſées. Notre malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui ſe croïoit proche du Cap de Finiſtere en Eſpagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des Iles Açores, qui en ſont à plus de trois cens lieues. Une ſi cruelle erreur nous réduiſit tout-d'un-coup à la derniere reſſource, qui étoit de balaïer la *Soute*, c'eſt-à-dire la Chambre blanchie & plâtrée, où l'on tient le Biſcuit. » On y
» trouva plus de vers & de crottes de
» Rats, que de miettes de pain. Ce-

» pendant, on en fit le partage, avec des cüillieres, pour en faire une bouillie auſſi noire & plus amere que ſuie. Ceux qui avoient encore des Perroquets, car dès long tems pluſieurs avoient mangé les leurs, les firent ſervir de nourriture dès le commencement du mois de Mai, que tous vivres ordinaires manquerent entre nous. Deux Mariniers, morts de mal-rage de faim, furent jettés hors le bord : & pour montrer le très pitoïable état, où nous étions lors réduits, un de nos Matelots, nommé *Nargue*, étant debout, appuïé contre le grand mât, & les chauſſes avallées, ſans qu'il put les relever, je le tançai, de ce qu'aïant un peu de bon vent il n'aidoit point avec les autres à hauſſer les voiles ; le pauvre Homme, d'une voix baſſe & pitoïable, me dit hélas ! je ne ſaurois ; & à l'inſtant il tomba roide mort.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY 1558. A quoi l'on eſt réduit à bord.

L'horreur d'une telle ſituation fut augmentée par une Mer ſi violente, que faute d'art ou de force, pour ménager les voiles, on ſe vit dans la néceſſité de les plier, & de lier même le Gouvernail. Ainſi le Vaiſſeau fut abandonné au gré des vents & des ondes.

Embarras du côté de la Mer.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

Ajoutez que le gros tems ôtoit l'unique eſpérance dont on pût ſe flatter, qui étoit celle de prendre un peu de poiſſon. Auſſi tout le monde étoit-il d'une foibleſſe & d'une maigreur extrêmes.

» Cependant, la néceſſité faiſant penſer & repenſer à chacun dequoi il pourroit appaiſer ſa faim, quelques-uns s'aviſerent de couper des pieces de certaines *Rondelles*, faites de la peau d'un Animal nommé Tapirouſſous, les firent bouillir à l'eau pour les manger : mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces rondelles ſur les charbons ; & lorſqu'elles furent un peu rôties, le brûlé ôté & raclé avec un couteau, cela ſucceda ſi bien, que les mangeant de cette façon, il nous étoit avis que ce fuſſent Carbonades de couenne de Pourceau. Cet eſſai fait, ce fut à qui avoit des rondelles, de les tenir de court ; & comme elles étoient auſſi dures que cuir de Bœuf ſec, il fallut des ſerpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en avoient, portant les morceaux dans leurs manches, en petits ſacs de toile ; n'en faiſoient pas moins de compte que font par deça les gros Uſuriers de leurs bourſes pleines d'é-

Autres effets de la famine.

» cus. Il y en eut qui en vinrent juſ-
» ques-là, de manger leurs collets de
» maroquin & leurs ſouliers de cuir.
» Les Pages & Garçons du Navire,
» preſſés de male-rage de faim, man-
» gerent toutes les cornes des Lanter-
» nes, dont il y a toujours grand nom-
» bre aux Vaiſſeaux, & autant de
» chandelles de ſuif qu'ils en purent
» attraper. Mais notre foibleſſe & no-
» tre faim n'empêchoient pas que,
» ſous peine de couler à fond, il ne
» fallût être nuit & jour à la pompe,
» avec grand travail.

ETABLISEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

On regretteroit ſans doute que la ſuite de ce récit fût dans un autre ſtyle que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudroit-il pas ſacrifier à l'élégance? » Environ le 12 de
» Mai, reprend Lery, notre Cano-
» nier, auquel j'avois vu manger les
» trippes d'un Perroquet toutes crues,
» mourut de faim. Nous en fûmes peu
» touchés, car loin de penſer à nous
» défendre ſi l'on nous eut attaqués,
» nous euſſions plutôt ſouhaité d'être
» pris de quelque Pirate qui nous eût
» donné à manger. Mais nous ne vî-
» mes, dans notre retour, qu'un ſeul
» Vaiſſeau, dont il nous fut impoſſi-
» ble d'approcher.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de
» notre Vaiſſeau, juſqu'aux couver-
» cles des coffres, nous penſions tou-
» cher au dernier moment de notre
» vie : mais la néceſſité fit venir à quel-
» qu'un l'idée de chaſſer les Rats & les
» Souris, & l'eſpérance de les prendre
» d'autant plus facilement, que n'aïant
» plus les miettes & d'autres choſes à
» ronger, elles couroient en grand
» nombre, mourant de faim dans le
» Vaiſſeau. On les pourſuivit avec
» tant de ſoin, & tant de ſortes de
» piéges, qu'il en demeura fort peu.
» La nuit même, on les cherchoit à
» yeux ouverts, comme les Chats. Un
» Rat étoit plus eſtimé, qu'un Bœuf
» ſur terre. Le prix en monta juſqu'à
» quatre écus. On les faiſoit cuire dans
» l'eau, avec tous leurs inteſtins, qu'on
» mangeoit comme le corps. Les pattes
» n'étoient pas exceptées, ni les autres
» os, qu'on trouvoit le moïen d'amol-
L'eau manque à bord.
» lir. L'eau manqua auſſi. Il ne reſtoit,
» pour tout breuvage, qu'un petit
» tonneau de Cidre, que le Capitaine
» & les Maîtres ménageoient avec
» grand ſoin. S'il tomboit de la pluie,
» on étendoit des draps, avec un bou-
» let au milieu, pour la faire diſtiller.
» On retenoit juſqu'à celle qui s'écou-

» loit par les égoûts du Vaiſſeau, quoi- ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.
» que plus trouble que celle des rues.
» On lit dans Jean de Leon, que les
» Marchands qui traverſent les Déſerts DE LERY.
» d'Afrique, ſe voïant en même ex- 1558.
» trémité de ſoif, n'ont qu'un ſeul re- Exemples de cette ſituation.
» mede; c'eſt que tuant un de leurs
» Chameaux, & tirant l'eau qui ſe
» trouve dans ſes inteſtins, ils la par-
» tagent entr'eux & la boivent. Ce
» qu'il dit enſuite, d'un riche Négo-
» ciant qui traverſant un de ces Dé-
» ſerts & preſſé d'une ſoif extrême,
» acheta une taſſe d'eau, d'un Voitu-
» rier qui étoit avec lui, la ſomme de
» dix mille Ducats, montre la force
» de ce beſoin; cependant, ajoute le
» même Hiſtorien, & le Négociant,
» & celui qui lui avoit vendu ſon eau
» ſi cher, moururent également de
» ſoif; & l'on voit encore leur ſépul-
» ture dans un Déſert, où le récit de
» leur avanture eſt gravée ſur une groſ-
» ſe pierre (31). Pour nous, l'extrêmi-

(31) Hiſtoire d'Afrique, liv. 1. Cette édition du voïage de Lery étant de 1611, il compare ici la famine de ſon Vaiſſeau avec celle de Sancerre, pendant le Siege de 1573, où il s'étoit trouvé, & dont il avoit publié la Relation. » Tant y a, dit il, » comme j'ai là noté, » que n'y aïant eu faute, » ni d'eau, ni de vin, » quoiqu'elle fût plus » longue, ſi puis-je dire » qu'elle ne fut ſi extrê- » me que celle dont eſt » ici queſtion: car pour

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» té fut telle qu'il ne nous reſta plus
» que du Bois de Breſil, plus ſec que
» tout autre Bois, que pluſieurs néan-
» moins, dans leur déſeſpoir, gru-
» geoient entre leurs dents. Corguil-
» leray Dupont, notre Conducteur,
» en tenant un jour une piece dans la
» bouche, me dit avec un grand ſou-
» pir; hélas, Lery mon Ami, il m'eſt
» dû en France une ſomme de quatre
» mille francs, dont plût à Dieu
» qu'aïant fait bonne quittance, je
» tinſſe maintenaut un pain d'un ſou
» & un ſeul verre de vin. Quant à
» Maître Richer, notre Miniſtre,
» mort depuis peu à la Rochelle, le
» bon Homme, étant étendu de foi-
» bleſſe, pendant nos miſeres, dans ſa
» petite Cabine, ne pouvoit même
» lever la tête pour prier Dieu, qu'il
» invoquoit néanmoins, couché à plat
Cruelle diſpoſition que la Famine inſpire.
» comme il étoit. Je dirai ici, en paſ-
» ſant, avoir non-ſeulement obſervé
» dans les autres, mais ſenti moi-mê-
» me pendant les deux plus cruelles
» famines où j'ai paſſé, que lorſque
» les corps ſont atténués, la nature dé-
» faillante, & les ſens aliénés par la

» le moins avions-nous, » à Sancerre, quelques » racines, herbes ſauva- » ges, bourgeons de vi- » gnes; & autres choſes » qui ſe peuvent trouver » ſur terre. p. 466.

» diſſipation des eſprits, cette ſitua- ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.
» tion rend les Hommes farouches,
» juſqu'à les jetter dans une colere,
» qu'on peut bien nommer une eſpece
» de rage : & ce n'eſt pas ſans cauſe
» que Dieu, menaçant ſon Peuple de
» la famine, diſoit expreſſément que
» celui qui avoit auparavant les cho-
» ſes cruelles en horreur, deviendroit
» alors ſi dénaturé, qu'en regardant
» ſon Prochain & même ſa propre
» Femme & ſes Enfans, il deſireroit
» d'en manger (32); car outre l'exem-
» ple du Pere & de la Mere, qui man-
» gerent leur propre Enfant au Siége
» de Sancerre, & celui de quelques
» Soldats, qui, aïant commencé par
» manger les corps des Ennemis tués
» par leurs armes, confeſſerent enſui-
» te que ſi la famine eut continué, ils
» étoient réſolus de ſe jetter ſur les
» Vivans, nous étions d'une humeur
» ſi noire & ſi chagrine ſur notre Vaiſ-
» ſeau, qu'à peine pouvions-nous nous
» parler l'un à l'autre ſans nous fâcher,
» & même (Dieu veuille nous le par-
» donner !) ſans nous jetter des œil-
» lades & des regards de travers, ac-
» compagnés de quelque mauvaiſe vo-

(32) C'eſt ce qu'on lit, en effet, au chap. 28 du Deutéronome, verſets 53 & 54.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» lonté de nous manger mutuellement.
» Le 15 & le 16 de Mai, il nous
» mourut encore deux Matelots, ſans
» autre maladie que l'épuiſement cau-
» ſé par la faim. Nous en regrettâmes
» beaucoup un, nommé *Roleville*, qui
» nous encourageoit par ſon naturel
» joïeux, & qui dans nos plus grands
» dangers de Mer, comme dans nos
» plus grandes ſouffrances, diſoit tou-
» jours : mes Amis, ce n'eſt rien. Moi,
» qui avois eu ma part à cette fami-
» ne inexprimable, pendant laquelle
» tout ce qui pouvoit être mangé l'a-
» voit été, je ne laiſſois pas d'avoir
» toujours ſecretement gardé un Per-
» roquet que j'avois, auſſi gros qu'une
» Oie, prononçant auſſi nettement
» qu'un Homme ce que l'Interprete,
» dont je le tenois, lui avoit appris de
» la Langue Françoiſe & de celle des
» Sauvages, & du plus charmant plu-
» mage. Le grand deſir que j'avois
» d'en faire préſent à M. l'Amiral,
» me l'avoit fait tenir caché cinq ou
» ſix jours, ſans avoir aucune nour-
» riture à lui donner ; mais il fut ſa-
» crifié comme les autres à la néceſ-
» ſité ; ſans compter la crainte qu'il
» ne me fût dérobé pendant la nuit.
» Je n'en jettai que les plumes : tout

Lery mange ſon Perroquet chéri.

» le reſte, c'eſt-à-dire non-ſeulement
» le corps, mais auſſi, trippes, piés,
» ongles & bec crochu, ſoutint pen-
» dant quatre jours quelques amis &
» moi. Cependant mon regret fut
» d'autant plus vif, que le cinquieme
» jour nous découvrîmes la terre. Les
» Oiſeaux de cette eſpece pouvant ſe
» paſſer de boire, il ne m'eut pas fallu
» trois mois pour le nourrir dans cet
» intervalle.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» Enfin Dieu, nous tendant la main
» du Port, fit la grace à tant de Miſé-
» rables, étendus preſque ſans mou-
» vement ſur le Tillac, d'arriver le
» 24 de Mai 1558, à la vue des Ter-
» res de Bretagne. Nous avions été
» trompés tant de fois par le Pilote,
» qu'à peine oſâmes-nous prendre
» confiance aux premiers cris qui nous
» annoncerent notre bonheur. Cepen-
» dant nous ſûmes bien-tôt que nous
» avions notre Patrie devant les yeux.

Le Vaiſſeau arrive à la vûe des Côtes de France.

» Après que nous en eûmes rendu gra-
» ces au Ciel, le Maître du Navire
» nous avoua publiquement que ſi no-
» tre ſituation eut duré ſeulement un
» jour de plus, il avoit pris la réſolu-
» tion, non pas de nous faire tirer
» au ſort, comme il eſt arrivé quatre
» ou cinq ans après, dans un Navire

Furieuſe réſolution du Maître du Navire.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» qui revenoit de la Floride (33) ; » mais, ſans avertir perſonne, de » tuer un d'entre nous, pour le faire » ſervir de nourriture aux autres : ce » qui me cauſa d'autant moins de » fraïeur, que malgré la maigreur » extrême de mes Compagnons, ce » n'auroit pas été moi qu'il eut choiſi » pour premiere victime, s'il n'eut » voulu manger ſeulement de la peau » & des os.

Premieres circonſtances de l'arrivée.

Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos Matelots avoient toujours ſouhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de Breſil. Le Maître, aïant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la Chaloupe avec Dupont & quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous étions aſſez proches. Deux de nos Compagnons, qui partirent avec lui, ne ſe virent pas plutôt au rivage, que l'eſprit troublé par le ſouvenir de leurs peines, & par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite, ſans attendre leur bagage, en proteſtant que jamais ils ne retourneroient au

(33) Lery raconte qu'en 1564, la Famine fit tuer ſur Mer un Malheureux, nommé *la Chere*, & que l'Equipage, extrêmement affoibli, commença par boire ſon ſang tout chaud. Il cite l'Hiſtoire de la Floride, où l'on trouve effectivement ce fait, chap. 3.

Vaiſſeau. Fort long-tems après, l'un des deux aïant lû les premieres Editions du Voïage de Lery, lui écrivit à Geneve, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir ſa ſanté. Les autres revinrent ſur-le-champ avec toutes ſortes de vivres, & recommanderent aux plus affamés d'en uſer d'abord avec modération. On ne penſoit plus qu'à ſe rendre à la Rochelle, lorſqu'un Navire François, paſſant à la portée de la voix, avertit que toute cette Côte étoit infeſtée par certains Pirates. L'impuiſſance où l'on étoit de ſe défendre, détermina tout le monde à ſuivre le Vaiſſeau dont on avoit reçu cet avis; & ſans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau Port de Blavet.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

On va mouiller au Port de Blavet.

Pour l'inſtruction des Voïageurs, arrêtons-nous un moment aux obſervations de Lery, dont les détails naïfs & curieux ne peuvent être conſervés que dans ſon ſtyle. » Entre pluſieurs Vaiſ-
» ſeaux de guerre, qui ſe trouvoient
» dans ce Port, il y en avoit un de
» Saint Malo, qui avoit pris & em-
» mené un Navire Eſpagnol revenant
» du Pérou, & chargé de bonne Mar-
» chandiſe, qu'on eſtimoit plus de
» ſoixante mille Ducats. Le bruit s'en

Inſtruction pour les Voïageurs.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» étant divulgué par toute la France, » il étoit arrivé à Blavet quantité de » Marchands Parisiens, Lyonnois, & » d'autres lieux, pour en acheter. Ce » fut un bonheur pour nous, car plu- » sieurs d'entr'eux se trouvant près de » notre Vaisseau, lorsque nous en » voulûmes descendre, non-seule- » ment il nous emmenerent par-des- « sous les bras, comme gens qui ne » pouvoient encore se soutenir, mais » apprenant ce que nous avions souf- » fert de la famine, ils nous exhorté- » rent à nous garder de trop manger, » & nous firent d'abord user peu à » peu de bouillons de vieilles Poulail- » les bien consommées, de lait de » Chevre, & autres choses propres à » nous élargir les boïaux, que nous » avions, tous, fort rétrécis. Ceux » qui suivirent ce conseil s'en trouve- » rent bien. Quant aux Matelots qui » voulurent se rassasier dès le premier » jour, je crois que de vingt, échap- » pés à la famine, plus de la moitié » creverent & moururent subitement. » De nous autres quinze, qui nous » étions embarqués comme simples » Passagers, il n'en mourut pas un » seul, ni sur Terre ni sur Mer «. A la vérité, n'aïant sauvé que la peau & les

os, non-seulement on nous auroit pris pour des cadavres déterrés, mais aussitôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toutes sortes de viandes, que moi particulierement, lorsque je fus au Logis, & que j'eus approché le nez, du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, aïant été couché sur un lit, je dormis si bien cette premiere fois, que je ne me réveillai point avant le jour suivant.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite Ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les Médecins nous conseillerent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plûpart ne devinssent enflés, depuis la plante des piés jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remede dont je crois devoir la recette au Public. C'est du Lierre terrestre & du riz bien cuit, qu'il faut

Avec quelles difficultés les Protestans sont guéris.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

étouffer enſuite dans le même Pot, avec quantité de vieux draps alentour. On y jette enſuite des jaunes d'œufs; & le tout doit être mêlé enſemble dans un Plat ſur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillieres, comme de la bouillie, nous délivra tout-d'un-coup d'un mal, qui n'auroit pu durer quelques jours de plus ſans nous faire périr tous (34).

Inutilité du Procès fait par Villegagnon.

Mais Lery & ſes Compagnons étoient menacés d'un autre danger, dont ils n'avoient eu juſqu'alors aucune défiance. On doit ſe rappeller que Villegagnon avoit remis au Maître du Navire un petit Coffre, qui contenoit, avec ſes Lettres, un Procès qu'il avoit formé contr'eux, & qu'il envoïoit tout inſtruit aux Juges du premier lieu où le Coffre ſeroit ouvert. Il le fut à Hennebon, parceque Villegagnon, qui étoit né en Bretagne, voulut écrire à diverſes Perſonnes de cette Province. Le Procès fut remis aux Juges. Mais Dupont en connoiſſoit quelques-uns, auſſi attachés que lui à l'Egliſe de Geneve, qui loin d'avoir égard à ces odieuſes accuſations, les ſupprimerent, & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

(34) *Ibid.* pp. 476. & précédentes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Ils quitterent Hennebon, pour ſe rendre à Nantes, ſans avoir encore la force de conduire leurs chevaux, ni de ſupporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur Homme à pié, pour les conduire par la bride. Nos ſens, dit Lery, étoient comme entierement renverſés. A Nantes, ils eurent encore, pendant huit jours, l'oreille ſi dure, & la vue ſi troublée, qu'ils craignirent d'être devenus ſourds & aveugles, à l'exemple de Jonathas, fils de Saül; car Lery ne perd point une occaſion de s'appuïer du témoignage des Livres Saints. Lorſque Jonathas, dit-il, après avoir goûté du miel au bout d'une baguette, déclara que ſa vue étoit éclaircie, il fit aſſez connoître que c'étoit la faim dont il avoit été preſſé, qui la lui avoit obſcurcie (35). Cependant ils furent ſi bien traités, qu'un mois après il ne leur reſtoit pas la moindre foibleſſe aux yeux. Ils furent guéris auſſi de leur ſurdité. Mais l'eſtomac de Lery demeura fort foible; & les nouveaux malheurs du même genre, dans leſquels il retomba au Siége de Sancerre, acheverent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut ſa retraite, en quittant la Ville de

Effets des maux qu'avoit ſoufferts Lery.

(35) Pag. 484.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

Nantes. D'autres circonſtances ont pû faire juger qu'il prit le parti de retourner à Geneve.

DE LERY. 1558.

Mais il ne laiſſe point ſans éclairciſſement ce qu'il a déja dit, avec quelque obſcurité, de l'établiſſement des François au Fort de Coligny. Villegagnon, que quelqu'un, dit-il, a nommé le Caïn de l'Amérique, abandonna cette Place ; & par ſa faute elle tomba enſuite au pouvoir des Portugais, avec l'Artillerie marquée aux armes de France. Il revint en France, où il ne ceſſa point de faire la guerre aux Sectateurs de Calvin, & mourut (36) au mois de Décembre 1571, dans une Commanderie de l'Ordre de Malte, nommée Beauvais, en Gâtinois, près de Saint Jean de Nemours.

Eclairciſſement ſur le Fort de Coligny & ſur Villegagnon.

§ III.

Voïages & Etabliſſement des Hollandois au Breſil.

INTRODUCTION.

ON peut dire du Breſil, qu'il n'y a point de grande Région où l'on ait ſi ſi peu de Voïages qui en portent le titre, & qu'en récompenſe il n'y en a

(36) Saiſi d'un feu au corps, ſuivant quelques Ecrivains Proteſtans.

pas

pas non plus dont tant de Voïageurs aient eu l'occaſion de parler (37); d'où il arrive que nous n'en avons point encore de Relation bien complette, mais que pour en former une on peut s'aider des lumieres qui ſe trouvent diſperſées dans un grand nombre de Relations. Il paroît ſeulement néceſſaire de commencer par l'expoſition de quelques évenemens Hiſtoriques, qui jetteront du jour ſur mille obſervations qui en demandent; & nous l'emprunterons des Hiſtoriens les plus exacts. INTRODUCTION.

Le Portugal continuoit de jouir du Breſil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avoit commencé à donner de la ſolidité aux premiers Etabliſſemens. Mais cette Couronne étant paſſée, en 1581, ſur la tête de Philippe II, Roi d'Eſpagne, les guerres que ce Prince eut à ſoutenir contre la France & l'Angleterre, & ſurtout contre les Mécontens des Païs-Bas, qui formerent ſous ſon regne la République des Provinces

Entrepriſes & Conquêtes des Hollandois au Breſil.

(37) La raiſon en eſt ſimple; c'eſt que les Portugais, ſeule Nation de l'Europe qui faſſe le voïage exprès, ne s'attachent gueres, par une politique qui leur eſt commune avec les Eſpagnols, à faire connoître leurs Domaines; & que d'un autre côté la ſituation du Breſil y fait ſouvent relâcher des Etrangers curieux, qui ne perdent pas l'occaſion de jetter ſur leur Journal ce qu'ils y obſervent en paſſant.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Unies, lui laiſſerent peu de loiſir pour s'occuper de ſes acquiſitions étrangeres. D'un autre côté, ces nouveaux Républiquains, qu'il n'avoit pû retenir dans ſa dépendance, étoient encore trop foibles, ou trop preſſés de leurs affaires domeſtiques, pour entreprendre d'affoiblir l'Ennemi de leur liberté par des Conquêtes : mais ils firent de ſi grands progrès pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureuſement leur Compagnie des Indes Orientales (38), ils ſe virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas ceſſé juſqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette inſtitution devint fatale aux Portugais dès ſon origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans des Flottes Hollandoiſes, commencerent par courir les Côtes de Portugal, & firent des priſes qui augmenterent leurs forces. Après cet eſſai, les Hollandois envoïerent Willekens au Breſil. Ils n'ignoroient point que ce Païs, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de Côtes, étoit naturelle-

(38) Voïez l'établiſſement de cette Compagnie, au Tome XXIX.

ment riche & fertile. On a vû qu'il y avoit peu de grandes Maiſons, en Portugal, qui n'y poſſedaſſent des terres. Les Braſiliens les plus voiſins avoient été ſoumis par degrés. On y prenoit peu de part aux guerres qui troubloient l'Europe ; & ſi l'on excepte l'Entrepriſe des François, dont le ſouvenir commençoit à s'éloigner, on y jouiſſoit depuis long-tems d'une paix profonde. Auſſi les Gouverneurs ne s'y appliquoient-ils qu'au Commerce, & les Soldats étoient devenus Marchands. Cependant quelques Particuliers Hollandois, qui s'y étoient préſentés pour la Traite, avoient été fort bien reçus des Indiens, parceque donnant les Marchandiſes à bon marché, il y avoit plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandeſtin avoit diſpoſé de tous les Naturels du Païs en leur faveur.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Telles étoient les conjonctures, lorſque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. Les Portugais ſongerent moins à ſe défendre, qu'à ſauver la meilleure partie de leurs richeſſes. L'Amiral Hollandois ſe rendit maître de Saint Salvador, Capitale de cette grande Région. Dom Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, n'eut

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ni le courage de ſe défendre, ni la prudence de ſe ſauver. L'Archevêque ſeul (39), à la tête de ſon Clergé, entreprit de ſoutenir l'honneur de ſa Nation, ſe retira dans un Bourg voiſin, où il ſe fortifia, & cauſa dans la ſuite beaucoup d'embarras aux Conquérans. Mais ils firent un butin ineſtimable dans la Ville, & s'emparerent en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Breſil.

Cette nouvelle jetta le Portugal dans une extrême conſternation, qui fut encore augmentée par l'opinion que le Gouvernement Eſpagnol n'étoit pas fâché de voir perdre aux Portugais une partie de ce beau Païs; dans l'eſpérance que n'aïant que cette reſſource, ils en ſeroient plus ſouples & moins fiers. Mais Philippe en jugeoit différemment. Il écrivit de ſa propre main aux Grands de Portugal, & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. En moins de trois mois ils équiperent, à leurs frais, une Flotte de vingt-ſix Vaiſſeaux. Toute la Nobleſſe s'empreſſa de contribuer à cet armement, ſoit par des levées de Trouppes, ſoit en s'embarquant elle-même. Cependant, l'Eſpagne voulant y joindre auſſi

(39) Il ſe nommoit Michel Texeira.

ſes forces, les deux Flottes ne ſe trouverent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par Frederic *de Tolede Oſorio*, Marquis de *Valdueſa*. Le nombre des Matelots & des Soldats montoit à douze ou quinze mille, & le paſſage fut aſſez heureux juſqu'à la Baie de tous les Saints.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRÉSIL.

Depuis la conquête, les Hollandois avoient beaucoup ſouffert à San Salvador. L'Archevêque, avec quinze cens Hommes qui s'étoient raſſemblés ſous ſes ordres, avoit ſouvent défait leurs Partis, leur avoit coupé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués, lorſqu'il fut enlevé par la mort. Nuñez Marino prit le commandement après lui. Il eut, pour ſucceſſeur, Dom Franciſco de Moura. Mais ces changemens n'aïant point interrompu le blocus, la ſituation des Hollandois n'étoit pas changée à l'arrivée des Flottes combinées d'Eſpagne & de Portugal. On en débarqua quatre mille Hommes, ſous la conduite de Dom Manuel de Menezez. Il n'en falloit pas tant pour forcer une Place déja fatiguée par un long Siége. Le Gouverneur voulut faire quelque réſiſtance; mais la Garniſon, révoltée contre ſes ordres, le força d'ac-

ÉTABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

cepter une compoſition, le 10 d'Avril. Après cet exploit, la Flotte remit à la voile, & revint en Europe, fort délabrée par la tempête, qui en fit périr une partie.

La République des Provinces-Unies ne ſe borna point à la vangeance qu'elle prit en Europe, en faiſant enlever quantité de Vaiſſeaux Portugais, où elle faiſoit ſouvent un riche butin. Vers le milieu de l'année 1629, l'Amiral *Lonk* partit avec une Flotte de vingt-ſept Vaiſſeaux de guerre, fournis par divers Ports de Hollande. Les Troupes de débarquement étoient commandées par Thierry de Wardenbourg. Cet armement fut augmenté, dans ſa navigation, juſqu'au nombre de quarante-ſix Vaiſſeaux : mais il fit bien du chemin avant que d'arriver au Breſil, puiſqu'il ne découvrit la Côte de Fernambuc que le 3 de Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainie de ce nom, avec deux mille quatre cens Soldats, & quatre cens Hommes des Equipages. Il s'avança, le 16, vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de trois Forts, qui lui couterent trois ſanglans combats. Les Braſiliens, animés par les Portugais, les avoient aidés à diſ-

puter vivement l'entrée de leur Païs. Mais Lonk détermina la victoire, en ſe poſtant ſur le Récif, ſitué au Midi d'Olinde, & ſur la pointe d'une longue terre, où les Portugais avoient élevé un Fort ſous le nom de Saint George.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRE-

Un avantage de cette importance répandit la terreur dans tout le Païs, & les Hollandois en profiterent pour ſe rendre Maîtres du reſte de la Capitainie : ils en fortifierent les principaux lieux, ſurtout le Récif, qu'ils rendirent en peu de tems une des meilleures & des plus fortes Places de l'Amérique. On n'épargna rien, en Portugal, pour engager les Miniſtres d'Eſpagne à ſe remettre en poſſeſſion d'un ſi beau Païs. On leva des Trouppes ; on arma une Flotte nombreuſe, & l'on fournit de très groſſes ſommes. Les Eſpagnols s'étant déterminés à faire partir auſſi quelques Vaiſſeaux, *Oquendo* fut nommé pour commander cette nouvelle Flotte, qui auroit ſuffi pour reprendre ce qu'on avoit perdu, ſi la mortalité ne s'étoit pas miſe dans les Trouppes avant leur embarquement. De cinq mille Hommes dont elles devoient être compoſées, il en mourut deux mille, & la crainte du même ſort diſ-

ETABLISEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

perſa le reſte. Il fallut emploïer la force, pour ramener les Déſerteurs & pour les faire embarquer. Ils partirent au mois de Mai, ſur trente Vaiſſeaux, dont la moitié étoit à peine en état de ſoutenir un Combat naval. Cependant, cette Flotte aïant été renforcée aux Canaries par quinze Vaiſſeaux de guerre, & par neuf aux Côtes du Cap verd, elle ſe trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois, qui, ſur la premiere nouvelle de ſon départ, étoient venus au-devant d'elle, avec quatorze Vaiſſeaux & deux Yachts, furent extrêmement ſurpris d'une augmentation à laquelle ils ne s'étoient point attendus. On avoit dit à *Pater*, leur Amiral, qu'elle ne conſiſtoit qu'en huit Galions ; au lieu qu'elle avoit douze Galions de Caſtille & deux Pataches, cinq Galions de Portugal, dix-neuf Vaiſſeaux de Roi, & le reſte de différentes ſortes. L'inégalité des forces n'empêcha point Pater de riſquer un engagement. Il y périt par le feu, qui fit ſauter ſon Vaiſſeau ; & *Thys*, autre Commandant Hollandois, eut le même ſort. Les Hollandois ne laiſſerent point de faire une belle retraite, & d'emmener à Olinde un Vaiſſeau Eſpagnol, qu'ils avoient pris dans le

ombat. Oquendo, qui les ſuivoit, mouilla ſur la Côte de Paraïba, mit à terre douze cens Hommes, pour la garde du Païs, pourvut à la ſureté de la Riviere de Saint François, des Capitainies de Ségeripe & de la Baie de Tous les Saints, & rafraîchit l'Armée Portugaiſe, commandée par d'Albuquerque; mais il reprit enſuite la route de Liſbonne ſans avoir penſé à faire le ſiege d'Olinde. Dans ſa navigation, il fut rencontré par une Flotte Hollandoiſe, qui maltraita furieuſement la ſienne.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

L'année ſuivante, Dom Frederic de Tolede, qui conduiſit une autre Flotte au Breſil, cauſa peu de mal aux Hollandois. Ils ne ſe ſaiſirent pas moins des Capitainies de Tamaraca, de Paraiba, & de Rio grande, qui ne leur couterent que trois Campagnes.

En 1636, ils firent un dernier effort, pour achever la Conquête du Breſil. Le Comte Maurice de Naſſau, qu'ils choiſirent pour Général, partit du Texel le 25 Octobre de la même année, & jetta l'ancre, dans la Baie de Tous les Saints, le 23 du même mois de l'année ſuivante. Des Trouppes qu'il avoit à bord, & de celles qu'il trouva dans les poſſeſſions Hollandoiſes, il forma une Armée conſidérable,

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

dont la plûpart des Officiers connoiſſoient le Païs, & les méthodes militaires des Portugais, contre leſquels ils avoient remporté divers avantages. A peine fut-il arrivé, qu'il tint la Campagne. Il alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite, après un combat fort opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ſes Portes au Vainqueur, qui aſſiégea auſſi-tôt la Citadelle de *Porvacaon*. La Garniſon Portugaiſe y fit une fort belle défenſe; mais aïant été forcée de capituler, cette Conquête fut ſuivie de celle d'Openeda, & d'autres ſuccès importans.

Le Comte Maurice, ne voulant pas laiſſer aux Portugais le tems de reſpirer, entreprit de les affoiblir encore par une diverſion : il envoïa ſur la Côte de Guinée, une Flotte conſidérable, qui y prit le fameux Fort de Saint Georges de la Mina. La Campagne ſuivante ne fut pas plus heureuſe pour les armes du Portugal. Banjola, qui continuoit de les commander, fut défait pour la ſeconde fois par les Hollandois, dans la Capitainie de Segeripe, dont ils ſe rendirent maîtres, après avoir mis le feu à la Capitale. Les Nations de *Siara*, l'une des Capitainies Septentrionales du Breſil, ſe mirent ſous leur protection, & leur deman-

rent du ſecours contre l'oppreſſion de
urs anciens Maîtres. Le Comte Mau-
ce leur envoïa quelques Trouppes,
us la conduite de *Gartouan*, qui, ſe-
ondé par *Algodojo*, Cacique de Sia-
i, mit le Siége devant la Ville de ce
om, la prit, & conquit tout le reſte
e cette Capitainie.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Celles du Paraiba & de Rio Grande paroiſſoient difficiles à conſerver, parceque les Portugais y avoient des intelligences & des Places : le Comte emploïa toutes ſes forces à ſe ſaiſir des Places, s'aſſura des Indiens par toutes ſortes de faveurs, fit rebâtir dans le Paraiba l'ancienne Ville de Philippine, & la nomma Fredericſtat, du nom du Prince d'Orange. Il tenta auſſi de ſe rendre maître de San Salvador, où les Portugais s'étoient avantageuſement rétablis : mais après s'être ſaiſi des Châteaux d'*Albert*, de Saint Barthelemy & de Saint Philippe, qui couvrent cette Ville, il perdit, dans une ſortie vigoureuſe, la plûpart de ſes Officiers, ſes Ingénieurs & quantité de Soldats. Cette diſgrace, joint à l'arrivée d'un ſecours Portugais, qu'il ne put empêcher d'entrer dans la Place, l'obligea d'abandonner les Châteaux, & de ſe retirer avec aſſez de précipitation.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

L'année 1639 ne fut qu'une ſuite de malheurs pour les entrepriſes de l'Eſpagne & du Portugal. Les deux Nations mirent en Mer, ſous les ordres du brave Fernand de Maſcarenhas, Comte de la Torre, une Flotte de quarante-ſix Vaiſſeaux de guerre, parmi leſquels on comptoit vingt-ſix Galions équipés au double, avec cinq mille Soldats & un nombre proportionné de Matelots. Elle fut encore augmentée ſur la route ; & vrai-ſemblablement elle eut forcé le Comte Maurice d'abandonner le Breſil, ſurtout dans un tems où les Trouppes Hollandoiſes étoient fort diminuées & manquoient de proviſions ; mais en raſant les Côtes d'Afrique, cette redoutable Flotte prit au Cap verd un mal contagieux, qui fit périr trois mille Soldats. Le reſte étant arrivé dans un triſte état à San Salvador, Maſcarenhas emploïa le tems à remonter ſes Vaiſſeaux de tout ce qu'il put trouver de monde dans la Capitainie de Rio Janeiro, reſſource heureuſe, qui le mit en état de lever l'ancre avec douze mille Hommes de combat : mais elle fut ſi lente, qu'on étoit au mois de Janvier 1640, & dans l'intervalle Maurice n'avoit pas fait de moindres efforts pour ſa défenſe. Il

ttendoit, de Hollande, des ſecours ui arriverent à propos. L'Amiral *Loos* 'étoit mis en Mer avec quarante & un Vaiſſeaux, de différentes grandeurs, & ſe trouvoit à quatre milles du Port l'Olinde lorſque les Portugais ſortient de la Baie de tous les Saints. Les leux Flottes ſe livrerent quatre furieux ombats : Loos périt dans le premier, & la victoire n'en demeura pas moins ſes Trouppes. Jacques *Huygens*, qui ucceda au commandement, livra les rois autres, & n'y perdit que vingt-uit Hommes, tandis que la perte des 'ortugais & des Caſtillans fut de pluieurs mille. Une partie de leur Flotte choua ſur les écueils, nommés *Baxas e Roccas*, où les uns moururent de oif, & les autres n'eurent pas peu de eine à ſe ſauver : le reſte ſe diſſipa. nfin la diſcorde, qui ſe mit entre les eux Nations, acheva leur perte; & 'un ſi bel armement, il ne revint en ſpagne que quatre Galions, avec deux aiſſeaux Marchands.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Le Comte Maurice aïant embarqué eſque tous ſes Soldats ſur ſa Flotte, s Garniſons ſe trouvoient ſi affoiies, que les Portugais du Breſil ſe flatrent de pouvoir ſe remettre en poſſion de quelques Places. Jean Lopez

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

de Carvalho, à la tête d'un Parti, & les Braſiliens commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé *Cameron*, ravagerent le Breſil Hollandois, y battirent quelques Trouppes & prirent des Villes. Mais ce bonheur dura peu : ils furent défaits à leur tour par *Coine*, qui avoit fait l'expédition du Breſil, & réduits à chercher leur ſalut dans la fuite. En même tems *Lichthart*, étant entré avec vingt-cinq Vaiſſeaux dans la Baie de Tous les Saints, répandit de toutes parts les horreurs de la plus cruelle guerre. Montaleran, Viceroi du Breſil Portugais, en fut ſi touché, qu'il propoſa au Comte Maurice une convention ſtable, pour donner enfin des bornes aux hoſtilités : mais tandis que les Commiſſaires étoient occupés de cette négociation, on apprit, au Breſil, la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la Couronne d'Eſpagne.

Jean IV, que les Portugais s'étoient donné pour Maître, avoit beſoin de toutes ſes forces pour ſe ſoutenir contre l'Eſpagne, à qui la perte d'un ſi beau Roïaume cauſoit le plus vif regret. D'ailleurs, l'Eſpagne & le Portugal enſemble n'aïant pû chaſſer du Breſil leurs Ennemis communs, il y avoit

peu d'apparence que dans la criſe où l'on étoit, le Portugal en fût capable ſeul. Le nouveau Monarque ne penſa, au contraire, qu'à liguer avec lui les Hollandois contre l'Eſpagne. Triſtan de Mendoça Hurtado, ſon Ambaſſadeur à la Haie, conclut avec eux une alliance offenſive & défenſive pour l'Europe, & une Tréve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce Traité fut ſigné le 23 de Juin 1641. Chacun étoit conſervé dans la poſſeſſion de ce qu'il tiendroit au jour de la publication ; & les Miniſtres des deux Partis devoient s'aſſembler à la Haie, huit mois après la ratification, pour traiter une Paix générale : il étoit même reglé que ſi l'on ne parvenoit point à ce but, la Tréve ne laiſſeroit pas de ſubſiſter, & que le Commerce ſeroit libre, avec cette ſeule reſtriction, que les Hollandois ne pourroient envoïer en Portugal des Marchandiſes venues du Breſil, ni les Portugais en Hollande.

ETABLISSEMENS DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Mais il s'éleva des difficultés, qui arrêterent l'effet de ces diſpoſitions. Les Hollandois trouverent des prétextes, pour refuſer de rendre quelques Places qu'ils avoient priſes depuis le tems marqué par la Tréve ; & Jean IV, piqué de cette conduite, prit la réſolu-

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

tion de laiſſer aux Portugais du Breſil, la liberté d'agir pour ſes intérêts, ſans faire paroître qu'il y prît la moindre part. Ses Officiers feignant par ſes ordres de ne penſer qu'à vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, emploïerent toute leur adreſſe à leur faire prendre le parti de renvoïer leurs Trouppes en Europe. Le Comte Maurice s'y laiſſa tromper lui-même. Il crut la tranquillité ſi bien établie, qu'il ne fit pas difficulté de retourner en Hollande, avec la meilleure partie de ſes forces (40). Les Directeurs que la Compagnie d'Occident avoit nommés pour gouverner après lui, étoient *Hamel*, Marchand d'Amſterdam, *Baſſis*,

(40) M. le Clerc, dans ſon Hiſtoire des Provinces-Unies, prétend qu'il fut rappellé, parcequ'ils faiſoit une ſi grande dépenſe au Breſil, qu'elle avoit fait baiſſer les Actions de la Compagnie; & loin d'avouer qu'il eut été trompé par de fauſſes apparences, il aſſure » qu'il s'étoit déja plaint, » aux Etats Généraux, » d'une œconomie mal » entendue, qui avoit » fait diminuer trop les » appointemens des Offi- » ciers de la Compagnie, » & ſurtout le nombre des » Trouppes, qu'on vou- » loit réduire à dix-huit » cens hommes, forces » inſuffiſantes pour tenir » en bride les Ennemis » de l'établiſſement Hol- » landois «. Suivant le même témoignage, Maurice avoit auſſi repréſenté » que tout le monde ſe » plaignoit du mépris que » la Compagnie témoi- » gnoit pour ceux qui » étoient à ſon ſervice; » que les Portugais, teſ- » tés dans les Poſſeſſions » Hollandoiſes, étoient » des Ennemis cachés, » qui ſoupiroient pour ſe » revoir ſoumis à leur » Roi, & qui devoient à

Orfévre de Harlem, & *Bulleſtraat*, Charpentier de Middelbourg, c'eſt-dire des eſprits ſimples, & moins propres au Gouvernement qu'au Commerce. Dans un Conſeil qu'ils formoient entr'eux, & qui jouiſſoit de toute l'autorité, ils ne s'occupoient que des moïens d'augmenter leurs richeſſes; ils vendoient des armes & de la poudre aux Portugais, qui leur en donnoient un prix exceſſif; ils négligeoient les Fortifications, dont la plûpart commençoient à tomber en ruine, & ils donnoient facilement des congés aux Soldats qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du négoce la dépenſe des Garniſons qu'ils croïoient inutiles pendant la Tréve.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Les effets d'une ſi mauvaiſe adminiſtration ne tarderent point à ſe faire

» la Compagnie des ſommes conſidérables qu'ils » ſeroient bien aiſes de » ne pas païer, ce qui » pouvoit cauſer tôt ou » tard un ſoulevement; » qu'il n'y avoit pas aſ- » ſez de Trouppes pour la » garde des Ports & des » Forts; que ces mêmes » Portugais ſe plaignoient » qu'on ne leur laiſſoit » point l'exercice de leur » Religion auſſi libre » qu'on l'avoit promis, » & que tout celà, joint » à la différence de la » Langue & des uſages, » leur donnoit une in- » vincible averſion pour » les Hollandois. *Hiſtoire des Provinces-Unies*, *tom.* 1, *l.* 12. *pag.* 230. Ainſi le Comte Maurice ne s'y trompa point, & la ruine des Hollandois étoit comme annoncée: mais la Compagnie, ſuivant le même Hiſtorien, s'affoibliſſoit en formant des entrepriſes au-deſſus de ſes forces. *Ibid. p.* 218.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

sentir. En 1645, un Portugais, nommé Antonio *Calvalcante*, fut échauffer tout-d'un-coup sa Nation. Il faisoit sa demeure dans la Ville-Maurice, qui étoit devenue comme la Capitale du Païs de Fernambuc, où il exerçoit l'Office de Juge des Portugais. Les nôces de sa Fille devoient se faire le 24 de Juin: il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, résolu de se saisir d'eux au millieu du Festin, de les massacrer, & de faire ensuite main basse sur le Peuple, qui étoit sans précaution, parcequ'il se croïoit sans danger. Les principaux Portugais, qui avoient part à ce dessein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de Marchandises, païables à terme, dans l'espérance de les retenir après l'exécution du complot. Mais il fut découvert par un des Complices. Calvacante eut le bonheur de se sauver avec les principaux Conjurés, & rassembla quelques Trouppes, avec lesquelles il se mit à ravager les Terres Hollandoises. Envain le Conseil suprême de Fernambuc envoïa faire ses Plaintes au Gouverneur Portugais: non-seulement il protesta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoissance de cette entrepriſe, mais il promit d'observer

religieuſement la Tréve. L'Ambaſſadeur de Portugal à la Haie donna les mêmes aſſurances au nom de ſon Roi.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Cependant, dès le mois d'Août ſuivant, il y eut une action fort vive entre quelques Trouppes de la Compagnie & celles de Cavalcante, près de Saint Antoine. L'avantage y fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part : mais peu de tems après, Cavalcante s'étant trouvé en état d'aſſiéger le Fort de Puntal, au Cap Saint Auguſtin, avec deux mille quatre cens Hommes & quelque Artillerie, il parut aſſez qu'on lui envoïoit ſous main du ſecours. Le lendemain, une Flotte de vingt-huit Vaiſſeaux Portugais vint mouiller devant le Récif d'Olinde. Ses Chefs proteſterent auſſi qu'ils n'avoient aucune connoiſſance de la conſpiration, & ſe fournirent des rafraîchiſſemens, avec leſquels ils remirent à la voile. Les Hollandois, en commençant à ouvrir les yeux, attribuerent cette conduite à la crainte que la Flotte Portugaiſe avoit eue de huit Vaiſſeaux de guerre, qui étoient reſtés dans la Rade & dans le Port d'Olinde, ſous le commandement de Lichthart. Ils furent confirmés dans cette opinion, lorſqu'ils eurent appris

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

que ſept des Vaiſſeaux Portugais étoient venus de la Baie de Tous les Saints. On ſut enſuite que cette Flotte avoit débarqué au Rio Formoſo quinze cens Hommes, qui s'étant joints aux Rebelles, attaquerent Serinhaim, & forcerent la Garniſon Hollandoiſe de ſe rendre après huit jours de Siége.

Les hoſtilités continuerent vivement, ſans que la Cour de Liſbonne changeât de conduite; c'eſt-à-dire que pendant qu'on ſe battoit au Breſil, le Roi de Portugal déclaroit qu'il n'entroit point dans ces démêlés, & promettoit même de punir le Gouverneur du Breſil, ſi l'on pouvoit prouver qu'il y eût quelque part. Cependant l'Hiſtorien des Provinces-Unies aſſure que les preuves ne manquoient point à la Haie. » On y produiſit, dit-il, une Lettre » envoïée à la Baie de Tous les Saints, » & ſignée de la propre main du Roi, » qu'on avoit trouvée dans un petit » Bâtiment qui y portoit des muni- » tions, & qui avoit été pris par les » Algériens : ils avoient vendu leur » priſe, & les papiers étoient tom- » bés entre les mains d'un Juif, qui » avoit une Correſpondance à Amſ- » terdam avec d'autres Juifs. Ceux-ci » l'avoient remiſe à la Compagnie,

» qui la fit voir aux Etats Généraux. Elle ſervit encore à découvrir qu'un » Juif, arrivé du Breſil avec le Comte » Maurice, avoit eu quelque connoiſ- » ſance du deſſein des Portugais, & » que le complot de Cavalcante avoit » été tramé avant le départ du Comte « Maurice. Ce Juif fut arrêté, & con- » damné à une groſſe amende; mais il » eut l'adreſſe de ſe ſauver de ſa Pri- » ſon (41).

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Quel moïen de convaincre un Roi, qui s'obſtine à déſavouer toute ſorte de preuves? Les Etats Généraux n'aïant pas laiſſé de donner des ordres pour armer puiſſamment en Hollande, le Roi de Portugal pouſſa la diſſimulation juſqu'à les faire avertir, par ſon Ambaſſadeur, qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie d'un accommodement; qu'ils trouveroient, dans leur entrepriſe, plus de difficultés qu'ils ne s'y attendoient; que les Soulevés du Breſil avoient ſix mille hommes bien armés, & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainie de la Baie; qu'avec ces forces, il ſeroit difficile aux Hollandois de les réduire, & qu'ils n'avoient point de meilleur parti que d'accepter l'offre qu'il leur

(41) Le Clerc, *ubi ſup.* p. 232.

mes déguiſemens de la part du Roi de Portugal & de ſes Gouverneurs, qui ſe prêtoient même quelquefois à des arrangemens de Commerce, dont les grandes affaires de l'Europe forçoient les Etats Généraux de ſe contenter. En 1654, après avoir fait la paix avec les Anglois, ils ſentirent enfin l'importance de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales; & reconnoiſſant qu'il n'y avoit rien de ſincere à ſe promettre des Portugais ſur l'affaire du Breſil, ils réſolurent, pour les mettre à la raiſon, de ſe joindre au Protecteur de la République d'Angleterre: mais jugeant auſſi qu'ils devoient commencer par mettre leur Marine en bon état, ils donnerent des ordres pour l'équipement d'une Flotte de trente Vaiſſeaux de guerre, qui devoient ſe rendre d'abord à la Riviere de Liſbonne, & demander raiſon au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On étoit dans la chaleur de cet armement, lorſqu'on reçut, au commencement de Mai, la triſte nouvelle que dès le 25 de Janvier les Portugais s'étoient rendus maîtres de tout ce que les Hollandois avoient poſſedé dans le Breſil.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

On douta d'abord d'une ſi fâcheuſe information. Les Commiſſions, qui avoient été données pour courir ſur les Portugais aux Indes Occidentales, ne furent pas révoquées, & l'on en donna même de nouvelles. Mais le malheur de la République fut confirmé dans le cours du mois ſuivant. Il y avoit alors, à Liſbonne, un grand nombre de Vaiſſeaux Marchands d'Amſterdam, que le Roi de Portugal auroit pû faire arrêter, mais il prit le parti de les laiſſer libres, pour ne pas trop irriter les Etats Généraux, & ſe réſerver le pouvoir de faire plus facilement la paix.

Schonembourg, Préſident du Conſeil du Breſil, & *Hacks*, un des Conſeillers, qui arriverent en Zelande le 13 de Juillet, après un voïage de quatre mois, firent, le 4 d'Août, leur rapport aux Etats Généraux : il contenoit en ſubſtance, qu'aïant ſouvent informé les Etats de la ſituation des affaires au Breſil, les explications qu'ils ne s'étoient pas laſſés d'envoïer avoient donné le tems de prévenir les diſgraces qui venoient d'arriver ; qu'ils avoient manqué de vivres & d'autres néceſſités ; ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoiſe le reſpect qu'elle devoit

devoit à ſes Chefs : qu'ils avoient pris patience, dans l'eſpoir qu'on leur donnoit de les ſecourir, mais que ces ſecours aïant été différés trop long-tems, les Portugais avoient enfin ſaiſi l'occaſion, en les attaquant par Mer, le 20 Décembre de l'année précédente, avec une Flotte de ſoixante voiles, & par Terre avec une Armée de Portugais, de Braſiliens, de Negres & de Mulâtres, à qui la Flotte fourniſſoit abondamment des munitions & des vivres : qu'ils avoient eu ſoin de faire un Journal des opérations, qui ſeroit remis aux Etats, & par lequel leur conduite & celle de leurs Trouppes ſeroit juſtifiée : qu'ils n'avoient rendu les Places, qu'avec l'approbation & le conſeil de Schouppe, Général de la République, des autres Officiers, de divers Colleges, & même des Juifs.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Ils repréſenterent que toutes les Trouppes, c'eſt-à-dire celles de Terre comme celles de Mer, ſe plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement à ſervir trois fois plus long-tems qu'elles ne s'y étoient engagées ; que long-tems avant le Siege, tous les Soldats avoient manqué de vivres & d'habits ; que le deſeſpoir d'être négligés, juſ-

ÉTABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

qu'à ne pas recevoir un ſou de paie ; en avoit porté une partie à paſſer au ſervice des Portugais ; que d'autres s'étant cachés dans les Vaiſſeaux qui devoient partir, on s'étoit vu dans la néceſſité de les en tirer par force & de les faire pendre ; qu'entre ceux qui étoient demeurés, loin de penſer à combattre, on parloit de l'arrivée des Ennemis, comme d'une heureuſe délivrance ; que malgré l'ordre du Gouvernement, les trois Vaiſſeaux qui étoient à la garde de la Côte s'étoient retirés ; qu'ils avoient fait, à la vérité, quelques priſes, mais inſuffiſantes pour l'entretien des Garniſons, ou pour empêcher que les Portugais ne ſe remiſſent en poſſeſſion de tous les Païs qu'ils avoient perdus ; qu'enſuite il étoit arrivé de l'argent par quelques Navires de Hollande, & que les Trouppes avoient été païées ; mais que leur miſere n'avoit pas diminué, parcequ'avec de l'argent même elles n'avoient pû trouver des vivres ; que ſi dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrémité, il ne s'enſuivoit pas qu'on ne fût plus menacé d'y retomber ; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des Paſſeports

pour ſe retirer, & qu'ils avoient été confirmés dans cette diſpoſition par des Billets que les Ennemis avoient fait répandre, au nom de *Barretto*, Général Portugais, par leſquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins, un habit neuf, & la liberté de retourner dans leur Patrie, comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns de ces Billets que Schonembourg avoit conſervés : que là-deſſus les Soldats avoient menacé de piller le Récif ; ce qu'ils avoient déja fait à Stamarica & dans d'autres lieux, & que le Peuple, voïant ſes malheurs augmentés par cette crainte, avoit conjuré ſes Magiſtrats de compoſer avec les Portugais : enfin que ſi l'on n'avoit pas pris ce parti, il falloit conſiderer encore que tous les Braſiliens, qui étoient demeurés fideles au Gouvernement de Hollande, étoient en danger de tomber dans un eſclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à San Salvador & dans pluſieurs autres Villes, lorſque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour concluſion, on répétoit qu'il étoit notoire & certain qu'on n'avoit jamais reçu de ſecours régulier, quoiqu'on eût fait ſouvent de triſtes peintures de l'état des affaires du Breſil.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Cet Ecrit étoit signé du nom de ceux qui le présentoient.

Schouppe, qui étoit arrivé aussi, donna un autre Mémoire, dans lequel il rappelloit aux Etats, que depuis cinq ou six ans qu'il commandoit les Trouppes au Bresil, & qu'il avoit part au Gouvernement, il n'avoit pas manqué de rendre compte de sa situation, surtout par rapport aux Soldats, qu'on avoit dégoûtés par toutes sortes de mauvais traitemens, tels que le retranchement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire passer en Europe ceux qui avoient servi au-delà du terme; qu'il avoit souvent indiqué les seuls moïens qui restoient, pour conserver d'importantes conquêtes qui avoient coûté si cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ses représentations; que des raisons si fortes avoient obligé le Gouvernement du Bresil à rendre Olinde & le Recif aux Portugais, pour sauver un grand nombre de Malheureux qui n'étoient plus en érat de s'y défendre; qu'il n'y avoit pas eu d'autre ressource, 1°. parceque le nombre des Trouppes ne suffisoit plus pour la défense des Places; 2°. parceque les Soldats, mal païés & mal entretenus, avoient regardé l'ar-

rivée des Portugais devant le Récif ; comme la fin de leurs propres maux, & qu'ils avoient déclaré que leur réſolution étoit de piller la Place, pour ſe païer par leurs propres mains, plutôt que de faire aucune fonction militaire ; 3°. parcequ'il ne reſtoit qu'un ſeul Vaiſſeau pour la défenſe de la Côte, contre ſoixante-huit Vaiſſeaux Portugais, & que ce Vaiſſeau même, après avoir refuſé d'entrer dans le Port du Récif, avoit mis en Mer ; 4°. parceque la Place manquoit de munitions de guerre, & qu'elle étoit particulierement ſans mêche.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Les Chambres de la Compagnie des Indes Occidentales nommerent des Députés pour examiner ces deux Mémoires, & l'on crut y trouver pluſieurs contradictions. L'Hiſtorien eſt perſuadé que de part & d'autre on avoit commis de grandes fautes ; & que les intérêts particuliers avoient prévalu ſur l'utilité publique. Cependant, après une longue diſcuſſion, les Etats Généraux commencerent par faire arrêter le Préſident de Schonembourg, Hacks, & Schouppe. On leur donna des Juges, choiſis d'entre les Officiers Militaires de la République. Schouppe fut privé des appointemens qu'il pouvoit pré-

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

tendre depuis le 20 de Janvier, jour de la Capitulation du Récif; & condamné à tous les frais de la Juſtice; châtiment leger, s'il étoit coupable. Il paroît que les deux autres furent abſous.

Les Portugais, contens du ſuccès de leur politique, qui ne leur avoit coûté que de la patience par ſa lenteur, ne refuſerent point aux Hollandois, qui ſe trouvoient encore diſperſés en divers lieux du Breſil, la liberté de retourner en Europe. On ne connoît aucune entrepriſe, de la part des Etats Généraux, ou de la Compagnie Hollandoiſe d'Occident, pour réparer leur perte. Ils continuerent la guerre contre le Portugal, mais ſans expliquer d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette diſgrace. Enfin, s'appercevant qu'ils ne faiſoient que nuire aux Sujets de la République, qui avoient des liaiſons de Commerce à Liſbonne, la Province de Hollande fut la premiere qui ſe détermina, le 1 de Mars 1661, à faire une Députation aux Etats Généraux, pour repréſenter aux autres Provinces, que quelques plaintes qu'on eût à faire contre les Portugais, il étoit tems de penſer à la Paix. On en trouvoit une occaſion

favorable, dans la médiation du Roi d'Angleterre, Charles II, qui vouloit épouſer l'Infante de Portugal. Ce Prince offroit déja de propoſer une ſuſpenſion d'armes, en attendant qu'il fût aſſez inſtruit des différends de la République avec les Portugais, pour ſe rendre plus utile à la pacification par ſes ſoins. Cependant la Députation de la Chambre de Hollande, qui ſe fit le 5 de Mars, parut d'abord inutile. Les autres Provinces jugerent qu'avant que d'entrer en Traité, le Portugal devoit commencer par la reſtitution du Breſil. A l'égard de la ſuſpenſion d'armes, elles prétendirent auſſi, que loin d'y penſer ſi-tôt, il falloit attendre que le Portugal eût fait quelques propoſitions raiſonnables, & les demander armes en main. On ne laiſſa point de faire paſſer, en Angleterre, les Pieces qui pouvoient faire connoître la mauvaiſe foi qu'on reprochoit à la Cour Portugaiſe; & quelque parti qu'on pût prendre, ſur les offres de l'Angleterre, on déclara que l'honneur de la République ne permettoit pas de ſouffrir que les négociations avec les Portugais ſe fiſſent ailleurs qu'en Hollande. Ce reſte de fermeté ſervit peut-être à les avancer: elles commencerent

ETABLISEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

bien-tôt à la Haie, ſans que le Roi de la Grande Bretagne s'en mêlât beaucoup. Leur dénoûment, qui décida du ſort d'une grande Région, ne peut être ſupprimé.

Traité qui rend le Breſil aux Portugais.

Les Portugais aïant conſenti à traiter, par un Miniſtre qu'ils envoïerent aux Etats Généraux, leur firent repréſenter que la propoſition de leur rendre les Terres qu'ils avoient poſſédées au Breſil, ne pouvoit jamais être acceptée; mais qu'ils avoient déja offert de donner un équivalent en argent, & fait ſentir à la République les avantages que la Paix devoit apporter aux deux Partis; que les intérêts du Portugal & de la Hollande étoient les mêmes aux Indes Orientales, par rapport à l'Eſpagne, qui s'attribuoit des droits ſur tout ce que la République y poſſédoit; que la Cour de Liſbonne avoit fait publier, l'année précédente, un Ecrit qui contenoit les offres de S. M. Portugaiſe, & qu'on ne lui avoit fait là-deſſus aucune réponſe; enfin qu'elle en demandoit une, qui lui fît connoître la derniere réſolution des Etats.

On ne ſe hâta point de s'expliquer ſur ces repréſentations: cependant on prit enfin le parti de commencer ſé-

rieuſement les conférences avec le Miniſtre Portugais. La difficulté, entre les Provinces, ne fut que ſur les matieres qui en devoient faire l'objet. La Gueldre, la Zelande, & la Province d'Utrecht, ne vouloient traiter que ſur les demandes qu'on avoit déja faites au Portugal : mais la Hollande, qui prévoïoit apparemment l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur propoſition. Le 23 de Mai, le Miniſtre Portugais offrit ; 1°. de donner pour équivalent la ſomme de quatre millions de cruzades, qui revient à huit millions de florins Hollandois, en ſucre, en tabac, en ſel, & autres marchandiſes ; 2°. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande, touchant le prix du ſel qu'elles faiſoient prendre à *Saint Ubes* ; 3°. d'accorder la liberté du Commerce, dans toutes les Conquêtes des Portugais, pour toutes ſortes de marchandiſes, à l'exception du Bois de Breſil, 4°. de païer ce qui étoit dû aux Particuliers ; 5°. de faire publier la paix, auſſi-tôt que la ratification ſeroit arrivée.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Après ces offres, il s'éleva une conteſtation dans l'Aſſemblée, ſur la diſtribution de la ſomme offerte : les uns vouloient qu'elle fût livrée aux Action-

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

naires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Cependant Aitzema rapporte une Lettre des Etats de Zelande, par laquelle il paroît qu'ils se plaignirent amérement de ce que le 18 du même mois les Députés des Etats de Hollande, & ceux des deux autres Provinces, avoient conclu qu'il falloit renouer les Conférences avec le Ministre de Portugal : la Zelande demeuroit ferme à ne recevoir aucune proposition, que le Portugal n'eût du moins offert de rendre les terres du Bresil. Pendant cette contestation, l'Ambassadeur d'Espagne demanda une Audience aux Etats Généraux, dans laquelle il déclara qu'il avoit ordre du Roi son Maître, par une Lettre du 27 d'Avril, de les assurer qu'aussi-tôt qu'il auroit soumis le Portugal, il leur rendroit fidellement toutes les Places que les Portugais leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient prises à la Compagnie des Indes Occidentales, depuis l'année 1641, suivant le cinquieme article de la Paix de Munster. On vit, dans cette occasion, un parfait accord entre l'Espagne & la Zelande, qui avoient toujours été fort opposées : mais comme l'Espagne ne parvint point à faire rentrer les Portugais dans la sou-

miſſion, les Zelandois ne virent pas retomber, non-plus, le Breſil au pouvoir de la République.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Malgré tous les obſtacles, & ſans égard pour le jugement peu avantageux qu'on porta de la précipitation des cinq Provinces qui ſe déclarerent pour la Paix, elle fut ſignée le 6 d'Août, à la Haie, par le Comte de Miranda, Ambaſſadeur de Portugal, & par ſix Commiſſaires des Etats, & publiée enſuite le 10 du même mois. Cependant, comme il s'étoit fait, entre les Cours de Londres & de Portugal, un Traité qui faiſoit douter s'il ne s'y étoit pas conclu quelque choſe qui ôtât au Roi de Portugal le pouvoir d'obſerver tout ce qu'il venoit de promettre à la Haie, les Etats ſtipulerent, par un article ſéparé, qui fut ſigné le même jour, que s'il arrivoit quelque difficulté de cette nature, le Portugal donneroit un équivalent pour la perte qu'elle pourroit cauſer aux Hollandois, & que le reſte du Traité n'en ſeroit pas exécuté moins fidellement. On convint auſſi avec l'Ambaſſadeur Portugais, qui devoit partir inceſſamment pour Liſbonne, qu'en arrivant dans cette Ville il ſe feroit montrer l'original du Traité de ſa Cour avec les Anglois,

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

pour vérifier s'il renfermoit quelque contrariété avec l'autre, & qu'il en enverroit auſſi-tôt un Extrait authentique à la Haie ; qu'enſuite il ne ſeroit plus permis au Portugal de faire valoir aucune autre contrariété, pour retarder l'accompliſſement du Traité dans cette partie ; & que s'il manquoit ſur ce point, ou s'il ſe paſſoit une année, après la ſignature de cet article, ſans que l'équivalent fût païé & toutes les conditions remplies, la République auroit les mêmes droits contre le Roi de Portugal & ſes Sujets, qu'elle avoit eus avant la concluſion du Traité.

Tous les articles furent dreſſés en Latin, au nombre de vingt-ſix. Quoiqu'on en ait rapporté quelques-uns dans les offres du Comte de la Miranda, l'importance d'une convention ſi ſolemnelle, en vertu de laquelle le Portugal eſt demeuré maître du Breſil, c'eſt-à-dire d'une Contrée qui vaut aujourd'hui le Pérou pour cette Couronne, doit faire ſouhaiter de trouver ici ce que les autres contiennent de plus eſſentiel (44). On n'a pas eu d'autre motif, pour donner tant d'étendue au récit de cette grande négociation.

(44) On le tire d'Aitzema, au Tome II des Réſolutions ſecretes, pp. 302 & ſuivantes.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Le Roi & le Roïaume de Portugal s'engageoient à païer, aux Etats des Provinces Unies, quatre millions de cruzades, évaluées à huit millions de florins de Hollande, & de faire cette ſomme en argent, en Sucre, en Tabac & en Sel. Ces Marchandiſes devoient être taxées au prix courant. Si la ſomme ne ſe trouvoit pas complette, en argent, ou en Marchandiſes ſtipulées, le Roi ſe réſervoit la liberté d'y ſuppléer à ſon choix, ſoit par quelque Marchandiſe d'une autre eſpece, ſoit en relâchant les droits que les Marchands Hollandois païoient ſur d'autres Marchandiſes, achetées ou vendues en Portugal, & les Etats auroient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécution. Les paiemens devoient ſe faire en ſeize parties égales, dont la premiere ſe paieroit après la ratification du Traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'Artillerie qui avoit été priſe au Breſil, & qui ſeroit marquée des Armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes Occidentales. Les Hollandois auroient la liberté d'acheter, tous les ans, du Sel à Saint Ubes, au prix qu'il ſe vendoit en Portugal; & ſi l'on ne pouvoit convenir du prix, on ſupprimeroit en

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

leur faveur le partage du Sel, qui y avoit été introduit depuis quelques années; de ſorte qu'il leur ſeroit libre d'en acheter de ceux qui le vendoient, indifféremment & dans la quantité qu'ils le deſireroient. Les Sujets des Etats pourroient négocier en toute ſureté, du Portugal au Breſil, & du Breſil au Portugal, en païant les mêmes droits que les Portugais, & porter ou rapporter de tout, à l'exception du bois de teinture : ils pourroient auſſi naviger, du Breſil aux autres lieux de la domination du Portugal, y charger & décharger librement, avec la ſoumiſſion d'accorder l'entrée de leurs Vaiſſeaux aux Exacteurs des droits, pour y voir les Marchandiſes, les peſer, & recueillir les droits ordinaires. Ils jouiroient, ſans exception, des mêmes priviléges dont les Anglois jouiſſoient alors, ou jouiroient à l'avenir. Après avoir une fois païé les droits, ils pourroient faire voile en tout autre endroit de la domination Portugaiſe ſans en païer de nouveaux ; ils pourroient même charger des Marchandiſes, que les Portugais ou les Amis du Portugal voudroient leur confier, pour les tranſporter dans quelque Port appartenant au Portugal, ſans païer rien de plus que les Sujets

mêmes de cette Couronne. Ils pourroient naviger dans toutes les Colonies, Iles & Ports de cette Nation, ſur les Côtes d'Afrique, avec la même liberté que les Anglois, ou que les Marchands de tout autre Païs, y ſéjourner, y commercer, y porter toutes ſortes de Marchandiſes par Mer, ou par les Rivieres, ou par Terre, s'y établir des Magaſins & des Maiſons. Ces deux derniers articles ne pourroient être violés ſous aucun prétexte; & ſi ce malheur arrivoit de la part des Portugais, les Etats Généraux auroient droit de leur faire le même traitement, pourroient intenter contre le Portugal la même action qu'ils avoient intentée pendant la guerre, & le Portugal ſeroit obligé de leur donner ſatisfaction; comme il auroit les mêmes droits contr'eux, s'ils tomboient dans le même cas. Toute hoſtilité ceſſeroit de part & d'autre, en Europe, deux mois après la ſignature du Traité, & dans les autres Païs lorſqu'il y auroit été publié. Ce qu'on ſe prendroit mutuellement, dans cet intervalle, ſeroit reſtitué; mais ce qu'on ſe ſeroit pris auparavant, dans les Indes Orientales & Occidentales, demeureroit à ceux qui s'en trouveroient en poſſeſſion; ſeul

ETABLISS. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

moïen d'entretenir la paix, qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations (45).

Combien les Hollandois ſont gênés dans les Etats Portugais.

La plûpart des autres articles regardoient la ſureté du commerce Hollandois en Portugal, ſurtout la liberté d'y exercer leur Religion, ſans avoir rien à ſouffrir, pourvu qu'ils renfermaſſent cet exercice dans leurs Vaiſſeaux, ou dans leurs Maiſons, s'ils en avoient d'habituelles. Mais quoique le Traité ſoit formel ſur ce point, l'Inquiſition eſt un Tribunal ſi redoutable aux Proteſtans, que peu de Hollandois ſe hazardent à demeurer en Portugal, excepté dans la Capitale & dans quel-

(45) On voit par ce dernier article, obſerve l'Hiſtorien, que la Compagnie des Indes Orientales, qui avoit acquis, par le droit de la guerre, ce qu'elle avoit pris ſur les Portugais aux Indes Orientales, étoit confirmée dans ſa poſſeſſion, & qu'elle n'avoit aucun ſujet de plainte : il n'y avoit que la Compagnie Occidentale qui eût à ſe plaindre : mais falloit-il perpétuer la guerre avec le Portugal, pour enrichir des Particuliers, ſans aucune certitude de la finir avec avantage? D'ailleurs on ne pouvoit eſpérer de reprendre & de conſerver le Breſil, qu'avec une armée conſidérable & des ſoins infinis, parceque ce Païs étoit plein de Portugais, qu'il n'étoit pas poſſible d'en chaſſer, & qu'on n'avoit pas même aſſez de monde pour y occuper leur place. On a remarqué, depuis long-tems, que les Habitans des Provinces-Unies ne ſont pas propres à faire des Colonies & à les conſerver, quoique les Eſpagnols, les Portugais, les Anglois & les François y aient très bien réuſſi, ſurtout en Amérique.

ques Ports de Mer, où ils ſont raſſurés par la protection des Ambaſſadeurs & des Conſuls. » Au Breſil, remarque » l'Hiſtorien de leur Nation, & dans » les Colonies d'Afrique, où cette reſſource manque, il n'eſt pas ſûr de » profeſſer une autre Religion que » celle des Portugais, s'il n'arrive » qu'on y ſoit jetté par la tempête. » D'ailleurs le commerce que les Hollandois y pourroient faire, dépend ſi fort » des Gouverneurs & autres Officiers » des Ports maritimes, qu'on en reçoit des inſultes, qui en ont éloigné » toutes les autres Nations. S'en plaindre à la Cour, c'eſt ſe jetter dans de » ſi grands frais & de ſi ennuïeuſes » longueurs, que perſonne n'aime à » s'y expoſer. Ainſi cette liberté, que » les Traités de 1661 accordent aux » Hollandois comme aux Anglois, de » naviger dans toutes les poſſeſſions » Portugaiſes d'Afrique & d'Amérique, n'eſt qu'une faveur apparente, » ou qui n'a quelque réalité que dans » le Portugal même.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Les Portugais ne ſe virent pas plutôt délivrés des Hollandois, que ne penſant qu'à s'étendre, ils s'avancerent au Midi vers la Riviere de Plata, qui les ſépare des Eſpagnols à ſon embouchu-

USURPATIONS DES PORTUGAIS.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

re, & au Nord juſqu'à celle des Amazones. Les Iles qui ſont à l'entrée de ce dernier Fleuve leur parurent ſi bonnes, & ſi convenables à leur Domaine du Breſil, qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils paſſerent tout-à-fait le Fleuve; & trouvant d'autres commodités dans la Guiane, ils s'en ſaiſirent de même, & s'en aſſurerent la poſſeſſion par des Forts, en continuant de prétendre que toutes ces Terres étoient de la dépendance du Breſil. A ce compte, à force de paſſer des Rivieres, ils y auroient pû comprendre l'Amérique entiere, s'ils avoient eu de quoi ſoutenir leurs prétentions. Les déſordres qui arriverent dans la Colonie Françoiſe de Cayenne, établie dès l'an 1635, leur donnerent le tems, juſqu'en 1664, de s'affermir au Nord de l'Amazone, que les François regardoient comme une borne naturelle entr'eux. Ils s'y établirent ſi bien, que lorſqu'on y fit attention il ne fut pas poſſible de les en chaſſer : ils ſe ſont même avancés juſqu'au Cap d'Orange, qui les ſépare actuellement des François.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS A SURINAM.

D'un autre côté, les Hollandois, chaſſés du Breſil, ſongerent à ſe dédommager de leurs pertes, par un autre Etabliſſement dans l'Amérique Méridio-

nale. Dès l'année 1640, les François en avoient formé un ſur la Riviere de Surinam; mais les Terres y étant marécageuſes & mal-ſaines, ils les abandonnerent bien-tôt. L'Angleterre, qui s'en ſaiſit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandois, dont la Patrie n'eſt qu'un Marais, s'en accommoderent mieux; & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668 (46). Il ſemble que la Nation Hollandoiſe ſoit née pour faire valoir des Marais, où les autres Peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds ſtériles. Elle a trouvé, ſur les bords de la Riviere de Surinam, une Terre humide & bourbeuſe (47) où

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

(46) On verra, dans la ſuite, qu'ils lui céderent la Nouvelle Belge, dans l'Amérique Septentrionale.

(47) Voici l'idée qu'en donne l'Hiſtorien de la République : Charles II, dit-il, envoïa ordre, le 9 Juillet 1668, à ceux qui tenoient Surinam pour l'Angleterre, de remettre ce Poſte aux Hollandois. Il eſt ſur la Côte Orientale de l'Amérique, au cinquieme degré de Latitude Nord; (5 deg. 49 min. ſuivant M. de la Condamine). Le terrein y étoit alors extrêmement mal ſain, parcequ'il étoit couvert de Forêts, qui empêchoient que le Soleil, quoique deux fois vertical dans l'année, ne le deſſéchât, & que le vent ne contribuât au même effet. Mais enfin, après avoir vû qu'on en pouvoit tirer beaucoup de ſucre, on y a fait un ſi grand abbatis de bois, qu'il eſt devenu beaucoup plus ſain en ſe deſſéchant; ce qui a fait groſſir conſidérablement la Colonie. Un Particulier, qui y avoit demeuré long-tems, & qui étoit revenu riche, diſoit que ſi les Provinces-Unies n'en tiroient autant, on

ÉTABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

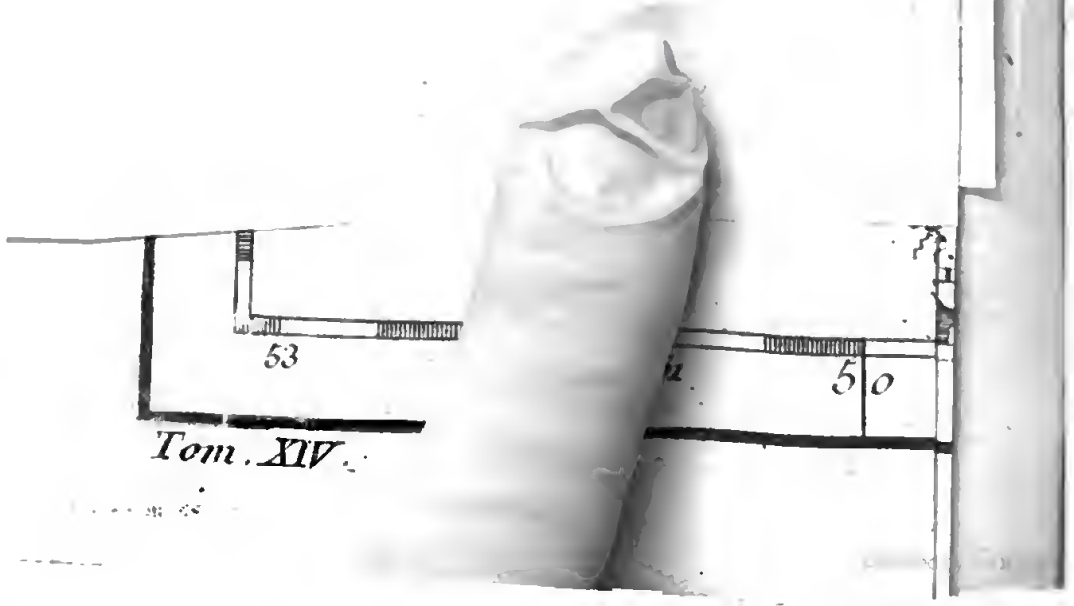
elle n'a pas laiſſé de bâtir un Fort, nommé *Zelandia*, proche du Bourg de Paramaribo ; & cette Colonie, accrue par des François réfugiés, eſt devenue floriſſante. Elle appartient à différentes Sociétés, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques Particuliers ont commencé des Habitations ſur le *Berbice*, à l'Oueſt de Surinam ; mais ces Etabliſſemens ont été moins encouragés & n'ont pas fait les mêmes progrès.

Ile qu'ils poſſédent ſur la même Côte.

La même Compagnie, qui avoit fait la Conquête du Breſil, poſſede encore, au Nord de la Côte de Venezuela, trois Iles, de celles qu'on nomme ſous le vent. La principale eſt *Curacao*, qui ſe prononce Curaço : les deux autres ſont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. On rapporte l'acquiſition de Curacao à l'année 1634 (48).

plus, que des Indes Orientales, ce ſeroit leur faute. En effet, la Colonie, n'aïant fait qu'augmenter, s'eſt étendue le long de la Riviere, du Nord au Sud. Elle envoïa bien-tôt une très grande quantité de ſucre brut en Hollande ; & depuis peu de tems on a eſſaïé d'y planter du caffé, qui y a très bien réuſſi, & qui deviendra encore meilleur avec le tems, quand on aura ſu, par l'expérience, la meilleure maniere de le cultiver. *T.* 3. *l.* 5. *p.* 241.

(48) Pendant que les Etats, dit le même Hiſtorien, travailloient à faire des Conquêtes au Breſil, ils penſerent à ſe procurer auſſi quelque Ile. Ils jetterent les yeux ſur celle de Curacao : elle eſt au douzieme degré de Latitude Septentrionale, peu éloi-



Tom. XIV.

§ IV.

Deſcription du Breſil.

INTRODUCTION.

QUOIQU'UNE partie des noms qu'on va lire ait déja paru dans les Journaux & les autres récits précédens, on ne cherche point à ſe diſpenſer de l'embarras de les recueillir dans une Deſcription plus réguliere. La Géographie a toujours fait un des principaux objets de ce Recueil, & nous ne commencerons point ſi tard à nous écarter de notre méthode.

C'eſt aux guerres preſque continuel-

gnée de la Côte de Venezuela; & ſa longueur eſt d'ſept lieues, ſur trois de largeur. Elle eſt fertile; on y nourrit du Bétail; il y avoit divers bois de teinture: mais ce n'étoit pas pour cela qu'on voulut en faire la conquête; c'étoit pour la faire ſervir de retraite aux Vaiſſeaux Hollandois, que la Compagnie envoïoit croiſer dans ces Mers, ſur les Eſpagnols qui alloient, de la Nouvelle Eſpagne & de las Honduras, à la partie Méridionale de l'Amérique. La Compagnie y envoïa quatre Vaiſſeaux & quelques Troupes, qui réduiſirent facilement le Gouverneur Eſpagnol à ſe rendre, le 21 d'Août, à condition qu'il ſeroit tranſporté au Continent avec toute ſa Colonie, avec liberté néanmoins de demeurer dans l'Ile pour ceux qui le voudroient, outre une vingtaine de Familles que les Hollandois furent bien aiſes d'y retenir, parcequ'ils en eſpéroient quelques ſervices pour leur établiſſement. Cette Ile eſt encore entre les mains des Hollandois, & ſert plutôt à recevoir les Vaiſſeaux de cette Nation, qui vont négocier ſur la Côte avec les Eſpa-

DESCRIPT DU BRESIL.

les que les Portugais ont eues à ſoutenir contre les Habitans naturels du Breſil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des Terres; mais quelqu'autre motif qu'on veuille leur ſuppoſer, la plûpart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, ſont ſitués le long du rivage, à des diſtances inégales, & ſouvent aſſez conſidérables. On a déja remarqué qu'ils donnent à leurs Provinces, ou leurs Gouvernemens, le nom de Capitainies. Comme ils ont affecté, à l'exemple des Eſpagnols, de n'en publier aucun détail qui porte un caractere d'autorité, on eſt réduit à des témoignages particuliers, Etrangers ou

gnols, malgré les défenſes du Roi d'Eſpagne, qu'à tirer parti des productions du terroir. La Colonie de l'Ile ne peut exciter l'envie: elle dépend d'un Gouverneur, du nombre de ceux qui ne peuvent ſubſiſter en Europe, & qui ne la quittent que pour s'enrichir par toutes ſortes de voies. l. 3. p. 150.

Bonnaire eſt à douze degrés & quelques minutes de la même Latitude. Sa circonférence eſt de ſeize ou dix-ſept milles; & ſes Côtes ſont fort eſcarpées. Elle eſt moins fertile que Curaçao, mais le bois de teinture y eſt encore plus abondant. Pour peu que le tems ſoit clair, on voit ces Iles de l'une à l'autre. Aruba n'a pas plus de trois lieues de long, & n'eſt éloignée que d'environ huit milles, du Cap Saint Romain. Entre pluſieurs Montagnes, elle en contient une qui s'éleve en pain de ſucre. Une autre petite Ile, qui en eſt fort voiſine, lui forme un Port commode de cinq ou ſix braſſes d'eau, ſur un fond de vaſe. De toute autre part, les Côtes ſont eſcarpées. *Laet.* l. 18. c. 16.

Nationaux, & quelquefois avec le chagrin de ne pas les trouver d'accord. Herrera, par exemple, & d'autres Hiſtoriens après lui, ne comptent que neuf Gouvernemens dans toute l'étendue du Breſil. Oliveira, qu'on doit croire mieux inſtruit, puiſqu'il étoit Portugais & qu'il fait profeſſion d'écrire ſur des Mémoires de ſa propre Nation, en compte quatorze, à commencer, dit-il, depuis Para, c'eſt-à-dire, preſque ſous l'Equateur, juſqu'au trente-cinquieme degré de Latitude Auſtrale; & ſuivant la Côte dans tous ſes détours, il fait monter cet eſpace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t'il, le nom de Breſil ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui ſont *Para*, *Maraño̧n*, *Ciara*, *Rio grande*, *Paraïba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Seregipé*, *Bahia*, *Ilheos*, *Spiritu ſanto*, *Porto ſeguro*, *Rio Janeiro* & *Saint Vincent*; ſix deſquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les ont conquiſes par les armes, & les huit autres au Roi. Il entre même dans le compte de leurs diſtances. Depuis celle de Para juſqu'à la ſeconde qui eſt celle de Maraño̧n, il compte cent ſoixante lieues; de Maraño̧n à Ciara, cent vingt-cinq; de

DESCRIPT. DU BRESIL.

Nombre des Gouvernemens, ou Capitainies.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Ciara à Rio grande, cent; de Rio grande à Paraiba, quarante-cinq; de Paraiba à Tamaraca, vingt-cinq; de Tamaraca à Fernambuc, ſix; de Fernambuc à Seregipé, ſoixante-dix; de Seregipé à Bahia, vingt-cinq; de Bahia à Illheos, trente; d'Illheos à Porto Seguro, trente; de Porto Seguro à Spiritu Santo, ſoixante-cinq; de Spiritu Santo à Rio Janeiro; ſoixante-quinze; & de Rio Janeiro à Saint Vincent, ſoixante-cinq. On aura l'occaſion de faire pluſieurs remarques ſur ces meſures, d'après quelques Voïageurs plus récens; mais ne connoiſſant point de meilleur ordre pour la deſcription de ces Provinces, on va le ſuivre, tel qu'il eſt ici tracé.

CAPITAINIE DE SAINT VINCENT.

La Province de Saint Vincent, qui eſt la plus méridionale, commence, ſuivant Oliveira, au Fleuve qu'on a décrit ſous le nom de Rio de la Plata. Mais ſes limites paroiſſent incertaines & mal expliquées. Un ancien Miſſionnaire en parle dans ces termes : » La » Ville de cette Capitainie eſt ſituée » dans un petit Golfe, par les vingt- » quatre degrés de Latitude Auſtrale, à » quarante lieues au Sud de la Ville de » Rio Janeiro. Sept ou huit Jéſuites, » qui y font leur ſéjour, s'emploient

» avec

DESCRIPT. DU BRESIL.

» avec beaucoup de peine & de zele
» au Salut des Indiens, qui ſont ré-
» pandus aux environs dans pluſieurs
» Villages. Ils pénetrent ſouvent dans
» l'intérieur du Païs, ſurtout vers ce-
» lui des *Cariges*, qui ſont à quatre-
» vingt lieues au Sud de la Ville de
» Saint Vincent, & qui ne s'étendent
» pas moins de deux cens lieues ſur
» cette Côte, juſqu'aux bords de Rio
» de la Plata. De tous les Indiens du
» Breſil, ce ſont les plus policés. Ils ſe
» couvrent le corps de peaux de Bêtes.
» La plûpart ſont d'une belle taille,
» & le diſputent en blancheur aux Eu-
» ropéens. On leur a toujours trouvé
» beaucoup de bonne foi dans le Com-
» merce; mais la crainte de l'eſcla-
» vage, pour lequel ils ſe voient quel-
» quefois enlevés par les Portugais,
» leur ôte la hardieſſe de s'approcher
» de Saint Vincent. On obſerve que
» par un juſte Jugement de Dieu, les
» Colonies, qui traitent ces malheu-
» reux Indiens avec cruauté, décroiſ-
» ſent de jour en jour; au lieu que
» celles qui ſe conduiſent plus humai-
» nement, proſperent d'une maniere
» ſenſible (49).

(49) Le P. Jarric, dans ſon Tréſor.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Stadius (50) donne le nom de *Tupinikinſes* aux Braſiliens de cette Capitainie, qui ont reconnu la domination des Portugais. Ils habitent, dit-il, les Montagnes à plus de quatre-vingt lieues dans les Terres, & ne laiſſent pas de s'étendre d'environ quarante lieues ſur la Côte. Leurs Voiſins, au Sud, ſont les Cariges. Du côté du Nord, ils ont les Topinambous, Nation farouche, qui a toujours déteſté les Portugais. Les Miſſionnaires établis dans ces quartiers parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Miramumins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à ſouffrir, mais preſque toujours par leur propre faute. Il n'y avoit point d'artifices & de violences, qu'ils n'emploïaſſent continuellement pour y faire des Eſclaves, juſqu'à ſe déguiſer ſouvent ſous des habits de Jéſuites, avec des armes cachées ſous leurs robbes.

Ville de Santos.

La principale Ville de cette Capitainie porte le nom de *Santos*. Sa ſituation eſt à quarante lieues de Rio Janeiro, vers le Sud, à trois ou quatre de la Mer, dans une Baie où les plus grands Vaiſſeaux Marchands peuvent mouiller. On n'y compte gueres plus

(50) On a de lui deux Journaux fort informes, qui ſe trouvent dans la Collection de Ramuſio.

de quatre-vingts Maiſons. Les Anglois, s'en étant autrefois ſaiſis ſous la conduite du fameux *Candish*, en demeurerent Maîtres environ deux mois, & trouverent dans le butin une bonne quantité d'or, que les Indiens y apportoient d'un lieu nommé Mutinga, où les Portugais ont aujourd'hui des Mines. Il y avoit alors, aux environs de la Ville, trois Moulins à Sucre. Laet raconte, ſur le témoignage d'un Flamand, qui avoit paſſé quelque tems dans cette Contrée, que la Ville de Santos eſt ſituée vis-à-vis de la pointe de l'Ile de Saint *Amarro*, à trois lieues de la Mer ; qu'elle eſt fermée d'un mur du côté de la Riviere, à laquelle il donne en cet endroit une demie lieue de large ; qu'elle a d'ailleurs deux petits Forts, l'un au Sud, l'autre vers le mieu du mur ; qu'elle a plus de cent Maiſons, dont les Habitans ſont un mélange de Portugais & de Metifs, une Egliſe Paroiſſiale, un Monaſtere de Bénédictins & un Collége de Jéſuites (51). L'Entrée du Port ſe nomme *Barra grande*.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Saint Vincent, qui ne paſſe que pour la ſeconde Ville de ce Gouvernement, quoiqu'il en porte le nom, eſt à trois

Ville de Saint Vincent.

(51) Deſcription des Indes Occidentales, l. 15. ch. 15.

DESCRIPT. DU BRESIL. ou quatre milles au Sud de Santos. On vante ſes édifices ; mais le Port en eſt moins commode, & preſqu'inacceſſible aux grands Vaiſſeaux. A ſept ou huit milles, dans le Continent, on trouve *Tanſe* & *Cabane*, deux Bourgs habités par des Portugais, & renommés pour la fécondité de leur terroir. C'eſt, de ce côté, le terme des Etabliſſemens du Portugal. Le Flamand de Laet comptoit environ ſoixante-dix Maiſons à Saint Vincent, & trois ou quatre Moulins à Sucre.

Une troiſieme Ville, ou du moins un lieu que les Portugais honorent de ce nom, eſt *Hitauhacin*. Le même Flamand nomme encore *Hangé* & *Cananée*, qui ſont au Sud de Saint Vincent. Hangé en eſt à dix ou onze lieues, & Cananée à quarante. Mais on les donne moins pour des Villes que pour des Cantons peuplés, puiſque l'on fait conſiſter Cananée en deux ou trois Villages, ou petites Villes ſans fortifications, qui ne ſont acceſſibles qu'aux petits Navires.

De Saint Vincent à Barra grande, on compte trois lieues. Les plus grands Vaiſſeaux remontent par cette Barre juſqu'à Santos : mais une autre Barre, nommée *Britioca*, quatre ou

cinq lieues au Nord de la grande, ne reçoit que de fort petits Bâtimens pour Santos, quoiqu'on ait pris ſoin de la munir d'un petit Fort de pierre, qui eſt à l'entrée même, ſur une pointe ſabloneuſe. DESCRIPT. DU BRESIL.

A trois lieues de Santos, en continuant de remonter le Fleuve, on rencontre de très hautes Montagnes, que les Indiens nomment *Pernabiacaba*, & qui s'étendent en longueur, dans la forme d'une Côte de Mer. Le Fleuve même contient pluſieurs Iles, où les Portugais ont des Métairies & des Jardins. On monte, dans des Barques, juſqu'au lieu qu'ils appellent *Cabatra*, où l'eau du Fleuve ſe trouve potable; & deux lieues plus loin, on deſcend, par une pente fort rapide, des Montagnes précédentes. Ainſi les Monts de Pernabiacaba ſont des hauteurs extraordinaires, qu'on n'emploie pas moins de deux heures à monter avec beaucoup de peine, par des chemins taillés en degrés parmi les Arbres, & dont le ſommet n'a pas plus de cent cinquante pas de large. Il offre un chemin, qui conduit, d'abord au Sud, enſuite à l'Oueſt, par d'autres Montagnes & par une Forêt de ſix ou ſept lieues, vers la Ville de Saint Paul. Ce Monts de Pernabiacaba.

DESCRIPT. DU BRESIL.

chemin eſt coupé pas deux petites Rivieres, qui ſe réuniſſent hors de la Forêt pour prendre leur cours à l'Eſt, où elles ſe jettent enfin dans le Fleuve *Injambi*. En ſortant de la Forêt, le même chemin continue l'eſpace d'une lieue vers l'Oueſt, & delà vers le Nord, juſqu'à Saint Paul, par une Plaine fort découverte. La Ville de Saint Paul eſt ſituée ſur une Colline, d'environ cent cinquante pas de haut, du pié de laquelle ſortent deux Ruiſſeaux, l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Oueſt, qui mêlant bien-tôt leurs eaux, vont ſe jetter auſſi dans l'Injambi. On a, de la Ville, une vue charmante au Sud, à l'Eſt & au Nord, ſur des Plaines ſans bornes; à l'Oueſt, ſur de fort grandes Forêts. Elle contient une centaine de Maiſons; une Egliſe Paroiſſiale; deux Monaſteres, l'un de Bénédictins, l'autre de Carmelites, & un Collége de Jéſuites. Le Commerce n'y conſiſte qu'en Beſtiaux & en fruits de la terre, ſurtout en Froment, dont le ſeul défaut eſt de manquer de couleur. La Nature n'a refuſé, à ce Canton, que de l'huile, du ſel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui deſcend des Montagnes, n'y eſt jamais d'une exceſſive chaleur. L'Hiver y eſt aſſez froid &

quelquefois même accompagné d'un peu de glace. DESCRIPT. DU BRESIL.

Le Fleuve Injambi coule au Nord de Saint Jean, à près d'une lieue de la Ville. Il eſt fort poiſſonneux, aſſez large, & capable de porter des Bâtimens médiocres. Sa ſource eſt au Levant de la Ville, dans les Montagnes de Pernabiacaba, d'où il deſcend à l'Oueſt : la ſaiſon des pluies le fait quelquefois ſortir de ſes bornes, juſqu'à couvrir tous les champs voiſins. Au Nord du Fleuve, les Montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Eſt & l'Oueſt, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment pluſieurs Mines d'or, qui s'y trouve en grains & en poudre, & communément de vingt-deux Carats. Laet en rapporte les noms; celles de Sant'Iago & de Santa Cruz, dans les plus hautes parties des Montagnes; celles de Peſniapiacolba, à quatre ou cinq lieues de la Mer; celles de Geragua, à cinq lieues au Nord de Saint Paul, & dix-ſept ou dix-huit de la Mer; celles de *Sierra Dos Guamuncis*, à deux lieues au-delà de Geragua; celles de Noſtra Señora de Monſeratte, à dix ou douze lieues de Saint Paul à l'Oueſt, où l'on trouve

Mines d'or de S. Paul.

DESCRIPT. DU BRESIL.

des grains qui pesent jusqu'à trois onces ; celles de Buturunde, à deux lieues à l'Oüest de celles-ci ; & celles de *Punta Cattiva*, à trente lieues de Saint Paul, au Sud. Du même côté, presqu'à la même distance de Saint Paul, on rencontre les Montagnes de Berasuëaba, abondantes en veines de fer, & même assez riches en or, que les Indiens de Cananea viennent tirer. Les Portugais y ont bâti une petite Ville, nommée Saint Philippe. Le Fleuve Injambi devient ici beaucoup plus grand, par la jonction de plusieurs Rivieres, qui descendent de l'Est & de l'Oüest ; & l'on prétend qu'il porte leurs eaux avec les siennes dans le Parana ; mais ses fréquentes cataractes le rendent peu navigable jusqu'à son embouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vis-à-vis du chemin qui conduit à Berasuëaba, on voit un beau Moulin à sucre, dont tout le produit est emploïé en confitures & en conserve, parceque les citrons & toutes sortes de fruits sont ici dans une extrême abondance.

Montagnes de Berasuëaba.

Enfin, à quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vers l'Est, on rencontre un gros Bourg d'Indiens, mêlés de quelques Portugais, qui se nomme Saint

Miguel, & qui eſt ſitué ſur la rive même du Fleuve Injambi. Cinq autres lieues plus loin, mais plus droit à l'Eſt, on arrive à *Magi-Miri*, Village d'un petit nombre de Maiſons, peu éloigné de l'Injambi & des Montagnes de Pernapiacaba. C'eſt à quelques lieues de ce Village, entre l'Eſt & l'Oueſt, que le Fleuve Injambi ſort de trois ou quatre ſources. Si l'on traverſe ces dernieres Montagnes, on trouve d'autres terres, & de vaſtes Plaines, arroſées par un aſſez grand Fleuve, auquel on a donné le nom de *Rio de Sorobis*, qui, après avoir parcouru un vaſte Païs & s'être précipité par plus d'une cataracte, va ſe jetter dans l'Océan entre le Cap *Frio*, & Spiritu Santo. A l'Oueſt de ce Fleuve, on ne trouve que d'immenſes Campagnes, la plûpart deſertes, ou peu cultivées, & traverſées par divers Fleuves, qui coulant au Sud, vont ſe perdre vrai-ſemblablement dans celui de la Plata. Elles ſont fermées à l'Eſt par de hautes & rudes Montagnes, qu'on ne croit point ſans pluſieurs Mines d'or & d'argent. Il en ſort pluſieurs Fleuves, particulierement celui qui ſe rend dans l'Ocean entre Bahia & Fernambuc, & qui eſt connu ſous le nom de *Rio S. Franciſco*.

DESCRIPT. DU BRESIL.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Le Port & l'embouchure du Fleuve de Santos ont devant eux, à la distance d'environ vingt milles d'Angleterre, l'Ile de *Saint Sebastien*, assez grande, dans sa forme oblongue; & vers le Sud, à quelque distance de celle-ci, celle d'*Alatrasse*, qui est de moindre grandeur, mais plus haute. Entre l'Ile de Saint Sebastien & le Continent, il n'y a point de grands Vaisseaux qui ne puissent être à couvert des vents, dans un mouillage fort sûr. L'Ile même offre quantité de Havres, où la pêche & l'aiguade sont également faciles. Mais elle est si couverte de Bois & de ronces, qu'on n'y sauroit pénétrer. Son principal Port se nomme *Porto dos Castellanos*. Deux petites Iles voisines portent le nom de *Victorio* & *dos Busios*. Sur le Continent, vis-à-vis de S. Sebastien, on trouve quelques Portugais dans un petit Bourg, que *Knivet*, Voïageur Anglois dont nous avons une petite Relation, nomme *Jaquevere*. Il va plus loin, il place un Village nommé *Pianiteo*, habité par des Indiens qu'il appelle *Pories*.

Oliveira donne, à cette Capitainie, cinquante lieues depuis Santos vers le Sud, & quinze ou vingt vers le Nord. Il y comprend aussi la Colonie

de *Paratininga*, qui eſt à dix ou douze lieues de la Ville de Saint Vincent, dans les grandes plaines dont on a parlé, où les Jéſuites avoient une Maiſon qui fut ruinée par les Sauvages en 1600, mais qu'on croit bien rétablie.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Colonie de Paratininga.

On donne le ſecond rang à la Capitainie de Rio Janeiro, ou Riviere de Janvier, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue ſa découverte en 1525, met à vingt-deux degrés vingt minutes de Latitude Auſtrale. On a vu que les François s'y établirent en 1555, ſous la conduite de Villegagnon, & nous n'ajouterons rien à la deſcription du Fleuve & de ſon Ile, que nous avons donnée ſur les obſervations de Lery. Après la retraite des François, qui furent dépoſſedés en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du Fleuve, ſur une petite Baie qui forme un demi cercle, à deux milles de la Mer, dans un lieu plat, mais entre deux Montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette ſituation, eſt d'une demie heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze Maiſons. Les rues n'en étoient point encore pavées vers le

CAPITAINIE DE RIO JANEIRO.

DESCRIPT. DU BRESIL.

milieu du dernier ſiecle ; elle n'avoit encore ni portes , ni murs : mais elle étoit défendue par quatre Forts , dont le premier s'offroit , du côté de l'Eſt , ſur un Roc fort élevé ; le ſecond , dans une Ile ou un Rocher de la forme d'un pain de ſucre , à peu de diſtance de la partie occidentale de la Côte ; le troiſieme , au Sud de la Ville , & le quatrieme , au Nord. La Ville , d'ailleurs , eſt comme diviſée en trois parties , dont la premiere & la plus haute contient l'Egliſe principale & le College des Jéſuites ; la ſeconde , un peu plus baſſe , ſe nomme *Barrio de S. Antonio ;* & la troiſieme s'étend ſur le rivage même de la Baie , depuis le Fort intérieur , juſqu'aux murs d'un Monaſtere de l'Ordre de Saint Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'eſt le Roi Sebaſtien qui a bâti le College de Rio Janeiro , comme la plûpart de ceux du Breſil. On n'y compte pas ordinairement moins de cinquante Jéſuites , en y comprenant néanmoins ceux qui ſont diſperſés dans d'autres petits Etabliſſemens de ſa dépendance , ſurtout dans deux grands Villages voiſins de la Ville , compoſés de pluſieurs milliers de Braſiliens , qui ont embraſſé le Chriſtianiſme.

Cette Province renferme le Cap *Frio*, & la Baie *dos Reyes*, où les Portugais ont une Ville nommée *Angra dos Reyes*, éloignée d'environ douze lieues de l'embouchure de Rio Janeiro, & située dans le Continent, vis-à-vis d'une Ile que les Portugais nomment *Grande*, qui en a près d'elle une plus petite, nommée *Ypoja*. Cette Colonie, qui n'est pas fort ancienne, n'a point encore fait de grands progrès. C'étoit dans le Païs de Rio Janeiro, que la célebre Nation des Topinamboux avoit ses principaux Etablissemens. Il y est resté peu de ces redoutables Indiens, excepté vers la Côte de l'Ile de Marigua, où les Naturels du Païs font gloire d'en tirer leur origine, & leur ressemblent en effet par les mœurs, la figure & le langage. Les autres Brasiliens du Païs sont un mêlange de différentes Nations, qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les servent avec une aveugle soumission. DESCRIPT. DU BRESIL.

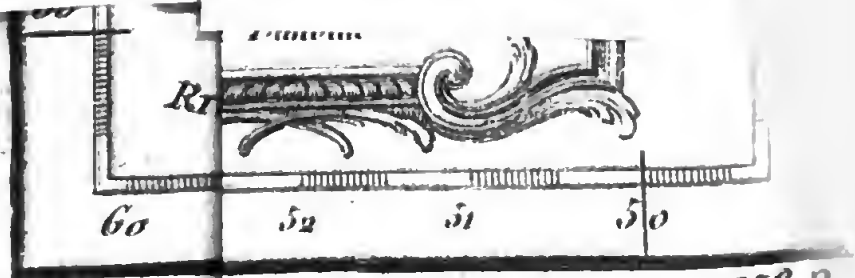
La troisieme Capitainie du Bresil, nommée Spiritu Santo, est située par les vingt degrés de Latitude Australe, à soixante lieues au Nord de Rio Janeiro, & cinquante au Sud de Porto CAPITAINIE DE SPIRITU SANTO.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Seguro. On n'y compte gueres plus de deux cens Familles Portugaiſes, dans deux Villes, dont l'une porte, comme ſa Baie ou ſon Port, le nom de Spiritu Santo. Laet parle d'un petit Fort, aſſez mal muni, qui ſe préſente à droite en entrant dans le baſſin du Port.

On vante cette Province, comme la plus fertile partie du Breſil. Il n'y manque rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie. La chaſſe y fournit toute ſorte d'Animaux, les Rivieres une quantité incroïable de Poiſſon; & les Terres, arroſées des plus belles eaux du monde, ne refuſent rien au travail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui ſe nommoient Margajats, ont été longtems mortels ennemis des Portugais; mais s'étant apprivoiſés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le tems a confirmés.

Les Contrées, qui ſéparent cette Capitainie de celle de Rio Janeiro, ſont arroſées par un grand Fleuve nommé *Pareyba*, qui ſe jette dans l'Océan par les vingt-un degrés & quelques minutes, & dont les rives ont pour Habitans la Nation des *Pareybes*. On remarque ici, pour éviter la confuſion, que cette Côte a trois Fleuves du



Tom. XIV. N° 3.

nom de Parayba (52) ; l'un, dont on a parlé, qui tombe dans la Mer, entre Rio de la Plata & la Capitainie de Saint Vincent ; le ſecond, dont il eſt ici queſtion, qu'on fait deſcendre de fort loin dans les terres, & qui ſe groſſit, dit-on, d'un fort grand nombre d'autres Rivieres ; & le troiſieme, dans la partie Septentrionale du Breſil, dont il reſte à marquer la ſituation. DESCRIPT. DU BRESIL.

Les Hollandois, aïant obſervé le Port de Spiritu Santo, pendant qu'ils étoient en poſſeſſion du Breſil, en ont donné la deſcription ſuivante : il s'ouvre à l'Eſt, dans une Baie de médiocre grandeur, qui contient quelques petites Iles, & dont le côté ſeptentrional eſt parſemé de rocs dangereux. L'entrée du Port ſe fait reconnoître par une haute Montagne, en forme de cloche, que les Portugais nomment *Alva*, & qui ſert comme de but aux Pilotes. Enſuite, avançant un peu, on découvre, ſur une hauteur eſcarpée, une Tour blanche, peu éloignée du rivage, qui étoit autrefois celle d'une Egliſe nommée *Noſtra Señora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite Ville, dont quelques Maiſons ſubſiſtent encore, Port de Spiritu Santo. Villa-Veja.

(52) On a remarqué pluſieurs fois que *Para*, dans la Langue de ces Indiens, ſignifie grande eau.

DESCRIPT. DU BRESIL.

sous le nom de *Villa-veja*. Avant que d'y arriver, on trouve quelque difficulté à passer le col du Port, qui est resserré par une petite Ile oblongue, dont il part un banc de sable; mais après ce passage, la navigation est sans danger. En entrant, on découvre à droite un rocher qui s'éleve en forme de cône obtus; à gauche, sur le bord même du rivage, une Montagne assez haute, que les Portugais ont nommée le Pain de Sucre, parcequ'elle en a réellement la forme; & de l'autre côté, c'est-à-dire au-delà du rocher, un petit Fort quarré, qui mérite peu d'attention. On arrive ainsi à la Ville de Spiritu Santo, qui est située au côté droit du Port, sur la rive même, à la distance d'environ trois lieues de la Mer, & qui n'a, ni fossé, ni mur. On voit, dans sa partie Orientale, un Monastere avec son Eglise, de l'Ordre de Saint Benoît, dont il porte le nom: vers le milieu de la Ville, une autre Eglise, qui se nomme San Francisco; & dans la partie Occidentale, le Collége & l'Eglise des Jésuites.

Ville de Spiritu Santo.

Le P. Jarric dit que celle Ville est la quatrieme Résidence de sa Compagnie au Brésil; qu'elle est située au vingtieme degré de Latitude Australe,

& qu'elle eſt à ſoixante-dix lieues de la Ville de Janeiro. Il compte dix mille Indiens convertis, dans ſix Villages voiſins. Celui qui porte le nom des trois Rois eſt le plus nombreux. Les *Tapujas* & les *Apiapetanjas*, Indiens barbares du Païs, cauſent beaucoup de mal aux Portugais, avec leſquels ils ne veulent point de réconciliation. DESCRIPT. DU BRESIL.

Porto Seguro, quatrieme Capitainie du Breſil, conſerve le nom qu'il reçut d'Alvarez Cabral, lorſqu'il deſcendit le premier ſur cette Côte. Il eſt à trente lieues, au Sud, de ce qu'on nomme le Gouvernement des Iles, à cinquante lieues au Nord de Spiritu Santo, & par les ſeize degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. On donne à cette Province trois Villes Portugaiſes; *Saint Amaro*, *Santa Cruz*, & *Porto Seguro*, mais toutes fort mal peuplées. Celle de Porto Seguro eſt ſituée au ſommet d'un Rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre eſt fort haute du côté du Nord; mais du côté oppoſé, le terrein s'applanit, & forme par degrés un rivage ſablonneux. La Ville de Sainte Croix eſt éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, ſur un autre Port, qui ne peut recevoir que de fort petits Vaiſſeaux. CAPITAINIE DE PORTO SEGURO.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Elle appartient au Duc d'Aveyra.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyra ; & le Commerce de ſes Habitans, Portugais, conſiſte à porter par Mer, aux autres Provinces du Breſil, des vivres de toute eſpece, que leurs Terres produiſent dans une extrême abondance. C'eſt à peu de diſtance de cette Côte, que commencent les fameux écueils qui ſe nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en mer, ſans qu'on en ait encore pû fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, ſurtout dans les navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins pluſieurs Canaux, par leſquels on trouve un paſſage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A ſix ou ſept lieues du Continent, on rencontre, par ces écueils, quatre petites Iles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha ſeca*, *Ilha dos Paſſeros*, & *Ilha de Meo*. Les deux premieres ſont extérieures, & laiſſent à leur Oueſt un Canal navigable. Les deux autres, qui ſont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En général, les Ecueils nommés Abrolhos ſont couverts de Mer haute, ou ne paſſent point la ſurface des flots. De Mer baſſe,

Abrolhos, écueils voiſins.

on découvre leurs pointes ; ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, ſurtout lorſque les vagues s'y briſent aſſez pour ſervir d'avertiſſement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs eſt toujours fort haute alentour. DESCRIPT. DU BRESIL.

Les Hollandois, qui viſiterent la Côte de Porto Seguro, & qui pénétrerent même dans le Continent, n'y trouverent que de vaſtes ſolitudes, des Terres preſqu'impénétrables, & des Fleuves extrêmement poiſſonneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord juſqu'à Bahia, ou la Baie de Tous les Saints, & vingt juſqu'à Ilheos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze Bourgs ou Villages d'Indiens convertis ; ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant ſouffert de la barbarie d'une Nation Sauvage, nommée les *Guaymurs*, qu'il y reſte à peine vingt Familles expoſées ſans ceſſe aux mêmes incurſions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un Païs dont on vient de vanter la fertilité. La même raiſon a fait abandonner Saint Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq Moulins à Sucre qu'elle avoit fait conſtruire. Les Guaymurs aïant déja dévoré la plus grande partie des

S. Amaro eſt abandonné.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Ouvriers & des Domeſtiques, il ne reſta aux Maîtres que le parti de la fuite.

CAPITAINIE D'ILHEOS.

La Capitainie, qu'on nomme *Ilheos*, tire ce nom de pluſieurs Iles, qui couvrent l'entrée d'une Baie, où ſa principale Ville eſt ſituée. Elle eſt à trente lieues au Nord de Porto Seguro, & preſqu'à la même diſtance de Bahia au Sud. Sa Latitude, ſuivant Herrera, eſt par les quinze degrés quarante minutes; & ſuivant les Cartes marines, quinze degrés cinquante-cinq minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens Familles Portugaiſes. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartenoit, dans l'origine, à un Portugais nommé Lucas Giraldo. Une Riviere médiocre, qui traverſe la Ville, offre pluſieurs Moulins à Sucre. La principale occupation des Habitans eſt l'Agriculture, dont ils tranſportent les fruits, ſur de petites Barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A ſept lieues de la Ville, dans l'intérieur des Terres, on rencontre un Lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze braſſes, d'où ſort une Riviere, mais par des Canots ſi étroits, qu'à peine un Canot

y peut paſſer. Les eaux du Lac ne laiſſent pas de s'enfler comme celles de la Mer, lorſqu'elles ſont agitées par le vent. Le Poiſſon, dont il nourrit différentes eſpeces, y eſt excellent, & d'une ſinguliere groſſeur, ſurtout les Manatées, ou Lamentins, dont on a pris pluſieurs qui peſoient quarante Arrobes, c'eſt-à-dire environ mille livres de France. Les Caymans & les Requins y ſont auſſi monſtrueux. On trouve, dans cette Province, des Arbres d'où la moindre inciſion fait découler un Baume, auquel on attribue de merveilleuſes vertus. Le Païs voiſin de celui d'Ilheos s'eſt peuplé, depuis l'arrivée des Portugais, d'une Nation barbare, chaſſée appàremment de ſes propres Terres, & plus blanche que le commun des Indiens, mais ſi belliqueuſe & ſi cruelle, que la Colonie en a toujours eu beaucoup à ſouffrir. On remarque que ces Sauvages, ſoit par un ancien uſage, ou parcequ'aïant perdu leur Patrie, ils dédaignent de ſe faire de nouveaux Etabliſſemens, n'habitent jamais deux jours dans le même lieu, & qu'errant dans les Champs & les Forêts, ils n'ont point d'autres lits que la terre. Leurs acs ſont maſſifs, & leurs fleches d'une longueur extraordinaire.

DESCRIPT. DU BRESIL.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Le P. Jarric met auſſi la Capitainie d'Ilheos à trente lieues au Sud de Bahia. Il donne le nom d'*Aimurs*, ou Guaymurs, aux Sauvages dont elle eſt infeſtée ; & leur barbarie va, dit-il, juſqu'à manger leurs propres Enfans. Cette Province ſeroit une des meilleures du Breſil, ſi le voiſinage de ces Barbares permettoit de la cultiver.

CAPITAINIE DE BAHIA.

On compte, pour ſixieme Capitainie celle qui porte le nom de *Bahia de todos Santos*, Baie de Tous les Saints, ou de *Bahia*, *Baie* par excellence, à l'honneur de ſa ſituation ſur une fort grande Baie. Elle eſt à trente lieues d'Ilheos, au Nord ; & cent lieues de Fernambuc au Sud, par les treize degrés de Latitude Auſtrale. Sa Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large ; mais elle ſe diviſe en pluſieurs Anſes, qui la font pénétrer juſqu'à plus de quatorze lieues dans les Terres, à l'extrême avantage des Habitans. Elle contient quantité d'Iles, grandes & petites. Trois Fleuves de la même grandeur, nommés le *Pitange*, le *Gereſippe* & le *Gachocira*, y deſcendent de l'intérieur des Terres. On ſe diſpenſe d'en nommer pluſieurs petites.

La plus grande & la plus extérieure

des Iles porte le nom de *Taperica*. C'eſt d'après les obſervations des Hollandois, qu'on entre ici dans un détail qu'ils ont donné ſeuls. L'ouverture de la Baie eſt au Sud, d'où elle s'étend vers le Nord. A l'entrée, elle a ſur la droite le Continent du Breſil, & ſur la gauche l'Ile de Taperica, dont la forme eſt oblonge. La diſtance, d'une rive à l'autre, eſt d'abord d'environ trois lieues : enſuite elle ſe rétrécit à droite par une pointe de terre, vis-à-vis de laquelle ſont ſitués le Fort de *Saint Antoine* & ce qu'on nomme *Villaveja*, dans une Anſe fermée au Nord par un Cap, d'où la Côte tourne vers l'Eſt, & forme un demi cercle, où la Ville de Saint Sauveur eſt ſituée. De ce côté, la Baie ſe termine au Nord par une Langue de terre aſſez étroite, qui s'avance en angle, & qui contient le Fort de Tageſipe. La diſtance de cet angle, à l'Ile de Taperica, eſt d'environ deux lieues. Delà, la Côte recommence à tourner vers l'Eſt; & la Baie s'élargiſſant pénetre dans les Terres, où elle forme une eſpece de Détroit de peu de largeur, mais qui ſe dilate enſuite comme en deux bras, dont l'un s'avance au Nord juſqu'à l'embouchure du Fleuve Pitangé, après la-

DESCRIPT. DU BRESIL.

Deſcription de la Baie de Tous les Saints.

DESCRIPT. DU BRESIL.

quelle il continue encore près d'une lieue vers le Nord ; & là, fléchiſſant du côté de l'Oueſt, il forme un petit Golfe demi-circulaire, qui contient une Ile cultivée. La Côte continue delà droit à l'Oueſt, pendant deux lieues ; & dans cet eſpace on trouve une autre Ile nommée *Marre*, longue d'une lieue ſur une demie lieue de large. L'extrêmité de la Côte ſe termine à l'Oueſt par une Pointe de terre obtuſe, qui a devant elle une Ile triangulaire, à laquelle les Hollandois donnent le nom d'*Ile des Moines*. De cette Pointe elle reprend vers le Nord, en laiſſant à l'Oueſt, dans l'eſpace d'un peu plus de deux lieues, l'embouchure du Fleuve Cachocira, celle de deux petites Rivieres, & quatre petites Iles, ſéparées du Continent par un Canal fort étroit, dont la premiere ſe nomme *Burapabara*, & la ſeconde *Porto Madero*. On ne nous apprend point le nom des deux autres. Après la derniere, qui maſque l'embouchure d'une petite Riviere, la Côte forme un coude, pour tourner à l'Oueſt ; & devant la pointe du coude eſt une autre Ile, qui ſe nomme *Fontes*. Enſuite la Côte tourne droit au Nord, & bientôt elle s'ouvre pour faire place à l'embouchure d'un Fleuve médiocre, qu'on appelle

appelle Rio Tambaria. Enfin, par d'autres détours, elle conduit à l'embouchure du Fleuve Gereſipe, qui forme le fond de ce grand Détroit, & par conſéquent celui de la Baie. Ce Fleuve deſcend du Nord, & reçoit des deux côtés pluſieurs Rivieres. Il a devant lui deux petites Iles, ſans parler d'une autre, qui eſt dans l'embouchure même, & qui la diviſe. Des deux extérieures, la plus proche ſe nomme *Pyca*, & l'autre, *Caraïba*. Du Fleuve Gereſipe, la Côte tourne au Sud, & laiſſe paſſage à une Riviere dont l'embouchure eſt auſſi diviſée par une petite Ile, & maſquée par quelques autres. Enſuite, continuant près de trois lieues dans la même direction, elle parvient à l'embouchure du Fleuve Cachocra, qui, plus large dans les Terres qu'il ne l'eſt en ſortant, y forme une eſpece de Golfe ou de Lac, où l'on trouve quelques Iles, avec pluſieurs Anſes par leſquelles il reçoit diverſes petites Rivieres. A ſon embouchure, il a l'Ile de *Mevé*. La Côte ne ceſſe point d'aller vers le Sud, coupée par quantité d'Anſes, & de petites Rivieres, juſqu'à ce qu'elle arrive devant l'Ile de Taperica, qui ſe préſente à l'Eſt; & dont elle eſt ſéparée, comme

DESCRIPT. DU BRESIL.

DESCRIPT. DU BRESIL.

on l'a dit, par un Détroit assez large. Telle est la fameuse *Baie*, qui est connue sous le nom de Bahia, ou de Baie de Tous les Saints.

Villes de la Capitainie de Bahia.

La principale Ville de cette Capitainie, est *San Salvador*, ou Saint Sauveur, dont on a déja donné une Description particuliere. Il suffira de remarquer ici qu'elle a changé de situation, & qu'avant celle qu'elle occupe aujourd'hui, dans une Anse demi-circulaire, elle étoit dans le lieu qu'on nomme à présent Villa-veja, proche du Fort de Saint Antoine. La seconde Ville, nommée *Paripe*, est à quatre lieues de Saint Sauveur dans les Terres. Quelques-uns placent dans la même Capitainie une autre Ville, qui est aussi dans les Terres entre Bahia & Fernambuc, & qu'Oliveira honore elle-même du titre de Capitainie; il la nomme *Seregipe del Rey*. On y va de la Baie par une petite Riviere, qui n'a pas plus de treize palmes d'eau dans la plus haute Marée. Elle est à dix ou onze lieues du Fleuve Roïal au Nord, & à sept de celui de Saint François au Midi.

Le Bresil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Aussi la Ville de Saint Sauveur est-elle

N°. 5

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

le ſéjour du Gouverneur Général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement. DESCRIPT. DU BRESIL.

Le nom de Fernambuc, ſeptieme Capitainie du Breſil, eſt une corruption de *Pernambuc*, ſans que Laet oſe décider ſi c'eſt aux Hollandois ou aux François qu'elle doit être attribuée. Cette Province eſt à cent lieues de Bahia au Nord, & n'eſt qu'à cinq de Tamaraca, au Sud ; diſtance qui ne doit être entendue que des Villes Capitales, car les limites des Capitainies ſe touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut, pour premier Seigneur, Edouard d'Albuquerque. Il lui donne une vaſte étendue. Depuis Olinde, elle s'étend au Sud d'environ quarante lieues juſqu'au Fleuve Saint François. Au Nord de ce Fleuve eſt ſituée la Ville d'*Alagoa*, où deux Rivieres ſe joignent pour ſe rendre dans l'Océan. Près delà eſt Porto Calvo, vis-à-vis duquel, on trouve, au Nord, deux Bourgs qui ſe nomment *Una* & *Scripham* ; & plus loin un autre Bourg, mais plus conſidérable, qui porte le nom de *Poyucar*, ſur le Fleuve de même nom, qui ſe décharge un peu au-deſſus du Cap Saint Auguſtin. Près du même Cap, eſt le Bourg de Saint CAPITAINIE DE FERNAMBUC.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Antoine ; & plus bas, l'Egliſe de N. S. de la Candelaria, d'où part un chemin qui conduit à des Métairies nommées *Curacanas*, où l'on nourrit un fort grand nombre de Beſtiaux. Des Curacanas à Olinde, on compte cinq lieues ; & neuf ou dix de cette Ville à *Malta de Braſil*, Bourg extrêmement peuplé, où l'on fait un commerce de bois de teinture, qui ſe tranſporte au Bourg de Saint Laurent. Tout ce Païs, ajoûte Oliveira, eſt riche en Moulins à Sucre.

Les Hollandois, plus exacts, comptent depuis le Fleuve Saint François, qui eſt en effet à quarante lieues d'Olinde, cinq lieues juſqu'à une petite Riviere, qu'ils nomment *Coreripé*, & qui eſt bordée, à cinq ou ſix milles de la Mer, d'un Bourg Indien, où l'on trouve auſſi quelques Portugais. Ils aſſurent que c'eſt dans ce lieu ſeul qu'on coupe une grande quantité de ce bois de teinture, qui eſt diſtingué par le nom de Breſil. De ce Bourg, ils comptent deux lieues juſqu'au Fleuve de Saint Michel, où l'on coupe auſſi du même bois, mais apparemment en moindre abondance. Alagoa eſt à trois lieues de Saint Michel : on nomme Alagoa un Lac intérieur, à ſept ou huit

milles de la Mer, où l'on entre par une Riviere aſſez difficile à remonter. De l'embouchure de cette Riviere, il y a ſept lieues juſqu'au Fleuve Saint Antoine, & deux enſuite à *Camaragibé*. De Camaragibé à Porto Calvo, il y en a trois, & quatre de Porto Calvo à Barra grande. Le Fleuve tombe ici dans une belle Baie, où le mouillage eſt très bon, & l'entrée ſans danger, du côté du Nord comme de celui du Sud, mais n'eſt commode au Nord que pour les petits Navires. On cultive ici beaucoup de Tabac, parceque le Païs n'a que des Campagnes plattes & ſans arbres. De Barra grande, la diſtance eſt d'une lieue juſqu'à Una, d'où elle eſt de quatre, juſqu'au Fleuve connu ſous le nom de *Rio Formoſo*, qui eſt aſſez grand pour recevoir des Bâtimens de Commerce. De ce Fleuve à Serinhan, on compte deux lieues. Vis-à-vis de l'embouchure du Fleuve, à la diſtance d'une demie lieue, ſe préſente l'Ile de *Saint Alexis*, qui manque d'eau douce. De Serinham, deux lieues juſqu'à la Riviere de *Macaripo*, où l'on ne trouve pas plus de huit ou neuf palmes d'eau. De cette Riviere à Poyucar, quatre lieues; & de Poyucar, une au plus juſqu'au Cap de Saint Auguſtin.

DESCRIPT. DU BRESIL.

DESCRIPT. DU BRESIL.

C'eſt dans le Port de ce Cap, que tombe la Riviere de Morekipu : l'entrée du Port eſt facile ; mais les rocs & les ſables, qui la bordent des deux côtés, en rendent la ſortie fort dangereuſe. Les Hollandois y éleverent un petit Fort, tandis qu'ils étoient en poſſeſſion d'Olinde. On rencontre enſuite, au Nord, à quatre lieues d'un Bourg nommé *Peciffa*, le Fleuve qu'on nomme Rio de Sangados, & qui n'a pas plus de ſept ou huit palmes d'eau à ſon embouchure. D'Olinde vers le Nord, on trouve d'abord la Riviere de *Tapado*, enſuite *Rio Dola*, & plus loin *Pao Amorello*, d'où l'on compte deux lieues juſqu'à *Maria Furinha*. Delà il n'en reſte qu'une demie juſqu'à la Riviere de Garaſu, qui fait les limites de cette Capitainie.

Laet obſerve ici, ſur le témoignage d'un Hollandois qui avoit paſſé pluſieurs années au Breſil, que les Portugais tiroient alors, tous les ans, plus de quarante mille caiſſes de Sucre, des ſeules Capitainies de Fernambuc, de Tamaraca & de Paraïba, juſqu'à Rio grande ; ce qui ne le ſurprend point, dit-il, parcequ'il ſavoit d'ailleurs qu'on comptoit plus de cent Moulins dans la Capitainie de Fernambuc. Il ajoute,

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

Isle
Jorge
Chuaba
orcas
Vittoria
I. S. Sebastien
Mauorus
guas et S. Philippe
la Croix
Longitud
24
24
48
47
46

N° 4

ſur les mêmes lumieres, que les grands Moulins emploïoient quinze ou vingt Portugais & cent Negres; les médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Negres; les moindres, cinq ou ſix Portugais & vingt Negres. Des grands Moulins, on tiroit annuellement ſept ou huit mille arrobes de Sucre, quatre ou cinq mille des médiocres, & trois des petits (53). Les Vaiſſeaux ordinaires, qui partoient du Breſil avec ce Sucre, en païoient au Roi dix pour cent, ſuivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les Terres de Portugal : mais les Seigneurs du Moulin, qui le tranſportoient à leurs propres frais, étoient exempts du cinquieme. Le Bois de teinture appartenoit au Roi, ou à ceux qui achetoient de lui le droit d'en couper; & les Vaiſſeaux, qui ſervoient au tranſport, étoient obligés, ſuivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majeſté.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Olinde eſt une Ville célebre, non-ſeulement par ſa ſituation & ſa grandeur, mais encore plus par la Conquête que les Hollandois en firent, le 10 de Février 1630, & par la poſſeſſion qu'ils en conſerverent pendant

Olinde & Garaſu.

(53) *Ubi ſuprà*, lib. 15. cap. 24.

DESCRIPT. DU BRESIL.

quelques années. Elle eſt bâtie dans un lieu élevé du rivage de la Mer; & renferme pluſieurs Collines dans ſon enceinte. Sa ſituation eſt en effet ſi bizarre, que toute l'induſtrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ſes édifices publics, on diſtingue le College des Jéſuites, fondé par le Roi Sebaſtien, ſur la pente d'une fort agréable Colline. C'eſt le premier objet qui ſe préſente à ceux qui arrivent de la Mer. On y enſeigne les Sciences aux jeunes gens du Païs, & juſqu'à lire & écrire aux Enfans. Vis-à-vis, eſt un Couvent de Capucins; celui des Religieux de Saint Dominique eſt preſque ſur le rivage; & les Bénédictins ont, dans la partie ſupérieure de la Ville, un Monaſtere naturellement ſi bien fortifié, qu'il en fait la principale défenſe. Elle a d'ailleurs un Convent de Religieuſes, ſous le titre de *la Conception* de N. D.; deux Egliſes Paroiſſiales, l'une dédiée à Saint Sauveur, & l'autre à Saint Pierre; un Hôpital, nommé *la Miſericorde*, & ſitué preſqu'au milieu de la Ville, ſur une haute Colline, au pié de laquelle eſt une autre Egliſe qui porte le nom de *Noſtra Señora del Gonparo*; l'Egliſe de Saint Jean; celle de N. S. de la Guadeloupe; & deux autres, N. S.

de Monte & Saint Amaro, qui ſont hors des murs. Le nombre des Habitans Portugais ne monte qu'à deux mille ; mais celui des Indiens, & des Eſclaves, ou Domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe, eſt fort grand. Cependant le Breſil n'a point d'Etabliſſement où les vivres & les autres néceſſités de la vie ſoient plus rares. On les y apporte des autres Cantons, ou des Iles Canaries, & du Portugal même. DESCRIPT. DU BRESIL.

Le Port eſt petit & peu commode. D'ailleurs, il eſt tellement fermé par une chaîne de Rochers & de Bancs, dont cette Côte eſt bordée dans une grande étendue, que les grands Vaiſſeaux Marchands n'y peuvent entrer que par un Canal étroit ; & le Baſſin, qui reçoit une petite Riviere, eſt éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a ſur ſes bords un Village, ou une eſpece de Fauxbourg, dans lequel on a bâti des Magaſins pour le Sucre & les autres Marchandiſes, avec un petit Fort, à l'entrée même du Canal, que les Portugais ont élevé ſur le roc, depuis l'inſulte qu'ils reçurent des Anglois à la fin du ſeizieme ſiecle ſous la conduite du Capitaine Lancaſtre, & qui, joint à la diſpoſition naturelle des lieux,

DESCRIPT. DU BRESIL.

rend l'accès du Port presqu'inaccessible.

La Riviere, nommée *Rio Bibiribi*, passe à côté de la Ville, & ne reçoit que de fort petits Vaisseaux. Elle tombe entre le Continent & le Canal, ou le cou du Port, où elle forme une petite Ile, qui se nomme *Vaaz*, en se joignant avec une autre Riviere, nommée *Rio Capefecia*, ou *de Fidalgos*, & par d'autres, *Capibarivi*, qui descend du côté Septentrional de l'Ile, comme Rio Bibiribi descend du côté du Sud. Elles se joignent par un bras, qui part de celle-ci, & qui sépare l'Ile, du Continent.

Garasu mérite moins le nom de Ville que de Bourg. Il est à quatre ou cinq lieues d'Olinde, & ses premiers Habitans étoient de pauvres Artisans Portugais, qui vivoient de leur métier, ou de la coupe du bois de teinture; mais lorsque les Hollandois se furent emparés d'Olinde, ils se retirerent dans cette Ville, où ils esperoient de faire avec eux de plus gros profits. On pénetre aussi de Garasu à la Mer par une petite Riviere, qui descend du Canton de Tamaraca.

Amatta do Brasil.

A neuf ou dix milles d'Olinde, on trouve *Amatta do Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, dont les Habitans

DESCRIPT. DU BRESIL.

ſont leur principale occupation de couper du bois de teinture & d'en tranſporter beaucoup à la Mer. San Laurenzo eſt un autre Bourg, ſitué entre Amatta & la Ville, où l'on fait une quantité d'excellent Sucre.

Guarape, Moribara, Camaſſarim, Vergea.

Enfin, de Curacanas on ne compte que cinq lieues juſqu'à Olinde; & dans cet intervalle on trouve vingt-deux Moulins à Sucre, dont les Cantons ſe nomment *Guarape*, *Moribara*, *Camaſſarim*, & *Vergea* de Capivari, ainſi nommé de ce Fleuve, qui en arroſe les Terres. Tout ce Païs eſt d'un extrême agrément, par la verdure & la fertilité de ſes Campagnes; ſans compter que s'étendant à deux lieues de la Mer, les Negres & les autres Ouvriers y ont la commodité de la pêche.

Fortifications des Hollandois au Port d'Olinde.

Les Hollandois ne manquerent pas de ſe fortifier, dans la partie de cette Province dont ils s'étoient rendus maîtres. On a dit pluſieurs fois que preſque toute la Côte Orientale du Breſil eſt bordée d'une chaîne de Rochers, qui, de baſſe Mer, ſe montrent comme un mur d'environ quinze toiſes de largeur, & quoiqu'ouverts en pluſieurs endroits, ne donnent paſſage aux Bâtimens que par un petit nombre de ca-

DESCRIPT. DU BRESIL.

naux fort étroits. Cette eſpece de ceinture paroît ſe terminer vis-à-vis d'Olinde, en angle obtus, où les Portugais avoient conſtruit anciennement un petit Fort dans le roc. Il y avoit auſſi, à l'extrêmité d'une Langue de terre qui deſcend d'Olinde, un Bourg nommé le *Recif*; & cette Langue, ſi étroite qu'elle n'a nulle part plus de cinquante ou ſoixante toiſes de largeur, eſt reſſerrée à l'Occident par Rio Bibiribi, comme elle l'eſt à l'Orient par la Mer. Le Bourg, qui étoit autrefois ouvert, fut fermé d'un Mur & de Paliſſades. Le Fort, qui étoit à l'Orient, & que les Portugais nommoient *Saint Georges*, fut aggrandi & fortifié par de nouveaux Ouvrages, & les Hollandois lui donnerent le nom de *Bruga*. Ils éleverent au-delà du Fleuve, ſur l'angle du Continent, vis-à-vis de l'Ile de Vaaz, un Ouvrage à cornes, qui reçut le nom de *Wardendourg*; & dans l'Ile même, preſqu'en face du Recif, ils conſtruiſirent un autre Fort, qui regarde le Sud, & qu'ils nommerent *Erneſt*. A cent vingt pas de cet Ouvrage, ils en firent un autre de figure pentagone, & d'une force ſinguliere, auquel ils donnerent le nom du Prince *Frederic Henri*. Enfin, ils y ajouterent

le Fort *Amelie*, & quantité de petites Redoutes, qui fermoient abſolument tous les paſſages. DESCRIPT. DU BRESIL.

Tamaraca, huitieme Capitainie du Breſil, paſſe pour la plus ancienne, quoique le voiſinage de Fernambuc & de Paraïba l'ait fait tomber dans l'obſcurité. Elle tire ſon nom de l'Ile de *Tamaraca*, ou Tamarica, qui eſt ſéparée du Continent par un Canal fort étroit, & dont la longueur eſt d'environ trois lieues, ſur deux de large. Un Hiſtorien aſſure (54) que les François ont été les premiers Poſſeſſeurs de cette Province, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. Elle conſerve encore leur nom, dans un Port voiſin de l'Ile, que les Portugais appellent eux-mêmes *Porto dos Franceſes*. CAPITAINIE DE TAMARACA.

Cette Ile, qui n'eſt qu'à cinq milles d'Olinde, a dans le Sud un aſſez bon Port, dans lequel on entre par un Canal qui n'a jamais moins de quinze ou ſeize palmes d'eau. Il eſt défendu par un Fort Portugais, ſitué ſur une haute Colline, & de très difficile accès. Cependant les Hollandois d'Olinde, pour ôter cette commodité à leurs Ennemis; éleverent à l'entrée même du Canal, un autre Fort, qu'ils nom-

(54) La Popliniere, dans ſon Livre des trois Mondes.

DESCRIPT. DU BRESIL.

merent *Orange*, & les réduisirent au seul passage qui reste du côté du Nord, mais qui, n'aïant que neuf ou dix palmes d'eau, ne peut recevoir que de fort petits Navires. Il se nomme *Catuaina*.

L'Ile de Tamaraca & la partie du Continent qui porte son nom appartiennent aux Comtes de *Monsanto*, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille Ducats, par les Moulins à Sucre qu'ils ont particulierement sur le Fleuve de *Goiana*, ou Govana, & dans les Cantons d'Aracipé & de Paratibé.

Riviere de la Côte.

A la distance d'une lieue de l'Ile, sort du Continent la petite Riviere de *Massarandu*, qui peut être remontée par de petits Bâtimens; & devant l'Ile même, vers l'Oüest, deux autres Rivieres aussi petites, qui se nomment *Aripé* & *Ambor*. A six lieues de l'Ile, vers le Nord, on trouve le Fleuve de Govana, qui n'a pas plus de neuf ou dix palmes d'eau à son embouchure; mais dont le Canal est beaucoup plus profond dans l'intérieur des Terres. A sept ou huit milles de la Mer, il a sur ses rives un petit Bourg, jusqu'où les petits Bâtimens peuvent remonter, pour charger le sucre de plusieurs

Moulins. C'eſt à deux milles du Govana au Nord, qu'eſt ſitué Porto dos Franceſes, ou le *Port François*. Il eſt fermé par deux rochers, qui en font une retraite aſſez ſure : mais il n'eſt habité aujourd'hui que par quelques Pêcheurs.

Avant que de paſſer à la Capitainie ſuivante, on nous fait revenir ici ſur nos traces, pour nous faire prendre une idée plus exacte de la Côte.

Reviſion de toute la Côte.

De Britioga, Port Septentrional de la Capitainie de Saint Vincent, à l'Ile de Saint Sébaſtien, on compte neuf ou dix lieues. Cette Ile eſt ſituée, ſuivant les Obſervations des Hollandois, par les vingt-quatre degrés de Latitude Auſtrale : ſon rivage produit une eſpece de Pois fort venimeux. On compte quatre lieues, de Saint Sebaſtien à l'Ile des Porcs. Le mouillage eſt fort commode, entre ces Iles & le Continent. C'eſt là que ſe trouve la Baie d'*Ubatuba*. De l'Ile des Porcs à l'Ile *Grande*, quelques-uns comptent ſept lieues, d'autres plus ; mais tous s'accordent à repréſenter l'Ile Grande comme une Terre haute, couverte de Bois & de rochers, qui abonde en ſources d'eau vive, & qui a pluſieurs Ports commodes pour l'aiguade & pour le bois.

DESCRIPT. DU BRESIL.

A deux lieues de cette Ile, vers l'Oueſt, on trouve le Cap de *Carouſſu*; & vers le Nord, *Angra dos Reyes*. Elle a, du côté de l'Eſt, *Morembaya*, d'où l'on compte quatre lieues juſqu'à la Riviere de *Garatuba*, comme on en compte auſſi quatre de cette Riviere à celle de *Toyugua*. Ces deux Rivieres ne reçoivent que de petits Bâtimens. A deux lieues de Toyugua, eſt un très haut Rocher, fait en pain de Sucre, mais à pointe plate, qui ſe nomme *Gavea*; & deux lieues encore delà, on arrive au Fleuve de Janeiro. Ainſi ce Fleuve eſt à-peu-près à douze lieues de l'Ile Grande. De Rio Janeiro, on en compte dix-huit juſqu'au Cap Frio, qui eſt ſitué par les vingt-trois degrés. Juſqu'ici la Côte eſt à l'Orient.

Du Cap Frio juſqu'à la Baie de Saint Sauveur, la diſtance eſt de neuf lieues, & la Côte tourne ici au Nord. Du même Cap à l'Ile Sainte Anne, qui fait face au Continent, il y a deux lieues; & cet eſpace forme une ſtation très commode pour les Vaiſſeaux. L'Ile même eſt agréable, & revêtue d'arbres, entre leſquels on trouve une eſpece de Ceriſiers, dont le fruit renferme un noïau fort rude, & n'en eſt pas d'une ſaveur moins agréable. Mais l'eau

douce y manque. De l'Ile Sainte Anne, on compte huit lieues juſqu'au Cap Saint Thomas, dont la ſituation eſt par les vingt-deux degrés; & de ce Cap, huit autres lieues juſqu'au Fleuve de Paraiva. Du Paraiva au Managé, cinq lieues; autant du Managé à l'Itapemeris. Les Hollandois placent à vingt-un degrés le Fleuve *Dolce*, qui eſt habité par des Portugais; & dix minutes de plus, l'Ile de Sainte Claire, éloignée d'un demi mille du Continent, couverte de Palmiers, & fort bien pourvue d'eau douce. Quatre ou cinq lieues de l'Itapemeris au Gleretebe, qui eſt par les vingt degrés quarante-cinq minutes. Sept, de Gleretebe à Guarraparé, que les Portugais nomment *Sierra de Guariparis*. De Guarraparé à la Ville de Spiritu Santo, huit lieues. De la Baie de cette Ville, ſix lieues juſqu'au Fleuve des Rois Mages, qui eſt par les dix-deuf degrés quarante minutes, & delà huit juſqu'au Fleuve Dolce. Sept de ce Fleuve à Criquaré; dix de Criquaré à *Maranepé*, ou Mucuripe, ſitué à dix-huit degrés quinze minutes. De Maranepé, à Parouepé ou Peſteripé, cinq lieues; & de Paraouepé, trois à *las Caravelas*: ſix enſuite juſqu'à *Barreiras ver-*

DESCRIPT. DU BRESIL.

DESCRIPT. DU BRESIL.

meilhas, & deux delà au Corebado; qui eſt à dix-ſept degrés & demi de l'Equateur. Du Corebado à Porto Seguro, on en compte dix-huit.

Il n'y a que trois lieues de Porto Seguro à *Santa-Cruz*, où les Portugais aborderent, lorſqu'ils découvrirent ce Continent, & neuf ou dix de Santa-Cruz, à Rio grande. C'eſt dans l'intervalle, qu'on rencontre ces fameux Ecueils, qu'ils ont nommés *Baixos de San Antonio*. Dix-huit lieues de Rio grande à Ilheos; & l'on trouve, entre deux, de très hautes Montagnes qui bordent le rivage, ſous le nom de *Sierra de Aymures*.

D'Ilheos au Fleuve *das Contas*, huit ou neuf lieues; ſix delà juſqu'à Camamu, & trois de Camamu à Guepena. Quatre enſuite juſqu'au Fleuve de Finharés, qui eſt bordé d'une grande Montagne, nommée Morro de S. Pablo. De ce Fleuve, à la Baie de Tous les Saints, il n'en reſte que douze; enſuite on en compte vingt-ſix juſqu'au Fleuve roïal, qui eſt par les onze degrés trente minutes; dix-ſept de ce Fleuve à celui de Saint François; quinze du Fleuve de Saint François à la Pointe qu'on nomme *Guira*; ſix, de cette Pointe aux Rochers de Camera-

guba ; cinq de Cameraguba au Fleuve des Pierres ; & delà douze, juſqu'au Cap Saint Auguſtin. L'Ile de Saint Alexis eſt à cinq milles de ce Cap au Sud, par les huit degrés quarante-cinq minutes, & ne manque d'aucune commodité pour faire du bois & de l'eau. Du Cap Saint Auguſtin à Fernambuc, huit lieues ; quatre ou cinq de Fernambuc à Tamarica, & quinze de Tamarica à Paraiba, où l'on s'eſt propoſé de nous ramener par cette longue énumération.

DESCRIPT. DU BRESIL.

La Capitainie de Paraiba doit ſon origine aux François. Les Portugais, après les en avoir chaſſés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les Habitans s'emploient à la culture du Sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

CAPITAINIE DE PARAIBA.

En ſuivant la Côte au Nord, depuis Porto dos Franceſes, on rencontre d'abord le *Cap Blanc*, par les ſix degrés quarante-cinq minutes ; d'où l'on ne compte que deux lieues juſqu'au Fleuve Paraiba, qui donne ſon nom à la Capitainie. Ce Fleuve entre dans la Mer à l'Eſt, par une aſſez grande embouchure, en déclinant un peu vers le Sud. Il contient une Ile oblongue, en-

DESCRIPT. DU BRESIL.

tierement couverte d'arbres; ſur ſa pointe méridionale les François avoient conſtruit un petit Fort, que les Portugais ont aggrandi, ſurtout après que les Hollandois ſe furent ſaiſis d'Olinde. Le Fleuve, dans ſon cours, qui deſcend de l'Oueſt, eſt ſi rempli de rocs & de ſables, qu'il ne peut être remonté que par des Pilotes experts. C'eſt ſur ſa rive méridionale qu'eſt ſituée la Ville de Paraiba, nommée auſſi *Philippea*, dans une ſorte d'Anſe, à trois lieues de la Mer, d'où les Vaiſſeaux Marchands ne laiſſent pas d'y arriver avec peu de difficulté. Cette Ville, qui n'étoit habitée au milieu du ſiecle dernier que par quatre ou cinq cens Portugais, eſt devenue beaucoup plus puiſſante depuis la priſe d'Olinde par les Hollandois. Elle étoit ouverte; mais le voiſinage de l'Ennemi l'a fait entourer d'un mur & de quelques autres Fortifications.

Ville du même nom.

Cette Capitainie a du côté du Nord un autre Cap nommé *Punta de Lucena*, où l'on trouve un fort bon mouillage, derriere quelques rochers qui s'avancent en Mer. Quelques-uns donnent, au Fleuve de Paraiba, le nom de San Domingo. A deux lieues de ſon embouchure, on trouve un autre

Fleuve, qui ſe nomme *Mangiapé*, & qui a devant la ſienne une Ile couverte de Mangliers, dont elle tire ſon nom. Ses bords ſont habités par quelques Portugais, qui y nourriſſent quantité de Beſtiaux. DESCRIPT. DU BRESIL.

Tout le terroir de cette Capitainie eſt d'une extrême fertilité, & n'eſt pas ſans agrémens. On y trouve, en pluſieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques Mines d'argent, ſurtout dans un Canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivarés*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François, & leur fidélité ne ſe diſtingue pas moins pour les Portugais : mais ils ont pour voiſins des Peuples Barbares, nommés les Figuarés, avec leſquels ils ſont continuellement en guerre.

Ile de Fernando de Noronha.

C'eſt devant cette Côte, à cinquante lieues, ſuivant les Portugais, & ſoixante-dix ſuivant les Hollandois, qu'eſt ſituée l'Ile de Fernand de Noronha, ſur laquelle on a déja donné quelques Eclairciſſemens (55), avec ſa véritable poſition. Sa longueur eſt d'environ deux milles, ſur un de largeur. Ceux, qui ont obſervé ſoigneuſement

(55) Tome LI de ce Recueil.

DESCRIPT. DU BRESIL.

ſa figure, la comparent à une feuille de Laurier. Elle eſt platte dans ſa plus grande partie, à la réſerve de quelques Montagnes diſperſées, dont l'une s'élevant en forme de Tour, accompagnée d'une autre plus platte, repreſente fort bien une Egliſe avec ſon Clocher (56). On prétend que le terroir eſt ſi nitreux, que les ſources, qui y ſont en grand nombre, & les torrens même qu'on voit tomber des Montagnes pendant la ſaiſon des pluies, ſentent le nître. Il n'en eſt pas moins fertile. Diverſes ſortes de légumes y croiſſent naturellement. Le P. Claude d'Abbeville, dans ſon paſſage avec les François qui allerent à l'Ile de Marignan (57), y vit des arbres d'une qualité ſi cauſtique, que ceux qui porterent la main aux yeux après en avoir touché les feuilles, ſouffrirent des douleurs aigües, & furent privés de la vue pendant quelques heures. Mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles ſervent auſſi-tôt de remede.

Les Côtes de l'Ile ſont preſque partout fort eſcarpées, ſurtout du côté du Nord, où la Mer eſt ordinairement ſi

(56) Auſſi les Hollandois l'ont-ils nommée l'Ile *Kerke*, c'eſt à dire Egliſe.

(57) Voïez ci-deſſous.

groſſe, qu'il eſt fort difficile aux Chaloupes d'y aborder. A la pointe Orientale, on voit quelques autres petites Iles, ou plutôt quelques Rochers, qui en ſont ſéparés par des Canaux ſablonneux. Le côté de l'Occident a deux Rades aſſez commodes; l'une proche de la pointe Orientale de l'Ile, où tombe un ruiſſeau favorable pour l'aiguade; l'autre, ſous cette Montagne qui a la forme d'un Temple. Du côté Oriental, & preſqu'au milieu de l'Ile, on trouve une petite Baie en forme de croiſſant. Le Voïageur qu'on vient de nommer parle d'une autre Ile, peu éloignée de celle-ci, mais beaucoup plus petite, qu'il nommoit l'Ile de feu, & dans laquelle on trouve une ſinguliere quantité d'Oiſeaux. DESCRIPT. DU BRESIL.

Un Angle, que le Continent forme à l'extrêmité de la Capitainie de Paraiba, eſt le dernier endroit où la Côte du Breſil regarde l'Orient. Elle tourne ici à l'Oueſt, & ſe préſente preſque droit au Nord; ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de Breſil Septentrional. Cette Côte étant peu connue juſqu'à Rio grande, on eſt obligé ici de recueillir des lumieres diſperſées dans l'Itinéraire Portugais de Figueredo, dans les Relations Côte depuis Mongiangape juſqu'à Rio grande.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Hollandoiſes, & dans quelques Voïageurs François.

Du Fleuve Mongiangape juſqu'à *Bahia de Treyciaon*, ou la Baie de trahiſon, on compte une lieue. Cette Baie, ſuivant les Hollandois, eſt à ſept lieues de Paraiba, par les ſix degrés vingt minutes de Latitude Auſtrale. Elle eſt fermée à l'Eſt par une Pointe baſſe, d'où part un Banc de ſable qui ſe montre au départ de la Marée, & qui couvrant une grande partie de la Baie, laiſſe derriere ſoi un mouillage ſûr & commode pour douze ou quinze Vaiſſeaux. Le Continent offre ici des Bois fort épais, entre leſquels & le rivage on trouve une eſpece d'Etang, large d'un quart de lieue, qui peut être paſſé à gué, excepté dans la ſaiſon des pluies. Au-delà, les Portugais ont une Egliſe, & quelques Métairies, où ils font nourrir des Beſtiaux. Une partie de la Nation des Figuarès, qui habitoit ces lieux, ne reſſembloit aux autres Braſiliens, ni par le langage, ni par les mœurs. Elle portoit tant de haine aux Portugais, qu'elle ne ſe fit pas preſſer pour ſe déclarer contr'eux en faveur des Trouppes Hollandoiſes; mais après leur départ, elle ſe trouva expoſée à la vangeance de ceux qu'elle avoit

avoit trahis. Ils en tuerent une partie, & mirent l'autre en fuite. Quelques-uns des Fugitifs ſe réfugierent du côté d'Olinde, d'où les Hollandois en tranſporterent pluſieurs en Europe, leur apprirent leur Langue, & tirerent d'eux des éclairciſſemens utiles ſur le Païs qu'ils avoient habité. DESCRIPT. DU BRESIL.

De la Baie de Trahiſon juſqu'au petit Fleuve de *Cromataym*, la diſtance eſt d'une lieue. Figueredo donne à ce Fleuve le nom de Camaratuba, & termine à ſa rive la Capitainie de Paraiba. On ne peut le remonter que dans des Barques. Les Figuarès avoient, à quatre lieues du rivage, un gros Bourg nommé *Tabouſſura*, dont le Cacique ſe nommoit *Yayuari*. A quatre lieues du même Fleuve, on trouve, ſuivant Figueredo, une Pointe de terre, derriere laquelle s'ouvre une Baie que les Portugais nomment *Bahia Formoſa*, d'où ſort vers l'Eſt une petite Riviere, nommée *Rio Huagau* par le même Ecrivain, & *Congaycu* par les Hollandois. Elle reçoit, pendant quatre ou cinq milles, des Bâtimens de médiocre grandeur, juſqu'au lieu où les Portugais ont un Bourg & des Moulins à Sucre. La Baie porte le nom de *Quartapicaba* entre les Indiens. On y trouve

DESCRIPT. DU BRESIL.

quantité de bois de teinture, que les François alloient autrefois couper. De Bahia Formosa, on ne compte qu'une lieue jusqu'au Port de *Curumatau*, qui est également sûr & commode. Une demie lieue plus loin, on arrive à la Riviere que Figueredo nomme *Rio Subauma*; & peu au-delà, on rencontre une Pointe de terre, nommée *Punta da Pipa*, derriere laquelle les Vaisseaux trouvent un abri. Ensuite on trouve un rivage sans Port & couvert de Bois, qui se nomme *Parananbuco*, dans le Continent duquel on ne connoît qu'un Lac nommé *Guairara*. Les Figuarès comptoient quatre milles, de Curamatau à ce Lac, & trois ensuite jusqu'à la Riviere de Tareyrik, où l'on trouve, disoient-ils, une espece de Bois jaune, qu'ils nommoient *Tatayouba*. Ils assuroient que cette partie du Continent a des Mines de fer, ou d'*Ita*, nom qu'ils donnoient à ce Métal. C'est encore sur leur témoignage qu'on place, une lieue plus loin, le Fleuve de *Pirangue*, & le Port que les Portugais nomment *dos Busios*, d'où Figueredo compte trois lieues jusqu'à *Punta Nigra*. Les Vaisseaux trouvent derriere cette Pointe un mouillage commode; & delà, il ne reste que deux lieues jusqu'à Rio gran-

de. Punta Pipa eſt par les ſix degrés. A peu de diſtance de dos Buſios eſt un autre Port, nommé Tourous, par les cinq degrés quarante minutes. C'eſt entre ces deux Ports, que le Pirangue a ſon embouchure. DESCRIPT. DU BRESIL.

Devant cette Côte, à dix ou douze lieues du Continent, on rencontre le grand & fameux Ecueil que les Portugais nomment *los Baixos de San Roque.* Il s'étend de pluſieurs lieues entre l'Eſt & l'Oueſt, en s'approchant du Continent, de ce dernier côté, juſqu'à n'en être quelquefois qu'à quatre ou cinq lieues. La prudence ne permet d'en approcher que de jour, parcequ'on eſt alors averti du danger par la blancheur de l'eau.

CAPITAINIE DE RIO GRANDE.

Les François s'établiſſent ſur ce Fleuve.

Le Fleuve, que les Portugais nomment *Rio grande*, porte entre les Braſiliens le nom de *Poteingi.* Son embouchure eſt par cinq degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. L'entrée en eſt difficile; mais dans l'intérieur, il eſt agréable & ne manque point d'eau. Les François avoient entrepris de s'y établir, après avoir abandonné Rio Janeiro, & s'y étoient fortifiés par une alliance avec les Indiens du Païs, qui ſe nomment les *Petivares.* Mais le Roi d'Eſpagne, alors en poſſeſſion du Por-

DESCRIPT. DU BRESIL.

tugal, ne souffrit pas long-tems de si dangereux voisins. Feliciano Cuello de Carvalho, Gouverneur de Paraiba, reçut ordre de les écarter; & dans une Lettre de l'année 1597 il se vantoit d'avoir repoussé ceux qui avoient tenté de surprendre le Fort de *Capo delo*, en demandant du secours pour les chasser de Rio grande, où il confessoit qu'il n'étoit point en état de les attaquer. Il ajoutoit qu'ils avoient découvert, dans un lieu du Continent nommé *Capaoba*, plusieurs Mines d'argent, d'où ils avoient tiré de grandes richesses. Cependant il ne paroît point qu'ils aient été forcés d'abandonner leur Etablissement avant l'année 1601. *Knivet*, Voïageur Anglois, dont on a déja cité le témoignage, raconte qu'étant parti cette année de Rio Janeiro il se rendit à Fernambuc, d'où le Gouverneur, Emmanuel de Mascarenhas, conduisit quatre cens Portugais & trois mille Indiens au secours de Feliciano Cuello, alors pressé par une multitude de Barbares, alliés des François, & qu'aïant défait ces Ennemis du Portugal, il leur fit accepter la paix à certaines conditions; qu'ensuite, il fit construire un Fort sur le bord du Fleuve, & que ce Païs devint un nouveau Gouvernement

Portugais, qui eſt aujourd'hui la dixieme Capitainie du Breſil.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Les Hollandois, partis en 1631 de Fernambuc, avec une Flotte, pour ſe rendre maîtres du Fort de Rio grande, rendirent témoignage qu'il étoit ſitué à gauche de l'embouchure du Fleuve, ſur un Rocher ſéparé du Continent par un Canal fort étroit; qu'il étoit ceint d'un mur de pierre, avec diverſes Fortifications qui s'avançoient juſqu'au Fleuve, & pourvu d'une nombreuſe Artillerie; de ſorte que ſa ſituation & ſes défenſes en rendoient l'approche fort difficile aux Vaiſſeaux; enfin qu'il ne pouvoit être forcé que par la famine, ou par la diſette d'eau douce, que les Habitans étoient obligés de ſe faire apporter d'une petite Riviere voiſine.

Cette Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais : il conſiſte en ſoixante ou quatre-vingts Hommes, qui compoſent la Garniſon du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voiſin, pour cultiver les Cannes de Sucre, & nourrir des Beſtiaux. Les Indiens y ſont auſſi fort rares. La plûpart ont été détruits par les Portugais, & le reſte s'eſt retiré chez les Tapuyras.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Côte depuis Rio grande.

Figueredo, entreprenant la deſcription de cette Côte, aſſure qu'il y a deux lieues du Fleuve Grande au Cap de *Siara*, derriere lequel il fait ſortir une Riviere de même nom. Les Hollandois placent dans cet intervalle, à moins d'un mille de Rio grande, une petite Baie fort commode, que les Indiens nomment *Jenipabou*. Figueredo continue de compter neuf ou dix lieues du Cap de Siara juſqu'à la Baie de *Petitigua*, qui eſt fort grande, & défendue contre toutes ſortes de vents : les Hollandois comptent deux lieues, du Cap de Siara au Fleuve de Morunjape, & ſix de ce Fleuve juſqu'à une Pointe de terre, qu'ils nomment *Pequetinga*.

Difference entre Figueredo & les Hollandois.

De la Baie de Petitigua, ſuivant Figueredo, la Côte continue de s'étendre à l'Oueſt, tantôt haute, tantôt plus baſſe, & couverte de Bois en divers endroits, juſqu'à *Omerco*, qui en eſt à vingt-cinq lieues : il paroît, dit le même Ecrivain, que ce lieu faiſoit autrefois la ſéparation des Portugais & des Caſtillans. Les Hollandois comptent ſix lieues de Pequetinga à la Pointe de *Chugaſu*, ou *Ugaſſumha*, & font obſerver que les Ecueils de Saint Roc finiſſent près de cette Pointe. Elle eſt ſuivie, diſent-ils, d'une autre

Pointe, qu'ils nomment *Ubaranduba*.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Figueredo compte, d'Omarco à Guamaraé, quinze lieues d'une Côte baſſe, entremêlée de quelques Collines de ſable, derriere leſquelles on découvre fort loin, dans le Continent, de hautes Montagnes que les Indiens, nomment *Bututuna*. Les Hollandois placent Guamaré par les quatre degrés quarante-cinq minutes de Latitude Auſtrale.

A peu de diſtance de Guamaré, la Côte, ſuivant Figueredo, ſe dérobbe, pour former une Baie, dont les rives ſont fort marécageuſes & couvertes de Mangliers. Là ſont les célebres Salines, qui portent le nom de Guamaré, & d'où l'on tire en abondance un ſel d'une extrême blancheur, qui s'y forme naturellement. Les Hollandois obſervent que c'eſt un Fleuve, qui ſe nomme *Caru-Bretuma*, ou *Rio de Salinas*, & qu'il eſt à trois lieues de Guamaré vers l'Oueſt. Figueredo compte deux lieues des Salines à *Maretuba*, Baie très ſpacieuſe, qui reçoit la Mer par quatre entrées, & d'où la Côte commence à s'élever juſqu'à la Pointe qu'il nomme *Punta do mel*, devant laquelle ſort un Torrent nommé *Guararahu*. Les autres avertiſſent que depuis Rio

DESCRIPT. DU BRESIL.

de Salinas, il faut s'éloigner à deux lieues de la Côte, pour éviter quantité de rocs & de sables, & qu'il sort de cette Côte quatre Rivieres, à demie lieue l'une de l'autre, nommées *Guapetuba*, *Manetuba*, *Gararaſſu* & *Perſin*, peuplées d'une multitude d'Indiens, quoique leurs embouchures soient embarrassées d'un grand nombre de Rocs. Ils ajoutent que Punta do mel se nomme Cucaratuba parmi les Indiens; qu'à deux lieues de Guararahu, sort la Riviere d'*Uquiaguara*, & huit lieues plus loin celle de Hupancma; que la Côte recommence ici à s'abbaisser, jusqu'à certaines Collines rougeâtres, suivies de la Baie d'Ubarana, d'où ils comptent huit lieues jusqu'à *Jaguaribé*, situé par les quatre degrés.

Au-delà de Jaguaribé, la Côte devient plus haute, & ne cesse point d'être revêtue d'arbres dans un espace de vingt lieues jusqu'à *Iguapé*, qui est une Baie fort ouverte, mais où l'on ne trouve point d'eau douce.

D'Iguapé à Mocuripa, on compte huit lieues d'une Côte fort haute, derriere laquelle regnent de grandes Montagnes, que les Indiens nomment *Camumé* ou *Aquimumé*. A cinq lieues d'I-

guapé ſort le Fleuve *Ypocara*, qui eſt ſans Port & ſans Rade ; & deux lieues plus loin, *Rio Coco*. La Baie de Mocaripé eſt par les trois degrés quarante minutes. On trouve enſuite, à peu de diſtance, le Païs de *Siara*, où les Portugais commencerent à s'établir vers le milieu du dernier ſiecle, & qu'Oliveira compte entre les Capitainies du Breſil. DESCRIPT. DU BRESIL.

Les Indiens Figuarès, dont les Hollandois prirent des informations, leur firent de cette Côte une Deſcription un peu différente du Cap de Siara : ils comptoient une lieue juſqu'à la petite Riviere de Piracabuba : & delà deux à Pecutinga : ſix enſuite juſqu'à la petite Riviere Uguaſu ; dix-huit d'Uguaſu à Kaalſa ; deux de Kaalſa à Guamaré, & une de Guamaré à Caro uarcharma, où l'on trouve de belles Salines dans les tems ſecs ; une demie lieue des Salines à la petite Riviere de Barituba, & delà une lieue juſqu'à celle de Guararahug. C'eſt au-deſſus de cette Riviere qu'habitent les *Tapouyas*, mortels Ennemis des Portugais, & derriere eux une autre Nation barbare, qui ſe nomme les *Jandaves*. Du Guararahug au Jandupatiſſa, deux jours de chemin ; & delà

DESCRIPT. DU BRESIL.

une demie lieue juſqu'au Torrent de Wupanama, d'où l'on a ſix lieues juſqu'à la Riviere d'Avarance : delà, ſix lieues encore juſqu'à celle d'Yuguarich ; une demie lieue, enſuite, à celle de Pariporié, & une lieue à Guatapugui. Ces Rivieres ſont habitées par une branche des Tapaouyas, nommée les *Japovatons*, & grands ennemis des Portugais. Six lieues plus loin, ſort la petite Riviere de *Wichoro*, dont l'embouchure n'eſt point habitée ; mais dans les terres on trouve la Nation des Hytartayous, deſcendue auſſi des Tapaouyas. Figueredo avertit les Portugais d'éviter ſoigneuſement tous ces Barbares. A deux journées du rivage, on voit encore ici les Montagnes de Wichoro, où le Nitre eſt en ſi grande abondance, qu'il diſtille des pierres. De Wichoro, les Figuarès comptoient ſix lieues juſqu'à Iguaguaſu, onze enſuite à Moucouru, & delà une enfin à Ciara.

CAPITAINIE DE CIARA, ET RESTE DE LA CÔTE JUSQU'AU MARAGON.

Avant que de paſſer à la Capitainie de Ciara, nos Guides font quelques obſervations ſur Moucouru. Les Hollandois varient ſur la ſituation de ce lieu, que les uns mettent à trois degrés vingt minutes, & le prennent pour la Baie que les François nomment *les*

trois Tortues, tandis que les autres la placent à trois degrés cinquante-deux minutes. Il paroit qu'ils donnent ainſi le même nom à deux Baies différentes, qui ſont à douze milles l'une de l'autre. L'Auteur d'une Relation Hollandoiſe, qui mouilla au mois de Novembre 1601, dans une Baie qu'il nomme Moucouru, raconte que pluſieurs Indiens, venus à bord, lui apprirent que ce lieu n'eſt pas éloigné d'une Montagne où l'on trouve quantité d'Emeraudes; qu'étant deſcendu à terre avec eux, il paſſa la nuit dans un Bourg extrêmement peuplé, & que delà il fut conduit au pié d'une très haute Montagne, d'où ſortoit un rocher fort dur & fort blanc, qui paroiſſoit renfermer des Emeraudes du plus beau verd, mais que faute d'inſtrumens de fer, il ne put vérifier cette conjecture. Les mêmes Indiens lui dirent qu'ils avoient quelquefois vu des François ſur leur Côte. DESCRIPT. DU BRESIL.

Entrons dans Ciara, qu'Oliveira compte, avons-nous dit, entre les Capitainies Portugaiſes. Elle a néanmoins peu d'Habitans de cette Nation. Ils y ont couſtruit un Fort, au pié d'une Montagne, du côté droit du Port, qui n'eſt pas capable de recevoir de grands

DESCRIPT. DU BRESIL.

Bâtimens. Une petite Riviere, qui s'y jette, eſt la ſeule qu'on rencontre dans l'eſpace de trois milles. Au-deſſous du Fort, les Portugais ont une douzaine de Maiſons, entre leſquelles on diſtingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois Navires, qui y abordent tous les ans, en tirent diverſes Marchandiſes, telles que du chanvre, du cryſtal, quelques autres pierres précieuſes, & pluſieurs eſpeces de bois. Les cannes de ſucre croiſſent ici volontiers; mais dans le tems dont il eſt queſtion, les Portugais y avoient peu de Moulins à ſucre, & n'étoient pas même en état de s'y défendre. Le Païs intérieur eſt habité par des Barbares qui les aiment peu, & dont on prétend que le Chef a pluſieurs autres petits Rois dans ſa dépendance. On aſſure auſſi qu'à deux journées de la Mer, il exiſte un Etat bien ordonné, dont les Peuples ſe nomment *Javarobates*. A quatre lieues de Moucouru, on trouve le Bourg de *Tapirug*, habité par une branche de la Nation des Figuarès; & ſix lieues au-delà de Tapirug, on rencontre une Montagne, nommée *Boraguaba*, qu'on croit riche en veines d'argent.

Figueredo met à ſix lieues de Ciara, ſur la même Côte, une Baie, qu'il appelle *Paramiri*, du nom d'un fort beau Fleuve qu'elle reçoit, dont l'eau eſt fort douce, & les bords couverts d'Acajous. Les Hollandois placent, après Ciara, un Lac d'eau douce, qu'ils nomment *Upezès*. De l'angle occidental de ce Lac, ou de cette Baie, juſqu'à la Pointe que les Indiens nomment *Itajuba*, ou Titajuba, on compte huit lieues; & c'eſt dans cet intervalle que ſort le Fleuve *Tiraiva*. De Titajuba au Fleuve Mondahug, quatre lieues. On rencontre enſuite la Riviere de Satahuba, & la Baie de *Jeruquacuara*, où l'aiguade eſt très commode; mais il faut s'y garder des Tapouyas & des Tabaxares, Indiens qui déteſtent les Portugais. On ne laiſſa point d'y voir naître, en 1613, une Bourgade Portugaiſe, ſous le nom de Noſtra Senhora de Roſario; mais elle fut tranſportée l'année ſuivante ſur le Marañon.

D'ici au Fleuve *Camuſi*, ou Camocipé, on compte huit lieues; cinq, de ce Fleuve à celui de *Guaſipira*, & trois enſuite juſqu'à *Joſara*; d'où l'on s'avance vers une large & profonde Baie, qui reçoit dans ſon ſein le grand Fleuve de Para, dont l'embouchure eſt

DESCRIPT. DU BRESIL.

fort ſablonneuſe. Un autre Pilote Portugais compte trente lieues, du Camocipé au Fleuve qu'il nomme *Para Ovaſa*, & ſe place à deux degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. Il reſte, delà au Marañon, vingt-cinq lieues d'une côte baſſe & ſans arbres, ſurtout dans l'endroit où elle s'ouvre pour former l'embouchure du Fleuve Maripé, au-delà duquel elle eſt couverte de Mangliers pendant ſix lieues. Le rivage eſt fort ſablonneux juſqu'à la belle Riviere de Perca, dont l'embouchure n'a pas moins d'une lieue de large, & forme l'entrée la plus orientale de la Baie de Maragnan, vers la Ville ou le Fort de Saint Jacques, Etabliſſement commencé par les Portugais en 1614. D'autres Pilotes de la même Nation comptent ſeize lieues, du Fleuve de Para Ovaſu, juſqu'au bord d'un autre Fleuve, qu'ils nomment *Rio das Preguiſas*; & neuf de celui-ci au Fleuve *Mario*, d'où il en reſte ſix juſqu'au Perca. Figueredo parle, dans un autre lieu, d'une grande Baie, qui contient pluſieurs petites Iles, & qu'il nomme *Ototoy*, à vingt lieues du Marañon, vers l'Eſt, par les deux degrés quarante minutes de Latitude Auſtrale.

Les Hollandois, qui ont viſité ſoi-

gneuſement cette Côte, mettent un Cap, que les Portugais nomment Cabo Blanco, à deux degrés trente-huit minutes, quoique d'autres l'aient placé preſqu'à trois degrés, & comptent ſix ou ſept lieues delà au Fleuve Camuſi ou Camocipé, qu'ils appellent *Campocip*. Ils parlent d'un Fleuve, nommé *Rio de Cruz*, a dix milles de Camuſi : mais les Portugais avertiſſent que dans quelques Cartes hydrographiques, Camuſi ou Camocipé, eſt nommé Rio de Cruz, & qu'il eſt à deux degrés quarante minutes de l'Equateur. De ce Fleuve, à celui de Rio grande, ils comptent neuf lieues. Les Figuarès Hollandois mettoient la petite Riviere d'Upeſes, à cinq lieues de Ciara d'un côté, & de l'autre à la même diſtance de Fleuve Para ; ils marquoient, dans l'intervalle, *Couru*, *Tarequy*, *Tatayoug*, *Pouraſag*, *Aracatihug*, *Paratihug*, *Tiruohug*, *Juriaqueto*, *Upeba* & *Camoſipé*, près duquel ils aſſuroient qu'il ſe trouve des Mines d'argent & de cryſtal. DESCRIPT. DU BRESIL.

Un Pilote Hollandois, qui parcouroit cette Côte en 1600, vit à trois degrés au Sud de l'Equateur, une Baie qu'il appelle *Arrekeytos* ; & plus proche, à un degré quarante-cinq minu-

DESCRIPT. DU BRESIL.

tes, un Fleuve qu'il nomme *Rio de Lies*, dont les Habitans ont la taille fort haute, le viſage difforme, la chevelure longue, les oreilles percées & pendantes juſqu'aux épaules, la peau colorée de noir, excepté depuis les yeux juſqu'à la bouche, la lévre inférieure & les narines percées comme les oreilles, avec de petites pierres & de petits os pour ornement.

ILE DE MARAGNAN, ET ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS.

Il eſt ſurprenant qu'il reſte encore tant d'incertitude, ſur une Côte ſi fréquentée. Laet l'attribue preſqu'également aux premieres Cartes & aux premiers Hiſtoriens Eſpagnols & Portugais, » qui ont confondu les noms, » dit-il, juſqu'à donner indifféremment celui de Marañon aux trois » grands Fleuves qui ſortent de l'Amérique méridionale, ſur ſa Côte Septentrionale, c'eſt à-dire l'Amazone, » l'Orinoque, & celui qu'on nomme » ici Maragnan, mais qui paroît moins » un Fleuve, qu'une grande Baie devant laquelle eſt ſituée l'Ile de même nom, & qui reçoit trois Fleuves » deſcendus du Midi droit au Nord, » derriere les Provinces Portugaiſes » du Breſil «. Au reſte, ces ambiguités n'empêchant point le même Ecrivain de ranger, comme Oliveira, l'Ile

& cette partie de la Côte entre les Provinces du Breſil Septentrional, il s'attache, pour la connoiſſance de l'Ile, à la Relation du P. Claude d'Abbeville (58). DESCRIPT. DU BRESIL.

Tous les Géographes, dit-il, après ce Miſſionnaire, ont oublié dans leurs deſcriptions du Breſil, l'Ile de Maragnan. La Baie devant laquelle eſt ſituée l'Ile de Maragnan, s'ouvre entre deux Pointes, & s'enfonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a gueres moins de l'autre côté, vers le fond. Du côté de l'Eſt, elle eſt fermée d'abord par une petite Ile, que les Indiens nommoient *Upaonmici*, & dont les François ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte Anne*. Quelques lieues plus loin on rencontre la grande Ile de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui eſt ſituée à deux degrés trente minutes au Sud de l'Equateur.

Du fond de la Baie ſortent, vers cette Ile, trois beaux Fleuves, qui viennent la ceindre de toutes parts; de ſorte que d'un côté elle n'eſt qu'à cinq ou ſix milles du Continent, d'un au-

(58) Publiée à Paris en 1612, ſous le titre d'Hiſtoire de la Miſſion des PP. Capucins dans l'Ile de Maragnan. On verra bientôt à quelle occaſion.

DESCRIPT. DU BRESIL.

tre à deux ou trois, & plus ou moins par ſes autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois Fleuves ſe nomme *Mounin*; & ſa largeur, à l'embouchure, eſt d'un quart de mille. Il ne prend pas ſa ſource à plus de cinquante milles du rivage. Le ſecond, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou*; & deſcend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure eſt large d'un demi mille. Le troiſieme, qui eſt l'Occidental, ſe nomme *Miary*. Il a cinq ou ſix milles de largeur à ſon embouchure, & l'opinion commune eſt qu'il prend ſa ſource ſous le Tropique même du Capricorne. Ce Païs a d'autres Rivieres, telles que le *Pinaré*, qui aïant reçu le *Maracou*, tombe dans le Miary, à ſoixante ou quatre-vingts milles de ſon embouchure, & l'*Ouaicou*, qui ſort des Forêts pour ſe jetter auſſi dans le Miary; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce Fleuve. Le Taboucourou n'eſt gueres moins rapide, ſurtout vers ſon embouchure, après avoir été reſſerré par deux rochers. Les grands flots, cauſés par ces deux Fleuves, rendent l'accès de l'Ile de Maragnan fort difficile; ſans compter qu'en dehors, c'eſt-à-dire vers la Mer, elle eſt environnée de ſables & d'écueils,

qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'eſt néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la Côte, à l'Eſt comme à l'Oueſt, eſt bordée de baſſes, & de monticules de ſable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la Tortue juſqu'à celui des Arbres ſecs, noms d'origine Françoiſe, ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en Mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la Côte, depuis le Cap de Tapouytapere, qui forme la Baie à l'Occident, juſqu'au grand Fleuve des Amazones : c'eſt-à-dire qu'elle eſt maſquée par une infinité d'Ilots & de ſables, & que le rivage même eſt couvert de Mangliers ſi épais, que joint à la nature du terrein, où les traces des piés diſparoiſſent auſſi-tôt, il eſt impoſſible d'y pénétrer. DESCRIPT. DU BRESIL.

Tous les environs de l'Ile & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les repréſente, on n'y a découvert que deux paſſages; l'un entre le Cap des Arbres ſecs & l'Ilette Sainte Anne, qui n'eſt pas même ſans danger pour ceux qui le connoiſſent le mieux : les grands Vaiſſeaux ne peuvent paſſer au-delà de cette petite Ile; & les petits ſont les ſeuls qui ſe hazardent juſqu'à

DESCRIPT. DU BRESIL.

la grande. Le ſecond paſſage eſt de l'autre côté de Sainte Anne; il peut recevoir les grands Vaiſſeaux; mais comme ce n'eſt qu'en certains tems, & jamais ſans quelque danger, on ne ſauroit apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Indiens, qui habitent la grande Ile de Maragnan, nomment leurs Habitations *Oc*, ou *Tave*. Elles ſont compoſées de quatre longs édifices, qui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté eſt ordinairement long de deux cens piés; mais dans quelques-unes il en a juſqu'à cinq cens. Leur largeur eſt de vingt ou trente piés. Ce ſont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles ſont remplis par des branches entrelacées; & du pié juſqu'au ſommet, tout eſt revêtu de feuilles de palmier. On y voit pluſieurs centaines d'Indiens, qui vivent paiſiblement ſous le même toît. L'Ile contient vingt-ſept Bourgs ou Villages de cette forme; & l'évaluation des principaux fit juger aux François qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille Habitans.

Propriétés de l'Ile de Maragnan.

Le Ciel eſt ordinairement pur & ſerein dans cette Ile. On n'y ſent preſqu'aucun froid. La ſéchereſſe n'y eſt

point immoderée, comme le brouillard n'y eſt jamais épais, ni les vapeurs nuiſibles à la ſanté. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y eſt jamais tombé de grêle, ni de nége. Le tonnerre y eſt très rare, ou ne ſe fait gueres entendre que dans la ſaiſon des pluies. On y voit aſſez ſouvent des éclairs, vers le ſoir, & le matin même, tandis que l'air eſt le plus ſerein. Lorſque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chaſſe des pluies devant ſoi, dans toutes ces Régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zenith, enſuite, auſſi-tôt qu'il a paſſé, on eſſuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, ſuivant la différence des climats. Dans l'Ile de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février juſqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solſtice d'Eté, lorſque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Eſt, qui ſe nomment Briſes, commencent à ſe lever, & ſe fortifient à meſure qu'il s'approche du Zenith, comme ils s'affoibliſſent à meſure qu'il s'en éloigne. Ils ſe levent ordinairement après le crepuſcule, c'eſt-à-dire à ſept ou huit heures du matin, & leur violence aug-

DESCRIPT. DU BRESIL.

DESCRIPT. DU BRESIL.

mente à proportion qu'il monte ſur l'Horiſon. L'après midi, ils perdent inſenſiblement leur force; & le ſoir ils ceſſent tout-à-fait de ſouffler. Dans l'Ile & dans le Continent voiſin, on ne ſent point d'autre vent que celui d'Eſt, qui rafraîchit merveilleuſement l'air & le rend fort ſain. A ſi peu de diſtance de l'Equateur, les jours & les nuits ſont égaux, la température preſque toujours la même, & l'on auroit peine à trouver un Païs dont le climat ſoit plus agréable.

Quoique l'Ile ſoit environnée d'eau de Mer, ou qui en a les qualités, elle n'en abonde pas moins en ſources d'eau douce, la plus pure & la plus ſaine, d'où ſe forment pluſieurs Ruiſſeaux qui l'arroſent. Auſſi la terre y eſt-elle ſi fertile, que ſans ſecours & ſans repos elle produit en trois mois une abondante moiſſon de Maïz, avec toutes ſortes de fruits, de légumes & de racines à proportion. Les Marchandiſes qu'elle peut d'ailleurs fournir ſont du Bois de teinture, du Saffran, du Chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *Rocou*, quelques eſpeces de Laque, du Baume que le P. Claude compare à celui de la Meque, d'excellent Tabac, & cette ſorte de Poivre que les Indiens nom-

ment Axi. Ceux qui ont obſervé les qualités du terroir le croient propre à porter des Cannes de Sucre. On trouve ſouvent de l'ambre gris ſur les Côtes ; & dans les Cailloux, une ſorte de Cryſtal blanc & rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'Ile n'eſt pas non plus ſans d'autres pierres précieuſes, puiſque les Habitans en tirent celles qu'ils portent aux levres, & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils ſont bien pourvus auſſi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en faſſent aucun uſage, d'Argile pour faire des Briques, de Ciment & de Chaux. Enfin cette Ile, n'aïant ni de trop hautes Montagnes, ni des Plaines trop vaſtes, & ſe trouvant partout auſſi riche en bois qu'en eau, peut paſſer pour un des plus beaux ſéjours du Monde. Ses Animaux & ſes Plantes ſont peu différens de ceux du Breſil, entre leſquels on prendra ſoin de rappeller ceux qui méritent une Obſervation particuliere.

DESCRIPT. DU BRESIL.

A l'Oueſt de l'Ile de Maragnan, on trouve une petite Province, nommée *Tapouitaperé*, qui n'en eſt ſéparée que par un Détroit de trois ou quatre lieues. Elle fait partie du Continent, quoique dans les hautes marées, elle paroiſſe

DESCRIPT. DU BRESIL.

environnée d'eau. Les Terres baſſes, qui ſe trouvent alors inondées, demeurent à ſec après le reflux. Ce Canton eſt habité, comme l'Ile, par une Colonie de ces braves Topinamboux, qui abandonnerent volontairement leur Patrie pour ſe dérober au joug des Portugais. Ils y ont quinze ou vingt Habitations, bâties comme celles des Inſulaires; & leur Païs eſt encore plus agréable, plus fertile & plus peuplé que l'Ile. De cette Province, on paſſe dans une autre, qui tire ſon nom du Fleuve *Comma*, dont ſes limites ſont arroſées, & qui ſurpaſſe auſſi l'Ile de Maragnan en fertilité. On y compte ſeize Bourgs, dont les Habitans ſont encore une Colonie de Topinamboux. Entre la Province de Comma & celle de Cayeté, qui touche à celle de Para, d'où l'Ile de Maragnan eſt éloignée d'environ quatre-vingts lieues, on trouve d'autres Païs habités par des Topinamboux, ſurtout vers la Mer. Ceux de Maragnan, de Tapouitaperé & de Comma vivent dans une étroite alliance, s'uniſſent même par des mariages, & ſont en guerre continuelle avec la Nation des Tapouyas. Pendant les dernieres années du XVIe Siecle, les Marchands d'Amſterdam & de Roterdam

terdam envoïerent ici pluſieurs Vaiſſeaux. Mais n'oublions pas d'expliquer, d'aprés le P. Claude d'Abbeville, quelles furent alors les entrepriſes des François.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Un Capitaine François, nommé *Riffaut*, aïant été preſſé par un Braſilien, qui ſe nommoit *Ouyrapire*, fort accrédité dans ſa Nation, de revenir avec des Marchandiſes & des forces, arma quelques Navires en 1594, pour tenter fortune dans cette partie de l'Amérique : mais la diſcorde, qui ſe mit entre ſes gens, & la perte d'une partie de ſon Eſcadre, ne lui permirent pas de faire un long ſéjour au Breſil. Il y laiſſa néanmoins quelques Soldats, ſous la conduite d'un Gentilhomme nommé *de Vaux*, qui ſe concilia l'affection des Sauvages juſqu'à leur faire deſirer ardemment de voir établir dans leur Canton une Colonie Françoiſe. De Vaux, retourné en France, rendit compte au Roi, de la diſpoſition des Braſiliens, & des propriétés du Païs ; & ce Prince en conçut une ſi haute idée, que promettant de ne rien épargner pour le ſuccès d'un Etabliſſement, il réſolut ſeulement de ſe procurer des éclairciſſemens plus certains. La Ravardiere fut envoïé avec de Vaux, pour

Comment les François s'établirent dans l'Ile de Maragnan.

DESCRIPT. DU BRESIL.

prendre de nouvelles informations. Ils passerent six mois entiers dans la Baie de Maragnan. Mais, à leur retour, ils trouverent la France privée du meilleur de tous les Rois, par un affreux parricide; & leur entreprise demeura suspendue jusqu'à l'année 1611. Cependant la Ravadiere, s'étant lié d'intérêts avec Rasilly & le Baron de Sansy, emploïa cet intervalle à former de nouveaux projets. Sur ses Observations, il obtint, de la Reine Mere, quatre Capucins; entre lesquels on comptoit le P. Claude d'Abbeville, Auteur de la Relation; & ne se promettant rien moins qu'un échange avantageux pour les Brasiliens, de leur or & de leur argent pour les lumieres de la Foi, il partit de Concale en Bretagne, avec trois Vaisseaux, le 19 Mars de l'année 1612.

Une tempête, qui le jetta sur la Côte méridionale d'Angleterre, l'obligea de s'arrêter cinq semaines à Plimouth. Ensuite, aïant remis à la voile, il passa, le 7 de Mai, entre Fortaventura & la grande Canarie; & quatre jours après il eut la vue de Rio del oro, sur la Côte d'Afrique, qu'il continua de ranger presque jusqu'à l'Equateur. Le 17 de Juin, il se trouva par les quatre

degrés de Latitude Auſtrale; d'où tournant à l'Oueſt, il arriva le 23 à l'Ile Fernandez de Noronha. Il s'y arrêta juſqu'au 8 de Juillet; & delà s'étant rendu en trois jours à la Baie de Moucouru, où il entra le 11 à midi, il ſuivit la Côte juſqu'au Cap de la Tortue, par les deux degrés vingt minutes du Sud. Il y paſſa douze jours; & le vingt-ſix, il ſe trouva proche de l'Ilette Sainte Anne, d'où il paſſa ſans obſtacle à l'Ile de Maragnan.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Son premier ſoin fut d'y élever un Fort, dans un lieu commode. Il choiſit une Colline aſſez haute, qui commande l'entrée du Port principal, entre deux Rivieres qui tombent dans le Détroit. Cet Etabliſſement reçut le nom de Saint Louis, & fut muni de vingt-deux Pieces de Canon. Pendant qu'on n'épargnoit rien pour le fortifier, les Capucins s'emploïerent à la converſion des Indiens, dont pluſieurs ouvrirent les yeux à la lumiere. Le P. Claude, aïant reçu ordre de repaſſer en France, y en mena quelques-uns, qui furent baptiſés ſolemnellement à Paris.

Les François abandonnent l'Ile de Maragnan.

Il paroît certain que les François ne furent pas long-tems maîtres de l'Ile; mais on ignore en quel tems ils ſe virent forcés de l'abandonner. Laet juge

DESCRIPT. DU BRESIL.

que ce fut en 1614, lorſque Jérôme d'Albuquerque fut envoïé avec une puiſſante Flotte, pour ſoumettre ces Provinces au Portugal. Il aborda, dans le cours du mois d'Octobre, à l'entrée du Fleuve Perea, où l'on a dit que les Portugais avoient formé depuis peu une petite Colonie, nommée *Noſtra Senhora del Roſario*. On ne trouve, dans aucune Relation, ce qui ſe paſſa entre les François & lui; mais il eſt conſtant qu'ils furent contraints de ſe retirer, & que les Portugais s'établirent ſolidement à leur place. La Ravardiere avoit fait alliance avec les Indiens qui habitoient la Montagne d'Yballyahap, & ces Barbares furent auſſi chaſſés par des Ennemis ſupérieurs en nombre. Cette Montagne, qui n'eſt pas éloignée du Fleuve de Camuſi, eſt ſi haute, qu'à peine la peut-on monter en quatre heures; mais ſon ſommet forme une belle & vaſte Plaine, à laquelle on donne vingt-quatre milles de long, ſur vingt de largeur, & qui n'eſt pas moins riche en eau, qu'en arbres & en fruits. On y comptoit alors plus de deux cens Villages Indiens. A peu de diſtance, une autre Montagne, nommée Cotiova, mais beaucoup moins grande, en contenoit ſept ou huit.

Nous avons décrit la Côte du Breſil Septentrional juſqu'au Fleuve Perea, qui fait comme l'entrée de la Province de Maragnan du côté de l'Eſt, & qu'on place à deux degrés quinze minutes au Sud de l'Equateur. De l'embouchure de ce Fleuve, on s'avance à l'Ilette Sainte Anne, qui n'a pas plus d'une grande lieue de circuit; & pour ſe rendre au Fort de Saint Louis, on reconnoît d'abord le Cap de Tapuitaperé, d'où l'on tourne vers la grande Ile, où eſt ſitué ce Fort, que les Portugais ont enlevé aux François. Enſuite on trouve un autre Fort, qu'ils ont conſtruit eux-mêmes, ſous le nom de San Franciſco. Celui de Saint Louis eſt par les deux degrés vingt minutes. DESCRIPT. DU BRESIL.

Une Carte Portugaiſe, que Laet juge fort exacte, repréſente l'étendue de la Capitainie du Maragnan. Elle place ſur la rive gauche du Fleuve Perea, à quelque diſtance de ſon embouchure, le Fort Portugais de Saint Jacques, dans une petite Anſe, avant laquelle pluſieurs Rivieres qui tombent dans le Fleuve & quantité de petites Iles le rendent fort large. Au-delà des Iles, on trouve un autre Canal, qui ſort de la Baie de Maragnan entre deux petites Iles oblongues, & dans lequel on voit

DESCRIPT. DU BRESIL.

sur la gauche un autre Fort Portugais, nommé Sainte Marie. Un peu plus loin, du même côté, on rencontre l'embouchure du Fleuve Mounin, enſuite celle du Tapocoru, vers les trois degrés, d'où la Côte, qui alloit preſque droit au Sud, fait un coude à l'Oueſt juſqu'à l'embouchure du grand Fleuve Meary. Delà elle retourne au Nord juſqu'au Cap de Tapuitaperé. L'Ile de Maragnan, qui eſt au milieu de la Baie, Nord & Sud dans ſa longueur, en remplit preſque toute l'étendue. Le Port, ou l'Anſe, qui contient le Fort de Saint Louis devant ſon embouchure, entre deux Rivieres qui en font une petite Ile, s'ouvre à l'Occident. Le Fort de Saint François eſt au fond de cette Anſe, & preſqu'au milieu de ſon enceinte. Autour de l'Ile, ſur les Côtes de la Baie, on trouve pluſieurs Habitations, dont les plus conſidérables ſont celle de Saint André, qui eſt preſqu'à la pointe Septentrionale de l'Ile, & celle de Saint Jacques, à la pointe méridionale.

On lit, ſur la même Carte, que les François avoient remonté le Fleuve de Tapocoru dans des Barques, juſqu'aux cinq degrés de Latitude Auſtrale, où ce Fleuve reçoit une grande Riviere

qui deſcend de l'Eſt, & qu'ils avoient remonté auſſi le Meary juſqu'au huitieme degré. DESCRIPT. DU BRESIL.

Du Cap de Tapuitaperé, en ſuivant la Côte à quelque diſtance du rivage, qui eſt bas & bordé de Sables, on rencontre d'abord, à dix lieues du Cap, le Port d'Aippe; d'où l'on en compte deux à l'Ile de *Camara*, & deux encore de cette Ile à celle de *Supat-uvé* : Delà, quatre à l'Ile Blanche, ou de Saint Jean, qui n'eſt qu'à un degré douze minutes au Sud de l'Equateur.

Dans la Carte dont Laet vante l'exactitude, les lieux, qui ſont entre le Cap de Tapuitaperé & la Pointe qui tourne au Sud, ſous le nom de Punta Separata, portent des noms fort différens de ceux qui ſe trouvent dans les autres Cartes. Après la Province de Comma, en ſuivant la Côte à l'Oueſt l'eſpace d'environ vingt-cinq lieues, on rencontre, ſuivant cette Carte, une Baie qui s'enfonce de quelques lieues dans le Continent, & qui ſe nomme *Comma Vaſſou*. De cette Baie au Fleuve *Comajamu*, la Carte met cinq lieues; enſuite quinze juſqu'au Fleuve *Joroque*. Elle donne, à toutes les Terres qui ſont dans cet intervalle, le nom

DESCRIPT. DU BRESIL.

de *Coſta Alagoada*, parcequ'elles ſont remplies de Marais & d'Etangs. Du Fleuve Joroque, qui vient de fort loin dans le Continent, elle marque environ vingt-cinq lieues juſqu'au Fleuve Paraguacoté ; & les Terres, entre ces deux Fleuves, y portent le nom de *Coſta Baxa*. Le Paraguacoté eſt ſuivi de la Riviere de *Surianamé*, à huit ou neuf lieues ; & cette Riviere, de celle de Surama, preſqu'à la même diſtance. L'*Itata* eſt à onze lieues de celle-ci ; & le Namé à quatre ou cinq de l'Itata. Enfin, du Namé, au Promontoire qui ſe nomme Punta Separata, la Carte marque environ neuf lieues. Elle met, devant cette Pointe, une petite Ile qu'elle nomme *Iſla de Arca*.

Après Punta Separata, on trouve d'abord une Riviere nommée *do Sol* ; enſuite l'Ile oblongue *das Bandeiras*, & plus loin un angle de Terre qu'on nomme *Punta do mel*, d'où l'on paſſe à un angle obtus, où eſt ſituée, ſur un bras du Fleuve des Amazones, la Forteresſe de Para, dont le Païs forme une autre Capitainie Portugaiſe (59).

Intérieur du Breſil.

Mais nous ne continuerons point de ſuivre la Côte, ſans avoir recueilli ce qu'on trouve de plus clair & de plus

(59) Laet, lib. 16. cap. 20. & præcedent.

certain ſur l'intérieur du Breſil, que l'ordre ne permet point de laiſſer derriere nous. Reprenons à la premiere Capitainie, qui eſt celle de Saint Vincent. Correal, qui fit un ſéjour de cinq ans, dans les Terres Portugaiſes, depuis 1684 juſqu'en 1690, raconte qu'étant à Bahia ou la Baie de Tous les Saints, il fut emploïé avec diſtinction ſur quelques Barques qu'on envoïoit à Saint Vincent pour y porter des proviſions, ce qui lui donna occaſion, dit-il, de s'inſtruire aſſez particulierement de l'état de cette Province (60). Santos qui en eſt la Capitale, eſt une petite Ville maritime, qui lui parut très bien ſituée. Dans toutes les Indes Occidentales, il n'y a point de Port qui puiſſe être mieux fortifié, ni qui ſoit plus propre à contenir de gros Vaiſſeaux. La Colonie étoit alors compoſée de trois ou quatre cens Portugais, Metifs, mariés la plûpart à des Indiennes converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui poſſedent toutes les richeſſes du Païs. Ils ont un grand nombre d'Eſclaves & d'Indiens tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des Mines qui ſont entre Santos & Saint

DESCRIPT. DU BRESIL.

Ville de Santos décrite par Correal.

(60) Voïages de François Correal, Part. 2. chap. 9.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Paul. Ces riches Eccléſiaſtiques ſongent peu à l'inſtruction de leurs Sujets. Correal regarde les Habitans de Santos comme les plus ignorans de toutes les Indes. » Un d'entr'eux lui demanda » s'il y avoit des Indiens en Europe, » & ſi les Hommes y étoient faits comme au Breſil ? La converſation étant » tombée ſur la différente poſition du » Breſil & du Portugal, qui fait que » l'un de ces deux Païs a l'Eté lorſqu'on a l'Hiver dans l'autre, & qu'il » eſt nuit ici lorſqu'il eſt jour au Breſil, Correal ne put perſuader à perſonne qu'il parlât ſérieuſement. Son » embarras augmenta beaucoup, par » une indiſcrétion qui le fit parler des » Anglois, parmi leſquels il avoit ſervi. On lui demanda vingt fois s'il » n'étoit pas Hérétique; & ceux qui » l'avoient entendu, apporterent de » l'Eau-Benite, dont ils arroſerent le » lieu où il étoit avec eux.

Ignorance de ſes Habitans.

Il ne vit point la Ville de Saint Paul, qui eſt à plus de douze lieues de Santos dans les Terres, enfermée de tous côtés par des Montagnes inacceſſibles, & par la grande Forêt de Pernacabiaba; mais il fut bien informé de ce qu'il n'avoit ſû juſqu'alors que par des témoignages incertains. » C'eſt une eſpece de Ré-

République de Saint Paul.

» publique, compoſée, dans ſon ori-
» gine, d'un mélange d'Habitans ſans
» foi & ſans loi, que la néceſſité de ſe
» conſerver a forcés de prendre une
» forme de Gouvernement. Il s'y trou-
» ve des Fugitifs de tous les Ordres &
» de toutes les Nations; des Prêtres,
» des Religieux, des Soldats, des Ar-
» tiſans, des Portugais, des Eſpa-
» gnols, des Créoles, des Metifs, des
» *Caribocts*, qui ſont des Indiens nés
» d'un Braſilien & d'une Negreſſe, &
» des Mulâtres «. Elle ne conſiſtoit d'abord qu'en une centaine de Familles, qui pouvoient monter à trois ou quatre cens perſonnes, en y comprenant les Eſclaves & quelques Braſiliens des Cantons voiſins. Dans l'eſpace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix ou douze fois ce nombre. Les *Pauliſtes*, c'eſt le ſeul nom que l'Auteur leur donne, prennent la qualité de Peuple libre, & ne donnent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel du Quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond : on prétend qu'il monte à huit cens marcs. C'eſt la tyrannie des Gouverneurs, qui a donné naiſſance à cette petite Société. Elle eſt ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ſes Terres aux Etran-

DESCRIPT DU BRESIL.

Son origine

Ses Loix & ſes uſages.

DESCRIPT. DU BRESIL.

gers, s'ils ne ſe préſentent dans le deſſein de s'y établir. Alors on les aſſujettit à de longues épreuves; autant pour s'aſſurer qu'ils ne ſont pas des Eſpions & des Traîtres, que pour connoître à quoi ils peuvent être emploïés. Lorſqu'on ſe croit ſûr de leurs diſpoſitions, on leur fait faire de pénibles courſes, dans leſquelles ils ſont obligés d'enlever chacun deux Indiens, qu'ils doivent amener pour l'eſclavage, & qui ſont emploïés au travail des Mines ou de l'Agriculture. Si l'on ne ſoutient pas l'examen, ou ſi l'on eſt ſoupçonné de quelque perfidie, on eſt tué ſans pitié. La permiſſion de ſe retirer ne s'accorde pas plus aiſément à ceux qui ſe laſſent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient païer le tribut, ils font déclarer que le devoir & la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif eſt un ancien ſentiment de reſpect pour le Roi de Portugal. On aſſure qu'aïant quantité de Mines d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi eſt fort éloigné d'en être le Quint. Les Gouverneurs Portugais en ſont convaincus : mais comment forcer une Trouppe de Brigands, qui ſont environnés de rochers inacceſſibles, & qui ajoutent ſans ceſſe de nouvelles défen-

ſes aux paſſages qu'ils ne croient pas aſſez fortifiés par la Nature ? Ils ne marchent qu'en corps, armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire des Fuſils, mais il eſt certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Correal juge que reſpectant peu les Voïageurs qui s'écartent, & recevant quantité de Negres fugitifs, ils amaſſent des armes à feu par cette voie. Ils font des courſes de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des Terres, entre les Rivieres de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu l'audace de traverſer le Breſil. On a ſu que les Jéſuites du Paraguay avoient fait divers efforts pour s'introduire dans les Terres des Pauliſtes ; mais que ſoit par défiance de leurs vues, ou par indifférence pour la Religion, ces indociles Brigands s'étoient obſtinés à les rejetter (61).

DESCRIPT. DU BRESIL.

Il eſt heureux que le témoignage de Correal ſe trouve ici confirmé par celui des Miſſionnaires : mais quoique leurs récits ſe reſſemblent pour le fond, il y a d'autres lumieres à tirer des Obſervations du P. Loçano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint Vincent ſur le bord de la

Témoignage des Miſſionnaires.

(61) Correal, *ubi ſup.*

DESCRIPT. DU BRESIL.

Mer, avoient envoïé delà quelques Colonies dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célebres eſt celle de Saint Paul, qui fut bâtie dans un Canton, nommé Piratininga par les Naturels du Païs, d'où elle prit le ſurnom de Piratiningue. Peu de tems après ſa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avoit été envoïé au Breſil par Saint Ignace pour y être le premier Supérieur Provincial de ſa Compagnie, aïant jugé cette petite Ville avantageuſement placée, pour le deſſein d'y former une nombreuſe Egliſe de Braſiliens, qu'il ſe flattoit d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la Mer, y transfera le College de Saint Vincent. Comme il y étoit arrivé la veille du jour où l'on célebre la Converſion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Egliſe du nouveau College à cet Apôtre, dont le nom eſt devenu enſuite celui de la Ville.

Origine des Mamelus de l'Amérique Méridionale, & leurs ravages.

Ses Habitans ſe maintinrent quelque tems dans la piété; & les Indiens du Canton, protegés par les Jéſuites, qui les faiſoient traiter humainement, embraſſoient le Chriſtianiſme à l'envi: mais cette faveur dura peu, & la Colonie Portugaiſe de Saint Paul de Piratiningue, dont les Miſſionnaires

avoient eſpéré toute ſorte de ſecours, devint bientôt leur plus grand obſtacle. La premiere ſource du mal fut une autre Colonie, voiſine de Saint Paul, où le ſang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Braſiliens. Cet exemple fut contagieux pour Saint Paul ; & par degrés il ſortit, du mélange des deux Sangs, une génération perverſe, dont les deſordres furent pouſſés ſi loin, qu'ils firent donner à ces Metifs, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur reſſemblance avec ces anciens Brigands d'Egypte. DESCRIPT. DU BRESIL.

Les efforts des Gouverneurs, des Magiſtrats, & des Supérieurs Eccléſiaſtiques ne pûrent empêcher que la diſſolution ne devînt générale, & les Mamelus ſecouerent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des Bandits de diverſes Nations, Portugais, Eſpagnols, Italiens & Hollandois, qui fuïoient les pourſuites de la Juſtice des Hommes, & qui ne craignoient point celle du Ciel, s'établirent à Saint Paul. Quantité de Braſiliens vagabonds s'y raſſemblerent auſſi ; & le goût du brigandage s'étant bien-tôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immenſe étendue de Païs. Le plus court, ob-

DESCRIPT. DU BRESIL.

ſerve l'Auteur, eut été d'en purger la Terre ; & les deux Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, réunies alors ſur une même tête, y étoient également intéreſſées. Mais la Ville, ſituée ſur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être ſoumiſe que par la faim. Il falloit des Armées nombreuſes, que le Breſil n'étoit point en état de fournir ; ſans compter qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit en défendre les approches, & que pour les réduire il auroit fallu, entre les deux Nations, un concert qui ne s'y eſt jamais trouvé.

Ce qui paroît ſurprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du moins quelques meſures contre les Mamelus, c'eſt qu'ils n'avoient pas beſoin de ſortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On reſpire, à Saint Paul de Piratiningue, un air pur, ſous un Ciel toujours ſerein. Le climat, quoique par les vingt-quatre degrés de Latitude Auſtrale, eſt fort temperé. Toutes les Terres ſont fertiles & portent de très beau Froment. Les Cannes de Sucre y croiſſent en abondance, & les pâturages y ſont excellens. Ainſi l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage cette fureur qui leur a fait long-tems

DESCRIPT. DU BRESIL.

parcourir, avec des fatigues incroïables & de continuels dangers, de vaſtes Régions ſauvages, qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes (62). D'ailleurs rien n'étoit plus miſérable que la vie qu'ils menoient dans ces expéditions, qui duroient ſouvent pluſieurs années. Il y en périſſoit un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvoient leurs Femmes remariées. Enfin leur propre Païs auroit été bien-tôt ſans Habitans, ſi ceux qui ne revenoient point n'euſſent été remplacés par les Captifs qu'on ramenoit de ces longues courſes, ou par des Indiens avec qui la Ville étoit en Société.

Les Eſpagnols du Paraguay n'ont pas moins ſouffert de ces Ennemis publics, que les Narions Indiennes, qui ſe trouvoient expoſées à leurs incurſions. Mais l'Hiſtorien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avoient, dit-il, qu'à ſoutenir les Réductions, c'eſt-à-dire les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auroient jamais pû forcer cette barriere. L'intérêt les aveugla. Ils ne voïoient, dans ces nouvelles Egliſes, qu'une Digue op-

(62) Voïez l'Hiſtoire du Paraguay, par le P. de Charlevoix.

DESCRIPT. DU BRESIL.

posée à leur cupidité ; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer juſtement, qu'après la ruine de cette Frontiere. Cependant comme les Mamelus ne laiſſerent pas de trouver plus de réſiſtance qu'ils ne s'y étoient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruſe, dont ils emploïerent pluſieurs ſortes. Celle qui eut le plus de ſuccès, du moins pendant quelque tems, fut de marcher en petites Trouppes, dont les Commandans étoient vétus en Jéſuites, dans les lieux où ils ſavoient que ces zélés Miſſionnaires cherchoient à faire des Proſelytes ; ils commençoient par y planter des Croix ; ils faiſoient de petits préſens aux Indiens qu'ils rencontroient, ils donnoient des médicamens aux Malades, & ſachant la Langue *Guaranie*, qui eſt la plus commune dans cette contrée, ils alloient juſqu'à les preſſer d'embraſſer le Chriſtianiſme, dont ils leur donnoient une courte explication. Lorſque ces artifices avoient eu le pouvoir d'en raſſembler un grand nombre, ils leur propoſoient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La

Mamelus déguiſés en Jéſuites.

plûpart ſe laiſſoient conduire par ces Traîtres, qui levant enfin le maſque, commençoient par leur lier les mains, égorgeoient ceux qui leur faiſoient craindre quelque réſiſtance, & traînoient les autres à l'eſclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns, qui répandirent l'allarme; mais avant que cette infernale perfidie fut vérifiée, les Jéſuites en reſſentirent de triſtes effets, par les dangers auxquels ils furent expoſés dans leurs courſes Apoſtoliques, & ſurtout par la difficulté qu'ils trouverent long-tems à ſe faire ſuivre des Indiens. DESCRIPT. DU BRESIL.

Toute la nouvelle Hiſtoire du Paraguay eſt remplie des ſanglantes entrepriſes des Mamelus; & ce fut à l'occaſion d'un mal, qui croiſſoit de jour en jour, que les Jéſuites obtinrent enfin du Roi d'Eſpagne la permiſſion d'armer leurs Indiens. On ne me pardonneroit pas de ſupprimer un trait ſi curieux.

Ce n'étoit pas aſſez, dit le pieux Hiſtorien, d'avoir raſſemblé les nouveaux Chrétiens dans les Réductions, & de les y avoir mis même à couvert d'une ſurpriſe. Leurs Chefs repréſenterent au Supérieur des Miſſions, que tandis qu'il n'y auroit point d'égalité dans les

DESCRIPT. DU BRESIL.

armes, les précautions ne pourroient empêcher qu'ils ne ſuccombaſſent aux Mamelus. Les Miſſionnaires n'en étoient pas moins perſuadés qu'eux; mais on s'étoit fait une maxime d'Etat, en Eſpagne, de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les Indiens, & rien n'étoit plus ſage, en effet, pour les Indiens en commande, qui vivoient parmi les Eſpagnols, interreſſés à leur conſervation. On ne pouvoit compter ſur la fidélité de ces eſpeces d'Eſclaves, dont la ſoumiſſion étoit forcée, qu'autant qu'ils étoient dans l'impuiſſance de ſecouer le joug. Mais il n'en étoit pas de même des autres : leur ſoumiſſion étoit volontaire; & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en aïant fait connoître le prix, rien ne pouvoit les porter à la révolte, auſſi long-tems du moins qu'on n'entreprendroit point ſur leur liberté, que le Souverain s'étoit engagé à maintenir. D'ailleurs, ils étoient les ſeuls ſur leſquels on pût compter, pour la défenſe des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata contre les entrepriſes des Portugais & des Indiens du Breſil, qui n'ont détruit les Villes de Xeres, de Villarica & de Ciudad Real, ne ſe ſont ouvert un chemin au Pérou

par le Nord du Paraguay, & ne ſe ſont mis en poſſeſſion de pluſieurs belles Mines d'or, telles que *Montegroſſo* & *Guïaba*, que depuis qu'on leur a laiſſé ruiner les Réductions du Guayra. Il étoit fort ſurprenant que les Gouverneurs Eſpagnols, à qui l'on avoit fait pluſieurs fois ces repréſentations, y euſſent ſi peu d'égard : ils ſe laiſſoient prévenir par diverſes perſonnes qui n'avoient en vue que leurs intérêts propres, & qui les entendoient même très mal, en leur ſacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Dans les circonſtances préſentes, où ces fauſſes idées paroiſſoient bien établies, un Gouverneur, le mieux intentionné, n'auroit oſé prendre ſur lui d'autoriſer les armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens, & les Miſſionnaires oſoient encore moins le propoſer ; mais le P. de Montoya, un des principaux (63), devant faire le voïage de Madrid, on ne manqua point de mettre cet article dans ſes inſtructions. Il en fit l'ouverture au Conſeil Roïal des Indes. Comme il s'étoit attendu à ſe voir objecter, que ſi les Néophytes, une fois armés, ſe

(63) Voïez, ci-deſſus, les Voïages ſur la Riviere de la Plata.

DESCRIPT. DU BRESIL.

révoltoient contre les Eſpagnols, il ſeroit impoſſible de les réduire, puiſqu'on n'avoit pû les ſoumettre lorſqu'ils n'avoient pour armes que leurs fleches & leurs macanas; il alla au-devant de cette objection, en repréſentant que le deſſein des Miſſionnaires n'étoit point de laiſſer les armes à la diſcrétion de leurs Indiens; qu'ils comptoient de les garder eux-mêmes, avec toutes les munitions, & de ne les leur mettre en main que lorſqu'ils ſeroient menacés de quelque irruption de la part de leurs ennemis; de n'en garder même, dans les Réductions, que ce qui ſeroit néceſſaire pour ſe garantir d'une ſurpriſe, & de mettre tout le reſte en dépôt dans la Ville Eſpagnole de l'Aſſomption. Il ajouta que ces armes ſeroient achetées des aumônes qu'ils recevroient; qu'il n'en coûteroit pas un ſou à la Caiſſe roïale; & que pour apprendre aux Indiens à les manier, on feroit venir du Chili quelques Freres Jéſuites qui avoient ſervi dans les Trouppes.

Enfin la Cour goûta ces raiſons, & fut ſatisfaite des précautions dont on avoit eu ſoin de les appuïer. Tout fut accordé en 1639; & les Gouverneurs particuliers, comme le Vice-

roi, reçurent des ordres qui furent bien-tôt ſuivis de l'exécution. Quelques Eſpagnols ſe récrierent beaucoup ſur cette innovation : mais le Conſeil Roïal des Indes a tenu ferme, & les Rois Catholiques n'ont pas ceſſé d'approuver ſa déciſion. Dans ces derniers tems, Philippe V, jugeant les Miſſionnaires plus intéreſſés que perſonne à ne pas ſouffrir que leurs Indiens abuſent de leurs armes, s'eſt contenté, dans un Decret du 28 Décembre 1743, de recommander au Supérieur des Réductions d'emploïer tous ſes ſoins pour arrêter les abus dans leur ſource, & d'informer le Conſeil des moindres déſordres : mais comme il n'eſt jamais rien arrivé qui puiſſe juſtifier les défiances, la Cour d'Eſpagne a reconnu qu'il n'y avoit point d'établiſſement plus ſage. Depuis plus d'un ſiécle, non-ſeulement les Mamelus & leurs Alliés, n'ont pû entamer les Réductions chrétiennes, ni pénétrer impunément dans les Provinces où elles ſont établies, mais il s'eſt formé, parmi les Néophytes, une Milice qui fait la principale reſſource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne lui coûte pas plus que l'en-

DESCRIPT. DU BRESIL.

DESCRIPT. DU BRESIL.

tretien. On en a vu particulierement, des exemples, dans les différends de l'Eſpagne avec le Portugal, pour la fameuſe Colonie du Saint Sacrement (64).

En 1705, lorſque les Portugais ſe furent emparés de cette Colonie, le Sergent Major, Dom Baltazar Garcia de Ros, qui fut chargé d'en faire le Siege, & qui y rétablit les Eſpagnols, déclara, dans un Mémoire public, adreſſé au Roi, au Conſeil Roïal des Indes, au Viceroi du Pérou, à tous les Tribunaux de l'Amérique Eſpagnole, & aux Officiers des Troupes, qu'il avoit toute l'obligation du ſuccès aux Indiens des Réductions du Parana & de l'Uraguay, » qu'ils s'é-» toient chargés de tous les travaux, » juſqu'à porter, à force de bras, les

(64) Nous n'entrons point dans la derniere querelle, qui eſt d'une autre nature, & qui a beſoin d'éclairciſſemens, qu'on ne peut attendre que de l'avenir. Il paroît certain que les Réductions ont pris les armes contre l'Eſpagne même, à l'occaſion de l'accommodement des deux Cours pour cette Colonie, & que les Indiens ont été battus cette année (1756) par les Trouppes réunies de l'Eſpagne & du Portugal: mais quelque idée qu'on puiſſe prendre de cette guerre, il n'eſt pas moins vrai que, depuis cent vingt ans, les Réductions avoient été fort utiles à l'Eſpagne; ce qui porte à croire que l'affaire preſente ne s'éclaircira qu'à leur avantage. Nous avons déja remarqué que les dernieres Nouvelles font honneur à la conduite des Miſſionnaires.

» canons

» canons pour les batteries ; qu'ils » avoient toujours eu la tête des attaques, & qu'ils avoient eſſuïé, avec » la plus grande intrépidité, le feu de » la Place. Les Aſſiegés en eurent tant » d'effroi, que les voïant marcher pour » l'aſſaut, ils s'embarquerent ſur pluſieurs Navires, arrivés avec un ſecours qui n'eut pas le tems de débarquer, & laiſſerent dans la Place » toute leur artillerie & leurs munitions «. On ajoute, à l'honneur des mêmes Indiens, que lorſqu'ils furent congédiés, ils refuſerent généreuſement cent quatre-vingt mille piaſtres, que le Gouverneur leur offrit, & qui devoient leur revenir pour le tems de leur ſervice (65).

DESCRIPT. DU BRESIL.

(65) Nous ne dérobberons point au Lecteur, une autre peinture de ce Siege, qui ne leur eſt pas moins glorieuſe. » Un » Navire François étant » entré dans le Port de » Buenos-Aires, pendant » qu'on y faiſoit les préparatifs de cette expé» dition, le Capitaine » apprit que les Eſpa» gnols étoient ſans In» génieur, & s'offrit à » leur en ſervir. Son offre » fut acceptée. On lui » donna le Plan de la » Place qui devoit être » attaquée. Enſuite, s'é» tant informé quelles » étoient les Trouppes qui » devoient marcher, il » fut étonné que dans le » dénombrement qu'on » lui en fit, le Gouver» verneur parût faire » beaucoup de fond ſur » les Indiens des Miſſions » des Jéſuites, qui étoient » attendus au premier » jour. Que voulez-vous » faire, Monſieur, lui » dit-il, de ces Gens-là ? » Attendez, pour en ju» ger, répondit le Gou» verneur, que vous les

DESCRIPT. DU BRESIL.

Deſcription de la Province de Guayra.

La Province de Guayra, qu'on vient de nommer, touche au Breſil, du côté de l'Orient, eſt bordée au Nord par un Païs couvert & marécageux, qui eſt peu connu; au Midi, par l'Uruguay, & vers l'Oueſt par le Paraguay, quoique dans l'intervalle il ſe trouve pluſieurs Nations, la plûpart errantes. Elle eſt traverſée en largeur, & près de ſon milieu, par le Tropique du Capricorne. Son terroir eſt humide, ſon climat fort inégal, & communément mal-ſain; ſes Terres, à l'exception des Montagnes, ſont aſſez fertiles en lé-

» aïez vus dans l'action. » Peu de jours après, on » vint avertir que leur » premiere diviſion paroiſſoit. Le Gouverneur » invita le Capitaine François à monter à cheval » avec lui. Bien-tôt ils » apperçurent les braves » Néophytes, qui ſortoient deux à deux d'un » défilé, & qui ſe formoient en Bataillons » dans la Plaine, leurs » armes en bon état, & » ſuivis de quelques Pieces d'artillerie: l'ordre, » le ſilence, & la facilité » de leurs mouvemens, » cauſerent de la ſurpriſe » au François. Il voulut » parler en Eſpagnol à » ceux qui compoſoient » la premiere ligne; mais » ils ne lui répondirent » que par ces deux mots » *los Padres*, en lui montrant les Jéſuites qui les » ſuivoient. Il joignit un » de ces Miſſionnaires, » qui lui dit que les Indiens ne parloient point » d'autre Langue que la » leur; que ſi l'on avoit » quelque ordre à leur » donner, lui & les autres Jéſuites étoient là » pour leur ſervir d'Interpretes, & qu'on pouvoit compter ſur une » prompte & fidelle exécution. On leur aſſigna » le poſte qui étoit expoſé » au feu de la Place. Ils y » répondirent vivement, » & bientôt ils demanderent la permiſſion d'aller à l'aſſaut. On leur

gumes, en racines & diverſes autres Plantes qui demandent peu de culture. Le Païs eſt rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. Entre pluſieurs Rivieres qui l'arroſent, les plus conſidérables, après le Parana, ſont le *Paranapé*, qui en reçoit pluſieurs autres, & le *Guibay*, ſur lequel étoit bâti la Ville Eſpagnole qui portoit le nom de Villarica, aſſez proche du lieu où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de la même Province ſont tributaires. DESCRIPT. DU BRESIL.

A l'Oueſt de la Capitainie de Saint Vincent, vers les vingt-huit ou vingt-neuf degrés de Latitude Auſtrale, on Lac des Caracatas.

» dit que la breche n'étoit » pas encore aſſez grande: » ils répondirent que c'é- » toit leur affaire, & » qu'ils ne comptoient » pas moins de la forcer. » On leur permit de ſui- » vre leurs vues. Lorſ- » qu'ils commençoient à » ſe mettre en marche, » on leur tira, de la Pla- » ce, une volée de ca- » non, qu'ils eſſuïerent » ſans quitter leurs rangs. » La mouſqueterie, qui » leur tua auſſi beaucoup » de monde, n'eut pas » plus de force pour les » arrêter. Enfin l'intrépi- » dité, avec laquelle ils » ne ceſſoient point d'a- » vancer, effraïa les Por- » tugais & leur fit pren- » dre la fuite. Le Capitai- » ne François, d'après le- » quel on fait ce récit, » n'admira pas moins le » ſang froid des Miſſion- » naires, qui, n'aïant » que leur Breviaire à la » main, ne voïoient tom- » ber aucun de leurs Gens » ſans courir à lui, & » s'expoſer au feu le plus » vif, pour l'exhorter à » mourir chrétiennement. » Ils ne paroiſſoient pas » plus émus que s'ils euſ- » ſent été dans leur Egliſe. *Hiſtoire du Paraguay, liv.* 15. *pp.* 261 *& précédentes.*

DESCRIPT. DU BRESIL.

trouve un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur peu proportionnée & fort inégale. Dans les anciennes Cartes, il porte le nom des Caracaras; & dans les plus récentes, celui d'Ibera. Sa figure eſt irréguliere : il a, dans ſa partie Méridionale, deux Pointes qui avancent dans le Lac, & d'où ſortent deux petites Rivieres, dont l'une ſe décharge dans Rio de la Plata, & l'autre dans l'Uruguay; la premiere, ſous le nom de *Rio Mirinay*; la ſeconde, ſous celui de *Rio Corientes*. Un Miſſionnaire dit que ce Lac, ou, comme il s'exprime, le Marais des Caracaras, communique avec le Parana : mais on a fait obſerver, dans les Voïages ſur Rio de la Plata, qu'on donne ſouvent à ce Fleuve le nom de Parana, depuis ſa jonction avec le Paraguay, juſqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uruguay. Le Lac des Caracaras a des Iles flotantes, qui ſervent de retraite à des Sauvages de différentes Nations.

Montagnes de Tapé.

Derriere les premieres Capitainies du Breſil, mais à quinze journées de la Mer, regne pendant deux cens lieues, de l'Eſt à l'Oueſt, une chaîne de Montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uruguay. On y

trouve des Vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jéſuites du Paraguay y avoient établi quantité de Réductions, dont la plûpart ont été ruinées par les Mamelus.

DESCRIPT DU BRESIL.

On ne penſe point ici à donner les noms de tous les Païs & de tous les Peuples qui bordent le Breſil, dans une auſſi vaſte étendue que celle qu'on a repréſentée depuis Rio de la Plata juſqu'au Fleuve des Amazones. Outre que la plûpart n'ont jamais été bien connus, les tranſmigrations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confuſion dans les témoignages des Voïageurs & des Hiſtoriens. Ajoutons que les Réductions Chrétiennes, formées ordinairement ſous des noms modernes, & ſouvent ruinées par les Mamelus, ou transférées d'un lieu à l'autre, pour éviter leurs incurſions, ſont une autre ſource d'obſcurité (66). Mais il paroît que dans le Breſil même, les Portugais ont apporté plus de ſoin à connoître les premiers Habitans qu'ils y ont trouvés. Un Anglois, auſſi curieux, dans ſes

Différentes Nations qui habitent le Breſil.

(66) Delà vient, peut-être, que la nouvelle Hiſtoire du Paraguay n'eſt pas auſſi inſtructive qu'il ſeroit à deſirer, pour la connoiſſance Géographique du Païs. C'eſt un reproche qu'on lui a fait dans l'Année littéraire.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Voïages, de connoître les Hommes, que la ſituation des lieux, s'eſt fait auſſi, pendant pluſieurs années de ſéjour en différentes parties du Breſil, une étude d'obſerver les différentes races des Indiens : c'eſt Knivet, qu'on a déja cité. Enfin Laet, perſuadé que cette connoiſſance des noms certains eſt fort importante, pour démêler l'origine des Nations qu'on ne ceſſe point de découvrir dans l'intérieur du Continent, a pris la peine de recueillir ce qu'il a trouvé de mieux éclairci dans ces deux ſources. Nous ferons un court extrait du ſien.

Leur langue la plus commune.

Il commence par obſerver que les Indiens du Breſil ne parlent point la même Langue; que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parcequ'elle eſt celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des Terres. La plûpart des Portugais l'entendent. Elle eſt facile, abondante, & même aſſez agréable. Les Enfans Portugais, nés ou élevés dans le Païs, ne la ſavent pas moins parfaitement que les Habitans naturels, ſurtout dans la Capitainie de Saint Vincent; & les Jéſuites n'en emploient pas d'autre avec ces Peuples, qui

ſont d'ailleurs les plus humains de tous les Barbares. C'eſt avec leur ſecours que les Portugais ont ſoumis les autres Nations, & qu'ils ont chaſſé, ou détruit, celles qui ont entrepris de leur réſiſter. DESCRIPT. DU BRESIL.

On donne le premier rang, entre tous les Peuples du Breſil, aux *Petiguares*, qui habitent les environs du Fleuve de Paraiba, à la diſtance d'environ trente lieues de Fernambuc, & qui ont dans leurs terres le plus précieux bois de teinture. Une Relation anonyme, mais qui paſſe pour l'Ouvrage d'un Jéſuite Portugais, leur attribue beaucoup d'affection pour les François, avec leſquels ils s'allierent même par des Traités & des Mariages, juſqu'à l'année 1584, que les Portugais s'établirent dans la Capitainie de Paraiba, ſous la conduite de Diego de *Flores* & de *Fructuoſo Baroſa*. Une grande partie de cette Nation conſerve encore le ſouvenir de ſes anciens Alliés, qui leur fait déteſter ſes derniers Maîtres, & qui les diſpoſe toujours à prendre parti contr'eux, comme les Hollandois l'ont éprouvé. Recherches des Portugais. Petiguares.

Ils avoient pour voiſins la Nation des *Viatans*, autrefois nombreuſe, Viatans.

DESCRIPT. DU BRESIL.

mais aujourd'hui preſque entierement détruite. Les Portugais, aïant reconnu qu'elle étoit fort unie avec celle des Petiguares, emploïerent l'artifice pour les diviſer; & lorſqu'ils furent parvenus à les mettre en guerre, ils donnerent à leurs propres Alliés la permiſſion de manger les Viatans, dont une partie fut cruellement dévorée. Enſuite il ſe ſaiſirent facilement du reſte, qu'ils vendirent pour l'eſclavage, ou qu'ils forcerent de les ſervir eux-mêmes à Fernambuc, où la plûpart périrent de miſere.

Tupinabes.

Depuis Rio Real juſqu'à l'extrémité de la Capitainie d'Ilheos, on trouve la grande Nation des *Tupinabes* (67), qui s'eſt diviſée en un grand nombre de branches, entre leſquelles il y a peu d'union. Ceux, qui ont leur établiſſement vers la Baie de Tous les Saints, ſont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camanu.

Caetas.

Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du Fleuve de Saint François, & portoient une haine mortelle aux Indiens les plus voiſins de Fernambuc.

(67) Apparemment ceux qui ont été nommés Topinamboux, & que leur diſperſion fait rencontrer de toutes parts.

Entre la Capitainie d'Ilheos & celle de Spiritu Santo, on trouve les *Tupinaques*, partis anciennement des environs de Fernambuc, pour s'établir sur cette Côte, où leur Colonie devint très nombreuse; mais elle est aujourd'hui fort diminuée. De tous les Barbares, ils passent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs, pour les plus vindicatifs, & les plus livrés à la polygamie. Cependant ceux qui embrassent le Christianisme y demeurent constamment attachés. DESCRIPT. DU BRESIL. Tupinaques.

Les Tupiques, qui descendent des Tupinaques, habitent l'intérieur du Païs, depuis la Capitainie de Saint Vincent jusqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation considérable, mais la persécution des Portugais, qui les enlevoient pour l'esclavage, a fait chercher d'autres retraites au plus grand nombre. Ils ont pour voisins les *Apigapitangas*, les *Mariapigtantas*, & les *Guaracas*. Cette derniere Nation, qui se nomme aussi les *Patas*, porte une haine mortelle aux Tupinaques. Tupiques.

Les Tummimives habitent les environs de la Ville de Spiritu Santo, & ne haïssent pas moins les Tupinaques : mais il n'en reste au- Tummimives.

DESCRIPT. DU BRESIL.

jourd'hui qu'un très petit nombre.

Tamvias.

Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités pas les Tamvias ; mais les Portugais, en s'y établiſſant, ont preſqu'entierement détruit cette Nation. Ses reſtes ſe ſont retirés dans le Continent, où ils portent aujourd'hui le nom d'*Ararapas*.

Caroës.

Tout le rivage, dans un eſpace d'environ quatre-vingts lieues, entre la Capitainie de Saint Vincent, & l'embouchure de Rio de la Plata, eſt occupé par les *Caroës*, Nation extrêmement nombreuſe, & mortelle ennemie des Tupinaques.

Tapuyas, & leurs différentes branches.

On trouve, de part & d'autre, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établiſſemens. Celle qui ſe nomme les Guaymuras eſt voiſine des Tupinaques, à ſept ou huit lieues de la Mer, & s'eſt fort étendue dans l'intérieur des Terres. Les Indiens de cette Nation ſont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité ſurprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connoît point de Villages, ou d'autres Habitations régulieres. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent appro-

cher. Leurs alimens ſont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force ſingulieres, & des maſſues, armées de pierre, dont ils écraſent la tête à leurs Ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres Habitans du Breſil, ſans en excepter les Portugais.

DESCRIPT. DU BRESIL.

On compte entre les branches des Tapuyas, toutes les Nations ſuivantes: les *Tucanucos*, qui habitent les Plaines de Caatinga, vers Rio grande, derriere la Capitainie de Porto Seguro; les *Nacios*, établis près d'Aquitigpé; plus loin, les *Oquigtaiaubas*, & les *Pahis*, qui ſe couvrent le corps d'un tunique de chanvre ſans manches, & qui ont une Langue particuliere; enſuite les *Axos*, les *Aquitigpas*, & les *Laratios*; ſur la même ligne, les *Mandevis*, les *Macutuos* & les *Naporas*, qui exercent l'agriculture; les *Cuxaras* & les *Nuhinuos*, qui habitent de grandes Plaines intérieures. Aſſez proche de la Baie de Tous les Saints, on trouve les *Guayavas*, qui ont leur propre Langue; & dans le même quartier, les *Taicuivios* & les *Corivios*, qui ont des habitations fixes. Ces trois Peu-

DESCRIPT. DU BRESIL.

ples ſont liés aux Portugais par d'anciens Traités. Les *Pigruvrès* ont auſſi des habitations régulieres. Les *Obacatiarès* occupent les Iles du Fleuve Saint François. Les *Anhelimès*, les *Aracuitos* & les *Caiviarès* habitent dans des cavernes & des loges ſoûterraines. Les *Canucuiarès* ont les mammelles pendantes juſqu'aux cuiſſes, & ſont obligés de ſe les lier dans leurs courſes (68). Les *Jobioras-Apuyarès* ſont un Peuple errant, qui n'a pour armes que des bâtons brûlés par le bout. Dans une multitude d'Antropophages, les *Cumpehas* ſont preſque les ſeuls qui ne mangent point de chair humaine: mais, errans comme les autres, ils coupent la tête à leurs Ennemis, & la portent ſuſpendue à leur côté. Les *Guayos* ont leurs domiciles: ils ſont redoutables par l'art qu'ils ont d'empoiſonner leurs fleches. Les *Cincès*, les *Pahaivès*, les *Jaicuives*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jaracuyès*, les *Tapecuvès*, les *Anacuès*, les *Piracuès*, les *Taraguargas*, les *Pahacuvès*, les *Parapotes*, les *Caracibois*, les *Caracuivès*, les *Maimimis*, ſont des Alliés ou des Deſcendans des Guaymurès, quoiqu'ils parlent une

(68) On ne parle apparemment que de leurs Femmes.

Langue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigtas* & les *Guipas* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Gruigravibas* & les *Augararis* n'étoient pas éloignés du rivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo.

Les *Amixocoros* & les *Carajas* poſſedent encore le Païs intérieur, au Nord de la Capitainie de Saint Vincent. Vers Aquirigpé, on trouve les Apetupas, les Caraguatayras, les Aquihiras, & les Tapiguiris, Peuple ſi petit, quoique robuſte, que les Portugais lui donnent le nom de Pygmées; les Quinciguis, qui ſont excellens Cavaliers, les Quajeras & les Anaguigis.

Les *Guaitacas* habitent la Côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le Fleuve Janeiro. Ils aiment le grand air, & fuient les Bois. Jamais on ne les trouve dans leurs Cabanes, que dans le tems du ſommeil. Les Ighigranupanis, étroitement alliés avec les Guaimures, & leurs Aſſociés ordinaires dans leurs excurſions, jettent la terreur par l'uſage qu'ils ont de faire un grand bruit avec des bâtons de bois ſonore, qu'ils battent l'un contre l'autre. Les *Quirigujas*, chaſſés par les To-

DESCRIPT. DU BRESIL.

pinamboux des lieux qu'ils occupoient ſur la Baie de Tous les Saints, dont ils étoient les principaux Habitans, & qui tiroient d'eux le nom de *Quirimures*, ont choiſi leur retraite vers le Sud. Les *Maribucos* habitent près Rio Grande; les *Cataguas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo; les *Tapuxenquis* & les *Amacaxis*, Ennemis des Tupinaques, vers Saint Vincent, dans l'intérieur des Terres, & dans la même Contrée, les *Noncas*, les *Apuys*, les *Panaguiris*, les *Bigrargis*, les *Pyrivis*, les *Anciuvis*, & les *Guaracativis*.

Ainſi l'on ne compte pas moins de ſoixante-ſeize Sociétés de Tapuyas, dont la plûpart ne parlent plus la même Langue. Peuples féroces, indomptés, qui ſont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint François, ou qui ſont voiſins des Colonies Portugaiſes (69).

Recherches de Knivet.

Knivet nomme quelques autres Nations. Les *Petivarès*, auxquels il fait

Petivarès, & leurs uſages.

habiter un très grand Païs, dans la partie Septentrionale du Breſil, ſont, dit-

(69) *Laet*, Deſcription des Indes Occidentales, l. 14. c. 3.

DESCRIPT. DU BRESIL.

il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces, ils reçoivent aſſez civilement les Etrangers, & ne laiſſent pas d'être fort braves à la guerre. Leur ſtature eſt médiocre. On leur perce les levres dans l'enfance, avec une pointe de corne de Chevre ; & lorſqu'ils ſont ſortis de cet âge, ils y portent de petites pierres vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils mépriſent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune Religion. Ils prennent autant de Femmes qu'ils en peuvent nourrir ; mais ils ne permettent aux Femmes que le Commerce d'un ſeul Homme. En guerre, elles portent dans des paniers, ſur leur dos, les proviſions de vivres, qui ſont des racines, de la venaiſon & de la volaille. Pendant leur groſſeſſe, le Mari ne tue aucun Animal Femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en reſſentiroit. Lorſqu'elles ſont délivrées, il ſe met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ſes Voiſins. Dans leurs courſes par des Païs déſerts, où ils craignent de voir manquer leurs proviſions, ils portent une grande quantité de Tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en

DESCRIPT. DU BRESIL.

laiſſant diſtiller leur ſalive par le trou qu'ils ont aux levres. Leur humanité pour les Etrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs Ennemis, pour en devorer la chair. Ils habitent de grandes Bourgades ; & chacun a ſon champ diſtingué, qu'il cultive ſoigneuſement.

Moroquitès.

Le même Voïageur place ſur la Côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de Tous les Saints, les *Moriquitès*, race de Tapuyas, dont les Femmes, quoique d'une figure agréable, ſont fort belliqueuſes. Cette Nation paſſe la vie dans des Forêts, comme les Bêtes ſauvages, & s'étend juſqu'au Fleuve Saint François. Rarement elle attaque ſes Ennemis à force ouverte ; elle emploie les embuſcades & la ruſe, avec d'autant plus de ſuccès, qu'elle eſt d'une vîteſſe extrême à la courſe. Elle dévore auſſi ſes Captifs.

Tomomymis, & leurs Vi les.

Knivet remarque, ſur les Topinamboux qui habitent la Baie de Tous les Saints, qu'ils ont les mêmes uſages & les mêmes ornemens que les Petivarès ; qu'ils parlent la même Langue, & que leurs Femmes paſſent pour belles ; mais qu'ils different de tous les autres Indiens par l'uſage qu'ils ont de laiſſer croître leur barbe.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Siege de Morogegés, où Knivet assista.

Dans la Capitainie de Spiritu Santo, Knivet compte une Nation très féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit souvent la guerre au Service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommées Morogegés; car il croit pouvoir donner le nom de Villes à leurs Habitations, qui sont en grand nombre sur le Fleuve de Paraiba. Elles sont revêtues, en dehors, d'une enceinte de grosses pierres, disposées en maniere de Palissades; & par derriere, d'un mur de Cailloux. Les toits des Maisons sont d'écorce d'arbres, & les murailles d'un mélange de solives & de terre, dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs fleches. » Notre Armée, raconte Knivet, étoit » composée, pour ce Siége, de cinq » cens Portugais & de trois mille Indiens Alliés : cependant les Tomomymis firent des sorties si violentes, » qu'ils nous obligerent de nous retrancher nous-mêmes & de faire demander du secours à Spiritu Santo. » Ces Barbares se montroient audacieusement sur leurs murs, ornés » de plumes, & le corps teint de rouge; ils se mettoient sur la tête une » sorte de petite roue combustible, à » laquelle ils mettoient le feu; & la

DESCRIPT. DU BRESIL.

» faiſant tourner dans cette ſituation ;
» ils nous crioient de toute leurs for-
» ces, *Lovaé eyavé pomoubana*, c'eſt-
» à-dire, vous ſerez brûlés de même.
» Mais, à l'arrivée de nos Auxiliaires,
» ils commencerent à ſe retirer furti-
» vement ; & les Portugais ne s'en
» furent pas plutôt apperçus, que ſe
» couvrant de claies de Cannes, à l'é-
» preuve des fleches, ils ſe précipite-
» rent vers le mur, qu'ils ne renver-
» ſerent pas ſans peine, & pénétrerent
» dans la Ville. Ils y perdirent plu-
» ſieurs Soldats ; mais faiſant main-
» baſſe ſur les Barbares, ils en tuerent
» ou prirent environ ſeize mille. En-
» ſuite ils ſe rendirent maîtres de quel-
» ques autres Villes de moindre gran-
» deur, dont les Habitans éprouverent
» le même ſort, & tout le Païs fut ra-
» vagé. Delà nous deſcendîmes, par le
» Fleuve de Paraiba, juſqu'à la Ville
» de Morou ; & traverſant la Monta-
» gne que les Braſiliens nomment *Pa-*
» *rapiaguena*, nous arrivâmes à la vue
» de *Tupa Boyera*, voiſine de Rio
» Janeiro, & nommée *Organa* par les
« Portugais, d'où nous n'eûmes que le
» Fleuve *Maccein* à deſcendre, juſ-
» qu'à la Ville de Saint Sebaſtien, où
» l'Armée fut congédiée.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Ovaitaguaſes, Habitans du Cap Frio.

Les Ovaitaguaſes habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Indiens. Le Païs eſt humide & bourbeux. Ces Indiens, de beaucoup plus haute taille que les Guaymures, laiſſent croître leurs cheveux. Ils ont accoutumé leurs Femmes à faire la guerre. Leurs lits ne ſont point des Hamacs, comme chez les autres Nations; ils couchent à terre ſur un peu de mouſſe, devant leur Foïer. Ils ne ſont en paix avec perſonne, & leurs plus cruels Ennemis ſont leurs Voiſins.

Ouaiyanaſſés.

L'Ile Grande, ſituée à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janeiro, eſt habitée par les Ouaiyanaſſés, qui ont la taille fort courte; le ventre fort gros, & qui ne ſe piquent point de force ni de courage. Leurs Femmes ont le viſage aſſez beau, & le reſte du corps très difforme, quelque ſoin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux ſexes ſont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonſure ſur la tête, en forme de couronne. Leur principale habitation ſe nomme *Jaouaripipo*.

Knivet obſerve, ſur les Tupinaques de la Capitainie de Saint Vin-

DESCRIPT. DU BRESIL.

cent, qu'ils égorgent leurs Captifs avec beaucoup d'appareil, & qu'ils danſent pendant trois jours à cette barbare cérémonie.

Poriés.

Les *Poriés*, qui demeurent aſſez loin de la Mer, reſſemblent beaucoup aux Ouaiyanaſſes par la taille & les uſages; mais ils vivent de fruits. Les Hommes ſe couvrent le corps, tandis que leurs Femmes vont nues, & ſe peignent de diverſes couleurs. Cette Nation cultive la Paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ſes voiſins. Elle ne mange point de chair humaine, lorſqu'elle trouve d'autres alimens. Ses Lits ſont une eſpece de Hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils ſuſpendent aux arbres mêmes, & dans leſquels ils ſe garantiſſent des injures de l'air par de petits toîts de branches & de feuilles entrelaſſées. Ils n'ont point d'autre Habitation. On croit que cet uſage vient de la multitude de Lions & de Léopards qu'ils ont dans leur Païs, & dont ils ne peuvent ſe défendre autrement. Leurs ſeules richeſſes ſont un Baume qui découle de leurs Arbres, & qu'ils donnent en échange, aux Portugais, pour des Couteaux & des Peignes.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Les Molopaques occupent une vaſte Contrée, au-delà du Fleuve Paraiba. On les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation eſt du petit nombre de celles qui laiſſent croître leur barbe, & qui ſe couvrent aſſez décemment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui bleſſe l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de ſolives, dont les intervalles ſont remplis de terre. Chaque Famille habite une Cabane ſéparée. Ils reconnoiſſent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'eſt diſtingué d'ailleurs que par le privilége de pouvoir ſe donner plus d'une Femme. Leurs Terres contiennent des Mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les torrens & les Ruiſſeaux, ſurtout au pié des Montagnes, entre leſquelles on vante les richeſſes de celle qu'ils nomment *Etepérangé*. Il ne manque, ſuivant l'Auteur, à cet heureux Peuple, que les lumieres de la Religion. Leurs Femmes ſont belles, ſages, ſpirituelles, & ne ſouffrent jamais de badinage indécent. Elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les plus

Molopaques.

DESCRIPT. DU BRESIL.

curieuſes Femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures reglées pour les repas. Elle aime la propreté. Enfin les mœurs & les uſages n'y reſſentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopaques n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Motayes.

Les *Motayes*, qui ſont leurs voiſins, ont la taille courte, & vont nus. Ils ne laiſſent pendre leurs cheveux que juſqu'aux oreilles, & ne ſouffrent point un poil dans toutes les autres parties du corps, ſans excepter les ſourcils. Le voiſinage des Molopaques n'empêche point qu'il n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les Lopis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les Montagnes, où ils ſe nourriſſent de fruits. Leur Païs eſt fort riche en métaux & en pierres précieuſes ; mais l'accès en eſt ſi difficile, la Nation ſi nombreuſe & ſi féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On paſſe delà chez les *Ouayanaouaſſonés*, gens ſimples & groſſiers, bien faits, d'une figure agréable, mais ſi pareſſeux, qu'ils paſſent tout le jour à dormir dans leurs Cabanes, pendant

que leurs Femmes s'emploient à leur procurer des vivres. DESCRIPT. DU BRESIL.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples, mais ſi éloignés du Breſil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ſes Provinces.

On a dû remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Braſiliens. Ils ne connoiſſent aucune ſorte de Divinité, ils n'adorent rien; & leur Langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la Création du Monde. Ils ont ſeulement quelques Hiſtoires confuſes d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre Humain, à la réſerve d'un Frere & d'une Sœur, qui recommencerent à peupler le Monde. Cependant ils attachent quelque idée de puiſſance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan;* puiſque non-ſeulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la ſcience de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'eſprit que cette vie puiſſe être ſuivie d'une autre, & par conſéquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le Ciel & l'Enfer; mais ils ne laiſſent pas Religion des Peuples du Breſil.

DE SCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

de croire qu'il reſte quelque choſe d'eux après leur mort, puiſqu'on leur entend dire que pluſieurs d'entr'eux ont été changés en Démons, & s'amuſent à danſer continuellement dans des Campagnes agréables & plantées de toutes ſortes d'arbres.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adreſſent gueres que pour obtenir la ſanté dans leurs maladies. Cependant ces Impoſteurs trouvent le moïen de leur en impoſer par des preſtiges, ou plutôt par des mouvemens & des geſticulations extraordinaires. Ils y joignent des promeſſes & des prédictions, qui produiſent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le ſimple effet de l'eſpérance ou de la crainte : mais dans ces occaſions, le Devin riſque beaucoup ; car lorſqu'on s'apperçoit de l'impoſture, il eſt maſſacré par ceux qu'il a voulu tromper.

Leurs Mariages.

En général, les Braſiliens ont pluſieurs Femmes, & les quittent auſſi facilement qu'ils les prennent. Cependant les Hommes ne peuvent ſe marier ſans avoir pris ou tué quelque Ennemi de leur Nation, & les jeunes Filles doivent attendre les premieres marques de l'état nubile. Juſqu'à ce tems, l'uſage

âge des liqueurs fortes leur eſt in-
lit.

DESCRIPT. DU BRESIL.

.ery, qui de tous les Voïageurs s'eſt
)lus étendu ſur le caractere & les
urs des Braſiliens, l'a fait malheu-
ement avec tant de confuſion, que
s le mélange d'exemples, de réfle-
ıs, de comparaiſons & de cita-
s étrangeres, dont il orne moins
ıarration qu'il ne l'obſcurcit, il
pas aiſé de ſuivre le fil du ſu-
ni de le ramener à la méthode
n s'eſt impoſée dans les extraits
ette nature. Cependant, c'eſt de
ſource bourbeuſe qu'il faut tirer
ıi ne ſe trouve point dans les au-
, ou ce que les autres mêmes en
emprunté.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Lery copié par les autres Voïageurs.

'emierement, dans la ſubdiviſion
fait de tous les Habitans natu-
du Breſil, il ne nomme que les
ajas, les *Ouëtacas*, les *Maguhés*,
apuies, & les Toupinamboux,
écrit *Tonoupinambaoulis* : mais
ı'ignore point combien tous les
: Indiens ſont altérés par les diffé-
s prononciations de l'Europe. En
'al, ſuivant Lery (70), tous les
iens mangent les Ennemis qu'ils
en guerre. Ils vont nus, & ſe

Ses obſervations ſur les Braſiliens.

(70) Hiſtoire d'un Voïage, &c. Chapitre VIII.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

frottent le corps d'une liqueur noire. Les Hommes portent leurs cheveux en couronne, comme les Prêtres, & ſe percent la levre inférieure, où ils mettent une pierre, qui eſt une eſpece de jaſpe vert; ce qui les rend ſi difformes, qu'ils paroiſſent avoir deux bouches. Les Femmes laiſſent croître leurs cheveux, & ne ſe percent point les levres; mais elles ont, aux oreilles, une ouverture où l'on paſſeroit le doigt entier, & qui ſert à ſoutenir un mêlange d'oſſelets blancs & de pierres, qui leur pend ſur les épaules.

Les Ouetacas ſont ſans ceſſe en guerre avec leurs Voiſins, & ne reçoivent pas même d'Etrangers, chez eux, pour le Commerce. Lorſqu'ils ne ſe croient pas les plus forts, ils fuient d'une viteſſe que l'Auteur compare à celle des Cerfs. Leur air ſale & dégoûtant, leur regard farouche, & leur phyſionomie beſtiale, les rendent une des plus odieuſes Nations de l'Univers. D'ailleurs ils ſont diſtingués des autres Braſiliens par leur chevelure, qu'ils laiſſent pendre juſqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle ſur le front. Leur langage ne reſſemble pas non plus à celui de leurs plus proches Voiſins. C'eſt l'extrême barbarie de ces Indiens,

qui n'a point encore permis de les engager dans un Commerce reglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer, par la crainte, un appétit déſordonné qui ſe réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges ſe font à la diſtance de cent pas; c'eſt-à-dire que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné les Marchandiſes qui ſont l'objet du Commerce. On ſe les montre de loin, ſans prononcer un ſeul mot, & chacun laiſſe ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'obſerve d'aſſez bonne foi. Mais il paroît que la défiance eſt mutuelle, & que ſi les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'eſclavage.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

A la réſerve de quelques Nations peu nombreuſes, que leur petiteſſe fait nommer Pigmées, ſans qu'on puiſſe trouver la raiſon de cette ſingularité dans un même climat, la taille commune des Braſiliens reſſemble à la nôtre; mais ils ſont plus robuſtes & moins ſujets que les Européens aux maladies. On ne voit gueres entr'eux, de Paralytiques, de Boiteux, d'Aveugles, ni d'Eſtropiés d'aucun membre. Il n'eſt pas rare de les voir vivre juſ-

Pigmées.

Bonne conſtitution des Braſiliens.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

qu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent preſque jamais gris. Leur humeur eſt toujours gaie, comme leurs Campagnes ſont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'eſt pas noir, ni même plus brun que celui des Eſpagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de Fête ou de réjouiſſance, Hommes, Femmes, Enfans, ils ſont toujours expoſés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'eſt que depuis l'établiſſement des Portugais, qu'ils ont commencé à ſe ceindre uniquement le milieu du corps; & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou raïée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des Sonnettes lorſqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endoſſent même alors une eſpece de manteau; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande ſatisfaction eſt d'être nus.

Leur parure.

Ils ne peuvent ſouffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciſeaux & les pincettes, qui leur ſervent à s'en défaire, ſont un des plus grands objets du Commerce. Ce qu'on a dit de l'uſage qu'ils ont de ſe percer la levre inférieure, eſt vrai

dès l'enfance ; mais dans cet âge tendre, ils ſe contentent d'y porter un petit os, blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y paſſent une pierre, qui eſt ſouvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir ſans aucune ſorte de lien. Quelques-uns s'en enchaſſent juſques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat ; & le premier ſoin des Peres, à la naiſſance des Enfans, eſt de leur rendre cet important ſervice : la couleur noire, dont ils ſe peignent tout le corps, à l'exception du viſage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de diverſes couleurs ; mais leurs jambes & leurs cuiſſes conſervent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque diſtance, l'air de culottes noires, abbatues ſur leurs talons. Ils portent, au cou, des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croiſſant, enfilés par le haut dans un ruban de coton ; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois ſucceder de petites boules d'un bois noir, fort luiſant, dont ils font une autre eſpece de collier. Comme ils ont quantité de Poulets, dont la race leur eſt venue d'Europe, ils en

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

choiſiſſent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parſemer le corps avec une gomme fort viſqueuſe. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes ſolemnelles, ils s'appliquent, avec de la cire, ſur le front & ſur les joues, de petites plumes d'un Oiſeau noir qu'ils nomment *Tucan* (71). Pour les Feſtins de chair humaine, qui ſont leurs plus grandes réjouiſſances, ils ſe font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelaſſées ou tiſſues avec tant d'art, qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs maſſues, qui ſont de ce bois dur & rouge, que nous nommons Bois de Breſil, ſont revêtues auſſi de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'Autruches, » dont » ils accommodent, dit Lery, tous les

(71) Lery croit trouver dans ces uſages barbares l'origine de quelques modes Françoiſes de ſon tems. » Outre la couronne ſur le devant & cheveux pendans ſur le derriere, ils lient & arrangent des plumes d'aîles d'oiſeaux, deſquelles ils font des frontaux, aſſez reſſemblans, quant à la façon, aux cheveux vrais » ou faux, qu'on appelle » *Raquettes* ou *Ratepenades*, dont les Dames » & Demoiſelles de France, & d'autres Païs de » deça, depuis quelque » tems ſe ſont ſi bien accommodées, & diroit-on qu'elles ont eu cette » invention des Sauvages, leſquels appellent » cet engin. *Yampenambi. Ubi ſup. p.* 116.

» tuïaux ſerrés d'un côté, & le reſte
» qui s'éparpille en rond, en forme
» d'un petit Pavillon, ou d'une roſe;
» ce qui forme un grand pannache,
» qu'ils appellent *Araroya*, lequel
» étant lié ſur leurs reins avec une
» corde de coton, l'étroit vers la chair
» & le large en dehors, vous diriez
» qu'ils portent une mue à tenir les
» Poulets «. S'ils veulent danſer, ils prennent des fruits, qu'ils nomment *Ahouai*, de la groſſeur des Châtaignes; ils les creuſent, les rempliſſent de petites pierres, & ſe les attachent aux jambes. Dans les mains, ils ont des Calebaſſes creuſes, & remplies auſſi de pierres, ou un bâton d'un pié de longueur, auquel ces Calebaſſes ſont attachées.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

A l'égard des Femmes, c'eſt dans les termes du Voïageur qu'il faut prendre une juſte idée de leur parure (72).

(72) Il faut bien voir, dit il, ſi leurs Femmes & Filles, leſquelles ils nomment *Quoniam*, &, depuis que les Portugais ont fréquenté par delà, en quelques endroits *Macia*, ſont mieux parées & attifées. Premierement, outre ce qu'on a dit, qu'elles vont ordinairement toutes nues, auſſi-bien que les Hommes, encore ont-elles cela de commun avec eux, de s'arracher tout le poil qui croît ſur elles, juſqu'aux paupieres & aux ſourcils des yeux. Vrai eſt que pour les cheveux elles ne les imitent pas; car au lieu qu'eux les tondent ſur le devant & rognent

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Nourriture des Brasiliens.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*Aipy* & le Manioc. Ces Plantes se cultivent, & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi pié & de la

sur le derriere, elles, au contraire, non-seulement les laissent devenir longs, mais aussi, comme les Femmes de par deçà, les peignent & lavent fort soigneusement, les séparent également en deux, les trousſent quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge, & les laissent pendre sur les épaules, comme font celles de Neufchâtel & autres que j'ai vues en quelques endroits des Suisses : toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au surplus elles ne se font point fendre les levres ni les joues, & par conséquent ne portent point de pierreries au visage : mais quant aux oreilles, elles les ont outrageusement percées, & les pendans qu'elles y mettent, faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une moïenne chandelle de suif, cela leur battant sur les épaules, même jusques sur la poitrine, il semble, à les voir un peu de loin, que ce soient oreilles de limiers, qui leur pendent de côté & d'autre. Touchant le visage, voici la façon dont elles se l'accoûtrent : la Voisine, ou Compagne, avec un petit pinceau à la main, aïant commencé un petit rond, droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoïant tout autour en rouleau & forme de limaçon, non-seulement continuera jusqu'à ce qu'avec des couleurs, bleue, jaune & rouge, elle lui ait bigarré toute la face, mais aussi, à la place des paupieres & sourcils arrachés, elle baille le coup de pinceau. Au reste elles font de grands bracelets, de plusieurs pieces d'os blancs, coupés & taillés en maniere de grosses écailles de poisson, lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre, avec de la cire & gomme mêlée parmi, qu'il n'est possible de mieux. Cela, long d'environ un pié & demi, ne se peut mieux comparer

groſſeur du bras. On les fait ſécher au feu ſur des claies ; & les ratiſſant avec des pierres aiguiſées, on en fait une farine, dont l'odeur tire ſur celle de l'Amidon. Cette farine ſe cuit dans de grands pots, avec le ſoin de la re-

qu'aux braſſarts, de quoi on joue au ballon par deçà. Elles portent auſſi de ces colliers blancs, nommés *Boure* en leur langage, non pas au cou comme les hommes, mais entortillés à l'entour des bras : & voilà pour quel uſage elles trouvent ſi jolis les petits boutons de verre jaunes, bleus, verds, & d'autres couleurs qu'on leur porte enfilés, pour trafiquer par-delà. Soit que nous allaſſions en leurs Villages, ou qu'elles vinſſent à notre Fort, elles vouloient en avoir de nous, en nous préſentant des fruits ou autres choſes du Païs, avec la façon de parler pleine de flatterie, dont elles uſent ordinairement, nous rompant la tête, & étoient inceſſamment après nous, diſant : *Mair, deagatorem amabé maroubi*, c'eſt-à-dire, » François, tu es bon ; » donne-moi de tes bou» tons de verre «. Elles faiſoient de même pour tirer de nous des peignes, qu'elles nomment *Guap*, ou *Kuap*, des mirois, qu'elles appellent *Aroua*, & tout ce dont elles avoient envie.

Mais entre les choſes doublement étranges & vraiment émerveillables que j'ai obſervées en ces Femmes, c'eſt qu'elles ne ſe peinturent pas ſi ſouvent le corps, les bras, les cuiſſes & les jambes, que les Hommes, même qu'elles ne ſe couvrent, ni de plumaſſeries, ni d'autres choſes, cependant quoique nous leur vouluſſions bailler pluſieurs fois des robbes de friſes & des chemiſes, il n'a jamais été en notre puiſſance de les faire vêtir : vrai eſt que pour prétexte, nous alléguant leur coutume, qui eſt qu'à toutes les Fontaines & Rivieres claires qu'elles rencontrent, s'accroupiſſant ſur le bord, ou ſe mettant dedans, elles jettent avec les deux mains de l'eau ſur leur tête, & ſe lavent & plongent ainſi tout le corps comme cannes, elles diſoient que ce leur ſeroit trop de peine de ſe dépoüiller ſi ſouvent : &

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

muer juſqu'à ce qu'elle s'épaiſſiſſe. Refroidie dans une certaine conſiſtance, ſon goût differe peu de celui du Pain blanc. Celle dont on fait proviſion, dans les courſes & les guerres, eſt aſſez cuite pour ſe durcir. Elles ſont toutes deux fort nourriſſantes (73); & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec

quoique nous fiſſions couvrir par force les Priſonnieres de guerre que nous avions acheïées, & que nous tenions Eſclaves pour travailler dans le Fort, toutefois auſſi-tôt que la nuit étoit cloſe, dépouillant ſecretement leurs chemiſes & autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit pour leur plaiſir & avant que ſe coucher, qu'elles ſe promenaſſent toutes nues parmi notre Ile. Bref, ſi c'eut été à leur choix, & qu'à grands coups de fouet on ne les eût contraintes de s'habiller, elles euſſent mieux aimé endurer le have & chaleur du Soleil, même s'écorcher les bras & les épaules à porter la terre & les pierres, que rien endurer ſur elles. Pour les Enfans, qu'ils nomment *Conomi-Miri*, ce nous étoit un grand plaiſir de voir les grandets, au deſſous de trois ou quatre ans, leſquels feſſus & graſſets qu'ils ſont, beaucoup plus que ceux de par deça, avec leurs poinçons d'os blancs dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne failloient jamais de venir en trouppes, danſant au devant de nous, quand ils nous voïoient arriver dans leurs Villages. Lery aſſure, pour concluſion de ce Tableau, » que la nudité des Braſi- » liennes, quoiqu'en » beauté, dit-il, elles ne » cedent rien aux autres, » excite moins les hom- » mes, que les attifets, » fards, fauſſes perru- » ques, cheveux tortil- » lés, grands collets frai- » ſés, vertugales, robbes » ſur robbes, & autres » infinies bagatelles do t » les Filles & Femmes de » par deça ſe contrefont » & n'ont jamais aſſez. *Ubi ſupra.*

(73) La premiere ſe nomme *Oui-pou*, & la ſeconde *Oui-antan*.

du jus de viande, on fait un mets qui approche du ris bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le Fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poelle de terre pour le cuire, Lery le compare à nos omelettes.

Ces racines servent aussi à la composition du Breuvage (74); & l'on ne sera point surpris de leur abondance, dans un Païs où il se trouve des Cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune Homme peut

(74) Cette opération est fort dégoûtante. Elle est abandonnée aux Femmes, » qui commencent par » découper les racines, & » les faire bouillir à l'eau » dans de grands vases » de terre. On les retire » du feu lorsqu'elles sont » amollies, & on les » laisse un peu refroidir. » Ensuite, plusieurs Femmes accroupies autour » des vases, y prennent » les molles, se les mettent dans la bouche, & » les machent: après quoi » les remettant dans d'autres vases de terre, » qu'on leur tient prêts sur » le feu, elles les font » bouillir une seconde » fois, sans autre peine » que de les remuer avec » un bâton. Il ne reste » alors que de les verser » dans de plus grands » vaisseaux de terre, où » elles les laissent un peu » écumer & cuver; & ces » vaisseaux, qui sont » étroits par la bouche, » demeurent couverts. Ils » ressemblent aux grands » cuviers de terre qui servent à faire la lescive » en quelques endroits du » Bourbonnois & de

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

cultiver assez de terre, pour lui rapporter dequoi vivre une année entiere. D'ailleurs, les Indiens du Bresil ne manquent point de Maïz, auquel ils donnent le nom d'Avari.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque Festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque Captif dont ils doivent manger la chair, les Femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les Hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils vuident d'un seul trait. Ils y retournent tour à tour, avec les mêmes cérémonies, jusquà ce que le Vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports, ou, si le plaisir est interrompu, c'est par le discours de quelque Brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les Ennemis de la Nation.

» l'Auvergne : les Femmes du Bresil font aussi » bouillir & mâchent de » même les Grains d'Avari pour en faire une » autre sorte de breuvage. L'Auteur répete que ce sont des Femmes ; car l'opinion des Hommes est que si les Filles vierges mâchoient les Racines & l'Avari, la liqueur en seroit moins bonne : ils regarderoient aussi, comme une indécence pour leur propre sexe, de mettre la main à ce travail. *Ubi sup.* p. 142.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

C'eſt un uſage particulier des Indiens du Breſil, de boire & de manger à différentes heures ; c'eſt-à-dire qu'ils s'abſtiennent de manger lorſqu'ils boivent, & de boire lorſqu'ils mangent. Dans les mêmes tems, ils rejettent auſſi toute ſorte de ſoins & d'affaires, ſans excepter celles de leurs haines & de leurs vangeances, qu'ils remettent toujours après avoir ſatisfait leurs beſoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs Ennemis, de les prendre, de les engraiſſer, de les aſſommer ſolemnellement & de les manger.

LeursGüerres

Ce n'eſt jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition, que les Braſiliens ſe font la guerre. Ils ne penſent qu'à vanger la mort de leurs Parens, ou de leurs Amis, mangés par d'autres Sauvages. Lery aſſure qu'on remonteroit à l'infini, ſans trouver d'autre origine à leurs plus ſanglantes invaſions. La vangeance eſt une paſſion ſi vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne ſe font aucun quartier. Ceux, qui ont formé quelque liaiſon avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité ; ils baiſſent la vue avec une ſorte de confuſion, lorſqu'on leur en fait un reproche.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connoiſſent aucune diſtinction de rangs; mais ils honorent leurs Anciens, & les conſultent, parceque l'âge, diſent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils ſont capables de fortifier les jeunes Guerriers par leurs conſeils. Chaque *Aldeja*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq Cabanes ſituées dans un même Canton, a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui ſont en même-tems les Orateurs de la Société, ſurtout lorſqu'il eſt queſtion d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le ſignal du départ, & ne ceſſent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vangeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, ſe donnent de grands coups ſur les épaules & les feſſes, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des Harangues emportées, qui durent des heures entieres (75). Enſuite chacun s'arme de ſa *Tacape* (76).

(75) Lery aſſure qu'elles durent quelquefois ſix heures. *Ubi ſup.* p. 232.

(76) Ces maſſues reſſemblent à celles de l'Amérique Septentrionale, qui ſe nomment *Macanas*.

qui eſt une ſorte de maſſue de bois de Breſil, ou d'une eſpece d'Ebene noire, fort peſante, ronde à l'extrêmité, & tranchante par les bords. Sa longueur eſt de ſix piés, ſur un de large, & ſon épaiſſeur d'un pouce. Ils ont des Arcs du même bois, dont ils ſe ſervent avec une adreſſe extrême (77). Leurs Boucliers ſont de peau, larges, plats, & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou ſix mille, formés de pluſieurs Aldejas, avec quelques Femmes chargées de proviſions. Les Généraux ſont choiſis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'Ennemis. Ils ont, pour les ſignaux militaires, une eſpece de cornet, qu'ils nomment *Inubia*, & des

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

(77) Ils les nomment *Orapats*. Les cordes ſont de fil d'herbe, & ſi fortes, quoique très minces, qu'un cheval, dit l'Auteur, *y tireroit*. Il ajoute que leurs fleches ſont longues d'une braſſe, & compoſées de trois pieces; le milieu de roſeau, & les deux autres parties de bois noir: & ſont ces pieces, dit-il, trés bien rapportés, jointes & liées avec de petites pelutes d'arbres. Elles n'ont que des empennons, chacun long d'un pié, leſquels ſont fort proprement liés avec du fil de coton. Au bout d'icelles, ils mettent aux unes des os pointus, aux autres la longueur de demi pié de cannes ſeches & dures, en façon de lancette, & piquant de même; & quelquefois le bout d'une queue de raie, laquelle eſt fort venimeuſe; même depuis que les François & Portugais avoient fréquenté ce Païs, à leur imitation, ils commençoient d'y mettre, ſinon un fer de fleche, du moins une pointe de clou. *Ibid.*

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

fluttes d'os, qui ſont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs Expéditions ſe font par Mer; mais leurs Canots, qui ſont d'écorce d'arbre, ne pouvant réſiſter à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Païs qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les Femmes, pendant que les Guerriers pénetrent au travers des Bois. Leur premiere attaque n'eſt jamais ouverte. Ils ſe cachent à quelque diſtance des Habitations ennemies, pour chercher l'occaſion de les ſurprendre; ils attendent les ténebres, ils y mettent le feu, & profitent de la confuſion. Ils y exercent toutes ſortes de cruautés. Mais leur principal objet eſt toujours d'enlever des Priſonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occaſions, ſont gardés ſoigneuſement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de ſe battre en pleine Campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. » De quoi aïant moi-» même été Spectateur, dit Lery (78),

(78) Pages 240 & ſuiv. On ne changera que les termes trop ſurannés.

» je puis parler avec vérité. Un autre
» François & moi, quoiqu'en danger,
» ſi nous euſſions été pris ou tués, d'ê-
» tre mangés des Margajats, eûmes
» une fois la curioſité d'accompagner
» nos Sauvages, lors au nombre d'en-
» viron quatre mille, dans une eſcar-
» mouche qui ſe fit ſur le rivage de
» la Mer; & nous vîmes ces Barbares
» combattre de telle furie, que *gens*
» *forcenés & hors de ſens ne ſauroient*
» *pis faire.* Premierement, quand les
» nôtres eurent apperçu l'Ennemi,
» d'environ demi quart de lieue, ils ſe
» prirent á hurler de telle façon, que
» quand il eut tonné du Ciel, nous ne
» l'euſſions pas entendu. A meſure
» qu'ils approchoient, redoublant
» leurs cris, ſonnant de leurs Cornets,
» étendant les bras, ſe menaçant, &
» montrant les uns aux autres les os
» des Priſonniers qu'ils avoient man-
» gés, & juſqu'aux dents enfilées,
» dont pluſieurs avoient plus de deux
» braſſes pendues à leur cou; c'étoit
» une horreur de voir leur contenan-
» ce: mais ce fut bien pis, lorſqu'ils
» vinrent à s'approcher; car étant à
» deux ou trois cens pas les uns des
» autres, ils ſe ſaluerent d'abord à
» grands coups de fleches; & dès la

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» premiere décharge, vous en euſſiez
» vû l'air tout chargé. Ceux qui en
» étoient atteints les arrachoient de
» leur corps avec un merveilleux cou-
» rage, les rompoient, les mordoient
» à belles dents, & ne laiſſoient pas
» de faire tête malgré leurs bleſſures;
» ſurquoi il faut obſerver que ces In-
» diens ſont ſi acharnés dans leurs
» guerres, qu'auſſi long-tems qu'ils
» peuvent remuer bras & jambes, ils
» ne ceſſent point de combattre, ſans
» reculer ni tourner le dos (79). Quand
» ils furent mêlés, ce fut à faire jouer
» des deux mains les maſſues de bois,
» & à ſe charger ſi furieuſement, que
» celui qui rencontroit la tête de ſon
» Ennemi, non-ſeulement le renver-
» ſoit par terre, mais l'aſſommoit,
» comme nos Bouchers font les Bœufs.
» On me demandera ce que mon
» Compagnon & moi nous faiſions
» dans cette rude eſcarmouche? Je
» répons, pour ne rien déguiſer, que
» nous contentant d'avoir fait la pre-
» miere folie, qui étoit de nous être

(79) L'Auteur en prend occaſion de raconter que pendant nos guerres civiles, il y avoit à Saint Jean d'Angely, dans les Troupes Françoiſes, deux Soldats Braſiliens d'une hardieſſe & d'une bravoure extraordinaires, qui s'attirerent l'admiration & les éloges des Officiers, p. 241.

» hazardés avec ces Barbares, & nous » tenant à l'arriere garde, nous étions » ſeulement occupés à juger des coups. » Mais quoique j'euſſe vû de la Gen- » darmerie en France, tant à pié qu'à » cheval, je dois dire que les mo- » rions dorés & les armes luiſantes de » nos François ne m'ont jamais donné » tant de plaiſir, que j'en eus alors à » voir combattre les Sauvages. Outre » leurs ſauts, leurs ſifflemens & leurs » adroites paſſades, c'étoit un mer- » veilleux ſpectacle que celui de voir » voler en l'air tant de fleches, avec » leurs grands empennons de plumes » rouges, bleues & vertes, incarna- » tes & d'autres couleurs, parmi les » raïons du Soleil, qui les faiſoient » comme étinceller, & de voir auſſi » tant de bonnets, bracelets & au- » tres équipages, fait de ces plumes » naturelles dont les Combattans » étoient revêtus.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

» Après que le combat eut duré en- » viron trois heures, & que de part » & d'autres il y eut un bon nombre » de tués & de bleſſés, nos Topinam- » boux, aïant enfin remporté la vic- » toire, firent priſonniers plus de tren- » te Margajas, Hommes & Femmes, » qu'ils emmenerent dans leur Païs :

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

» & quoique nous deux François
» nous n'euſſions fait autre choſe que
» tenir nos épées nues à la main,
» & tirer quelques coups de piſto-
» let en l'air pour encourager nos
» gens, nous reconnûmes qu'on ne
» pouvoit leur faire plus grand plai-
» ſir que d'aller à la guerre avec
» eux; car ils nous eſtimerent telle-
» ment depuis, que dans les Villages
» où nous fréquentions, les Vieillards
» nous en marquerent toujours plus
» d'amitié.

» Les Priſonniers aïant été mis au
» milieu de la Trouppe victorieuſe,
» liés & garottés pour s'en aſſurer
» mieux, nous retournâmes à notre
» Riviere de Janeiro, aux environs
» de laquelle ces Sauvages habitoient.
» Comme nous étions allés à douze
» ou quinze lieues loin, ne deman-
» dez pas ſi en paſſant par les Villages
» de nos Alliés ils venoient au-devant
» de nous, danſant, ſautant, & cla-
» quant des mains, pour nous careſſer
» & nous applaudir. Il falloit que les
» pauvres Priſonniers, ſuivant leur
» Coutume entr'eux, étant près des
» Maiſons, chantaſſent & diſſent aux
» Femmes; voici la viande que vous
» aimez tant, qui approche de vous.

» Pour concluſion, lorſque nous fû-
» mes arrivés devant notre Ile, mon
» Compagnon & moi, nous nous fî-
» mes paſſer dans une Barque, & les
» Sauvages s'en allerent chacun à leur
» quartier. Quelques jours après,
» quelques-uns de ceux qui avoient
» des Priſonniers nous vinrent voir à
» notre Fort; & ſollicités par nos In-
» terpretes d'en vendre une partie à
» Villegagnon, ils y conſentirent pour
» nous obliger. J'achetai une Femme,
» & ſon petit Garçon, qui n'avoit pas
» deux ans, leſquels me couterent
» environ trois livres de France en
» Marchandiſes; mais ce fut aſſez
» malgré les Maîtres; car, diſoit celui
» qui me fit cette vente, nous ne ſa-
» vons ce qui arrivera! Depuis que
» *Paycolas*, ainſi nommoient-ils Vil-
» legagnon, eſt venu en ce Païs, nous
» ne mangeons pas la moitié de nos
» Ennemis. Je penſois bien garder le
» petit Garçon pour moi; mais Vil-
» legagnon, me faiſant rendre mes
» Marchandiſes, voulut l'avoir pour
» lui. Encore, quand je diſois à la
» Mere que je l'emmenerois en Fran-
» ce, elle répondoit, tant cette Nation
» a la vangeance enracinée au cœur,
» que ſans l'eſpérance qu'elle avoit

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

» qu'étant devenu grand il pourroit » s'échapper, & se retirer avec les » Margajas pour les vanger, elle eut » mieux aimé qu'il eût été mangé des » Topinamboux que de le laisser après » elle.

Comment ils traitent leurs Prisonniers.

On assure que la plûpart des Brasiliens engraissent leurs Prisonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le tems qu'ils les laissent vivre ils donnent des Femmes aux Hommes, mais qu'ils ne donnent point d'Hommes aux Femmes. Le Maître d'un Prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa Fille ou sa Sœur. Cette Femme lui rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le tems à la Chasse & à la Pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé; il dépend de l'embonpoint du Captif. Lorsqu'il est venu, tous les Indiens de l'Aldeja sont invités à la Fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser; & non-seulement le Prisonnier est au nombre des Convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux Hommes robustes se saisissent de lui,

ſans qu'il faſſe de réſiſtance ou qu'il laiſſe voir la moindre fraïeur. Ils le lient d'une groſſe corde au milieu du corps, mais ils lui laiſſent les mains libres ; & dans cet état, ils le menent, comme en triomphe, dans les Aldejas voiſins. Loin d'en paroître abbatu, il regarde d'un air fier ceux qui ſe préſentent ſur ſon paſſage ; il leur raconte hardiment ſes exploits, ſurtout la maniere dont il a ſouvent lié les Ennemis de ſa Nation, & dont il les a rôtis & mangés ; il leur prédit que ſa mort ne demeurera pas ſans vangeance, & qu'ils ſeront un jour mangés comme lui. Lorſqu'il a ſervi quelque tems de ſpectacle & reçu les injures qu'on lui rend, ſes deux Gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la diſtance de huit ou dix piés, tirant à meſure égale la corde dont ils le tiennent lié ; de ſorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ſes piés un tas de pierres ; & les Gardes, ſe couvrant de leurs Boucliers, lui déclarent qu'avant ſa mort on lui laiſſe le pouvoir de la vanger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque ſoin qu'ils ſe retirent, il y en a toujours un grand nombre de bleſſés.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS. Leur avidité pour la chair humaine.

Auſſi-tôt qu'il a jetté toutes ſes pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'eſt pas montré pendant toute cette ſcene, s'avance la Tacape à la main, paré de ſes plus belles plumes. Il tient quelques diſcours au Captif, & ce court entretien renferme l'accuſation & la Sentence. Il lui demande s'il n'eſt pas vrai qu'il a tué & mangé pluſieurs de ſes Compagnons ? L'autre ſe fait gloire d'un prompt aveu, & défie même ſon Bourreau, par une formule énergique dans les Langues du Païs ; „ rens-moi la liberté, lui dit-il, & je „ te mangerai, toi & les tiens. Hé „ bien, replique le Bourreau, nous te „ préviendrons. Je vais t'aſſommer, „ & tu ſeras mangé ce jour même «. Le coup ſuit auſſi-tôt la menace. La Femme, qui a vécu avec le Mort, ſe hâte d'accourir, & ſe jette ſur ſon corps, pour y pleurer un moment. C'eſt une grimace, qui ne l'empêche point de manger ſa part du Malheureux qu'elle a pris ſoin d'engraiſſer. Enſuite d'autres Femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pieces avec une extrême promptitude, & frottent les Enfans de ſon ſang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté.

cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Braſiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reſte qu'à rôtir les pieces du corps, & les entrailles, qui ſont fort ſoigneuſement nettoïées: c'eſt l'office des vieilles Femmes; comme celui des Vieillards, en mangeant ce déteſtable mets, eſt d'exhorter les Jeunes-gens à devenir bons Guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour ſe procurer ſouvent le même Feſtin (80).

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c DES BRASILIENS.

L'uſage commun des Braſiliens eſt de conſerver, dans leurs Villages, des monceaux de têtes de Morts; & lorſqu'ils reçoivent la viſite de quelque

(80) Lery, *ubi ſupra*, ch. 15. Il raconte qu'arrivant un jour, ſans être attendu, dans un Village nommé *Piravi-iou*, il trouva qu'on y alloit tuer, avec ces formalités, une Femme priſonniere. » M'approchant d'elle, » dit-il, &, pour s'accommoder à ſon langage, lui diſant qu'elle » ſe recommandât à *Toupau*, quoique ce mot » ne ſignifie pas Dieu » parmi eux, mais ſeulement le tonnerre, & » que je lui enſeignerois » à le prier; pour toute » réponſe, hochant la » tête & ſe moquant de » moi, dit: que me bailleras-tu? & je ferai ainſi » que tu dis. A quoi lui » repliquant, pauvre Miſérable, il ne te faudra » tantôt plus rien en ce » monde, & penſe ce que » ton ame deviendra » après ta mort: elle, » s'en riant derechef, fut » aſſommée & mourut de » cette façon. *Ibid.* p. 252. Au reſte l'Auteur accuſe d'erreur ceux qui ont écrit que les Braſiliens embro-

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Etranger, ils ne manquent point de lui donner ce ſpectacle, comme un trophée de leur valeur & des avantages qu'ils ont remportés ſur leurs Ennemis. Ils gardent auſſi fort ſoigneuſement les plus gros os des cuiſſes & des bras, pour en faire diverſes ſortes de Fluttes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de Chapelets, pour ſe les ſuſpendre au cou. Ceux qui ont fait pluſieurs Priſonniers, croiant leur gloire bien établie, ſe font inciſer, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuiſſes, le gras des jambes & d'autres parties du corps, pour éterniſer la mémoire de leurs Exploits. Lery prit ſoin de faire deſſiner la figure d'un Braſilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les Captifs aient eu quelque Enfant des Femmes qui ont pris ſoin de les engraiſſer, ces malheureux fruits ſont dévorés, ſoit en naiſſant, ſoit après avoir acquis un peu plus de force.

choient les parties du corps pour les rôtir. Ils ont de grandes & hautes claies de bois, entre leſquelles ils les rôtiſſent avec un mélange de feu & de fumée; ce qui reſſemble à ce que les Flibuſtiers ont nommé *Boucaner*. Les vieilles Femmes, ajoute Lery, aimant paſſionnément la chair humaine, recueillent la graiſſe qui dégoute le long des grilles, en léchant leurs doigts. Voilà, dit-il, ce qu'il a vû. p. 257.

» Ils nous préſentoient ſouvent, » dit Lery, de la chair humaine pour » en manger; & le refus que nous en » faiſions les chagrinoit, comme ſi » nous leur euſſions donné ſujet de ſe » défier de notre alliance : ſur quoi je » dois rapporter, à mon grand regret, » que quelques Interpretes Normands, » qui avoient paſſé huit ou neuf ans » dans le Païs, y menant une vie » d'Athées, non-ſeulement ſe ſouil- » loient de toute ſorte de déſordre, » avec les Femmes, mais ſe vantoient » d'avoir tué & mangé des Priſon- » niers. Un jour, que j'étois avec qua- » tre ou cinq François dans un Vil- » lage de la grande Ile, où l'on rete- » noit dans les fers un jeune Homme, » que nos Sauvages avoient enlevé ſur » quelques Européens, nous trouvâ- » mes l'occaſion de nous approcher de » lui. Il nous dit, en fort bon Por- » tugais, qu'il étoit Chrétien, & » qu'aïant été conduit en Portugal, il » y avoit été baptiſé ſous le nom » d'*Antonio*. Quoique Margaja, & » déterminé à ſouffrir courageuſement » la mort, il nous fit entendre qu'il » ne ſeroit pas fâché de nous devoir » la vie. Nous fûmes touchés de com- » paſſion. Un des nôtres, Serrurier de

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

» profeſſion, qui ſavoit aſſez l'Eſpa-
» gnol pour entendre quelque choſe
» au Portugais, lui promit une lime
» pour couper ſes fers, & convint avec
» lui que ſe dérobant à ſes Gardes,
» tandis que nous nous efforcerions
» de les amuſer, il iroit nous attendre
» dans un petit Bois voiſin, où nous
» aurions pu le prendre en retournant
» à notre Ile. Cette eſpérance l'avoit
» jetté dans un tranſport de joie. Mais,
» ſans avoir entendu ce qu'on lui avoit
» offert, les Sauvages conçurent quel-
» que ſoupçon de notre entretien. A
» peine fûmes-nous ſortis du Village,
» qu'aïant appellé leurs Voiſins, pour
» aſſiſter à la mort du Priſonnier, ils
» le maſſacrerent enſemble. Le lende-
» main, nous retournâmes chez eux
» avec une Lime & d'autres ſecours,
» ſous prétexte de leur demander des
» vivres; mais, ſans nous répondre,
» ils nous menerent dans un lieu où
» nous vîmes les pieces du corps d'An-
» tonio ſur le Boucan; & s'applaudiſ-
» ſant de nous avoir trompés, ils fini-
» rent par nous montrer la tête, avec
» des éclats de rire. Un autre jour,
» deux Portugais ſe laiſſerent ſurpren-
» dre par nos Sauvages, dans une pe-
» tite Maiſon de terre, aſſez voiſine

» d'un de leurs Forts, qui ſe nom-
» moit Moripione. Quoiqu'ils ſe fuſ-
» ſent défendus avec beaucoup de
» courage, du matin au ſoir, & qu'a-
» près avoir épuiſé toute leur provi-
» ſion de poudre, ils fuſſent ſortis,
» chacun avec une épée à deux mains,
» dont ils avoient fait un grand car-
» nage, ils n'avoient pû ſupporter
» une multitude d'Ennemis, qui s'é-
» toient obſtinés à les prendre. Ils eu-
» rent le malheur de tomber entre
» leurs mains. J'achetai la dépouille
» de l'un, qui conſiſtoit en quelques
» habits de Buffle. Un de nos Inter-
» pretes eut, pour deux couteaux, un
» grand plat d'argent, qui s'étoit
» trouvé dans leur Maiſon. Nous ap-
» prîmes, des Sauvages mêmes, qu'a-
» près les avoir conduits dans leur
» Habitation, ils avoient commencé
» par leur arracher la barbe; qu'en-
» ſuite ils les avoient tués & mangés
» cruellement; & que loin d'être at-
» tendris de leurs plaintes, ils leur
» avoient reproché de ne pas ſavoir
» mourir avec honneur.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Enfin, comme tout eſt précieux dans un Voïageur de bonne-foi, lorſqu'il ne raconte que ce qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux, Lery ajoute qu'un jour, les

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Topinamboux Alliés des François, las d'une trop longue tranquillité, qui leur faiſoit perdre le goût de la chair humaine, » ſe ſouvinrent qu'ils avoient » dans leur voiſinage une Habitation » de Margajas, qui s'étoient rendus » à leur Nation depuis vingt ans, & » qu'ils avoient laiſſés vivre en paix. » Mais ſous prétexte qu'ils étoient iſ- » ſus de leurs plus mortels Ennemis, » ils prirent la réſolution de les dé- » truire. La nuit fut priſe pour cette » expédition. Ils firent un tel carna- » ge, que les cris des Mourans ſe fi- » rent entendre de fort loin. Pluſieurs » François, qui en furent informés » vers minuit, partirent bien armés » dans une grande Barque, pour ſe » rendre à ce Village, qui n'étoit pas » éloigné du Fort. Mais avant qu'ils » y puſſent arriver, les furieux To- » pinamboux avoient mis le feu aux » Maiſons, & fait main-baſſe ſur les » Habitans qui en étoient ſortis «. Lery n'étoit pas du détachement François ; mais il apprit des autres, qu'ils avoient vu quantité d'Hommes & de Femmes en pieces ſur les Boucans, & des Enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étoient ſauvés par Mer, à la faveur des ténebres,

& vinrent demander un asyle dans le Fort François. Ils y furent reçus fort humainement ; mais les Topinamboux, qui ne furent pas long-tems sans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, & ne consentirent à les laisser sous la protection des François, qu'après avoir été appaisés par des présens.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

On croit pouvoir conclure, de tous ces récits, qu'avec un goût si vif pour la chair humaine, non-seulement les Brasiliens se bornent à manger leurs Ennemis, mais que dans leurs guerres mêmes, ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, & qu'ils tuent avec certaines formalités. On ne remarque point une seule fois, qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, & qui les a laissés maîtres du champ de Bataille, ils se soient arrêtés à dévorer les corps des Vaincus ; & tous leurs efforts semblent se rapporter à faire des Prisonniers, qu'ils vont égorger dans leurs Villages.

Observation sur les Brasiliens Antropophages.

Correal, qui paroît avoir emprunté de Lery une grande partie de ses lumieres, ne laisse pas d'y joindre quelquefois ses propres Observations. En reconnoissant, par exemple, que

Observation sur leur Religion.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

les Indiens du Breſil n'ont aucune ſorte de Temples ou de Monumens Religieux, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'origine du Monde, il prétend qu'ils ne ſont point dans une ignorance abſolue de la Divinité, & qu'ils lui rendent même une ſorte d'hommage, en levant ſouvent les mains vers le Soleil & la Lune, avec des marques d'admiration, qu'ils expriment par des interjections fort vives. Il n'aſſure pas moins qu'ils croient l'immortalité de l'ame, & des punitions pour le crime, comme des récompenſes pour la vertu. En effet on a vu, d'après Lery, qu'ils font paſſer les gens de bien, après leur mort, derriere de hautes Montagnes, dans des lieux fort agréables, où ils ne leur donnent pas d'autre occupation que de rire & de danſer. De mauvais eſprits, qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils ſe plaignent d'être ſouvent maltraités dès cette vie, ſont les Bourreaux qu'ils croient deſtinés dans l'autre à tourmenter les Méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'eſt qu'ils paroiſſent perſuadés que leurs Devins ſont en commerce avec des Puiſſances inviſibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inſpirer de la

force & du courage aux Guerriers, & de faire croître les Plantes & les fruits. Enfin leurs Fêtes ne laiſſent aucun doute, à Correal, qu'ils n'aient la connoiſſance d'un Etre, ou d'un principe, ſupérieur à la race humaine (81). On raconte, dit-il, qu'ils s'aſſemblent, à certains jours. Leurs Devins, qui préſident à ces aſſemblées, entonnent des chants, & commencent une danſe fort vive, en ſecouant leur Maracas, c'eſt-à-dire des Bâtons garnis de fruits creux & de petites pierres, qu'ils portent à la main. Dans ce mouvement, & ſans ceſſer de chanter, ils prennent tous les Acteurs de la Fête, qui ſe mettent à chanter & à danſer comme eux, avec une exacte imitation des mêmes poſtures. Les Femmes s'agitent, juſqu'à rendre par la bouche des flots d'écume. Les Hommes & les Enfans ſe frappent la poitrine, & font un bruit incroïable. Après cette premiere ſcene, on ſe repoſe; ou du moins on prend un air plus calme, & le ton du chant devient plus doux. Mais cet intermede eſt court. On recommence à danſer, avec cette différence, qu'on ſe place en rond, ſe tenant par la main, & pliant un peu le corps.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

(81) Voïage de François Corréal, *Part.* 2. *chap.* 7.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C DES BRASILIENS.

La danſe continue long-tems dans cet ordre & dans cette poſture. Lorſque tout le monde eſt accablé de fatigue, on ſe diviſe en trois cercles, à chacun deſquels un Devin préſente la Maraque, d'où il aſſure que l'Eſprit leur parle. Il prend alors de longs roſeaux, qu'il remplit de tabac allumé ; & ſe tournant de divers côtés, pour en ſouffler la fumée ſur les Danſeurs, il les avertit que l'Eſprit leur inſpire de la force & du courage. Cette cérémonie dure au moins ſix ou ſept heures. » Il eſt certain, conclut Correal, qu'el-
» le ſuppoſe quelque connoiſſance
» d'un Etre ſupérieur, à moins qu'on
» ne veuille ſuppoſer que tout ce qui
» ſe dit dans ces occaſions, n'eſt qu'u-
» ne formule vuide de ſens, comme
» je l'ai entendu ſoutenir par un Miſ-
» ſionnaire Portugais. Pour moi, je
» ſuis perſuadé que partout où il y a
» quelque apparence de raiſon, il y a
» auſſi quelque idée, vraie ou fauſſe,
» d'un pouvoir au-deſſus de nous ; &
» que ſi les lumieres ne ſont pas aſſez
» vives pour éclaircir cette connoiſ-
» ſance, il s'en conſerve toujours quel-
» ques traits groſſiers, que les plus bru-
» taux ajuſtent à leur maniere (82).

(82) Correal, *Ibidem*, p. 228.

Lery, qui ſe donne ordinairement pour témoin oculaire, fait une peinture beaucoup plus curieuſe de ces Aſſemblées. Un jour, dit-il dans ſon ſtyle naïf, auquel on ne veut changer que les termes hors d'uſage, allant par le Païs avec un autre François, nommé Jacques Rouſſeau, & un Interprete, nous couchâmes dans un Village qui s'appelle *Cotiva*. Le lendemain, de grand matin, lorſque nous nous diſpoſions à partir, nous vîmes arriver de toutes parts les Sauvages des lieux voiſins, avec leſquels ceux du Village ſe joignirent dans une grande Place; & leur nombre fut bien-tôt de cinq ou ſix cens. La curioſité nous retint. Nous vîmes tout ce monde ſe ſéparer en trois bandes; les Hommes dans une Maiſon, les Femmes dans une autre, & les Enfans dans une troiſieme. Nous nous trouvions dans celle où vinrent les Femmes; & comme nous étions encore à déjeuner, on ne nous preſſa point d'en ſortir, mais on nous recommanda de nous y tenir tranquilles. Celle des Hommes n'en étoit qu'à trente pas. D'abord nous entendîmes un bruit ſourd, tel que celui des Prêtres qui récitent leur Breviaire. Auſſi-tôt les Femmes, qui

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

étoient au nombre d'environ deux cens, ſe leverent en prêtant l'oreille, & ſe ſerrerent en un monceau. Enſuite les Hommes éleverent peu à peu la voix; & fort diſtinctement nous les entendîmes chanter enſemble, ſur deux Notes fort ſimples, la ſyllabe Hé, Hé, Hé, qu'ils ne ceſſoient point de répéter. Tout-d'un-coup, nous fûmes fort étonnés que les Femmes, ſe mettant à leur répondre, & d'une voix tremblante, répeterent auſſi cette même ſyllable, & commencerent à crier ſi fort, l'eſpace de plus d'un quart d'heure, que les regardant, nous étions fort embarraſſés de notre contenance. Non-ſeulement elles hurloient de toutes leurs forces, mais ſautant avec beaucoup de violence, elles faiſoient branler leurs mammelles, elles écumoient par la bouche, & quelques-unes tomboient évanouies. Je ne puis croire autrement, que le Diable ne leur entrât dans le corps. D'un autre côté, entendant de même les Enfans crier & ſe tourmenter dans une Maiſon ſéparée qui n'étoit pas loin de nous, il eſt vrai que quoiqu'il y eût déja plus d'une demie année que je fréquentois les Sauvages, & que je fuſſe accoûtumé à leurs manieres, j'eus

alors quelque fraïeur, & j'euſſe bien voulu être dans le Fort. Cependant, après ce bruit & ces hurlemens confus, les Hommes firent une petite poſe; & les Femmes, comme les Enfans, demeurerent dans un profond ſilence. Bien-tôt, nous entendîmes recommencer les chants des Hommes, mais avec tant de douceur & d'harmonie, qu'étant un peu raſſuré par des ſons ſi gracieux, je voulus ſortir pour les entendre de près. Les Femmes voulurent me retenir; & l'Interprete me dit que depuis ſix ou ſept ans qu'il étoit dans le Païs, il n'avoit jamais oſé ſe préſenter à ces Fêtes. Je demeurai un peu en ſuſpens; mais faiſant réflexion qu'il ne me donnoit aucune raiſon de ſa crainte, & comptant ſur l'amitié de quelques bons Vieillards de ce Village, où j'étois venu pluſieurs fois, je n'écoutai rien, & je me dérobai du lieu où j'étois. Les Maiſons des Sauvages ſont fort longues, ſemblables à nos allées couvertes de treillage, & revêtues d'herbes juſqu'à terre. M'étant approché de celle où j'entendois continuer les chants, je fis avec la main une petite ouverture au paroi, dans le ſeul deſſein de voir librement. Enſuite, ne

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

voïant point qu'on ſe plaignît de ma hardieſſe, je fis ſigne aux deux François, qui avoient les yeux ſur moi. Ils ſuivirent mon exemple. Enfin lorſque nous fûmes aſſurés que les Sauvages n'étoient pas choqués de nous voir, & qu'au contraire, ils ſuivoient joïeuſement le cours de leurs chants & de leurs danſes, nous entrâmes dans la Maiſon, où nous nous retirâmes dans un coin, pour jouir du ſpectacle.

La Deſcription des danſes ſera releguée dans une Note (83) : mais obſervons que le récit de Correal eſt ici confirmé dans un point fort important, qui eſt la ſuppoſition d'un pouvoir in-

(83) Ne changeons rien aux termes. » Voici les » morgues, geſtes & contenances qu'ils te- » noient : tous, près à » près l'un de l'autre, » ſans ſe tenir par la » main, & ſans bouger » d'une place, ains étant » arrangés en rond, cour- » bés ſur le devant, guin- » dant un peu le corps, » remuant ſeulement la » jambe & le pié droit, » chacun aïant auſſi la » main dextre ſur les feſ- » ſes, & le bras & la » main gauche pendans, » chantoient & danſoient » de cette façon. Au ſur- » plus, à cauſe de la mul- » titude, il y avoit trois » rondeaux, & au mi- » lieu de chacun trois ou » quatre Devins, richement parés de robbes, » bonnets & bracelets, » faits de belles plumes » naturelles & de diver- » ſes couleurs, tenant au » reſte en chacune de leurs » mains un *Maraca*, c'eſt- » à-dire ſonnettes d'un » fruit plus gros qu'un » œuf d'Autruche, afin, » diſoient-ils, que l'eſ- » prit parlât, & les fai- » ſoient ſonner à toute » reſte; & j'obſervai que » preſentant ſouvent une » canne de bois, longue » de quatre à cinq piés,

visible, ou d'un esprit de force, inspiré par les Devins. Pour conclusion, ils frapperent du pié droit, plus fort qu'auparavant, ils cracherent chacun devant soi, & tous chanterent deux ou trois fois en chœur, mais sur la même note, c'est-à-dire sans aucune variété de ton, *Hé, hé, hua*; *Hé, hua, hua, hua.* Comme je n'entendois pas encore parfaitement leur langage, l'Interprete me dit que dans la grande Ballade, ils avoient regreté, en premier lieu, leurs vaillans Ancêtres; qu'ensuite ils s'en étoient consolés, par l'assurance de les aller rejoindre après la mort & de se réjouir avec eux derriere les hautes Montagnes; qu'ils avoient menacé leurs Ennemis de les prendre & de les manger; enfin qu'ils avoient célébré un ancien dé-

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

» au bout de laquelle il y » avoit de l'herbe de Petun, seche & allumée, » se tournant, & soufflant de toutes parts la » fumée d'icelle sur les » autres Sauvages, ils » leur disoient: afin que » vous surmontiez vos » Ennemis, recevez tous » l'esprit de force; & » ainsi firent par plusieurs » fois. Or ces cérémonies » aiant duré plus de deux » heures, il y eut une telle mélodie, que ceux » qui les ont ouïs, ne » croiroient jamais qu'ils » s'accordassent si bien, » sur-tout pour la cadence & refrain de la grande Ballade, à chacun couplet traînant leurs voix «. L'Auteur donne les paroles de ce refrain, qui étoient *Heu, Houraure, Heura, Heuraure, Heura, Heura, Ouch*: & les Notes, qu'il réduit à sol fa mi, la la la, sol fa mi, fa mi fa re mi. *Ubi sup. pp.* 321 & 322.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Témoignage en faveur de la bonté des Braſiliens.

bordement d'eau, qui avoit noïé tous les Hommes, à l'exception des Auteurs de leur race.

On a cru devoir entrer dans ces détails ſur des Peuples qui paſſent avec raiſon pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, ſans avoir pu les faire connoître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, ſur des peintures ſi révoltantes, que les Braſiliens manquent de raiſon & de bonté. Le même Voïageur, qu'on cite volontiers lorſqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté dans ſes termes. Une autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques François dans un Village nommé *Okarentin*, à deux lieues de Cotiva, & ſoupant au milieu d'une place, où les Habitans s'étoient aſſemblés pour nous admirer, car lorſqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un ils ne mangent jamais avec lui, nous les avions autour de nous, comme autant de Gardes, chacun armé d'un os de Poiſſon, long de deux ou trois piés, & dentelé en forme de ſcie; moins pour attaquer ou pour ſe défendre, que pour éloigner les Enfans, auxquels ils

disoient, dans leur langage; petite Canaille, retirez-vous; vous n'êtes pas dignes de paroître aux yeux de ces Etrangers. Après nous avoir laissés souper tranquillement, sans nous interrompre d'un seul mot, un Vieillard, aïant obſervé que nous avions fait notre priere au commencement & à la fin du repas, nous dit d'un ton fort modeſte. » Que ſignifie cet uſage que je » vous ai vû, d'ôter vos chapeaux » ſans ouvrir la bouche, tandis qu'un » de vous a parlé ſeul? A qui s'adreſ- » ſoit-il? Etoit-ce à vous-mêmes, qui » êtes préſens, ou à quelqu'un dont » vous regrettez l'abſence? Je pris cette occaſion, pour leur donner quelque idée du Chriſtianiſme. C'étoit à Dieu, lui dis-je, que nous avions adreſſé nos prieres; & quoique ce grand Dieu ne fut pas viſible, non-ſeulement il nous avoit entendus, mais il ſavoit ce que nous penſions au fond du cœur. Là-deſſus je commençai, avec le ſecours de l'Interprete, à leur expliquer une partie de notre Religion, & j'y emploïai plus de deux heures. Ils m'écouterent avec de grandes marques d'admiration. Enfin un autre Vieillard me dit: » Vous nous apprenez pluſieurs » bonnes choſes, que nous n'avions

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Tradition qui ſemble regarder le Chriſtianiſme.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

» jamais entendues : cependant vos
» discours me rappellent ce que nos
» Peres nous ont souvent raconté.
» Long-tems avant eux, & si long-
» tems qu'ils n'avoient pû tenir le
» compte des Lunes, un Etranger,
» vieux & barbu comme vous, vint
» dans ce Païs, tint le même langage
» que vous, & ne persuada personne.
» Ensuite il en vint un autre, qui nous
» donna sa malediction, avec une Ta-
» cape, dont nous n'avons pas cessé
» de nous servir pour nous massacrer
» l'un l'autre : à présent, c'est un usage
» établi parmi nous ; si nous venions
» à l'abandonner, nous deviendrions
» la risée de tous nos Voisins «. Je répliquai, avec toute la force possible, que les lumieres de la vérité devoient leur faire mépriser le jugement d'une multitude d'Aveugles, & que le vrai Dieu, que je leur annonçois, leur feroit vaincre tous leurs Ennemis. Ils furent émus, jusqu'à promettre de suivre la Doctrine qu'ils venoient d'entendre, & de ne plus manger de chair humaine ; ils se mirent à genoux, pour faire la priere à notre exemple, & se la firent expliquer, après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention : mais le soir, lorsqu'étant couchés dans

nos Hamacs nous nous applaudiſſions de leur changement, nous les entendîmes chanter plus furieuſement que jamais, qu'il falloit ſe vanger de leurs Ennemis, en prendre un grand nombre & les manger. Telle eſt l'inconſtance de leur naturel.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Au reſte Lery trouve, dans l'Hiſtorien Nicephore, la Tradition de ces Sauvages bien éclaircie. On lit expreſſément, dit-il, » que Saint Mathieu » prêcha l'Evangile à des Peuples, qui » mangeoient les Hommes (84).

Comment Lery l'explique.

Quoique les Braſiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs uſages, dont quelques-uns bleſſent ouvertement les principes naturels de juſtice & d'humanité, on ne laiſſe pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conſervent pas moins fidelement que leurs plus barbares pratiques. L'adultere eſt en horreur dans toutes ces Nations; c'eſt-à dire que malgré la liberté bien établie de prendre pluſieurs Femmes & de les répudier, un Homme n'en doit pas connoître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les Femmes doivent être fideles à leurs Maris. Avant le Mariage,

Fidélité des Mariages Braſiliens.

(84) Niceph. l. 2. c. 41.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

non-ſeulement les Filles ſe livrent ſans honte aux Hommes libres ; mais leurs Parens mêmes les offrent au premier venu, & careſſent beaucoup leurs Amans : » de ſorte qu'il n'y en a pas » une, ſuivant la déciſion de Lery, » qui entre vierge dans l'état du ma- » riage «. Mais lorſqu'elles ſont attachées par des promeſſes, ſeule formalité qui les lie, on ceſſe de les ſolliciter ; elles ceſſent elles-mêmes de prêter l'oreille aux ſollicitations ; & celles qui manquent à leur engagement ſans l'aveu de leur Mari, ſont aſſommées ſans pitié. Une Femme enceinte n'eſt pas diſpenſée du travail commun, parcequ'on le croit néceſſaire pour l'heureux ſuccès de ſa délivrance ; car il n'eſt pas vrai, dit Lery, que les Braſiliennes accouchent ſans douleur. Il raconte les circonſtances d'un accouchement dont il fut témoin (85).

(85) Voici ce que j'en » puis dire pour l'avoir » vû. Un autre François » & moi étant couchés en » un Village, ainſi qu'en- » viron minuit nous ouî- » mes crier une Femme, » penſant que ce fut une » Bêteraviſſante, nommée » *Janouare*, qui la voulût » dévorer, & y étant ſou- » dain accourus, nous » trouvâmes que ce n'é- » pas cela, mais que le » travail d'Enfant où el- » le étoit la faiſoit crier » ainſi. Tellement que je » vis moi-même le Pere, » lequel, après qu'il eut » reçu l'Enfant entre ſes » bras, lui aïant premie- » ment noué le petit

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C DES BRASILIENS.

Education des Enfans.

La premiere nourriture des Enfans eſt non-ſeulement le lait de la Mere, mais un peu de farine mâchée. On a déja remarqué que c'eſt le Mari qui ſe couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des Voiſins ſur l'accroiſſement de ſa Famille. La Femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours; & portant ſon fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton, faite pour cet uſage, elle reprend ſes occupations domeſtiques. L'unique éducation qu'on qu'on donne aux Enfans regarde la chaſſe, la pêche, & la guerre: mais Lery s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Braſiliens ne connoiſſent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'uſer des droits du mariage

» boïau du nombril, le » coupa puis après à belles dents. Secondement, » ſervant toujours de Sage-Femme, il enfonça » & écraſa avec le pouce » le nez de ſon Fils; ce » qui ſe pratique envers » tous les autres. Enſuite » il le peintura de couleurs rouges & noires; » ſans l'emmailloter, le » couchant en un petit » lit de coton, pendu en » l'air, il lui fit une petite épée de bois, un » petit arc, & de petites » fleches, empennées de » plumes de Perroquet; » puis, mettant le tout » auprès de l'Enfant, en » le baiſant avec une face » riante, lui dit: mon » Fils, quand tu ſeras » venu en âge, afin que » tu te vanges de tes Ennemis, ſois adextre aux » armes, fort, vaillant, » & bien aguerri. Touchant les noms, le Pere » de celui que je vis naître nommoit *Oropacom*, c'eſt-à dire l'arc » & la corde: & voilà » comme ils en font à » tous les autres. *Ubi ſup. ch.* 18. *pp.* 351 *& ſuiv.*

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

en public. Il les repréſente, au contraire, fort jaloux de l'honnêteté naturelle, ſans que leur nudité devienne jamais une occaſion d'y manquer; & par rapport aux Femmes, il nous apprend une ſingularité ſi curieuſe, qu'elle doit trouver place dans une Note (86).

Toute la férocité des Braſiliens, contre leurs Ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paiſiblement entr'eux. Dans l'eſpace d'un an, Lery ne vit que deux querelles particulieres. Cependant, loin de ſéparer ceux qui

(86) » Il y a davantage; c'eſt qu'en l'eſpace » d'un an que nous demeurâmes au Païs, fréquentant parmi eux, » nous n'avons jamais vû » les Femmes, quoique » toujours nues, avoir » leurs ordes fleurs. Vrai » eſt que j'ai opinion » qu'elles les divertiſſent, » & ont une autre façon » de ſe purger que n'ont » celles de par deça; car » j'ai vu de jeunes Filles, » en l'âge de douze ou » quatorze ans, leſquelles les Meres ou Parentes faiſoient tenir debout, les piés joints, » ſur une pierre de grais, » leur inciſoient juſqu'au » ſang, avec une dent » d'Animal tranchante » comme un couteau, » depuis le deſſous de » l'aiſſelle, tout le long » de l'un des deux côtés » & de la cuiſſe juſques » au genou; tellement » que ces Filles, grinçant » les dents avec grandes » douleurs, ſaignoient » ainſi un eſpace de tems, » & penſe, comme j'ai » dit, que dès le commencement elles uſent » de ce remede, pour obvier qu'on ne voie leurs » pauvretés. Si l'on demande comment elles » peuvent être ſi fécondes, vû que cela ceſſant aux Femmes, elles » ne peuvent avoir d'Enfans? Je répons que » mon ſujet ne m'oblige » pas de ſoudre cette » queſtion. *Ibid.* p. 357.

veulent ſe battre, on leur laiſſe la liberté de ſe ſatisfaire ; mais ſi l'un des combattans eſt bleſſé, ſes Parens font la même bleſſure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué ſon Adverſaire. La Loi du Talion eſt toujours obſervée dans la derniere rigueur.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

L'occupation des Femmes, après les autres ſoins qu'on a rapportés, eſt de filer du coton, pour en faire des Hamacs & des cordes. Lery nous apprend leur maniere de filer (87) & de faire (88) les tiſſus. Elles font auſſi les vaiſſeaux de terre, qui ſervent pour les liqueurs & les alimens : quoique ru-

Occupations des Femmes.

(87) » Après avoir tiré » le coton des touffeaux » où il croît, elles l'é- » parpillent avec les » doigts, ſans autrement » le carder, & le tien- » nent par petits mon- » ceaux auprès d'elles. » Leur fuſeau eſt un bâ- » ton rond, de la groſ- » ſeur du doigt, & long » d'un pié, lequel paſſe » droit au milieu d'un » petit ais arrondi. Elles » attachent le coton au » plus long bout de ce » bâton, le tournent ſur » leurs cuiſſes, & le lâ- » chent de la main. Le » rouleau virevolte ainſi » ſur le côté.

(88) » Elles ont des » métiers de bois, élevés » devant elles comme » ceux de nos Tapiſſiers, » ſur leſquels elles our- » diſſent, en commen- » çant leurs tiſſus par le » bas ; les uns en façon » de rets ou filets à pê- » cher, & les autres plus » ſerrés, comme gros ca- » nevas. Les Hamacs, » qui ſe nomment *Inis* » entre les Braſiliens, ſont » pour la plûpart longs » de cinq à ſix piés, & » larges d'une braſſe, plus » ou moins. Tous ont, » aux deux bouts, deux » boucles, faites auſſi de » coton, auxquelles on » lie deux cordes, pour » les ſuſpendre à quelque » piece de bois qui tra- » verſe exprès les Mai-

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

des & groſſiers en dehors, l'intérieur eſt non-ſeulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en ſéchant. Elles ont d'ailleurs des couleurs grisâtres, dont elles font, avec des pinceaux, diverſes figures ſur ce fond blanc, ſurtout dans la Vaiſſelle où l'on ſert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur ſervice de table. Mais l'Auteur obſerve que n'aïant aucune regle de peinture, & ne ſuivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, que cette variété même eſt d'un extrême agrément. Enfin, quoique ces grandes Cabanes, dont on a repréſenté la forme, contiennent pluſieurs Familles, chacune a ſes partitions, qui compoſent des Logemens ſéparés.

Humanité des Braſiliens pour les Etrangers.

Si l'on excepte quelques Nations, dont la férocité n'eſt pas différente de celle des Bêtes, la plûpart des Braſiliens reçoivent humainement les Etrangers. On eſt même ſurpris de trouver dans leur traitement une reſſemblance d'un Village à l'autre, qui ſemble par-

» ſons. Dans leurs cour- » ſes, ils les pendent en- » tre deux arbres. Lorſ- » que les Inis ſont ſales, » on les dégraiſſe avec » l'ecume d'une eſpece de » courge, qui ſert de ſa- » von. *Ibid.* pp. 364 & *ſuiv.*

tir

tir d'un fond de Société. Lery commence par faire obſerver, que ſi l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choiſir le *Mouſſacat*, c'eſt-à-dire le Pere de Famille, chez lequel on veut loger conſtamment ; parceque celui, auquel on s'eſt d'abord adreſſé, s'offenſeroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voïageur qui ſe préſente à ſa porte, il le preſſe de s'aſſeoir dans un lit de coton, ſuſpendu en l'air, où il le laiſſe quelque tems ſans lui dire un mot : c'eſt pour ſe donner le tems d'aſſembler ſes Femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains ſur leurs yeux. Bientôt elles laiſſent tomber des larmes de joie ; & ſans ceſſer de pleurer, elles adreſſent mille choſes flatteuſes à leur Hôte. » Que tu es bon ! Que tu as pris de » peine à venir ! Que tu es beau ! Que » tu es vaillant ! Que nous t'avons » d'obligation ! Que tu nous fais de » plaiſir, &c ! Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendriſſement. Lery aſſure qu'il a vu des François, réellement attendris du ſpectacle, pleurer auſſi *comme des veaux* ; mais il conſeille à ceux qui n'ont pas le

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

cœur ſi tendre, de jetter du moins quelques ſoupirs. Après cette premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'eſt retiré dans un coin de la Cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre Ouvrage, comme s'il ignoroit ce qui ſe paſſe, revient vers le lit, demande à l'Etranger comment il ſe porte, reçoit ſa réponſe, & lui demande encore quel ſujet l'amene ? On doit ſatisfaire à toutes ſes queſtions. Alors, ſi l'on eſt venu à piés, il fait apporter de l'eau, dont ſes Femmes lavent les piés & les jambes au *Mair* : c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite, il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur-le-champ tout ce qu'il a de Venaiſon, de Volaille, de Poiſſon, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du Païs.

Veut-on paſſer la nuit dans le même lieu ? Non ſeulement le Mouſſacat fait tendre un bel Inis blanc ; mais, quoiqu'il faſſe ſi peu de froid au Breſil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui ſont entretenus pendant le ſommeil du Mair, avec une ſorte de petit éventail, nom-

mé *Tatapecoun*, fort ſemblable à nos écrans. Le ſoir, ajoute Lery, qui parle encore de lui-même, pour ne rien ſouffrir de nuiſible à notre repos, il fit éloigner tous les Enfans. Enfin, ſe préſentant à notre réveil, il nous dit: *Atour Aſſaps*, c'eſt-à-dire parfairs Alliés, avez-vous bien dormi? Nous répondîmes d'un air ſatisfait. N'importe, repliqua-t'il; repoſez-vous encore, mes Enfans; car je vis bien, hier au ſoir, que vous étiez extrêmement fatigués. Comme c'eſt l'uſage, dans ces occaſions, qu'on leur faſſe quelques préſens, & que nous ne marchions jamais ſans avoir chacun notre ſac de cuir, plein de petites Marchandiſes, qui nous ſervoient de Monnoie, d'or ou d'argent, nous fûmes libéraux à notre départ; c'eſt-à-dire que nous donnâmes au Vieillard des coureaux, des cizeaux & des pincettes; des peignes, des Miroirs, des bracelets & des boutons de verre aux Femmes; & des Hameçons pour la pêche, aux Enfans (89).

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

(89) C'étoit un préſent roïal pour ces Sauvages. » Je dois faire entendre » combien ils font cas de » ces bagatelles. Dans une » autre H bitation, mon » Mouſſacat, m'aïant prié » de lui montrer tout ce » que j'avois dans mon » *Carameno*; c'eſt à-dire » dans mon ſac de cuir, » fit apporter une belle & » grande Vaiſſelle de terre, dans laquelle j'arrangeai tout mon cas. » Lui, émerveillé de ce

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

L'Auteur ſe fait ici demander, ſi malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il ſe croïoit ſans danger parmi des Barbares dont il connoiſſoit la cruauté par d'autres preuves? Il répond » que loin de trembler pour » ſa vie, il dormoit parmi eux d'un » profond ſommeil; que s'ils déteſ- » tent leurs Ennemis, qu'ils aſſom- » ment & qu'ils mangent, ils portent » une extrême affection à leurs Amis » & leurs Alliés; que pour les garan- » tir du moindre déplaiſir, ils ſe fe- » roient hâcher en pieces; enfin, qu'il » ſe croïoit moins expoſé chez les An- » tropophages du Breſil, qu'on ne l'é- » toit alors en France, où les différends » de Religion ſembloient autoriſer la » perfidie & le meurtre.

Leurs maladies & leurs remedes.

Dans leurs maladies, les Braſiliens ſe traitent mutuellement avec des égards ſi tendres, que s'il eſt queſtion d'une plaie, un Voiſin ſe préſente auſſi-tôt

» qu'il voïoit, appella » auſſi-tôt les autres Sau- » vages & leur dit: Je » vous prie, mes Amis, » conſidérez un peu quel » perſonnage j'ai en ma » maiſon; car puiſqu'il » a tant de richeſſes, ne » faut-il pas qu'il ſoit » bien grand Seigneur? » Cependant, tout ce qui » lui ſembloit ſi précieux » étoit, en ſomme cinq » ou ſix couteaux em- » manchés de diverſes fa- » çons, autant de pei- » gnes, deux ou trois » miroirs, & autres peti- » tes beſoignes, qui n'euſ- » ſent pas valu deux teſ- » tons dans Paris. *Ibid.* p. 378.

pour ſucer celle d'un autre ; & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec le même zele. Outre diverſes ſortes de fievres, & d'infirmités communes aux autres Indiens de l'Amérique méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime où leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui paſſe pour incurable, & que Lery n'attribue qu'au commerce des Femmes. Il aſſure qu'ils la nomment *Pian*, ſans expliquer d'où leur vient ce nom, qui eſt celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Iles. La deſcription qu'il en fait, & ſes funeſtes communications (90), jettent un nouveau jour ſur l'origine des *maux vénériens* en Europe. Avec les Simples de leurs Forêts & de leurs Montagnes,

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

(90) » Cette contagion » ſe convertit en puſtu- » les, plus larges que le » pouce, leſquelles s'é- » pandent par tout le » corps & juſqu'au viſa- » ge. Ceux qui en ſont » entachés en portent les » marques toute leur vie. » On voit de jeunes En- » fans, nés apparemment » de Peres & de Meres » attaqués de ce mal, qui » en ſont tout couverts : » & j'ai vû, en France, » un Interprete, natif de » Rouen, lequel s'étant » vautré en toute ſorte » de débauches avec les » Filles Sauvages, en » avoit ſi bien reçu ſon » ſalaire, que ſon corps » & ſon viſage étoient » auſſi défigurés que s'il » eut été vrai ladre. Les » plaies y étoient telle- » ment imprimées, qu'im- » poſſible lui fut de ja- » mais les effacer. Auſſi » eſt cette maladie plus » dangereuſe qu'autre » part, en cette Terre du » Breſil. *Ubi ſupra*, ch. 20. p. 391.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

les Braſiliens n'ont gueres d'autre remede que l'abſtinence : ils ne donnent aucune ſorte de nourriture aux Malades. Leurs funérailles conſiſtent moins en cérémonies, qu'en pleurs, & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des Morts. Ils les enterrent debout, dans une Foſſe ronde, que Lery compare à un Tonneau ; les bras & les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, & liés avec le corps. Si c'eſt un Chef de Famille, on enterre avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſon Inis & ſes armes. Lorſque les Habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois ſans autre raiſon que de changer d'air, chaque Famille met, ſur les foſſes de ſes Morts les plus reſpectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui ſe nomme *Pindo*, & qui ſe conſerve long-tems ſeche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces Monumens, ſans pouſſer des cris.

Exemples de la Langue du Breſil.

On doit reconnoître pour un mérite particulier, dans un Voïageur, l'attention qu'il a donnée aux Langues Etrangeres, ſurtout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le ſimple ouvrage de la Nature. Lery s'eſt diſtingué par ce ſoin. Non ſeulement il avoit appris la

Langue des Topinamboux ; mais ne ſe fiant point à l'étude d'une année, il s'aida du ſecours d'un Interprete, qui en avoit paſſé ſept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les obſervations qu'il nous a laiſſées : & Laet en confirme l'exactitude (91) par la comparaiſon qu'il ſe glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandois, qui avoit auſſi vécu long-tems en différentes parties du Breſil. Ce n'eſt pas que la plûpart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue ; mais on a déja remarqué que celle des Topinamboux eſt dominante. Laet y trouve un ſujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Indiens, & par leurs fréquentes diſperſions.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Premierement, les Pronoms ſubſtantifs ſont *Ché*, moi ; *Té*, toi ; *Ahé*, lui ; *Or*, nous ; *Pée*, vous ; *Aurahé*, eux. A la troiſieme perſonne du ſingulier, *Ahé* eſt maſculin. Le féminin & le neutre ſont *Aé*, ſans aſpiration. Au pluriel, *Aurahé* eſt pour les deux genres, & par conſéquent peut être commun.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Braſilienne *Guengave*.

(91) *Ubi ſuprà*, lib. 16. cap. 1.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

L'Auteur conjugue une partie du verbe ſubſtantif *Aïco*, je ſuis. *Ereico*, tu es, *Oico*, il eſt. *Oroico*, nous ſommes; *Peico*, vous êtes; *Auraheoico*, ils ſont.

Le tems imparfait, c'eſt-à-dire qui n'eſt point encore accompli, parce-qu'on peut être encore ce qu'on étoit alors, eſt déſigné par *Aquoémé*, qui ſignifie *en ce tems-là. Aïco aquoémé*, j'étois alors; *Ereico aquoémé*, tu étois alors; *Oico aquoémé*, il étoit alors. Pluriel : *Oroico aquouémé*, nous étions alors; *Peïco aquoémé*, vous étiez alors; *Aurahé oico aquoémé*, ils étoient alors.

Tems parfaitement paſſé. On reprend le verbe *Oico*, auquel on ajoute l'adverbe *Aquoé-mené*, qui ſignifie *tems jadis*, tems accompli. Exemple dans un autre verbe : *Aſſa vouſſou gatou aquoémené*, je l'ai aimé en ce tems-là.

Le Futur d'*Aïco*, je ſuis, eſt *Aïco iren*, je ſerai; c'eſt-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le répéter à chaque perſonne du verbe, & dans les deux nombres.

Le Futur d'*Aïco*, je ſuis, eſt *Aïco iren*, je ſerai; c'eſt-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le

répéter à chaque perſonne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Imperatif ; *Oico*, ſois ; *Toico*, qu'il ſoit. *Oroico*, que nous ſoïons ; *Tapeico*, que vous ſoïez ; *Aurahe toico*, qu'ils ſoient. Si l'on commande pour le préſent, on ajoute *Taugo*, qui ſignifie à l'inſtant.

L'Optatif : *Aico momen*, que je ſerois volontiers ! & le reſte en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe : *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu ſeul. On y ajoute les pronoms, ſinguliers ou pluriels.

Le tems indéfini s'emploïe pour l'infinitif.

Autre verbe : *Aiout*, je viens, ou je ſuis venu ; *Eereiout*, tu viens, ou tu es venu. *O-out*, il vient, ou il eſt venu. Pluriel : *Oroiout*, nous venons, ou vous êtes venus ; *Peiout*, vous venez, ou vous êtes venus ; *Aurahé iout*, ils viennent, ou ſont venus. *Aiout aquoémé*, je venois alors. *Aiout aquoémené*, je vins, ou ſuis venu en tel tems. *Aiout iren*, je viendrai. En un mot, nul verbe n'eſt décliné, ſans un adverbe qui marque le tems. *Eori* ou *Eiot*, vien. *Emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *Peori* ou *Peiot*, venez. Les mots

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Eiot & *Peiot*, ont le même ſens; mais Eiot eſt plus civil entre les Hommes, & Peiot ne s'emploïe gueres que pour les Bêtes. *Ta iout*, que je vienne. *Teu umé*, venant.

Noms des principales parties du corps, Remarquez que *ché*, qui ſignifie moi, eſt auſſi le pronom poſſeſſif *mon*. *Ché Acan*, ma tête, *ché Avé*, mes cheveux, *ché viva*, mon viſage. *Ché nembi*, mes oreilles. *Ché ſshua*, mon front. *Ché reſſa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Ketoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue. *Ram*, les dents. *Aïouré*, le col ou la gorge. *Aſſeoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine: *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Atoucoupé*, le derriere. *Poui aſſoo*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré*, les feſſes. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main. *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'eſtomac ou le foie. *Requié*, le ventre. *Pourou aſſen*, le nombril. *Cam*, les mammelles. *Oupy*, les cuiſſes. *Roduponam*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les piés. *Puſſempé*, les ongles des piés. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poul-

mon. *Eneg*, l'Ame ou la penſée. *Enegouve*, l'Ame, après qu'elle eſt ſortie du corps. *Rencovam*, l'Anus. Parties honteuſes, *Rementieu*, *Rapoupit*.

Les articles, pour la déclinaiſon des ſubſtantifs, ſont : *ché acan*, ma tête; *Te acan*, ta tête; *Y acan*, ſa tête; *Oro acan*, notre tête; *Peacan*, votre tête; *Aurahe acan*, leur tête.

Lery ajoute pluſieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata emi-rem*, apporte de quoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le Poiſſon. *Eſſeſſit*, rôtis-le. *E moui*, fais-le bouillir. *Fa vecu ouy amo*, fais de la farine. *Emogip caouin amo*, fais du *Caouin*; c'eſt le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la Fontaine. *Erout u icheſué*, apporte-moi de l'eau. *Queré mé che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taié poé*, que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouaſſi*, j'ai faim. *Nâm che iourou*, je n'ai point d'appétit. *Ché uſſé*, j'ai ſoif. *Ché raïc*, j'ai chaud, je ſue. *Che rou*, j'ai froid. *Ché racoup*, j'ai la fievre. *Ché carocu aſti*, je ſuis triſte. On remarque que *carocu* ſignifie proprement, le ſoir, l'obſcurité. *Aicotevé*, je ſuis dans l'em-

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

barras. *Ché poura ouſſoup*, je ſuis mal, ou pauvrement-traité. *Ché rocoup*, je ſuis joïeux. *Aico memoyoh*, je ſuis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je ſuis dans une ſituation agréable. *Ché remiac ouſſou*, mon Eſclave. *Ché remiboié*, mon ſerviteur. *Ché roïac*, mon inférieur. *Ché Pouracaſſare*, mon Pêcheur, celui qui prend du Poiſſon pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandiſe, ce qui eſt à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'eſt mon ouvrage. *Rerecouaré*, un Garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Mouſſacat*, Pere de Famille, qui reçoit les Paſſans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, Fanfaron. *Roup*, Pere. *Requeyt*, Frere aîné, *Rebure*, Frere puîné. *Renadire*, Sœur. *Rure*, fils d'une Sœur, ou Neveu. *Tipet*, Fille d'une Sœur, ou Niece. *Aïché*, Tante, *Aï*, ma Mere, en lui parlant. *Ché ſi*, ma Mere, en parlant d'elle. *Ché Rayit*, ma Fille. *Ché rememynou*, les Enfans de mes Fils & de mes Filles. L'Oncle ſe nomme *Roup*, comme le Pere; & le Pere donne les noms de Fils & de Filles à ſes Neveux & ſes Nieces. *Mac*, le Ciel. *Couaraſſi*, le Soleil. *Iaſcé*, la Lune. *Iaſſi tata ouſſou*, l'Etoile du Berger. *Yaſſi tata miri*, toutes les pe-

tires Etoiles. *Ubouy*, la Terre. *Paranam*, la Mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau salée. *Uheen buho*, eau saumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui sert de fondement pour les édifices. *Aosa ita*, pilier d'une Maison. *Yapuo ita*, faîte d'une Maison. *Tura ita*, Poutre traversiere. *Igoura houy bairah*, toute espece de bois. *Arapat*, un Arc. *Arre*, l'air. *Arraïp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poitou*, tems tourné à la pluie. *Toupen*, Tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillard, *Ibucturé*, Montagne. *Guoum*, Campagnes, ou plat-Païs. *Tavé*, Village. *Aoh*, Maison. *Ohécouap*, Riviere, ou courant d'eau. *Uhpaon*, Ile entourée d'eau. *Kaa*, toute sorte de bois & de Forêts. *Kaa-paou*, Bois au milieu d'une Campagne. *Kaa-onan*, Habitant des Bois. *Igat*, Canot ou Nacelle d'écorce, qui contient trente ou quarante Hommes. *Yguerousſou*, Navire. *Puiſſa-ouaſſou*, Filet de pêche. *Inguea*, grand Bâteau pour la pêche. *Inqueï*, Bateau qui sert dans les inondations. *Mocap*, toutes sortes d'armes à feu. *Mocap-coui*, poudre à tirer. *Oura*, Oiseau. *Pira*, Poisson.

Les Brasiliens n'ont que cinq noms pour les nombres : *Augépé*, 1 ; *Mo-*

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

coucin, 2 ; *Moſſaput*, 3 ; *Oïoucoudic*, 4 ; *Ecoinbo*, 5. Lorſqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts, & ceux des Aſſiſtans, juſqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De pluſieurs Dialogues, que l'Interprete de Lery prenoit ſoin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expreſſion eſt facile à démêler ; car la traduction en eſt toujours littérale. Lery ſe préſente, pour la premiere fois chez un Sauvage, & l'Interprete parle pour lui.

Dialogue Brâſilien.

L'*Indien : Ere ioubé* ; Es-tu arrivé ? L'*Interprete : Pa, aiout* ; oui je ſuis venu. *Indien : Thé ! augé ni pò*. Que c'eſt bien fait ! *Mara pé derera*, comment te nommes-tu ? L'*Interp. Lery-Ouſſou* ; une groſſe Huître. Surquoi il faut remarquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur préſente quelque idée qui leur ſoit familiere, les Européens qui veulent entretenir commerce avec eux ſont obligés de prendre celui de quelque ſubſtance du Païs : & le hazard fit qu'en Langue de la Nation, *Lery*, joint à *Ouſſou*, ſignifioit un groſſe Huître.

L'*Indien. Ere iacaſſo preneg* ? As-tu laiſſé ton Païs pour venir demeurer

ici ? L'*Interpr. Pa* ; oui. L'*Ind. Eori deretani ovoni repiaci* , viens-donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac ! Aout ir endé repiac aout ! ché rairé Thé ! Ouereté Kevoji Lery-Ouſſou Ymeen !* Le voilà donc venu par deça, mon Fils Lery Ouſſou ; le voilà, qui nous a portés dans ſa mémoire, ce cher Fils, hélas ! *Ererou té carameno ?* As-tu apporté ton ſac ? L'*Interpret. Pa, arout.* Oui, je l'ai apporté. L'*Ind. Maé pererout te Carameno pouopé ?* Qu'as-tu apporté dans ton ſac ? L'*Interpr. A caub*, des vêtemens. L'*Indien. Mara vaé ?* De quelle couleur ? L'*Interpr. Soboui eté* , bleu ; *pirenk* , rouge : *joup* , jaune ; *ſon* , noir, *Souboui maſſou* , verd ; *pirienk*, de pluſieurs couleurs ; *pegaſſou avé* , couleur de ramier ; *tin* , blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemiſes. L'*Ind. Maé pamo* ; quoi encore ? L'*Int. A cang aubéroupé* ; des chapeaux. L'*Ind. Setapé ?* beaucoup ? L'*Interpr. Itacouperé* ; tant, qu'on ne peut les nombrer. L'*Ind. Aïpoguo ?* Eſt-ce tout ? L'*Interp. Etimen* ; non. L'*Ind. Eſſe non bat* ; nomme-donc tout. L'*Ind. Coromo* ; prens un peu de patience.

On nomma tout ce que le Sauvage connoiſſoit, & de ſon côté il fit le

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

détail de ce qu'il pouvoit offrir. Enſuite, s'adreſſant aux Indiens qui l'accompagnoient, il leur tint paiſiblement ce diſcours. *Ty ierobah apo ou ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aé maé gerre iendeſué*; c'eſt le monde qui nous donne ſes biens. *Ty réco gatou iendeſué*; il faut le traiter de maniere, qu'il ſoit content pour ſes biens. *Iporencg eté am reco iendeſué*; voilà de beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; ſoïons à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendeſué*; ne faiſons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendeſué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Yporraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* ſignifie particulierement quelque pêche. *Tyrrout maé tyronam ani apé*; apportons leur tout ce que nous pourrons trouver. *Tyre comremoich moich meïendé maé recouſſave*; ne traitons pas mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh*; ne ſoïez pas mauvais mes Enfans; *Ta peré eo ihmaé* afin que vous aïez des biens; *To erecoih poaëté amo*, & que vos Enfans en aient. *Niracoïh iendera mouën ma è pouaire*, Nous

n'avons point de biens de nos Grands-Peres. *O pap cheramouën maé pouaire aitih ;* j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere m'avoit laiſſé ; *apocu maé ry oi Jerobiah ,* me tenant glorieux des biens que le Monde nous apporte ; *jenderamouin reſuié pyec potategué aven aire ;* ce que nos Grands-Peres voudroient avoir vu , & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh ! oip otarheté ienderamouïn réco hiaré te iendeſué ;* oh ! qu'il eſt heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos Grands-Peres nous ſoient venus. *Iendé porrau ouſſou vocare ;* c'eſt ce qui nous met hors de triſteſſe : *iende-co ouaſſou gerre ,* ce qui nous fait avoir de grands Jardins. *En ſaſſi piram tenderé memy non apé ;* il ne fait plus de mal à nos petits Enfans lorſqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderova gere ari ;* menons ces Etrangers avec nous contre nos Ennemis : *Toeré coih mocap o maé aé ;* qu'ils aient des Arqurbuſes , qui ſont leur propre bien , venu d'eux. *Mara mo ſenten gatou merin amé ;* pourquoi ne ſeroient-ils point forts ? *Mé mé taé morerobiarem ;* c'eſt une Nation qui ne craint rien. *Ty ſenanc apouau mar am iendé iron ;* éprouvons leur force lorſqu'ils ſeront avec nous. *Mauré tae mo*

DESCRIPT DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

retoar roupiaré ; ce ſont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouéh* ; tout ce que j'ai dit eſt vrai.

Après cette harangue, le Dialogue continue.

L'*Ind. Emourbeou deret anücheſué* ; parle-moi de ton Païs & de ta demeure. L'*Interpret. Augebé, derenqué eſcourendoub* ; c'eſt bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'*Ind. Iath* ; *marapé deretani reré* ? Comment s'appelle ton Païs & ta demeure ? L'*Interprete* : Rouen. L'*Ind. Tau ouſcou pé ouim* ? Eſt-ce un grand Village ? L'*Interpr. Pa*, oui. L'*Ind. Moboui pe reroupicha gatou* ? Combien avez-vous de Seigneurs ? L'*Interpr. Augepé* ; un ſeulement. L'*Ind. Marape ſeré ?* Comment ſe nomme-t'il ? L'*Interpr.* Le Roi Henri Second. L'*Ind. Tere potene*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim?* Pourquoi n'avez-vous pas pluſieurs Seigneurs ? L'*Interpr. Moroéré chich gué*, nous n'en avons pas plus ; *ore ramouin aré*, dès le tems de nos Grands-Peres. L'*Ind. Mara picue pée ?* Comment vous en trouvez-vous ? L'*Interpr. Oraicogue* ; nous en ſommes contens ; *oréé mac gerre*, nous ſommes ceux qui ont des biens. L'*Ind. Epé nocré coih peroupicha mac* ? Votre Prin-

ce a-t'il beaucoup de biens ? L'*Interpr. Jeré coih*, il en a beaucoup ; *Oréé maé gerre, a hepé*, tout ce que nous avons eſt à ſes ordres. L'*Ind. Oraïvi pé oge pé ?* Va-t'il à la guerre ? *L'Interpr. Pa ;* oui. L'*Ind. Mobouitave pé-iouca ni mac ?* Combien avez-vous de Villages ? L'*Interpr. Seta gatou* ; plus que je ne puis dire. L'*Ind. Niroſée nouih icho perte ?* ne me les nommeras-tu point ? L'*Interpret. Ipoë copoï ;* il ſeroit trop long. L'*Ind. Ipporenc pé paratani ?* Le lieu dont vous êtes eſt-il beau ? L'*Interpr. Iporrota gatou* ; il eſt fort beau. L'*Ind. Eugaïa pé per ance ?* Vos Maiſons ſont-elles comme ici ? L'*Interpr. Oicoé gatou*, il y a grande différence. L'*Ind. Mao vaé* ; comment ſont-elles ? L'*Interpr. Ita gapé* ; elles ſont toutes de pierre. L'*Ind. Iourouſſou pé ?* Sont-elles grandes ? L'*Interpr. Iourouſſou gatou* ; fort grandes. L'*Ind. Vate gatou pé ?* Sont-elles fort hautes ? L'*Interpr. Mahmo* ; merveilleuſement. L'*Ind. Eugaïa pé per ancinim ?* Le dedans eſt-il comme ici ? L'*Interpr. Erimen*, nullement. L'*Ind. Eſoé nonde rete renondau eta icheſué* ; nomme-moi les choſes appartenantes au corps. Ici l'on nomme en François, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou ; &

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

Lery obſerve, avec admiration, que l'Interprete ſachant fort bien le Grec, trouvoit pluſieurs mots de cette Langue dans celle des Indiens du Breſil (92).

§. V.

Hiſtoire Naturelle du Breſil.

ANIMAUX DU BRESIL.

SI la ſituation de cette vaſte Contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les Animaux des Régions qui l'environnent, on comprend auſſi qu'étant déſerte dans pluſieurs grandes parties, & ſurtout fort montagneuſe, elle en doit contenir quelques-uns qui lui ſont propres ; ce qu'on attribuera moins, ſi l'on veut, à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, où même à l'inſtinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les allarme pour leur conſervation. Thevet, dont perſonne ne rejette le témoignage ſur ce point, Lery, Knivet, & le Portugais anonyme qu'on a cité pluſieurs fois, ont recueilli là-deſſus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voïageurs.

Lery commence par déclarer, ſans

(92) Pages 400 & ſuivantes.

exception, que dans tout le Breſil on ne voit point un ſeul Animal qui ait une reſſemblance entiere avec les nôtres (93). Il ajoute qu'entre les Animaux du Païs il y en a fort peu que les Habitans ſe plaiſent à nourrir, & que par conſéquent il n'y a point de diſtinction à faire entre les Sauvages & les Domeſtiques. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le premier & le plus commun eſt celui qui ſe nomme Tapirouſſou (94). Il a le poil aſſez long & rougeâtre. Sa grandeur & ſa forme ſont à peu-près celles d'une Vache, mais il n'a point de cornes, il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus ſéches, le pié ſans aucune apparence de fente, & fort ſemblable à celui de l'Ane: auſſi prétend-on qu'il participe de l'Ane & de la Vache; mais il differe encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aigües & plus tranchantes, ſans les faire jamais ſervir à ſa défenſe. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des piéges, qu'ils dreſ- Tapirouſſou.

(93) *Ubi ſuprà*, pag. 152.

(94) L'Auteur Portugais le nomme *Tapyrete*, & Thevet *Tapihire*.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

ſent avec aſſez d'induſtrie. Ils font un cas extrême de ſa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des Boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien ſéchée, elle eſt ſi dure, que l'Auteur la croit impénétrable aux plus fortes fleches. Il en apportoit deux en France, pour faire d'autres eſſais; mais dans l'extrêmité, où l'on a vu que l'Equipage fut réduit par la famine, elles furent mangées toutes deux grillées, comme tous les autres Cuirs du Vaiſſeau. La chair du Tapirouſſou reſſemble, pour le goût, à celle du Bœuf; & les Braſiliens la boucanent. Lery prend cette occaſion pour nous apprendre leur maniere de boucaner (96).

Maniere Braſilienne de boucaner.

(95) » Ils fichent, dit » il, aſſez avant dans la » terre, quatre fourches » de bois, de la groſſeur » du bras, diſtantes en » quarré d'environ trois » piés, & hautes de deux » & demi. Ils mettent » ſur icelles des bâtons » en travers à un pouce » ou deux doigts près » l'un de l'autre; ce qui » fait comme une grande » grille de bois: telle- » ment qu'en aïant plu- » ſieurs plantées dansleurs » Maiſons, ceux qui ont » de la chair, la mettant » deſſus par pieces, & faiſant avec du bois bien » ſec, qui ne rend pas » beaucoup de fumée, un » petit feu lent deſſous, » en tournant & retournant de demi-quart en » demi-quart-d'heure, la » laiſſent ainſi cuire autant qu'il leur plaît. Et » parceque ne ſalant pas » leurs viandes pour les » garder, ils n'ont aucun » autre moïen de les conſerver ſinon de les faire » cuire, s'ils avoient pris » en un jour trente Bêtes » fauves, elles ſeroient

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le plus gros Animal du Breſil, après le Tapirouſſou, que Lery ne fait pas difficulté de nommer l'*Ane-Vache*, eſt une eſpece de Cerf, que les Braſiliens nomment Sco-aſſou. Il eſt moins grand que le nôtre ; ſon bois eſt plus court, & ſon poil eſt de la même longueur que celui de nos Chevres. On ne trouve de grands Cerfs, au Breſil, que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Le Sco-aſſou.

Le Sanglier du Païs, nommé *Tajaſſou* par les Sauvages, a ſur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il ſouffle, & qui ſert à la reſpiration : mais quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les piés du nôtre, les mêmes dents, c'eſt-à-dire, crochetées,

Le Tajaſſou.

» incontinent toutes miſes par pieces ſur le » Boucan, pour éviter » qu'elles ne s'empuantiſſent. Elles y demeurent quelquefois plus de » vingt-quatre heures, » juſqu'à ce que le milieu » ſoit auſſi cuit que le » dehors. Ainſi font ils » des Poiſſons, deſquels » même, quand ils en » ont en grande quantité, » ils font auſſi de la farine. Ces Boucans leur » ſervant de ſaloirs, de » crocs, & de gardemangers. Vous n'iriez » gueres en leurs Villages que vous ne les viſſiez garnis, non-ſeulement de Venaiſon ou » de Poiſſon, mais auſſi » le plus ſouvent de cuiſſes, bras, jambes, & » autres pieces de chair » humaine de leurs Priſonniers de guerre «. Au reſte Lery accuſe Thevet d'erreur, lorſqu'il aſſure que les Braſiliens ne mangent jamais de chair bouillie. *pag.* 155.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

pointues, & par conſéquent très dangereuſes ; il n'en eſt pas moins différent par ſon cri, qui eſt effroïable, que par le trou qu'il a ſur le dos.

L'Agouti du Breſil.

L'*Agouti* du Breſil eſt une Bête rouſſe, de la grandeur d'un Cochon d'un mois. Il a le pié fourchu, la queue fort courte, le muſeau & les oreilles d'un Lievre. Sa chair eſt un fort bon aliment.

Le Tapiti.

On en diſtingue une autre eſpece, qui ſe nomme *Tapiti*.

Rats des Bois.

Les Bois ſont remplis d'une ſorte de Rats, de la groſſeur d'un Ecureuil, & de poil rouſſâtre, dont la chair eſt auſſi fort délicate.

Le Pag.

Le *Pag* eſt un Animal, de la grandeur d'un Chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais ſa chair a le goût de celle du Veau ; & ſa peau, qui eſt tachetée de blanc, de gris & de noir, ſeroit en Europe une fourrure eſtimée.

Lynx.

L'Auteur Portugais aſſure qu'il ſe trouve au Breſil, ſurtout dans la Capitainie de Saint Vincent, quantité de *Lynx*, & de diverſes eſpeces ; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous ſi furieux, que rien ne peut réſiſter à leurs griffes. Il ajoute que c'eſt une gloire égale, pour les Braſiliens, de tuer un Lynx à la

la chaſſe, ou un Ennemi en guerre

Le *Sarigoy*, ſuivant Lery, ou *Carigue*, ſuivant l'Auteur Portugais, eſt une eſpece de Putois, dont le poil eſt griſâtre, & pour lequel ſa puanteur donne du dégoût aux Braſiliens; mais Lery, & d'autres François, en aïant écorché quelques-uns, remarquerent qu'ils ne tiroient cette odeur infecte, que de la graiſſe qu'ils ont ſur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très bonne. Le Sarigoy ou Carigue.

Le *Tatou* du Breſil eſt le même Animal des autres parties de l'Amérique, que les Eſpagnols ont nommé *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. On a déja donné ſa deſcription: mais Lery nous apprend que les Braſiliens, plus induſtrieux ſur ce point que les autres Indiens, font de ſa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. Laet rapporte, ſur le témoignage de *Ximenez*, que les écailles de cet Animal, réduites en poudre, & priſes, au poids d'un gros, dans une décoction de Sauge, provoquent une ſueur ſi ſalutaire, qu'elle guérit les Maladies vénériennes. Ce n'eſt pas ſa ſeule vertu: elle fait ſortir les épines de toutes les parties du corps; & ſuivant Monardes, les petits os de la queue du mê- Le Tatou du Breſil. Ses propriétés.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

me Animal, guériſſent la ſurdité (96).

Le Tamandua, Animal ſingulier.

Le *Tamandua* eſt un Animal admirable. Sa grandeur eſt celle d'un Chien. Il a le corps plus gros que long ; & ſa queue, qui eſt plus longue que ſon corps ; au moins du triple, forme une ſi groſſe touffe de poil, que pour ſe défendre des injures de l'air, il s'en couvre entierement. Il a la tête petite, le muſeau extrêmement allongé, la gueule ronde, & la langue très longue. Elle lui ſert, comme celle du *Fourmillier*, à faire la guerre aux Fourmis. Mais il n'eſt pas moins terrible pour les Hommes, & pour les Bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorſqu'il peut les ſurprendre. Sa chair n'eſt d'aucun uſage.

Hériſſon, & ſingularité de ſes épines.

Entre pluſieurs ſortes de Hériſſons, les Braſiliens en ont un fort petit, dont les épines ſont jaunâtres, & noires par le bout. On aſſure qu'étant ôtées à l'Animal, elles pénetrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y faſſe toucher.

Le Jacaré.

Les Braſiliens ont une fort petite eſpece de Caymans, qu'ils nomment *Jacaré*, dont ils mangent avidemment la chair. Leur groſſeur n'excede pas celle de la cuiſſe. Ils ſont d'une longueur pro-

(96) Livre XV, page 512.

portionnée ; mais loin d'être nuiſibles, on les prend en vie, & les Enfans s'en amuſent. Lery en fut témoin pluſieurs fois : ce qui n'empêche point que les grands Caymans ne ſoient auſſi redoutables, au Breſil, que dans les autres parties de l'Amérique. Les Jacarés ont la gueule fort fendue, les cuiſſes hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Janouare* eſt un Animal vorace, que ſes jambes hautes & ſéches, comme celles d'un Levrier, rendent extrêmement leger à la courſe. Il a la groſſeur d'un grand Chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau bien tigrée, quoique d'ailleurs il ne reſſemble point au Tigre. Toute ſorte de proie lui convient, ſans en excepter les Hommes. Auſſi fait-il trembler les Braſiliens ; & leur horreur va ſi loin pour lui, que lorſqu'ils en prennent un dans leurs pieges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui faſſent ſouffrir avant que de lui donner le coup mortel. Le Janouare, Animal vorace.

L'*Hirara* reſſemble à l'*Hyene*, que nous nommons aujourd'hui *Civette* ; mais on aſſure que ce n'eſt pas le même Animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vi- Hirara.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

vent que de miel, & leur adreſſe eſt extrême à le découvrir. Après avoir ouvert, avec la même ruſe, l'entrée des dépôts, ils y amenent leurs Petits, & ne commencent à manger eux-mêmes qu'après leur avoir laiſſé le tems de ſe raſſaſier.

Singes du Breſil.

Il n'y a point de Païs au Monde où les Singes ſoient en plus grande abondance, & leurs eſpeces plus variées. On en diſtingue une, que les Braſiliens nomment *Aquiquil*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton, & de laquelle ſort un Mâle de couleur rougeâtre, qui paſſe, dans le Païs, pour le Roi des Singes. Il a le viſage aſſez blanc, & le poil ſi régulierement diſpoſé, d'une oreille à l'autre, qu'il ſemble tondu. On raconte que montant quelquefois ſur un arbre, il s'y fait entendre par des ſons, qu'on prendroit pour une harangue; & que la nature lui a donné, pour cet uſage, un organe creux, compoſé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement ſous le palais. On ajoute que dans les mouvemens qu'il ſe donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre Singe, qu'on juge deſtiné à lui ſucceder, l'eſſuie fort ſoigneuſement,

Knivet aſſure que les Petiguares donnent le nom de *Ouariva* à cette eſpece de Singes. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

On en diſtingue d'autres, qui ſe nomment *Cay*, petits, noirs, d'une figure ſi agréable, qu'ils ſe font entendre & voir, avec le même plaiſir. Leur retraite eſt ſur les arbres à ſiliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne ceſſent point, ſurtout à l'approche du mauvais tems, de faire retentir l'air d'une étrange mélodie. Ceux, que les Indiens nomment *Sagoins*, ne ſont pas plus gros qu'un Ecureuil. Ils ont auſſi le poil roux; mais Lery leur donne le muſle, le cou, le devant, & juſqu'à la fierté du Lion. » C'eſt, dit-il, le » plus joli Animal qu'il ait vû au Bre» ſil; & s'il étoit auſſi facile de lui » faire paſſer la Mer qu'à la Guenon, » il ſeroit beaucoup plus eſtimé: mais » outre ſa délicateſſe, qui ne lui per» met pas de ſupporter le mouvement » d'un Vaiſſeau, il eſt ſi glorieux, » que pour peu qu'on le fâche, il ſe » laiſſe mourir de dépit (97).

(97) On ne laiſſe pas d'en faire paſſer quelques-uns en Europe; & Lery croit que c'eſt de cet Animal dont parle Marot, lorſque mettant en tête *Fripelipes*, ſon Valet, à un certain *Sagon*, dont il ſe croïoit offenſé, il lui fait dire:

Combien que Sagon ſoit un mot
Et le nom d'un petit Marmot.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Hay.

Le *Hay* eſt un Animal difforme, de la grandeur d'un Chien Barbet, & dont le viſage tire auſſi ſur celui de l'homme : mais il a le ventre pendant, comme une Truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des Moutons noirs, la queue fort courte, les jambes auſſi velues que l'Ours, & les griffes très longues. Dans les Bois, il eſt extrêmement farouche ; lorſqu'il eſt pris, il s'apprivoiſe aiſément (98).

Le Coati.

Le *Coati*, ſuivant l'Auteur Portugais, eſt un Animal de couleur brune, aſſez ſemblable aux Fibris-Caſtors de Portugal. Il monte ſur les arbres comme les Singes, & l'on réuſſit quelquefois à l'apprivoiſer : mais il eſt d'une malice & d'une voracité qui déplaiſent. Lery en fait une peinture plus curieuſe, qui mérite d'être rangée dans une Note (99).

(98) » Vrai eſt qu'à cauſe de ſes griffes aigües, » nos Toupinambaux, » nus qu'ils ſont, ne » prennent pas grand plaiſir à jouer avec lui. Au » demeurant, j'ai entendu non ſeulement des » Sauvages, mais auſſi » des Truchemens, qui » avoient demeuré longtems au Païs, que jamais homme, ni par » les champs, ni à la » Maiſon, ne vit manger cet Animal ; tellement qu'aucuns eſtiment qu'il vit du vent. *Lery*, *p.* 169. Thevet le nomme *Haüt*, ou *Haüthi* ; & quoiqu'il en parle dans les mêmes termes que Lery, il croit qu'il ſe nourrit de feuilles d'arbres.

(99) L'Animal, dit-il, que les Sauvages nomment *Coati*, » eſt de la » hauteur d'un grand Lie-

Les *Chats ſauvages* ſont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance. On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité ſurprenante, & fort nuiſibles non-ſeulement aux Oiſeaux, mais aux Indiens mêmes. L'utilité de leurs peaux les fait rechercher.

Chats ſauvages.

Le *Jagoarucu* eſt une eſpece de Chien ſauvage; ou du moins, ſon cri reſſemble à l'aboiement des Chiens domeſtiques. La couleur de cet Animal eſt

Le Jagoarucu, Chien ſauvage.

» vre, a le poil court, » poli & tacheté, les oreilles petites, droites & » pointues; mais, quant » à la tête, outre qu'elle » n'eſt guetes groſſe, aïant » depuis les yeux un » grouin long de plus d'un » pié, rond comme un » bâton, & s'étréciſſant » tout-à-coup, ſans qu'il » ſoit plus gros par le » haut qu'auprès de la » bouche, laquelle il a ſi » petite auſſi, qu'à peine » y mettroit-on le bout du » petit doigt, ce muſeau » reſſemblant le bourdon » ou le chalumeau d'une » cornemuſe; il n'eſt pas » poſſible d'en voir un » plus bizarre, ni de plus » monſtrueuſe façon. » Quand cette Bête eſt » priſe, elle ſe tient les » quatre piés ſerrés enſemble; & par ce moïen, » panchant toujours d'un » côté ou d'autre, ou ſe » laiſſant tomber tout à » plat, on ne la ſauroit » ni faire tenir debout, » ni manger, ſi ce n'eſt » quelques Fourmis, de- » quoi elle vit ordinaire- » ment par les Bois. En- » viron huit jours après » que nous fûmes arrivés » en l'Ile où étoit Villega- » gnon, les Sauvages nous » apporterent un Coa- » ti, lequel, à cauſe de la » nouvelleté, fut admiré » d'un chacun. Etant fort » défectueux, j'ai ſouvent » prié un nommé *Jean* » *Gardien*, de notre Com- » pagnie, expert en l'art » de Pourtraiture, de » contrefaire, tant cet » Animal, que beaucoup » d'autres extrêmement » rares; à mon regret, » jamais il ne voulut s'y » adonner. *Ubi ſup. pp.* 169 & 170.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & ſa courſe eſt d'une extrême légereté. Il vit de proie, ou de fruits lorſque la chair lui manque. Sa morſure eſt redoutable.

Le Jaguacin. On compare le *Jaguacin*, en grandeur, au Renard de Portugal; il n'en eſt pas même fort différent par la couleur : mais il vit de coquillages & de cannes de ſucre. C'eſt d'ailleurs un Animal innocent, & qui paſſe une partie du tems à dormir; ce qui le rend facile à ſurprendre.

Biaracata. Le *Biaracata* eſt de la grandeur d'un Chat, & de la figure de l'Ecureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très réguliere. Les oiſeaux & leurs œufs ſont ſa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'Ambre, qu'il paſſe la nuit ſur le rivage de la mer, à chercher cette proie.

Le *Perico ligero*, ou le Pareſſeux, dont on a déja donné la deſcription, eſt un Animal commun au Breſil.

SERPENS.

Le Tonou. Les Braſiliens mangent, non-ſeulement diverſes ſortes de Lézards & de Serpens, mais de gros Crapauds, boucanés avec la peau & les inteſtins. Le *Tonou* eſt un Lezard gris, qui a la peau fort lice, long de quatre ou cinq piés, & d'une groſſeur proportionnée.

Sa forme eſt hideuſe ; mais il n'eſt pas plus dangereux que les Grenouilles, entre leſquelles il vit ſur les rives des Fleuves & dans les Marais. Lery, qui en mangea ſouvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoïé ſoigneuſement & bien cuit, il a la chair auſſi blanche, auſſi tendre, & d'auſſi bon goût que le blanc d'un Chapon. » C'eſt, » dit-il, une des bonnes viandes » qu'il ait mangées en Amérique. Il » voïoit d'abord, avec étonnement, » les Sauvages apporter ou traîner des » Serpens rouges & noirs, gros comme le bras, & longs d'une aune, » qu'ils jettoient au milieu de leurs » Maiſons, parmi leurs Femmes & » leurs Enfans ; mais les leur voïant » manier, ſans aucune crainte, il s'accoutuma bien-tôt à ce ſpectacle. Ce » n'eſt pas, ajoute-t'il, que le Breſil » n'en ait d'autres eſpeces, dont la » piquûre eſt fort venimeuſe ; & » l'exemple qu'il en donne eſt effraïant (1).

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

(1) Un jour, deux autres François & moi fîmes la faute de nous mettre en chemin pour viſiter le Païs, ſans avoir des Sauvages pour guides. Nous étant égarés par les Bois, ainſi que nous allions par une profonde vallée, entendant le bruit & le trac d'une Bête qui venoit à nous, & penſant que ce fut quelque Sauvagine, nous n'en fîmes pas d'autre compte. Mais incontinent, à dextre, environ

HISTOIRE NATURELLE U BRESIL.

Le Giboya.

Mais Knivet & l'Auteur Portugais en nomment plusieurs, que Lery n'a pas connues. Le *Giboïa*, ou *Jaboïa*, Animal quadrupede, qui ne laisse pas d'être compté parmi les Serpens, quelquefois long d'environ vingt piés. Il est si gros, qu'on lui a vu dévorer un Cerf entier. Lorsqu'il s'est saisi d'une Bête fauve, il l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui resserre tous les os; ensuite, la lechant de sa langue, il la met en état d'être facilement avallée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne ré-

à trente pas de nous, nous vîmes sur le côteau un serpent beaucoup plus gros que le corps d'un homme, & long de six à sept piés, lequel paroissant couvert d'écailles blanchâtres, âpres & raboteuses comme coquilles d'Huîtres, l'un des piés devant levé, la tête haussée & les yeux étincellans, s'arrêta tout court pour nous regarder. Quoi voïant, & n'aïant lors, pas un seul de nous, arquebuses ni pistoles, ains seulement nos épées, & chacun notre arc à la maniere des Sauvages, qui ne pouvoient pas beaucoup nous servir contre ce furieux Animal, craignant néanmoins, si nous nous enfuyions, qu'il ne courût plus fort que nous & ne nous engloutît; fort étonnés, en nous regardant l'un l'autre, nous demeurâmes tous cois en une place. Après que ce monstrueux serpent, ouvrant la gueule, à cause de la grande chaleur qu'il faisoit, & soufflant si fort que nous l'entendions aisément, nous eut contemplés près d'un quart-d'heure, se retournant tout d'un coup, & faisant plus grand bruit & fracassement de feuilles & de branches, par où il passoit, que ne feroit un Cerf courant dans une Forêt, il s'enfuit contre-mont, & nous passâmes outre, louant Dieu qui nous avoit délivrés de ce danger. *Ubi sup. p* 161.

pondent point à la grandeur du corps.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Giraupiagara*, nom qui signifie mangeur d'œufs, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légerement sur les arbres, qu'un Poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'Oiseaux. Giraupiagara.

Le *Caninana* est de couleur verte, & n'a rien que de très agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs. Caninana.

Le *Boytiopua*, Serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement de Grenouilles. Il doit être fort commun, puisque les Sauvages en frottent les côtés des Femmes stériles, pour les rendre fécondes. Le Boytiopua.

Le *Gaytiepua* ne se trouve que dans le Païs de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur. Gaytiepua.

Le *Boyuna* est un Serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable. Le Boyuna.

Bom, qui signifie bruit, est le nom d'un gros Serpent qui jette une sorte de cri, par lequel on est averti de son approche, quoiqu'il n'ait rien de nuisible. Le Bom.

Le *Boycupecanga* est fort gros; & Boycupecanga.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

les taches dont il a le dos marqueté font juger qu'il eſt des plus venimeux.

Quatre eſpeces de Jararaca.

On comprend quatre eſpeces de Reptiles ſous le nom de *Jararaca*. La plus grande, qui ſe nomme *Jararacucu*, eſt longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui ſemblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les levres. Ces dents jettent une humeur ſi dangereuſe, qu'elle tue les Hommes en vingt-quatre heures. Une autre eſpece, nommée *Jararcoaypitinga*, eſt auſſi venimeuſe que la Vipere d'Eſpagne, & n'en eſt pas fort différente par la forme & la couleur. La troiſieme eſpece ſe nomme *Jararaepeba*; elle a ſur le dos une ligne rouge, & le reſte du corps eſt de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables Serpens n'ont pas plus d'un pié de long, & ſont de couleur de terre, avec quelques veines ſur la tête comme les Viperes, dont elles imitent auſſi le ſifflement.

Le Curucucu.

Le *Curucucu* eſt un Serpent affreux & terrible, qui a quelquefois juſqu'à quinze palmes de long. Son poiſon eſt des plus ſubtils; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Braſiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec ſoin.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Outre le grand Serpent à Sonnettes, qui porte au Breſil le nom de *Boicininga*, & qui y rampe ſi vîte qu'il ſemble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *Briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement ſubtil.

Boicininga, ou petit Serpent à ſonnettes.

L'*Ibiracua* jette un poiſon ſi violent, qu'on voit ſortir preſqu'auſſi-tôt, à ceux qu'il a mordus, du ſang des yeux, des oreilles, des narines, du goſier, & des parties inférieures du corps. Auſſi ſa morſure eſt-elle mortelle, ſi le ſecours n'eſt pas donné ſur-le-champ.

L'Ibiracua.

L'*Ibiboca* eſt auſſi un des plus dangereux Serpens du Breſil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marquetés. Ses mouvemens ſont d'une lenteur extraordinaire.

Ibiboca.

Les Voïageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuſe peinture des tourmens auxquels on eſt expoſé, au Breſil, par la morſure de ces redoutables Animaux, & du grand nombre des Malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il ſe trouve des Serpens à chaque pas, dans les Campagnes, dans

Affreuſe quantité de Serpens au Breſil.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

les Bois, dans l'intérieur des Maiſons, & juſques dans les Lits, ou les Hamacs. On en eſt piqué la nuit, comme le jour; & ſi l'on n'y remédie pas auſſitôt, par la ſaignée, par la dilatation de la bleſſure, & par les plus puiſſans Antidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques eſpeces, ſurtout celles des Jararacas, jettent une odeur de muſc, qui eſt d'un grand ſecours pour ſe garantir de leurs ſurpriſes. Les Scorpions ſont auſſi fort communs; mais leurs bleſſures ſont rarement mortelles, quoique fort douloureuſes pendant l'eſpace de vingt-quatre heures.

D'autres Inſectes, tels que la *Nigua*, qui ſe nomme ici *Ton*, les Moſquites, qui s'appellent *Yetin*, & les Papillons voraces, nommés *Aravers*, ſont les mêmes, & cauſent les mêmes déſordres, que dans les autres parties de l'Amérique méridionale.

OISEAUX.

Un Païs, auſſi couvert de Bois que le Breſil, eſt la retraite naturelle d'une infinité de charmans Oiſeaux. Lery n'y compte que trois eſpeces de volailles domeſtiques, que les Braſiliens nourriſſent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, ſurtout les blanches, qu'ils teignent en rou-

ge & dont ils font leur principal ornement. Les deux premieres ſont des Poules d'Inde (2), production naturelle de leur Païs, d'où le même Auteur aſſure que l'Europe les a reçues; & les Poules communes (3), qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils faſſent aux Européens eſt un excès de gourmandiſe, qui leur fait manger une Poule, à chaque œuf qu'ils avallent. Ils ne font pas plus d'uſage des Cannes d'Inde (4), qu'ils nourriſſent auſſi dans leurs Habitations; & la raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que cet Animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'un aliment de cette nature ne les rendît peſans à la courſe. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les Bêtes dont la marche eſt lente, & même certains Poiſſons, tels que la Raie, qui nagent moins légerement que les autres.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Entre les Oiſeaux ſauvages qui ſe mangent, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens*, & aux *Jacouanaſſous*, trois eſpeces d'une

Trois eſpeces de Faiſans.

(2) Nommées au Breſil, *Arignan-ouſſou*.
(3) Nommées *Arignan-miri*.
(4) Nommées *Upac*.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

sorte de Faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne different qu'en grosseur. Il assure que le Monde entier n'a rien de plus délicat. C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les avoir reconnus pour des Faisans. Les Mutons sont d'autres Oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares. Ils sont de la grosseur du Paon, dont ils imitent aussi le plumage.

Cinq especes de Perdrix.

Les *Macacouas* & les *Inanbou-ouassous* sont deux especes de Perdrix, de la grosseur de nos Oies. On peut en regarder comme trois autres especes les *Manbouris*, les *Pegassous* & les *Pecacaus*, quoique d'inégale grosseur; les premiers ont celle des Perdrix communes, les seconds celle du Ramier, & les troisiemes celles de la Tourterelle.

L'Arat & le Canidé, Oiseaux merveilleux.

Mais laissons ce qui n'est que Gibier, dont Lery vante extrêmement l'abondance. Il se hâte de passer à deux Oiseaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il, à l'admiration du Créateur. L'un se nomme *Arat*, & l'autre *Canidé*. » Ils » sont de la grosseur d'un Corbeau. Ce » ne sont point des Perroquets, puis- » qu'ils ne leur ressemblent point par le » plumage. Cependant, comme ils ont

» les piés & le bec crochus, on pour-
» roit les mettre de ce nombre, ſi preſ-
» que tous les Oiſeaux de l'Amérique
» n'avoient auſſi ces deux propriétés.
» Mais la peinture de leurs perfec-
» tions doit demeurer dans les termes
» de l'Auteur (5).

Les Perroquets du Breſil étant les

(5) L'Arat a les plumes des aîles & celles de la queue, qu'il a longue d'un pié & demi, moitié auſſi rouges que fine écarlate, & l'autre moitié de couleur céleſte, auſſi étincellante que le plus fin écarlatin qui ſe puiſſe voir : la tige, toujours au milieu de chaque plume, ſéparant les couleurs oppoſées des deux côtés. Au ſurplus tout le reſte du corps eſt azuré. Quand cet Oiſeau eſt au Soleil, où il ſe tient ordinairement, il n'y a œil qui ſe puiſſe laſſer de le regarder.

Le Canidé a tout le plumage, ſous le ventre, & à l'entour du col, auſſi jaune que fin or ; le deſſus du dos, les aîles & la queue, d'un bleu ſi naïf, qu'il n'eſt pas poſſible de plus ; étant advis qu'il ſoit vêtu d'une toile d'or par deſſous, & emmantelé de damas violet par deſſus, on eſt ravi de telle beauté. Les Sauvages, en leurs chanſons, font ſouvent mention de ce dernier, diſant & répétant dans leur muſique, *Canidé jouve, Canidé jouve heura ouéh* ; ce qui ſignifie : Oiſeau jaune, Oiſeau jaune, que tu es beau ! Combien que ces deux Oiſeaux ne ſoient pas domeſtiques, étant néanmoins plus coutumierement ſur les grands arbres, au milieu des Villages, que parmi les Bois, nos Toupinamboux, les plumant trois ou quatre fois l'année, font fort proprement des robbes, bonnets, bracelets, garnitures d'epées de bois & autres choſes de ces belles plumes, dont ils ſe parent le corps. J'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches, & ſurtout de ces grandes queues, ſi bien diverſifiées de rouge & de couleur céleſte ; mais à mon retour, paſſant à Paris, un Quidam de chez le Roi ne ceſſa jamais, par importunité, qu'il ne les eût de moi. *Ubi ſup. pp.* 173 & 174.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Perroquets du Bresil, & leurs plus belles especes.

plus célebres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connoître les plus belles especes. Le premier rang semble appartenir aux *Araras* & aux *Macas*, qui sont assez rares dans les Provinces maritimes. Ils sont également distingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes, sur l'estomac, sont d'un très-beau pourpre; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat, & dans tout le reste du corps, d'un mélange admirable de ces trois couleurs, plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue assez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs; & le lieu de ce dépôt est ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un Rocher. Ils s'apprivoisent facilement, & n'apprennent pas moins vîte à parler.

La seconde espece se nomme *Anapura*. Ses couleurs sont un beau mélange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun, distribués avec une variété surprenante. On préfere cette espece à toutes les autres, parcequ'avec beaucoup de facilité à s'apprivoiser & à parler, elle est la seule qui ponde ses œufs & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

L'*Araruna*, ou le *Machao*, mérite

le troiſieme rang. A la vérité le fond de ſon plumage eſt noir ; mais ſi bien mêlé de verd, qu'à la lumiere du Soleil il jette un éclat merveilleux. Il a les piés jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des Terres. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

La quatrieme eſpece eſt celle que les Braſiliens nomment *Ajurucouros*. Elle eſt d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps eſt de couleur verte ; le cou & la crête ſont jaunes ; quelques plumes qu'elle a ſur le bec ſont bleues, & celles des aîles ſont du plus beau rouge. La queue eſt rouge & jaune, avec un mélange de verd.

La plus petite eſpece eſt celle qui ſe nomme *Tuin* ; verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle eſt fort recherchée, pour ſa docilité. Les Perroquets qui ſe nomment *Guiarubas*, c'eſt-à-dire Oiſeaux jaunes, ne parlent point, & ſont naturellement triſtes & ſolitaires ; mais ils ne laiſſent pas d'être en eſtime au Breſil, parcequ'ils viennent du fond du Continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les Habitations. On en fait le même cas, que notre Nobleſſe faiſoit autrefois des Eperviers & des Faucons. Enfin le Per-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

roquet Braſilien, qui ſe nomme *Yapou*, tire ſur la Pie par ſa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui ſe relevent comme des cornes, les yeux bleus, & le bec jaune. C'eſt un fort bel Oiſeau; mais lorſqu'il eſt en colere, il jette une odeur très déſagréable. Son occupation continuelle eſt à chercher tous les petits Inſectes d'une Maiſon, pour en faire ſa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parcequ'il attaque ſouvent la prunelle des yeux.

Lery n'a connu, au Breſil, que trois eſpeces de Perroquets; l'*Ajourous*, qu'il prend pour la plus grande eſpece, le *Marganas*, dont on porte, dit-il, un grand nombre en France, & le *Touir*, que les Matelots François appellent *Moiſſons*.

Le Guranhé. Engera.

Des autres eſpeces d'Oiſeaux, on vante beaucoup le *Guranhé-Engera*, qui eſt de la grandeur d'un Pinſon. Il a les aîles & le dos bleus, l'eſtomac & le ventre jaunes, & ſur la tête une belle hupe de même couleur. Non-ſeulement ſon ramage eſt fort varié, mais il imite celui de la plûpart des autres Oiſeaux. On en diſtingue pluſieurs eſpeces.

Le *Tangara* n'excede point la grandeur d'un Moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage eſt moins un chant, qu'un ſimple murmure. On raconte que les Oiſeaux de ce nom font entr'eux une ſorte de danſe, pendant laquelle il en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur ſon plaintif, juſqu'à ce que le voïant relevé ils s'envolent tous enſemble. Comme on ajoute que le Tangara eſt ſujet à l'Epileſie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte n'eſt qu'une attaque de ce mal. Le Tangara.

Les Braſiliens font un cas extrême du *Quereiva*, pour la ſinguliere beauté de ſon plumage. Il a l'eſtomac du plus beau rouge, les aîles noires, & tout le reſte du corps bleu. Le Quereiva

Suivant l'Auteur Portugais, le Tucan du Breſil n'a que la groſſeur d'une Pie, quoiqu'il ait le bec auſſi long qu'on l'a repréſenté dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, c'eſt-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoiſe dans une Baſſe-cour, juſqu'à mener ſes Petits comme une Poule. La couleur de ſon bec eſt jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de ſon plumage eſt jaune ſur l'eſtomac, & noire Tucan du Breſil.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

dans tout le reſte du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un ſi petit Oiſeau peut ſoutenir un ſi gros & ſi long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le Guirapanga.

Le *Guirapanga* eſt tout-à fait blanc; & dans une grandeur médiocre, il a la voix ſi forte, qu'elle ſe fait entendre, comme le ſon d'une cloche, à près d'une demie lieue.

Andougoacous.

Dans les Provinces intérieures du Breſil, on trouve beaucoup d'Autruches, que les Habitans du Païs nomment *Andougoacous*. Elles ne different point de celles des autres Régions; mais on aſſure que l'eſpece de corne qu'elles ont ſur le bec, portée au cou, rend la liberté de la Langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les Aigles, des Eperviers, les Vautours, & d'autres Oiſeaux de proie, dont le nombre eſt ici fort grand, y ſont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiſer un ſeul.

On ne parle point du Colibri, qui eſt fort commun au Breſil, & pour la deſcription duquel on a déja renvoïé aux *Exotiques* de Cluſius: mais on doit obſerver que Thevet & Lery lui donnent un chant fort agréable, au Breſil; juſqu'à le comparer à celui du

Roſſignol, quoiquetous les autres Voïageurs en parlent comme d'un bourdonnement fort commun. Lery le fait nommer *Guomanbuch* par les Braſiliens, & l'Auteur Portugais le nomme, d'après eux, *Guaiminibique :* il en diſtingue auſſi deux eſpeces, ſous les noms de *Guacariga* & de *Guaracicaba*. On ſait que dans les Iles Françoiſes ce petit Oiſeau ſe nomme *René*, parceque dormant ſix mois de l'année il ſemble renaître en s'éveillant ; comme les Eſpagnols l'appellent *Tomineïos*, parcequ'avec ſon nid il ne peſe que deux Tomins d'Eſpagne, c'eſt-à-dire vingt-quatre grains.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Panou* eſt un Oiſeau noir, de la groſſeur d'un Merle. Toute ſa beauté conſiſte dans le plumage de l'eſtomac, dont la couleur eſt ſang de Bœuf. Le *Quianpian*, qui n'eſt pas plus gros, a tout le plumage d'un bel écarlate.

Le Panou & le Quianpian.

Les Chauve Souris ſont plus groſſes, & n'ont pas moins de goût pour le ſang que celles de Guayaquil. Les Abeilles y reſſemblent à nos Mouches noires d'Eté, & n'en font pas de moins agréable miel: mais la cire en eſt preſqu'auſſi noire que la poix. Enfin Lery parle d'un Oiſeau, de plumage gris cendré, & de la groſſeur d'un Pigeon, que les Braſiliens

L'Oiſeau lugubre.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

reſpectent beaucoup, parcequ'aïant le cri plus lugubre qu'on ne peut ſe l'imaginer, & ne ſe faiſant entendre que la nuit, ils ſont perſuadés qu'il vient leur parler de la part des Morts. » Une fois » dit-il, qu'il paſſoit la nuit dans un » Village nommé *Upec*, il faillit d'ê- » tre inſulté des Habitans, pour avoir » ri de l'attention religieuſe avec la- » quelle ils écoutoient cet Oiſeau. » Tais-toi, lui dit fort rudement un » Vieillard, & ne nous empêche point » d'entendre les nouvelles que nos » Grands-Peres nous font annon- » cer (6).

POISSONS.

Entre les Poiſſons, la Manatée, ou le Lamantin, eſt d'un bonté ſinguliere au Breſil. Lery nous apprend que *Pira* eſt le nom général que les Braſiliens donnent à tous les Poiſſons, & qu'ils nomment les plus gros *Camourou Ouaſſou*; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque eſpece. Mais on ne s'arrêtera qu'à ceux qui paroiſſent propres aux Côtes maritimes & aux Rivieres du Païs.

ACARAPEP.

L'*Acarapep* eſt un grand Poiſſon plat, dont la chair eſt d'une bonté, que Lery traite de merveilleuſe. Il jette, ſur le

(6) *Ubi ſuprà*, p. 182.

feu;

feu, une graiſſe jaune qui lui ſert de ſauce.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'*Acara-Bouten* eſt un autre Poiſſon plat, viſqueux & de couleur rougeâtre. Acara-Bouten.

Les *Raies* du Fleuve de Janeïro & de la Mareveſcona, nommées *Inevouca* par Thevet, ſont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont ſur la tête deux cornes aſſez longues ; & ſous le ventre cinq ou ſix fentes, qu'on croiroit artificielles. Leur queue eſt non-ſeulement longue & déliée, mais ſi venimeuſe, que de ſa moindre piquûre elle fait enfler, avec inflammation, les parties qu'elle a bleſſées. La chair du corps & les inteſtins mêmes n'en ſont pas moins bons. Inevouca, ou Raies de Rio Janeiro.

Le *Beyupira*, que l'Auteur Portugais compare à l'Eſturgeon, eſt fort eſtimé des Braſiliens. Il ſe prend en haute Mer, à l'hameçon. Il eſt long de ſix ou ſept palmes, rond dans cette longueur, blanc ſous le ventre & noir ſur le dos. On le trouve toujours gras & d'excellent goût. Beyupira.

Le *Baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parceque ſes yeux reſſemblent à ceux du Bœuf, n'eſt pas fort différent du Thon par la groſſeur & la forme, mais il n'a pas le même goût ; Baopes.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

sans compter qu'il est beaucoup plus gras : on tire, de sa graisse, une sorte d'huile ou de beurre.

Camarupi. Le *Camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, est un grand Poisson dont tout le corps est parsemé d'épines, & qui a sur le dos une sorte de crête toujours dressée. Il doit être fort gros, puisqu'on assure que deux Hommes suffisent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Piraëmbu. Le *Piraëmbu* est peu différent du Poisson qu'on a nommé *Ronfleur* dans une autre Description, & jette aussi une sorte de ronflement : mais il est de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui servent à briser les coquillages, dont il se nourrit.

Amayacus, & ses trois especes. L'Auteur Portugais assure que tout le Poisson des Côtes du Bresil est si sain, qu'on le fait prendre en remede aux Fievreux, ou du moins qu'il ne leur est jamais nuisible. Il en excepte les Requins, dont le nombre est infini dans cette Mer, & qui entrent même dans les Rivieres. Il ajoute que leurs dents sont venimeuses, & que plusieurs Nations Sauvages s'en servent pour armer leurs fleches.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'*Amayaen*, eſpece de Grenouille marine, eſt un Poiſſon court, de couleurs variées, qui a les yeux beaux, & qui jette, en ſortant de l'eau, une ſorte de croaſſement. Il s'enfle auſſi, comme la Grenouille. Sa chair eſt fort bonne ; mais c'eſt après avoir été ſoigneuſement dépouillée de la peau, ſous laquelle il cache une ſorte de venin. On en diſtingue une autre eſpece, qui eſt armée de pointes, comme l'Hériſſon, & beaucoup plus venimeuſe que la premiere. Cependant on mange auſſi la chair, après en avoir ôté la peau : elle paſſe pour un ſpécifique contre la dyſſenterie. Enfin une troiſieme eſpece, que les Braſiliens nomment *Itaëca*, eſt de forme triangulaire, & paroît avoir les yeux bleus. Elle a du venin, non-ſeulement dans la peau, mais dans le foie & les inteſtins ; ce qui ne la rend point plus dangereuſe, lorſqu'on en a retranché toutes ces parties.

Amayaen, & ſes trois eſpeces.

Le *Puraque* des Côtes du Breſil eſt une eſpece de Torpille, dont la forme approche de celle d'une Raie. C'eſt Laet, qui croit pouvoir lui donner cette figure, d'après un deſſein fait au Breſil ; mais le Deſſinateur la nommoit *Araoua Ouapebbe*. Peut-être le nom de *Puraque* lui eſt-il venu des Portu-

Puraque.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

gais. Elle engourdit, comme la Torpille, le membre dont on la touche, avec l'entremiſe même d'un bâton.

Caramaru. Les *Caramarus* ont beaucoup de reſſemblance avec les Serpens marins, qui ſe trouvent ſur les Côtes de Portugal. Leur longueur eſt de dix à quinze palmes. Ils ſont ſi gras, qu'ils jettent ſur le gril une odeur de chair de Porc. Leur venin eſt autour des dents, qu'ils ont monſtrueuſes, & dont les morſures font tomber en pourriture la partie bleſſée. Ils ſont d'ailleurs armés de pluſieurs pointes. Les Braſiliens aſſurent qu'on les voit ſouvent fraïer avec les Serpens de terre.

Amorcati. L'*Amorcati*, eſpece de Grenouille marine, eſt hériſſée de pointes, & ſe cache ſous le ſable du rivage, où les moindres bleſſures qu'elle fait aux piés des Paſſans ſont fort dangereuſes, ſi l'on n'y apporte point un prompt ſecours.

Amacurub. L'*Amacurub*, Poiſſon fort calleux, reſſemble à celui que les Portugais nomment *Bugallo*, & ſe fait redouter par la force extraordinaire de ſon venin.

Icrepomonga. L'*Icrepomonga* eſt un Serpent marin, qui ſe tient ordinairement immobile ſous les flots. On lui attribue une propriété fort ſinguliere, quoiqu'elle ne le ſoit pas plus que celle de la Puraque &

de la Torpille. Tous les Animaux qui s'en approchent ſe collent, dit-on, ſi fortement à ſon corps, qu'il eſt difficile de les en arracher. Il en fait ſa proie. Mais, ce qui paroît moins vraiſemblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois ſur le rivage, & qu'il s'y reſſerre juſqu'à paroître fort petit; que ſi quelqu'un le touche de la main, elle s'y attache auſſi-tôt; que ſi l'on y met l'autre main elle s'y attache de même; & qu'alors le Serpent, reprenant toute ſa grandeur, entraîne ſa proie dans la Mer, où il la dévore.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

C'eſt apparemment ſur le ſeul témoignage des Braſiliens, que l'Auteur Portugais parle auſſi de ce qu'il nomme les Tritons & les Neréides. » Ces Monſtres marins portent, au Breſil, le » nom d'*Ypupiapra*. Ils y ſont dans une » telle horreur, que leur vue ſeule fait » quelquefois mourir les Sauvages de » crainte. Ils ont la face aſſez ſemblable au viſage humain; à l'exception » des yeux, qu'ils ont beaucoup plus » enfoncés. Les Femelles ſont ornées » d'une longue chevelure, & ne paroiſſent pas moins diſtinguées par des » traits plus agréables. On les trouve » ordinairement à l'embouchure des » Fleuves, ſurtout à l'entré du *Jagoa-*

Ypupiapra, Monſtres marins.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» *ripé*, qui n'eſt qu'à ſept ou huit lieues
» de la Baie de tous les Saints ; & vis-
» à-vis de Porto Seguro, où l'on aſ-
» ſure qu'ils ont tué un grand nom-
» bre d'Indiens. Leur maniere de les
» tuer eſt en les embraſſant avec tant
» d'ardeur, qu'ils les étouffent ; car il
» n'y a point d'apparence qu'ils aient
» deſſein de leur ôter la vie, & ces
» étranges careſſes paroiſſent venir plu-
» tôt d'affection. Ils jettent même des
» gémiſſemens, après les avoir étouf-
» fés ; ils ſe dérobent, & ne touchent
» point aux cadavres, à la réſerve des
» yeux, du nez, du bout des doigts &
» des parties naturelles, qu'ils leur en-
» levent. On en donne pour preuve,
» que les Indiens, tués par ces Monſ-
» tres, ſe trouvent ainſi mutilés, lorſ-
» qu'ils ſont jettés au rivage par les
» flots. On ne s'eſt arrêté à ces fables,
que pour faire obſerver combien il eſt ſurprenant qu'un Ecrivain auſſi ſenſé que Laet les ait copiées ſans aucune marque de doute (7).

Un jeune Peintre Hollandois, qui avoit paſſé quelque tems au Breſil, lui donna, dit-il, les figures de trois autres Poiſſons, fort communs dans cette Mer ; l'un nommé *Ubitre*, qui n'a d'ex-

(7) *Ubi ſuprà*, l. 15. cap. 12.

traordinaire que la queue ; elle eſt longue de plus de la moitié du corps, ronde, comme celle d'une Vache, & ſe releve de même. Par le reſte du corps, l'Ubitre eſt aſſez ſemblable au Brochet. Le ſecond, nommé *Aioua* ou *Iahouakatto*, eſt de la groſſeur des Poiſſons orbiculaires; mais la tête, qui reſſemble à la face d'un Bœuf, occupe la moitié du corps. La queue eſt fourchue. Le *Pira-Utoha*, qui eſt le troiſieme, a la forme tout-à-fait monſtrueuſe, & paroît auſſi du genre des Orbes. Outre deux cornes oſſeuſes & recourbées en arriere, ſa queue eſt faite en ſpatule, ſes levres ſont fort groſſes, & ſa gueule s'entr'ouvre avec une contorſion fort hideuſe. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Entre les coquillages du Breſil, l'*Apula*, ſemblable à la partie d'un roſeau qui eſt entre deux nœuds, eſt non-ſeulement une nourriture fort ſaine, mais, mis en poudre, il paſſe pour un ſpécifique contre les maux de ratte. COQUILLAGES.

L'*Ura* eſt une Ecreviſſe de Mer, qui ſe trouve dans la vaſe, le long du rivage, en ſi grand nombre, que non-ſeulement les Braſiliens maritimes, mais les Negres, emploïés par les Portugais, en font leur nourriture ordinaire. La chair en eſt de bon goût,

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

& fort ſaine, ſi l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *Guainumu* eſt une autre eſpece d'Ecreviſſe, mais plus grande, & qui a ſurtout la gueule ſi large, qu'elle peut contenir le pied d'un Homme. C'eſt moins un Animal aquatique que terreſtre; car on ne le trouve que dans le creux des rochers, qui bordent la Mer. Au bruit du tonnerre, il ſort de cette retraite, & fait lui-même un autre bruit qui cauſe de la fraïeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'Ennemi prêt à fondre ſur eux.

L'*Aratu* ſe tient dans le creux des Arbres voiſins de la Mer; mais il en ſort, pour ſe nourrir d'Huîtres & de Moules; avec l'adreſſe, qu'on attribue aux Singes, d'y jetter, lorſqu'elles s'ouvrent, une petite pierre qui les empêche de ſe fermer.

On ſe borne aux eſpeces qui ſemblent particulieres à ces Côtes; car on y trouve d'ailleurs en abondance preſque tous les Coquillages, & les Huîttes y contiennent quelquefois de fort belles Perles. Anciennement les Sauvages en pêchoient une prodigieuſe quantité, dont ils raſſembloient les écailles, après en avoir mangé la chair;

& dans plusieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le tems a couverts d'herbes & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Entre les Oiseaux marins, on distingue, comme particuliers au Bresil, le Guirantinga, qui est de la grandeur d'une Grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleue, les jambes très longues aussi, & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu, dans toute sa longueur, de petites plumes qui le disputent en beauté à celles de l'Autruche. OISEAUX MARINS.

Le *Caripira* est un grand Oiseau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes sont fort recherchées des Brasiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir observé qu'elles durent fort long-tems. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété; car il paroît que le *Caripira* est le même Oiseau que les Espagnols ont nommé *Rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, suivant *Ximenès*, sa graisse a la vertu singuliere de faire disparoître les

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

cicatrices du visage : mais quoiqu'il se trouve partout, il n'est facile à prendre que dans les Isles désertes, où il dépose ses œufs. Le même Ecrivain en avoit vû un, dont les aîles étendues rempliſſoient plus d'espace qu'un Homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *Guiratonteon* tire son nom de l'Epilepsie, à laquelle il est si sujet, qu'on a voulu exprimer par ce mot composé, qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *Calcamar* est de la grosseur d'un Pigeon. Ses aîles ne lui servent point à voler, mais à nager fort légerement. Il ne quitte point les flots ; & les Brasiliens assurent qu'il y dépose même ses œufs : mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

L'*Ayaca* est d'une industrie singuliere à prendre les petits Poissons. Jamais on ne le voit fondre inutilement sur l'eau. Sa grosseur est celle d'une Pie. Il a le plumage blanc, marqueté de raches rouges, & le bec fait en cuilliere.

Le *Caracura* est de couleur cendrée, & cache un petit corps sous un pluma-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

ge fort épais. Il a les yeux beaux, ſurtout la prunelle, qui eſt d'un rouge très vif; & la voix ſi forte, qu'on la croiroit ſortie d'un fort gros organe. Elle ſe fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le ſoir.

Le *Guara* n'eſt pas plus gros qu'une Pie; mais il a le bec oblong & recourbé, les cuiſſes groſſes & les piés longs. Ses premieres plumes ſont noirâtres; enſuite elles deviennent cendrées: lorſqu'il commence à voler, elles ſont tout-à-fait blanches; après quoi elles rougiſſent inſenſiblement, juſqu'à devenir de couleur écarlatte, qu'elles ne ceſſent point de conſerver. Cet Oiſeau, quoique vorace, & vivant non-ſeulement de Poiſſon, mais de toute autre chair, qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ſes œufs ſous les toîts. Il vole ſouvent en trouppe; ce qui forme un très beau ſpectacle ſous les raïons du Soleil. Les Sauvages emploient ſes plumes à leurs ornemens de tête.

POISSONS DES FLEUVES DU BRESIL.

Les Fleuves du Breſil abondent en Poiſſons, de toute ſorte de groſſeur. Sans parler de ceux qui leur ſont communs avec les autres parties de l'Amérique méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on compareroit au Ha-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

reng, s'il n'avoit la tête fort groſſe, les dents très aigües, & des écailles ſi dures depuis la tête juſqu'à l'extrêmité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair eſt d'un goût très agréable.

Le *Panapana* eſt de longueur médiocre; il a la peau dure & raboteuſe, comme le Chien marin. Du reſte il reſſemble entierement à la *Zygone*, qui ſe nomme Cagnole à Marſeille; c'eſt-à-dire qu'il a la tête plate, difforme, & comme diviſée en deux cornes, à l'extrêmité deſquelles ſont placés deux yeux, qui ſe trouvent ainſi fort éloignés l'un de l'autre. La queue eſt terminée par deux nageoires inégales, qui ont auſſi leur direction toute oppoſée. Les Figures, que Thevet, Bellon, Rondelet & Aldovrand ont données de ce Poiſſon, ne s'accordent point.

L'Auteur Portugais donne le *Cururyuba* pour le plus grand & le plus beau de tous les Serpens aquatiques du Breſil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 piés de long. Une eſpece de chaîne leur deſcend par de belles ondulations de diverſes couleurs, depuis la tête juſqu'à l'extrêmité de la queue. Il a les dents

d'un Chien. Auſſi ſa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les Hommes & les Bêtes, qui le mangent à leur tour, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre. Les Braſiliens lui attribuent des propriétés ſi peu vraiſemblables, qu'elles ne peuvent le devenir par leur témoignage.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

La *Matiima* eſt un autre Serpent, d'énorme grandeur, mais qui ne ſort jamais des Fleuves. Ses couleurs ſont ſi belles, que les Sauvages ſe font gloire de ſe peindre le corps à leur imitation, & reconnoiſſent qu'ils lui doivent l'uſage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* eſt un Animal amphibie, moins grand que le Loup, mais plus furieux. Il fait la guerre aux Hommes; & ſa courſe eſt ſi prompte, que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les ſurprendre.

Le *Zaziguemeju*, autre Animal des Fleuves du Breſil, eſt fort recherché pour la peau, que l'Auteur vante ſans en donner la deſcription.

Les Chevaux Européens, tranſportés dans les différentes Capitainies du Breſil, s'y ſont multipliés avec tant de ſuccès, qu'on en fait paſſer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en eſt de même des Taureaux

ANIMAUX TRANSPORTÉS AU BRESIL.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

& des Vaches, dont quantité de Portugais nourriſſent de grands Troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne ſoient pas de la premiere beauté, & que particulierement dans la Capitainie de Porto Seguro, il croiſſe une herbe funeſte aux Beſtiaux, il ſe trouve des Cantons, où rien ne manque à leur nourriture; telles ſont les Campagnes de Piratininga: les engrais, qu'on en tire, ſont excellens pour toutes ſortes d'Animaux. Auſſi la multiplication y eſt-elle prodigieuſe; ſurtout celle des Porcs, dont la chair eſt d'ailleurs ſi agréable & ſi ſaine, qu'on en preſcrit l'uſage aux Malades. Sur les bords du Fleuve de Janeiro, les Moutons, quoiqu'en abondance, & ſi gras qu'ils meurent quelquefois de l'excès, ſont moins délicats que ceux de l'Europe. Les Chevres s'étoient mltipliées moins heureuſement; mais dans le tems que l'Auteur faiſoit ces obſervations, on commençoit à ſurmonter les obſtacles.

Les Poules Européennes s'accommodent fort bien de la température du Breſil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque choſe de leur goût. Au contraire, les Canards & les Oies en acquerent un plus fin.

Les Indiens du Breſil ont pris tant de paſſion pour nos Chiens, que non-ſeulement les Hommes en élevent quantité pour la chaſſe, mais que les Femmes prennent plaiſir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourriſſent ſouvent de leur propre lait. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

A tous les Arbres de l'Amérique méridionale, dont on a déja donné la deſcription, l'Auteur Portugais & d'autres Obſervateurs, joignent, comme propres au Breſil, ceux qui ſuivent : ARBRES.

Le *Mangaba*, très grand Arbre, qui ne ſe trouve gueres qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du Hêtre, & la feuille du Frêne ; jamais il ne ſe dépouille, & ſes feuilles ſont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année ; d'abord en boutons, qui ſe mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produiſent une Fleur aſſez ſemblable à celle du Jaſmin, mais d'une odeur plus forte, ſans être moins agréable. Le fruit qui lui ſuccède n'eſt pas plus gros que le premier ; le dehors en eſt jaune, marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques noïaux, ou pepins, qui ſe mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il eſt ſain & ſi léger, qu'on ne Mangaba.

HISTOIRE NATURELLE. DU BRESIL.

craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant ſa maturité ; ce qui oblige de le garder aſſez long-temps, pour lui laiſſer le tems de s'adoucir. Les Braſiliens en font une ſorte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils ſoient mûrs, on tire une eſpece de lait, amer & viſqueux.

Murucugé.

Le *Murucugé*, grand Arbre qui porte un fruit de même nom, reſſemble au Poirier ſauvage. Son fruit eſt ſoutenu par une longue tige. On le cueille verd ; mais en meuriſſant il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par inciſion, une liqueur lactée, qui venant à ſe coaguler tient lieu de cire pour les Tablettes. On regrette la rareté de cet Arbre : elle vient de l'uſage où ſont les Braſiliens de l'abbatre, pour en cueillir le fruit.

Araca.

L'*Araca* eſt une autre eſpece de Poirier, qui porte des fruits en abondance dans toutes les ſaiſons de l'année. On en diſtingue pluſieurs ſortes, dont les fruits ſont rouges, verds, ou jaunes ; mais tous extrêmement agréables.

Ombu.

L'*Ombu*, Arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui reſſemble beaucoup à nos Prunes blanches. Il eſt ſi nuiſible aux dents, que

les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent preſque toutes. Ils mangent auſſi les racines de l'Arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les Cannes de Sucre. Elles ſont d'ailleurs fort ſaines, & ſi rafraîchiſſantes, que les Médecins Portugais en compoſent des Apozèmes, pour les fievres ardentes & les autres maladies chaudes. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Jacapuya* paſſe pour un des plus grands Arbres du Breſil. Il porte un fruit qu'on prendroit pour un gobelet avec ſon couvercle, & qui contient quelques Châtaignes, aſſez ſemblables aux Mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même, dans la maturité des fruits, & les laiſſe tomber s'ils ne ſont cueillis. On aſſure que mangés crus avec un peu d'excès, ils cauſent une entiere dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne ſont jamais nuiſibles. La ſubſtance du bois eſt fort dure, & ne ſe corrompt pas aiſément; ce qui le rend fort propre à compoſer les axes des Moulins à ſucre. Jacapuya.

L'*Araticu*, Arbre de la grandeur de l'Oranger, a la feuille du Citronier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la Araticu.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

nommée Baume, parcequ'avec l'odeur qui approche en effet de celle du Baume, elle a la vertu de guérir fort promptement les plaies récentes. Les lieux, où cet Arbre croît, ſe font diſtinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte ſon bois entre les meilleurs, pour le poids & la duretée, qui le rendent ſingulierement propre aux Edifices. Les Bêtes mêmes ſe frottent contre ſon écorce, apparemment pour en tirer quelque ſecours dans leurs maux. Il eſt aſſez connu dans la Capitainie de Saint Vincent, & très rare ailleurs.

Cocotiers, & vingt ſortes de Palmiers.

Le Breſil ne manque point de Cocotiers; mais il s'y cultive autour des Habitations fixes & dans les Vergers. On n'en voit point dans les Bois & les lieux déſerts. L'Auteur Portugais y compte plus de vingt ſortes de Palmiers; & Lery en décrit quatre ou cinq, dont les plus communs ſe nomment le *Gerau* & l'*Yri*. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des Forêts entieres de Pins, qui portent des fruits ſemblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un uſage plus ſain.

Cupayba.

Le *Cupayba*, ſemblable au Figuier pour la forme, mais plus haut, plus

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

droit & plus épais, contient une ſinguliere quantité d'huile, auſſi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légere inciſion pour en répandre beaucoup. Elle ſert non-ſeulement à guérir les plaies, mais à faire diſparoître juſqu'aux cicatrices. On la diſtingue par le nom de *Copal-Yva*, qui exprime cette propriété. L'abondance en eſt ſi grande, qu'on l'emploie dans les Lampes ; mais le bois de l'Arbre n'eſt d'aucun uſage.

Ambayba.

L'*Ambayba* reſſemble auſſi au Figuier, & ſe trouve parmi des ronces, dans les Terres qu'on a ceſſé de cultiver. On aſſure que la pellicule intérieure de ſon écorce, appliquée ſur les bleſſures, les guérit auſſi promptement que le meilleur Baume. Ses feuilles ſont ſi rudes, qu'on les fait ſervir à polir diverſes ſortes de bois ; mais le ſien eſt ſans utilité.

l'Ambaigtinga, & ſes vertus.

On vante beaucoup les vertus de l'*Ambaigtinga*, autre Arbre de même eſpece, qui ſe trouve dans les Forêts de Pins. Il répand une liqueur huileuſe, dont Monardès prétend que le nom Braſilien eſt *Abjegua*. Voici la Deſcription qu'il donne de l'Arbre : ce n'eſt, dit-il, ni un Pin, ni un Cyprès ; il eſt plus haut quele premier, & plus

droit que l'autre. Il porte, au ſommet, une ſorte de petites veſſies, qui venant à crever, diſtillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Indiens prennent ſoin de la recueillir dans des coquilles, mais ils ont beſoin de pluſieurs jours pour en raſſembler une petite quantité. Elle ſert à tous les uſages du Baume, ſurtout à conſolider les bleſſures, à chaſſer les humeurs froides, & à guérir les maux d'eſtomac. Pour ce dernier uſage, on la prend avec un peu de vin. L'Auteur portugais vante la vertu des feuilles contre les vomiſſemens, & conſeille pour les foibleſſes d'eſtomac, de ſe frotter extérieurement de l'huile. Il prétend auſſi que l'écorce & les feuilles broïées, & bouillies un peu dans l'eau, rendent une ſubſtance huileuſe qui a les vertus de l'huile même, & qu'on enleve aiſement lorſqu'elle ſurnage. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

La Capitainie de Saint Vincent porte en abondance un Arbre nommé l'*Ighucamici*, dont le fruit, aſſez ſemblable au Coing, mais rempli de grains, eſt un puiſſant remede pour la dyſſenterie. Ighucamici.

L'*Igciega* produit une ſorte de Maſtic, d'excellente odeur. De ſon écorce Igciega.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

broïée, il ſort une liqueur blanche, qui ſe condenſe en forme d'Encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement ſur les parties affectées d'humeurs froides. On en diſtingue une autre eſpece, nommée *Igtaigcica*, c'eſt-à-dire Maſtic pierreux, dont la réſine eſt ſi dure & ſi tranſparente, qu'on la prendroit pour du verre. Les Braſiliens s'en ſervent pour incruſter leur vaiſſelle de terre.

Curupicaiba. Le *Curupicaiba* eſt un Arbre dont les feuilles reſſemblent à celles du Pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui eſt un remede admirable pour les bleſſures & les puſtules. Son écorce donne, par inciſion, une ſorte de glue, que les Braſiliens emploient à prendre les Oiſeaux.

Caaroba. Le *Caaroba* eſt un Arbre fort commun dans toutes les Capitainies du Breſil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent ſur les puſtules vénériennes, & les diſſipent heureuſement. On attribue au bois les vertus du Gayac, contre ces maladies; & des fleurs, on fait une conſerve pour le même uſage. Il ne faut pas confondre cet arbre avec un autre de même eſpece, qui ſe nomme *Caorobmacorandiba*, dont le bois eſt couleur de cendre, & la moelle fort dure.

Le *Jaburandiba*, que les Braſiliens nomment auſſi *Betelé*, aime les rives des Fleuves. Ses feuilles ſont un ſpécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en eſt conſtante. Une autre eſpece de Betelé, à feuilles rondes, & moins grande que la premiere, a la vertu dans ſes racines, qui ont la cauſticité du Gingembre. Appliquées ſur les gencives, elles diſſipent tous les maux intérieurs de cette partie. Jaburandiba ou Betelé.

L'*Anda* eſt un grand Arbre, de fort belle forme, dont le bois eſt propre à divers uſages; mais les Indiens tirent de ſes feuilles, une huile dont ils ſe frottent le corps, & ſe ſervent de l'écorce pour la pêche. L'eau, dans laquelle on la laiſſe quelques jours, acquert la vertu d'aſſoupir toutes ſortes d'Animaux. Anda.

L'*Ajuratibira* n'eſt qu'un Arbriſſeau; mais il porte un fruit rouge, dont les Braſiliens font une huile de même couleur, qui ſert auſſi à leurs onctions. L'Ajuratibira.

L'Ajabutipita, autre arbuſte, donne par ſon fruit, qui eſt une ſorte d'amande noire, une huile qui n'eſt pas plus blanche, & qui ne ſert qu'à l'onction des Malades. L'Ajabutipita.

Le Breſil a peu d'arbres auſſi beaux Janipaba.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

que le *Janipaba*. Sa verdure eſt admirable, & ſe renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'Orange, le goût du Coing, & paſſent pour excellens contre la dyſſenterie. Leur ſuc, qui eſt d'abord aſſez blanc, noircit bientôt juſqu'à ſervir d'encre aux Sauvages, pour ſe faire ſur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après leſquels il n'en reſte aucune trace. On fait obſerver que c'eſt le ſuc du fruit verd, qui a cette qualité.

Jequitinguacu.

Le fruit du *Jequitinguacu* reſſemble à nos plus groſſes fraiſes ; mais il contient, pour pepin, une ſorte de pois très dur, rond, noir, & luiſant comme le Jais, & dont l'écorce eſt d'une extrême amertume. On l'écraſe, pour le faire ſervir de Savon.

Merveilleuſe propriété d'un Arbre.

Dans l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la Baie de tous les Saints, on trouve dans les lieux ſecs, un Arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches ſont naturellement percées de trous profonds, où pendant l'Eté comme en Hiver il ſe raſſemble une humeur aqueuſe qui ne déborde jamais, &, ce qui eſt beaucoup plus ſurprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puiſſe tirer. Chaque branche

branche eſt ainſi, comme une ſource inépuiſable; & l'arbre étant ſi grand, qu'il peut contenir juſqu'à cinq cens Hommes dans la circonférence de ſes branches, c'eſt une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour ſe laver.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'Arbre le plus célebre du Breſil, & duquel on croit que le Païs a tiré ſon nom, porte, entre les Habitans, celui d'*Araboutan*, ſuivant Lery, & d'*Oraboutan* ſuivant Thevet. Il eſt de la hauteur de nos chênes, & ne jette pas moins de branches. On en trouve de ſi gros, que trois Hommes auroient peine à les embraſſer. Leurs feuilles reſſemblent à celles du Bouis. Ils ne portent aucune ſorte de fruit. Le bois en eſt rouge, & naturellement ſi ſec qu'en brulant il jette fort peu de fumée. Sa vertu eſt ſi forte pour la teinture, que, ſuivant l'expérience de Lery (8), ſes cendres mêmes, mê-

Araboutan; ou Bois du Breſil.

(8) *Ubi ſuprà, p.* 203. Il raconte comment on le chargeoit de ſon tems. » A cauſe, dit-il, de la » difficulté de couper ce » bois, & parceque n'y » aïant ni chevaux ni » ânes, pour le porter, il » falloit néceſſairement » que ce fuſſent des hom- » mes, ſi l'on ne s'étoit » aidé des Sauvages on » n'auroit pû charger un » moïen Navire en un an. » Ces Indiens donc, » moïennant quelques » robbes de linè, che- » miſes de toile, cha- » peaux, couteaux & au- » tres marchandiſes, feu- » lement avec les coi- » gnées, coins de fer,

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

lées dans une leſcive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

Variété des Bois de Teinture.

La variété des bois de teinture eſt extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes ſortes de rouges; » de blancs, dit Lery, comme papier; » les uns qui ont les feuilles de l'épaiſ- » ſeur d'un teſton, d'autres les aïant » larges de dix-huit pouces, & de plu- » ſieurs autres eſpeces.

Aouhai.

Celui qu'il nomme *Aouhai*, & The-

» & autres ferremens » qu'on leur bailloit, » coupoient, ſcioient, » fendoient, mettoient » par quartiers & arron- » diſſoient ce bois, mais » auſſi le portoient ſur » leurs épaules toutes » nues, voire le plus ſou- » vent d'une ou deux » lieues loin, par des » montagnes & lieux fâ- » cheux juſques ſur le » bord de la Mer *p.* 201.

Lery ajoute quelques propos d'un Braſilien, qui peignent merveilleuſe- ment le ſens naturel de ces Barbares. » Fort esba- » his de voir les Fran- » çois, & autres des Païs » lointains, prendre tant » de peine d'aller querir » leur Araboutan, il y » eut une fois un de leurs » Vieillards qui me fit » cette demande: Que

» veut dire que vous au- » tres *Maïrs* & *Peros*, » c'eſt-à-dire François & » Portugais, venez de ſi » loin querir du bois pour » vous chauffer? N'y en » a t il point en votre » Terre? A quoi lui aïant » répondu qu'oui, & en » grande quantité, mais » non pas de telle ſorte » que le leur, lequel nous » ne brûlions pas comme » il penſoit, ains, com- » me eux-mêmes en » uſoient pour teindre » leurs cordons & pluma- » ges, les nôtres l'emme- » noient pour faire de la » teinture: il me repli- » qua: voire; mais vous » en faut-il tant? Oui, » lui dis-je, car y aïant » tel Marchand, en no- » tre Païs, qui a plus de » friſes & de draps rou- » ges que vous n'en avez

vet *Ahovai*, répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du pommier, & toujours vertes. Son fruit est une espece de chataîgne, en forme de cloche, & fort venimeuse : mais comme l'écorce sert, dans le Païs, à faire les sonnettes que les Brasiliens portent aux jambes, l'arbre y est fort estimé. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'*Hiouraé* a l'écorce d'un demi doigt d'épaisseur ; elle se mange fraîchement levée du tronc. Deux Apoticaires François reconnurent cet arbre pour une espece de Gayac, & se confirmerent Hiouraé.

» jamais vû par deçà, » un seul achetera tout » l'Araboutan dont plu- » sieurs Navires s'en re- » tournent chargés. Hà » hà, dit mon Sauvage, » tu me contes merveil- » les. Puis, pensant bien » à ce que je lui venois » de dire, plus outre dit : » mais cet homme tant » riche, dont tu parles, » ne meurt-il point) Si » fait, si fait, lui dis-je, » aussi-bien que les au- » tres. Surquoi, comme » ils sont grands discou- » reurs, il me demanda » derechef ; & quand » donques il est mort, à » qui est tout le bien » qu'il laisse ? A ses En- » fans, lui dis je, s'il en » a, & à défaut d'iceux, » à ses Freres, Sœurs, » ou plus prochains. » Vraîment, dit alors » mon Vieillard, à cette » heure cognois-je que » vous autres Mairs, êtes » de grands fols; car vous » faut-il tant travailler à » passer la Mer pour a- » masser des richesses à » ceux qui survivent après » vous, comme si la ter- » re qui vous a nourris » n'étoit pas suffisante » pour aussi les nourrir ? » Nous avons des Enfans » & des Parens, les- » quels, comme tu vois, » nous aimons ; mais » parceque nous sommes » assurés qu'après notre » mort la terre, qui nous » a nourris, les nourri- » ra, certes nous nous » reposons sur cela. *pp.* 204 & 205.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

dans leur opinion, en voïant que les Braſiliens en faiſoient uſage, contre le Pian, qu'ils reconnurent auſſi pour une eſpece de vérole (9).

Choyné. Le *Choyné* eſt un arbre de moïenne grandeur, dont les feuilles ont la verdure & la forme de celle du Laurier, & qui porte un fruit auſſi gros que la tête d'un enfant. La chair ne ſe mange point; mais l'écorce eſt ſi dure, que les Braſiliens, la perçant de divers côtés, en font l'inſtrument qu'ils appellent *Maracca*, & de ſes parties creuſées, de petites taſſes qui leur ſervent pour boire.

Sabaucé. Le *Sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noïaux, du goût & de la forme de nos amandes. Un Sculpteur François, nommé *Bourdon*, en fit des vaſes d'une grande beauté.

Pocoaire. Le *Pocoaire* eſt un arbriſſeau, qui croît ordinairement de dix ou douze piés, mais dont la tige eſt ſi tendre, qu'un ſabre bien affilé la tranche d'un

(9) Lery, *ibid. p.* 210. Thevet donne la maniere de l'emploïer. Son fruit, dit-il, eſt de la groſſeur d'une Prune moïenne, couleur d'or, & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noïau qu'il contient eſt d'un goût fort agréable. L'écorce de l'arbre eſt argentée en dehors, rougeâtre en dedans, & jette une humeur lactée, qui tire ſur le goût de la Réglisſe.

seul coup. La description de son fruit & de ses feuilles lui donne beaucoup de ressemblance avec le Platane commun de l'Amérique. Thevet le nomme *Paquovere* ; & Léry assure que ses feuilles n'ont pas moins de six piés de long sur deux de large, mais qu'elles sont si minces, qu'un vent de quelque force les mettant en pieces, il n'en reste que les côtes, qui les font ressembler de loin aux plus grandes plumes d'Autruches. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Thevet parle, & donne la figure, d'un arbre qu'il nomme *Whebehasou*, dont les feuilles ressemblent à celles du chou ; son fruit est oblong, & d'une douceur qui le fait aimer passionnément des Abeilles. Elles ne lui laissent gueres le tems d'arriver à sa maturité. Le *Pono-absou*, décrit par le même Voïageur, porte un fruit de la rondeur d'une balle, & de la grosseur d'une forte Pomme, qui contient six noïaux plats, dont les amandes passent, au Bresil, pour un vulnéraire merveilleux. Whebehasou & Pono-absou.

Clusius, dans son Recueil posthume, a donné, sur les observations de Jean Van Uffele, la figure & la description de deux arbres du Bresil, qui méritent une attention particuliere. Ils ont reçu tous deux, des Portugais, le nom Mamoera, deux arbres décrits par Clusius.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

de *Mamoera*, parcequ'ils ſont de même eſpece : mais leur ſexe eſt différent ; l'un, qui eſt le mâle, ne donne aucun fruit, & porte ſeulement des Fleurs, ſuſpendues à de longues tiges, & forment enſemble une ſorte de grappe, à peu près comme celle du ſureau. Leur couleur eſt jaunâtre ; elles ſont ſans odeur, & d'ailleurs on ne leur connoît aucune vertu. Au contraire la femelle ne porte que du fruit, ſans aucune fleur. Ils doivent être voiſins l'un de l'autre, ſans quoi la femelle ceſſe auſſi de porter du fruit. L'épaiſſeur ordinaire de ſon tronc eſt d'environ deux piés ; il s'éleve de neuf, avant que de porter du fruit ; enſuite tout le ſommet s'en couvre, dans une extrême abondance. Ce fruit eſt rond, de la groſſeur d'un petit melon de cette forme ; il a la chair jaunâtre, & les Indiens le mangent pour aider aux fonctions du ventre. Il contient pluſieurs grains de la groſſeur d'un petit Pois, noirs, brillans, mais de nul uſage. Les feuilles, qui reſſemblent à celles de l'Erable, ſortent ſur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc, dans les deux ſexes de l'arbre. L'Obſervateur ignoroit le nom qu'ils portent entre

les Indiens ; mais il ajoutoit que le fruit se nomme *Mamaon* ; » apparamment, » remarque Clusius, pour exprimer » sa ressemblance aux mammelles, » que les Espagnols nomment *Mamas* » & *Tetas* «. Ces deux arbres croissent dans la partie du Bresil qui renferme la Baie de tous les Saints.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Entre les Plantes, on ne s'arrête au Manioc, qui est commun à presque toute l'Amérique, que pour en remarquer une espece particuliere au Bresil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut se manger crue sans aucun danger. Les Brasiliens en composent une potion pour les maladies hépatiques, dont elle est le remede certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent aussi cru le Manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, dit Laet (10), parcequ'elles y sont accoûtumées dès l'enfance. Lery compare les feuilles du Manioc à celles de la Pivoine, & Thevet à celles de la Patte de Lion. Les Brasiliens font, de la farine de cette Plante, deux sortes d'aliment ; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *Ouïenta* ; l'autre plus mou,

PLANTES ET HERBES.

Aypi, espece particuliere de Manioc.

(10) *Ubi sup.* Lib. 15. cap. 16.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

c'eſt-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *Onipou*.

Anana du Breſil.

On ne parle point de l'Anana, qui croît à préſent juſqu'en Europe; mais c'eſt le Breſil qu'on peut nommer ſa véritable Patrie. Il y eſt dans une ſi grande abondance, que les Sauvages en engraiſſent leurs Porcs. On en remarque trois propriétés : 1°. l'écorce du fruit y eſt ſi dure, qu'elle émouſſe la pointe du fer; 2°. le jus, ou le ſuc, eſt un Savon admirable pour faire diſparoître les taches des habits; 3°. l'Anana du Breſil eſt un préſervatif, & un remede, pour le mal de Mer.

Murucuca.

Le *Murucuca* eſt une plante d'une beauté rare, ſurtout lorſqu'elle eſt en fleur. Elle s'éleve, comme le Lierre, à l'appui des arbres & des murs. Son fruit eſt rond, quelquefois ovale, de couleur variée, jaune, brun, noir, ou mêlé. Il contient pluſieurs noïaux, revêtus d'une ſorte de mucillage, d'un goût agréable, mais tirant ſur l'aigre. Les feuilles, broïées avec un peu de vitriol, ont une merveilleuſe vertu pour les ulceres malins.

Tajaoba.

La Plante nommée *Tajaoba* differe peu de nos choux ſimples; mais on lui attribue des qualités purgatives.

Jambig.

Le *Jambig* eſt une herbe fort ſalu-

taire, pour le foie & pour la gravelle.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Jetijeucu* reſſemble beaucoup à la racine de Mechoacan, dont on a parlé dans les deſcriptions du Mexique. Sa longueur eſt celle d'une Rave commune, mais il eſt plus gros. On le met au nombre des Purgatifs; mais pris broïé, dans du vin, ou avec une Poule cuite, il guérit la fievre. Les Portugais ont auſſi l'uſage de le confire au Sucre. On ne lui reproche qu'un défaut, qui eſt de cauſer la ſoif; ſans quoi, c'eſt une Plante des plus ſalutaires du Breſil.

Jetijeucu.

L'*Igpecaya*, ou le *Pigaya*, eſt vanté pour la dyſſenterie. Le corps de la Plante eſt long d'une demie coudée, & ſa racine a la même longueur. Il ne produit, au plus, que quatre ou cinq feuilles, d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine, broïée, & priſe en infuſion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

Igpecaya.

Depuis peu, obſerve l'Auteur Portugais, on a découvert une herbe nommée *Cayapia*, remede d'une vertu preſqu'unique contre toute ſorte de venins, ſurtout celui des Serpens, ce qui lui a fait donner le nom d'Herbe aux Serpens. C'eſt à la racine, ou plutôt à un nœud qui la diviſe, qu'on attribue

Cayapia.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

cette qualité. On broie ce nœud, qu'on avalle dans de l'eau. Il eſt ſpécifique auſſi, pour la bleſſure des fleches empoiſonnées. Les feuilles répandent une odeur, qui reſſemble à celle du Figuier.

Tiroqui. Le *Tyroqui*, ou *Tareroqui*, eſt une Plante qui a les feuilles du Sain-foin, & la racine diviſée en pluſieurs lobes, avec des rameaux tendres, & les fleurs rouſſâtres, ſortant de l'extrêmité des tiges. Elle croît partout en abondance. On la voit jaunir preſqu'auſſi-tôt qu'elle eſt coupée, & par degrés elle prend un peu de blancheur. Sa principale vertu eſt contre la dyſſenterie. Les Braſiliens ſe font ſouffler la fumée de cette herbe, dans toutes leurs maladies. On la regarde auſſi comme un excellent remede contre les vers, mal commun de cette Région. Elle ſe flétrit, après le coucher du Soleil : & la lumiere du jour lui rend toute ſa vigueur.

Embeguaca. On admire les racines de l'*Embeguaca*, qui ſont quelquefois au nombre de trente, & longues de pluſieurs coudées. L'écorce en eſt ſi dure, que les Braſiliens en font des cordes, qui ſe fortifient dans l'eau. Leur fumée, ſur des charbons ardens, ar-

rête le flux de sang, surtout dans les Femmes. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Caobetinga est le nom d'une petite herbe, qui jette peu de feuilles, & de sa racine même; blanchâtres par le bas, vertes par le haut. Elle porte une petite fleur, semblable à celle de l'Aveline: ses feuilles & les racines, broïées ensemble, raffermissent les chairs des blessures. Les feuilles entieres, appliquées sur une plaie, s'y attachent jusqu'à la guérison. Caobetinga.

L'Herbe, nommée *Cobaura*; ne demande que d'être réduite en cendre, & jettée sur les blessures les plus invétérées, pour en chasser la pourriture, & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broïées sont excellentes pour les maladies cutanées. Cobaura.

Le *Guaraquimyia* ressemble au Myrthe de Portugal. Entre plusieurs vertus, il a celle de chasser les vers du corps, sans autre préparation que de choisir les meilleures feuilles pour les avaller. Guaraquimyia.

Le *Camara-Catimba* porte une très belle fleur, qui jette une odeur de musc, & qui ressemble à celle de la Girofflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir est un remede d'égale ver- Camara-Catimba.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

tu pour les ulceres, les puſtules & les plaies récentes.

Aipo, ou Perſil du Breſil.

L'*Aïpo* eſt un Perſil, qu'on croit le même que celui de Portugal, ou qui a du moins les mêmes vertus. Il ne ſe trouve que dans les Provinces maritimes du Breſil, & proche de la Mer, ſurtout dans la Capitainie de Saint Vincent & de Rio Janeiro. Cependant il eſt plus âcre que les Perſils d'Europe; ce qui ne peut être attribué qu'au voiſinage de la Mer.

La Mauve du Païs, qu'on y repréſente très commune, porte des fleurs d'un très beau rouge, qu'on prendroit pour des Roſes.

Caraguata.

Le *Caraguata* eſt une ſorte de Chardon, qui porte un fruit jaune. Ce fruit, cru, bleſſe par ſes pointes, lorſqu'il eſt de la longueur d'un doigt; mais rôti, ou bouilli, il n'a point de mauvaiſe qualité. Cependant on aſſure qu'il fait avorter les Femmes. On en diſtingue une autre eſpece, dont le fruit reſſemble à l'Anana, avec cette extrême différence, que rien n'eſt plus inſipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une eſpece de lin, fort tenace, dont les Braſiliens font des filets pour la pêche.

Timbo.

Le *Timbo* eſt une Plante admira-

ble, qui s'éleve, comme une corde, jusqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embrasse comme le Lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est tout-à-la-fois si souple & si forte, que dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais. Son écorce est un poison mortel, que les Indiens emploient à la pêche. Ils ne font que la jetter dans l'eau, où son venin se répand de toutes parts & fait bien-tôt mourir les Poissons. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

On trouve ici quantité d'excellens Simples, qui font toute la Médecine des Habitans, & surtout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La Menthe est fort commune dans la Province de Piratiningue. L'Origan & d'autres Plantes de cette nature croissent à chaque pas, mais leur odeur est moins agréable qu'en Espagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrein, ou peut-être de l'excessive chaleur du Soleil. Les fleurs sont d'une grande variété au Bresil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les Cannes & les Roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulierement la *Tucuara*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croiſ- Simples, Fleurs & Cannes.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

ſent en hauteur, ſurtout dans les Bois, où l'humidité les nourriſſant, ils s'élevent au-deſſus des plus grands arbres. On en voit des Cantons entiers. Mais la préférence des Braſiliens eſt pour les Roſeaux médiocres, parcequ'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de Païs, où les différentes eſpeces de racines comeſtibles & de légumes ſoient en plus grand nombre. Les Féves y ſont plus ſaines qu'en Portugal. On y trouve pluſieurs eſpeces de Pois, dont Laet donne la deſcription. Une des plus curieuſes a la coſſe longue de dix pouces, & large de deux. La peau cartilagineuſe qui la couvre eſt bordée de quatre nerfs, qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans eſt brun, & le dehors d'un cendré blanchâtre. Les Pois, qui ſont au nombre de dix, ont un pouce de long, ſur un demi pouce de large, & ſont ſéparés par une membrane fort mince. Leur couleur eſt un beau rouge, qui ne cede rien à l'écarlate.

Racines & Légumes.

Thevet décrit une eſpece de Féve, beaucoup plus groſſe & plus longue que les nôtres; mais qui en differe encore plus parcequ'elle eſt ſans nombril. A l'égard des racines & des raves, il s'en trouve communément d'auſſi

groſſes que les deux poings, & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery obſerve (11) » qu'en les voïant hors de » terre, on les croit toutes d'une mê- » me eſpece; mais qu'en cuiſant, les » unes deviennent violettes, les au- » tres jaunes, & d'autres blanchâtres. Comme il n'en a vû, dit-il, que de ces trois couleurs, il croit qu'elles peuvent ſe réduire à trois eſpeces. Cuites ſous la cendre, elles lui parurent d'auſſi bon goût que nos meilleures Poires; ſurtout celles qui jauniſſent, & qui loin d'être amollies par le feu ſe conſervent auſſi fermes que la Poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre, comme le Lierre terreſtre, & reſſemblent à celles du Concombre, ſans être ſi vertes (12).

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'Auteur Portugais ne parle point d'un fruit terreſtre, dont Lery donne la Deſcription, & que Laet trouva ſi curieux, qu'aïant eu l'occaſion de s'en procurer, il ſe fit un devoir d'en pu-

Manobi, fruit curieux.

(11) *Ubi ſup.* p 224.

(12) Il compare leur couleur à celle de la vigne blanche. Au reſte, ajoute-t il, parcequ'elles ne portent point de graines, les Femmes ſauvages, ſoigneuſes au poſſible de les multiplier, ne font autre choſe ſinon (œuvre merveilleuſe en l'agriculture) d'en couper par petites pieces; & ſemant cela par les champs, elles ont au bout de quelque tems autant de groſſes racines, qu'elles ont ſemé de petits morceaux. *Ibid.*

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL. Le Hay.

blier la repréſentation gravée (13). Les Braſiliens le nomment *Manobi*. C'eſt une eſpece de Noiſettes, qui croiſſent en terre, liées l'une à l'autre par de petits filamens, & dont la couleur eſt griſâtre. Elles ont la groſſeur & le goût des Noiſettes franches. Leur coque n'eſt pas plus dure que la coſſe d'un Pois. Lery aïant dû les trouver fort bonnes, puiſqu'il ſe vante d'en avoir mangé beaucoup, on a peine à concevoir pourquoi il n'obſerva point ſi le Manobi a des feuilles & des graines (14). La figure de chaque fruit, telle que Laet la donne, reſſemble moins à la Noiſette qu'au Gland. Lery nomme les Féves du Breſil, *Commanda-Ouaſſou*, & les Pois *Commanda-Miri*. On a déja remarqué qu'*Ouaſſou* ſignifie gros; & *Miri*, mince ou petit.

Poivre.

Cluſius compte juſqu'à douze eſpeces de Poivre Braſilien. Il paroît que Lery n'en vit qu'une, mais il en donne une deſcription curieuſe (15), qui

(13) Deſcript. Ind. Occ. l. 15. cap. 11.

(14) *Ubi ſup.* p. 225.

(15) La voici dans ſes termes: » Il ſe trouve au » Breſil quantité de Poi- » vre, non pas long, » comme je l'avois mal » nommé d'abord, mais » cornu. Sa plante pro- » duit des feuilles comme » la Morelle, mais plus » larges & plus longues; » la tige d'une coudée de » haut, ou plus, verte, » branchue & noueuſe;

differe un peu de celle de l'*Axi*, ou Chille.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Finiſſons, comme lui, par une obſervation, qui convient à tous les articles de ce genre : c'eſt que dans un Recueil de curioſités naturelles, l'Auteur, ou le Voïageur, eſt toujours fort éloigné d'avoir rapporté tout ce qui peut répondre à ſon titre. Qui entreprendra, s'écrie Lery dans les termes de David, de repréſenter toutes les merveilles du Créateur ? Mais il ajoute qu'en général (16), » comme le Bre-

» des fleurs blanches, deſ-
» quelles ſortent des
» étuis, comme petits
» cornets, premierement
» verts, puis après rou-
» ges & luiſans comme
» corail, très acres au
» goût, & ſurmontant
» tout poivre, de leur
» acrimonie. La graine
» au-dedans eſt blanchâ-
» tre, comme auſſi quel-
» ques cornets demeurent
» ainſi & ne rougiſſent
» pas; menue comme pe-
» tite lentille, & ſemblablement de très fort
» goût, voire ſi corroſif,
» que principalement a-
» vant que ce fruit ſoit
» ſec, ſi quelqu'un en
» touche, & qu'il mette la
» main à ſon viſage, ou
» autre partie du corps,
» la puſtule leve incontinent, comme j'ai vu
» par expérience; auſſi nos
» Marchands s'en ſervent
» ſeulement à la teintu-
» re. Mais quant aux
» Sauvages, le pilant &
» broïant avec du ſel,
» lequel, retenant exprès
» pour cela de l'eau de
» mer dans des foſſes, ils
» ſavent bien faire, ils
» appellent ce mêlange
» *Jonquet*, & en uſent
» comme nous faiſons du
» ſel ſur table : non pas
» toutefois ainſi que
» nous ; car eux, pre-
» nant le morceau le premier, & à part, pin-
» cent, puis après, avec
» les deux doigts, à cha-
» que fois le Jonquet, &
» l'avallent pour donner
» ſaveur à ce qu'ils man-
» gent. p. 227.

(16) Pag. 228.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» ſil n'a point d'Animaux qui ſoient » tout à-fait ſemblables à ceux de » l'Europe, il a ſoigneuſement obſervé » qu'il n'a point d'Arbres, de Plan- » tes, ni de Fruits, qui ne different » des nôtres; à l'exception néanmoins » du Pourpier, du Baſilic, & de la » Fougere, qui y croiſſent, dit-il, en » quelques endroits avec les mêmes » propriétés & de la même forme «. Mais preſque tout ce qu'on y a tranſporté du Portugal s'y eſt naturaliſé fort heureuſement (17).

Productions naturelles de l'Ile de Maragnan.

LA deſcription, qu'on a donnée de cette Ile, ne permet pas d'oublier les remarques du P. Claude d'Abbeville ſur ſes principales productions, c'eſt-à-dire ſur celles du moins qui ne paroiſſent pas lui être communes avec le Continent du Breſil.

Agoutitreva. Entre les Arbres, le Pere Claude vante l'*Agoutitreva*, qui dans une extrême grandeur a les feuilles de l'Oranger, mais plus larges; & le fruit du

(17) *Omnes pene hortenſes herbæ, flores, radiceſque huc tranſlatæ, tantopere adoleverunt, ut domeſticæ jam videri poſſint.* Lact, ubi ſup. c. 15.

Grenadier, mais beaucoup plus gros, avec l'écorce verte. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'*Araticou*, qui ne differe pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs, mais dont le fruit eſt plus gros encore, de meilleur goût, & d'une admirable odeur. Araticou.

Le *Caoup* a les feuilles du Pommier, & porte un fruit qu'on prendroit pour l'Orange, à l'odeur comme à la forme, mais qui n'eſt rempli que de pepins. Caoup.

Le *Morgoya* eſt un arbuſte, qui s'éleve beaucoup lorſqu'il trouve quelque Arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde; elle a la forme d'une Etoile, les feuilles dentelées, & ſa couleur eſt un beau pourpre. Le fruit eſt de la groſſeur d'un œuf, mais plus rond, & rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en eſt fin, lorſqu'il eſt cuit. Auſſi en confit-on beaucoup au Sucre. Morgoya.

L'*Ouacouri*, le *Meuruti-uve*, l'*Inaïa*, & le *Carana-uve*, ſont quatre eſpeces de Palmiers, dont le premier eſt le vrai Palmier des Indes; le ſecond porte un fruit rougeâtre de la groſſeur d'un œuf, marqueté de noir, qui contient une ſorte de Noix rouge, de très bon goût; le troiſieme porte ſes fruits en grappes, Quatre eſpeces ſingulieres de Palmier.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

qui en contiennent quelquefois trois cens, de la groſſeur d'une Olive ; le quatrieme n'eſt remarquable que par ſes feuilles, dont la forme eſt celle d'un Eventail. Son fruit eſt une eſpece de petite prune, ſemblable à celle de Damas.

Le Pere Claude nomme vingt autres Arbres, dont les fruits reſſemblent à la Prune.

Le Pacouiy. Le *Pacoury*, gros & grand Arbre, a les feuiles du Pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la groſſeur des deux poings, célebre par ſa bonté lorſqu'il eſt confit au Sucre.

Amijou. L'*Amijou* a les feuilles du Poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la Pêche. C'eſt le ſeul exemple d'une ſorte de Pêche, naturelle au Païs, dans l'Amérique méridionale.

Araſa. L'*Araſa* porte une petite Pomme, que le Pere Claude met au premier rang entre les meilleurs fruits, lorſqu'elle eſt dans ſa parfaite maturité.

On paſſe ſur quantité d'autres Arbres, que leur Deſcription fait juger les mêmes que ceux du Breſil, quoiqu'ils portent ici des noms différens.

Karouata. Entre les Plantes, le *Karouata*, qui eſt une des plus eſtimées, porte, en-

tre des feuilles longues d'une aune, & larges de deux pouces, une tige, d'où sortent, à deux palmes de terre, plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges dedans & dehors, & du plus excellent goût. Laet, qui en parle (18), assure qu'il s'en trouve aussi dans l'Ile de Tabago, & qu'il s'en étoit procuré. Il en donne même la figure avec celle des fruits. Les Hollandois leur donnent, dit-il, le nom de *Slyptongen*, & les François celui de *Cypreceville*. Ils sont remplis d'une matiere spongieuse, & de plusieurs petites graines. Il ajoute que le Suc en est extrêmement agréable ; mais que si l'on en mange beaucoup, ils tirent du sang de la langue & des gencives, ce qui les a fait nommer Slyptongen par les Hollandois. Enfin il leur attribue des propriétés utiles contre le Scorbut.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Yaramacaru* est une Plante admirable, & presque monstrueuse, qui s'éleve de dix ou douze palmes, de la grosseur de la cuisse, & qui jette trois ou quatre rameaux de la même taille, mais si tendres, qu'avec un fer tant soit peu tranchant, on en peut couper plusieurs d'un seul coup. L'écorce en est verte, & la moelle fort blanche,

Yaramacaru.

(18) *Ubi suprà*, l. 16. cap. 12.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Elle ne produit aucune ſorte de feuilles; mais entre des épines de la longueur du doigt elle porte une fleur bleue à laquelle ſuccede un fruit de la groſſeur du poing, d'un fort beau rouge en dehors, blanchâtre en dedans, rempli de petites graines d'un très agréable goût, qui ne differe point de celui des Fraiſes d'Europe.

OISEAUX DE L'ILE DE MARAGNAN.

Ouyra, prodigieux Oiſeau de proie.

Entre les Oiſeaux, l'*Ouyra* (19), qui eſt commun dans l'Ile de Maragnan, eſt preſque deux fois plus gros que l'Aigle. Son plumage, qu'on vante beaucoup, le rend fort différent du Condor; mais il lui reſſemble par la force & la férocité. Il enleve une Brebis & la déchire; il attaque même les Hommes & les Cerfs. Laet croit avoir vu une plume de ſes aîles, qui avoit, dit-il, plus d'une aune de long, agréablement marquetée de taches rondes, comme celles des Pintades (20). L'*Ouyra* n'eſt pas moins diſtingué par la force de ſon bec, & par celle de ſes ſerres, dont les ongles ſont extrêmement aigus. On fait obſerver que tous les Oiſeaux de proie de cette Ile, ont le plumage d'une ſinguliere beauté.

(19) Ouyra ſignifie Oiſeau dans la langue du Païs: ainſi l'Animal qu'on décrit le porte par excellence.

(20) *Ubi ſup.* l. 16. c. 13.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Salian* eſt un Oiſeau de la groſſeur d'un Coq-d'Inde, qui a le bec & les jambes de la Cicogne, & qui ne ſe ſert pas mieux de ſes aîles que l'Autruche; mais il eſt ſi prompt à la courſe, qu'il échappe aux Chiens de chaſſe, & qu'on ne le prend guéres qu'à l'aide d'un piége. Le Salian.

L'*Arou-mara* eſt une eſpece de Pigeon, du moins par la grandeur & la forme. L'élégance & la variété de ſon plumage en font un Oiſeau digne d'admiration. L'Arou mara.

L'*Ourou* en eſt un de la grandeur d'une Perdrix, qui a la tête ornée d'une crête, comme nos Coqs de baſſe-cour. Son plumage eſt un charmant mêlange de rouge, de noir & de blanc. L'Ourou.

Les Roſſignols ſont non-ſeulement fort communs dans l'Ile de Maragnan; mais on en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui ont auſſi le plumage fort varié. Roſſignols de Maragnan.

Dans cette Ile, la ſaiſon des pluies forme un grand nombre d'étangs, où l'on remarque que ſans communication avec d'autres eaux, il naît quantité de petits Poiſſons, que les Inſulaires enlevent avidement. Il n'en reſte aucun dans la belle ſaiſon, & l'on conçoit que la chaleur qui ſéche les terres ne Phenomene merveilleux.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

manque pas de les détruire : cependant il en renaît tous les ans avec la même abondance : Phenomene que le P. Claude fait regarder comme un miracle annuel de la Nature.

§. VI.

Insectes & Plantes de Surinam.

ON a reservé, pour la derniere partie de cet Article, un court extrait du Recueil des Insectes de Surinam, dessinés avec une élégance extraordinaire, par une jeune Allemande (21), qui fit exprès, en 1699, le Voïage de cette Colonie Hollandoise, & publiés (22), en soixante-douze planches, dont on ne trouve plus d'Exemplaires que dans les Cabinets des Curieux.

Le *Kaberlaque*, qui tient le premier rang, dans cette précieuse Collection, est un Insecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes sortes d'alimens. Il aime particulierement l'Anana. Ce petit Animal jette sa semence en monceau, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos

(21) Marie Sibille Merian, de Francfort sur le Mein.
(22) En 1726, à la Haie, chez Pierre Gosse.

Araignées,

Araignées. Lorſque leurs œufs ſont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette eſpece de coque, ſortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des Fourmis, ils entrent facilement par les fentes & les ſerrures, dans les coffres & les armoires, où ils détruiſent tout. Ils deviennent enfin de la grandeur repréſentée dans la figure, & leur couleur eſt un brun griſâtre. Alors leur peau ſe fendant ſur le dos, il en ſort un Kaberlaque, aîlé, mol & blanc, & la dépouille reſte vuide.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre eſpece de Kaberlaque, qui portes ſes œufs ſous le ventre, dans un petit ſac brun; mais ſi l'on touche l'Animal, il quitte ce ſac, pour ſe ſauver avec plus de légereté. Les transformations des Petits, qui en ſortent, ne ſont pas différentes de celles des autres.

Mademoiſelle Merian trouva, ſur l'Anana, une chenille curieuſe, qui ſe change en feve au bout de dix jours, & huit jours après en beau Papillon, dont elle donne la figure. Elle trouva, ſur la couronne du même Fruit, un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel eſt enveloppée une petite feve. C'eſt le même ver qui man-

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

ge, qui digere la Cochenille, & qui ſe trouve tous les jours dans celle qu'on tranſporte en Europe.

Uyl, ou Papillon nocturne.

Sur un petit fruit, qui ſe nomme *Zurſack* (23) à Surinam, jaune au dehors, rempli de pepins noirs dont la moelle eſt blanche, & qui croît ſur une Plante rameuſe, on trouve une belle chenille verte, qui ſe transforme en féve brune d'où ſort un Papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de Papillon Nocturne (24). Les Papillons de cette eſpece ont une double trompe, qu'ils diſpoſent tellement pour ſucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un ſeul tuïau. Après avoir tiré leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent ſous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit, ſont vigoureux, & vivent longtems. Lorſqu'on les examine avec le microſcope, la pouſſiere fine, qui couvre leurs aîles, y forme des plumes, comme celle d'une Poule tigrée. Le

(23) On trouve pluſieurs ſortes de Zutſack ſous le nom d'*Annona*, dans le *Prodromus Paradiſi Batavi*, & dans l'*Hortus Malabaricus*. Les Hollandois en cultivent de trois ſortes à Amſterdam, dans leur Jardin de Plantes.

(24) Les Hollandois lui donnent celui d'*Uyl*, qui ſignifie Hibou. C'eſt le *Phalæna* des Grecs & des Latins.

corps eſt velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil juſques ſous les yeux. La trompe reſſemble à la gorge d'un Canard, ou d'une Oie, les piés & les cornes ſont d'une grande beauté. INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

La Plante du Manioc, de la racine duquel on fait l'eſpece de pain qui ſe nomme Caſſave, nourrit ſur ſes feuilles une chenille brune, qui, ſe changeant en feve, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs, où l'on cultive cette Plante, en ſont ordinairement remplis. On y trouve auſſi un Papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravages, & qui eſt admirablement tacheté de noir, de blanc, & d'Orangé. Un Serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille ſouvent autour de la tige des mêmes Plantes.

Sur le Chardon, qui ſe nomme *Maccai*, dont les Hommes & les Animaux mangent le fruit, qui eſt jaune & rouge, il ſe forme une Chenille, qui devient un beau Papillon nocturne. La même Plante eſt le ſiége d'une autre eſpece de Chenilles, qui méritent de l'admiration. Elles s'aſſemblent en grand nombre; & s'attachant tête à queue, elles forment ainſi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle, en en arrachant quelques-unes, elles Chenilles du Maccai.

INSECTE ET PLANTES DE SURINAM.

ſe réuniſſent auſſi-tôt. Les Papillons qui en ſortent ſont auſſi nocturnes. En conſiderant ces deux eſpeces avec le Microcoſpe, leur peau paroît reſſembler à celle d'un Ours de Hongrie. Autant que leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuſe. Tous leurs poils paroiſſent des épis d'Orge. Mademoiſelle Merian obſerva que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons tranſparens ont des écailles.

Obſervation curieuſe ſur les Papillons.

Les Ceriſes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas comparables aux nôtres pour le goût; mais leurs fleurs, qui ſont blanches & rouges, nourriſſent deux Chenilles jaunes. L'une, dont Mademoiſelle Merian vit la transformation, s'étant changée en Féve verte, devint un grand & beau Papillon.

Chenilles de Jaſmin des Indes, & beauté du Papillon.

Le Jaſmin des Indes (25) nourrit de ſes feuilles une Chenille couronnée, qui devient un beau Papillon ondé. Il a ſix taches blanches au dehors, bien

(25) Cet arbre eſt le même que celui qu'on nomme *Quauthlepatli* au Mexique. Hernandez le décrit (Hiſt. Mexic. cap. 33.) ſous ce nom & ſous celui d'*Arbor ignea*. Dans l'*Hortus Amſtelodamenſis* il eſt nommé *Apocynum Americanum fruteſcens, longiſſimo folio, albo, odorato*.

rangées sur ses deux aîles, qui sont rouges & noires par dessous. Cet Insecte examiné, avec le Microscope, est d'une si grande beauté, qu'il parut impossible à l'Auteur d'en donner une Description complette. INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Le Cotonier de Surinam croît si vîte, que six mois après avoir été semé, c'est un Arbre de la grandeur du Coignassier d'Europe. Ses feuilles vertes sont un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de fleurs (26); les unes rouges, les autres d'un jaune de soufre. Les premieres ne donnent aucun fruit, mais le coton vient des jaunes. A la fleur succede un bouton, qui grossit, & qui étant de couleur brune dans sa maturité, se fend & montre ce qu'il renferme : c'est un coton d'un beau blanc, composé de trois parties, dont chacune contient une semence noire, à laquelle il est attaché. On le file, pour en faire de la toile. Cet Arbre nourrit deux sortes de Chenilles; l'une noire, d'où sort néanmoins un Papillon de la couleur du coton; l'autre Cotonier de Surinam. Ses Chenill

(26) Herman est le premier qui ait observé (dans son *Hortus Lugdunensis*) que le Cottonier portoit deux sortes de fleurs; ce qui l'en a fait parler comme de deux arbres différens, & Tournefort l'a suivi dans ses Instructions de Botanique : mais l'autorité de Mlle Merian prouve que c'est le même arbre, qui porte deux sortes de fleurs.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

blanchâtre, qui forme un Papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux Serpens marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ſes aîles, on voit de petites puſtules, dont les couleurs ſont admirables : ce ſont de petites touffes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrêmités des aîles s'élevent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes ; ſes cornes paroiſſent deux petits Serpens noirs.

Arbre nommé Paliſſade.

Un Arbre de Surinam, qui ſe nomme *Paliſſade* (*Paliſſaden Boon*), & qui ſert à la conſtruction des Cabanes Indiennes, porte des fleurs jaunes, ſi épaiſſes & ſi peſantes, que la branche courbée ſous leur poids, ſe releve lorſqu'elles ſont tombées. Les gouſſes, qui contiennent la ſemence, forment comme un balet de Bouleau, & ſervent effectivement à balaïer. Elles ſont remplies d'une graine, qui reſſemble au Millet pour la figure & la groſſeur. C'eſt ſur cet Arbre, qu'on voit trois fois l'année une eſpece de Chenilles jaunes, raïées de noir, & comme armées de ſix pointes. Lorſqu'elles ſont parvenues au tiers de leur grandeur

naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'Orange, avec une tache noire & ronde ſur chaque diviſion. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes : mais quelques jours après, elles prennent encore une nouvelle peau ; & leurs pointes diſparoiſſant alors, elles ſe transforment en Féves, qui deviennent de beaux Papillons nocturnes.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Sur la Banane, qui tient lieu de Pomme aux Indiens, on trouve une Chenille d'un verd clair, qui produit un très beau Papillon, & qui ne ſe transforme en Féves, qu'après avoir changé de peau.

Le Prunier de Surinam devient auſſi haut que le Noïer l'eſt ordinairement en Europe, & d'une épaiſſeur proportionnée. Ses feuilles & ſes fleurs reſſemblent beaucoup à celles du Sureau. Le fruit pend en grappes. On obſerve, comme un effet aſſez ſingulier, qu'il excite une ſueur, dont la couleur tire ſur le roux, qui eſt auſſi la ſienne. Cependant les Chenilles qu'on y trouve ſont vertes. Elles ſont d'ailleurs tout hériſſées de pointes, fort pareſſeuſes & ſi voraces, qu'elles mangent ſans ceſſe. Il en ſort des Papillons bleus.

Prunier de Surinam.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Chenille du Melon d'eau.

Le Melon d'eau, dont la chair eſt brillante comme le Sucre, à Surinam, & fond dans la bouche, en y répandant un jus agréable & ſain, eſt la réſidence d'une groſſe Chenille quarrée, bleue devant & derriere, & verte au milieu. Ses pattes ſont couvertes d'une peau gluante, comme celles du Limaçon. Mademoiſelle Merian en attendoit quelque choſe d'extraordinaire ; mais ſon eſpérance fut trompée. Il en ſortit un laid Papillon nocturne. Elle a vu ſouvent, dit-elle, les plus belles Chenilles ſe transformer en de très laids Papillons, tandis qu'elle voïoit ſortir un Papillon admirable de la plus laide Chenille.

Pomme & Chenille du Caſchou.

L'Arbre nommé Caſchou (27) produit une Pomme de même nom. On en diſtingue deux ſortes ; l'une dont la fleur eſt blanche & le fruit jaune ; l'autre, dont les fleurs & les fruits ſont rouges : mais leurs feuilles ſont vertes & ſe reſſemblent. Les Pommes, quoiqu'aigres & aſtringentes, ne ſont pas mauvaiſes à cuire. On en tire, dans quelques Cantons de l'Amérique, une liqueur dont le moindre excès

(27) C'eſt apparemment celui qu'on nomme ailleurs *Acajou*, & qu'Herman appelle *Anacardium occidentale*.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

enivre. Une excreſcence, qu'elles ont en forme de rognon, eſt proprement ce que l'on nomme Caſchou ; elle eſt d'une acreté ſi mordante, qu'elle peut ſervir de cautere : cependant on l'emploie, grillée, contre la dyſſenterie, & pour extirper les vers du corps humain. Elle a le goût des Châtaignes. Les fleurs croiſſent, comme une couronne, autour des branches. De deux ſortes de Chenilles qui ſe nourriſſent des feuilles de cet Arbre, Mademoiſelle Merian vit un beau Papillon tranſparent, & un Papillon nocturne, couleur de bois.

Chenilles guerrieres des Limoniers.

Rien n'eſt ſi curieux que les Chenilles brunes à taches blanches, qui ſe trouvent ſur les Limoniers de Surinam. Ces arbres croiſſent dans les Forêts, de la hauteur d'un grand Pommier, & donnent quantité de petits Limons, qui ſe mangent avec toutes ſortes de mets. Les feuilles n'ont, en grandeur, que la moitié de celles des Citroniers ordinaires ; & les fleurs, petites à proportion, rendent une huile précieuſe. Mais on voit, avec étonnement, les Chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux ſur les feuilles, pouſſer de leur tête deux cornes jaunes, dont elles ſe défendent, & dont

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

elles attaquent même ce qui les offenſe. Après s'être transformées en Féves brûnes, elles deviennent des Papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

De petits Inſectes blancs, qui ſe trouvent auſſi en grand nombre ſur les Limoniers, ſe transforment en Eſcarbots, blancs ou noirs.

Guaiave. Animaux qui ſe trouvent ſur cette Plante.

La Plante de la Guaiave eſt un receptacle commun pour les Chenilles, les Araignées, les Fourmis, & pour une eſpece de petits Oiſeaux que les Hollandois ont nommés *Colobritgens*. Autrefois ces Oiſeaux ſervoient de nourriture aux Prêtres du Païs, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre choſe. La deſcription qu'on en donne ne paroît convenir qu'au Colibri. » Ils pondent quatre œufs, comme les autres Oiſeaux, & les couvent; ils volent avec rapidité; ils ſucent le miel des fleurs, en étendant leurs aîles deſſus; ils s'arrêtent dans l'air, ſans le moindre mouvement; ils ſont ornés de plus belles couleurs que les Paons.

Araignées monſtrueuſes, & leur nourriture.

Mademoiſelle Merian trouva, ſur la Guaiave, pluſieurs groſſes Araignées noires, qui avoient leur domicile dans les cocons de Chenilles. Elles ſont cou-

vertes de poil. Elles ſont armées de dents aigües, dont la morſure eſt accompagnée d'une certaine humidité qui la rend fort dangereuſe. Elles ſurprennent les Colobritgens dans leurs nids, les tuent & ſucent leur ſang. Elles ſe nourriſſent de Fourmis, qu'elles attrapent facilement ſur les arbres, parcequ'aïant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté & deux de l'autre, il eſt impoſſible aux Fourmis de les éviter. Elles changent de peau, comme les Chenilles : cependant Mademoiſelle Merian n'en vit point d'aîlées. Une autre eſpece d'Araignées, plus petites, portent leurs œufs ſous le ventre, dans une eſpece de croute où elles font leurs Petits. Elles ont auſſi huit yeux, mais placés avec moins d'ordre que ceux des groſſes.

Fourmis de Surinam, & leurs admirables propriétés.

Il ſe trouve, à Surinam, des Fourmis aîlées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent, dans une ſeule nuit, dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles ſont armées de dents courtes, qui coupent l'une ſur l'autre, comme des ciſeaux, & dont elles ſe ſervent pour couper les feuilles, qu'elles font ainſi tomber à terre. Alors des Légions d'autres Fourmis ſe jettent ſur

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs Jeunes, qui ne ſont que de petits Vers; car les Fourmis aîlées jettent leur ſemence, comme les Moucherons. Il en ſort une eſpece de Vers, ou de Mouches, dont on diſtingue deux ſortes: les unes s'enveloppent d'un cocon; & les autres, en plus grand nombre, ſe changent en petites Féves. Quelques Ignorans, obſerve l'Auteur, nomment ces petites Féves des œufs de Fourmis; mais ils ſe trompent: les œufs ſont beaucoup plus petits. On nourrit à Surinam, les Poules, de Féves, dont elles s'engraiſſent plus que de l'Orge ou de l'Avoine. Les Fourmis ſortent de ces Féves; elles changent de peau; il leur croît des aîles; & c'eſt de ces mêmes Fourmis, que viennent les œufs d'où ſortent les vers qu'elles nourriſſent avec tant de ſoin. Dans une Région ſi chaude, elles ne ſont pas obligées de faire des proviſions pour l'Hiver: mais elles font, dans la terre, des Caves qui ont quelquefois plus de huit piés de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorſqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel il ne ſe trouve point de paſſage, elles ſavent ſe faire

des Ponts ; la premiere ſe met, au bord, ſur un petit morceau de bois, qu'elle tient ſerré de ſes dents ; une ſeconde s'attache à la premiere, une troiſieme à la ſeconde, une quatrieme à la troiſieme, & ſucceſſivement. Dans cette ſituation, elles ſe laiſſent emporter au vent, juſqu'à ce que la derniere ſoit pouſſée de l'autre côté, où elle trouve auſſi le moïen de s'attacher. Alors cette chaîne ſert de Pont à toutes les autres. Ces Fourmis ſont toujours en guerre avec les Araignées & tous les Inſectes du Païs. Elles ſortent de leurs Cavernes une fois tous les ans, en eſſains innombrables, qui s'introduiſent dans les édifices, en parcourent toutes les Chambres, tuent tous les autres Inſectes, & les ſucent. Lorſqu'elles ſurprennent une groſſe Araignée, elles ſe jettent deſſus en ſi grand nombre, qu'elles la dévorent en un inſtant. Les Habitans mêmes d'une Maiſon ſe voient forcés de prendre la fuite, ſans autre motif apparemment que l'incommodité, car on ne dit point qu'elles attaquent les Hommes. Après avoir nettoïé un édifice, elles viſitent de même tous les autres, & ſe retirent enſuite dans leurs Cavernes.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Chenilles de la Guaiave.

Les Chenilles des Guaiaves ſont de différentes couleurs. Mademoiſelle Merian en trouva une, qui étoit blanche, raïée de noir, & qui avoit, de chaque côté, cinquante grains d'une ſorte de Corail rouge & brillant. Elle ne remarqua point que ce fût des yeux, quoique M. Leeuwenhoek en paroiſſe perſuadé dans ſa Lettre 146. Cette Chenille, aïant filé fort vîte un gros cocon, qu'elle pendit à une branche, fut changée en Féve, de laquelle il ſortit un Papillon nocturne, raïé de noir & de blanc. Des Féves d'une Chenille verte, il ſortit des Papillons tranſparens, tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même Plante produiſirent, par une métamorphoſe extraordinaire, des mites blanches, qui dans l'eſpace de dix jours ſe changerent en belles Mouches vertes.

Arbre qui donne la Gomme gutte.

Dans une Plantation de M. de Sommelſdyck, nommée *la Providence*, Mademoiſelle Merian trouva un Arbre de Gomme gutte, qui reſſembloit aux Bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des inciſions dans l'écorce. Une grande Chenille, raïée de verd & de noir, qu'elle prit ſur une branche, produiſit un des plus beaux Papillons qu'elle eut jamais vus.

Insectes et Plantes de Surinam.

Avant que la Chenille ſe fut transformée en Féve, le verd s'étoit changé en rouge, auſſi tôt qu'elle eut acquis ſa juſte grandeur.

Nid curieux d'une Chenille.

Une Chenille verte, trouvée ſur le Marquias, Plante qui monte comme la Campanelle, dont le fruit eſt jaune, & dont les fleurs ſont celles qu'on a nommées fleurs de la Paſſion, s'étoit fait, dans une fleur même, un petit domicile fort curieux, compoſé de pluſieurs petits tuïaux raſſemblés ſur de petits morceaux de bois creux. L'Inſecte, parcourant cette petite Cabane, qui étoit diviſée en pluſieurs petits compartimens, regardoit ce qui ſe paſſoit dehors, tantôt par un de ſes tuïaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en Féve, il ſe transforme en un petit Animal aîlé, tacheté de rouge & de brun: d'une autre Chenille, il ſortit un petit Papillon; & d'une autre encore, une Mouche tachetée, qui avoit les pattes très fendues, & très délicates.

On trouve ſur la feuille d'un Lis rouge, qui croît ſans culture, une Chenille couverte de poils auſſi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

feuilles vertes du Lis font ſa nourriture. Le cocon qu'elle ſe file eſt de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & ſe change en Féve brune, d'où il ſort un beau Papillon nocturne, qui a le deſſus des aîles, d'un brun clair, & le deſſous couleur d'Orange, avec un mélange de taches noires. Une autre, trouvée dans des herbes, près du même Lis, étoit rouge, raïée de verd & de blanc; & d'elle, ſortit une Mouche blanche & noire.

La Baccove, eſpece de Banane, dont la chair eſt plus tendre que celle des autres, a des Chenilles dont le dos eſt armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles ſe transforment en Féves, couleur de bois, qui ont ſur chaque face deux taches argentées. Il en ſort de très beaux Papillons, dont les deux aîles ſupérieures ſont, en deſſous, de couleur d'ocre clair, & les deux autres d'un beau bleu. Le deſſus eſt raïé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme, en Hollandois, *le petit Atlas*.

Sous la racine d'un Chardon épineux, qui croît dans les Campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, Mademoiſelle Merian trouva de petits Vers, couleur d'Orange, dont la tête

& la queue étoient noires, & qui ſe nourriſſoient de cette racine. Peu à peu ils ſe transformerent en Eſcarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui étoit celui de Mars, Mademoiſelle Merian trouva une eſpece de Vers, renfermés dans du bois pourri, qui ſe transformerent, auſſi peu à peu & viſiblement, en Eſcarbots, mais qui conſerverent, ſous le ventre, quelque choſe du Ver. Elle obſerva que ce ſont les dents de ces Vers, qui, croiſſant & s'érendant, forment enfin les cornes de l'Eſcarbot; que les aîles, qui couvrent le corps, ſont d'abord de couleur d'ocre, & qu'elles noirciſſent par degrés. Ces Eſcarbots pondent: & de leurs œufs naiſſent les Vers dont ils ſe forment. INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Les Chenilles de la Vanille & celles du Cacaotier ſont fort variées. La Vanille en a ſouvent de brunes, raïées de jaune, qui forment de très beaux Papillons, rouges, bruns, & couleur de Saffran, avec des taches argentées. Celles du Cacaotier ſont noires, raïées de rouge, & tachetées de petits points blancs. Il en ſort des Papillons nocturnes, blancs, raïés & tachetés de noir.

La Pomme, nommée *Pomme de Sodome*, croît ſur un Arbre d'une aune & Pomme de Sodome.

demie ou deux aunes de hauteur, pleine d'épines, ſans en excepter les feuilles, qui ſont d'ailleurs fort douces. C'eſt un fruit fort venimeux. La Chenille qui ſe trouve ſur cette Plante eſt brune, raïée de rouge, & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve ſur la tige, un Ver, couleur d'Orange, dont il ſort de belles Sauterelles: Mademoiſelle Merian ne donne cette transformation que ſur le témoignage d'autrui, parcequ'elle eut le chagrin de voir mourir ſon Ver, lorſqu'il ſe fut transformé en Féve brune.

Deux Inſectes très rares.

Sur les gros Citroniers des Plaines de Surinam, on trouve un Animal très rare, qui eſt tout-à-fait différent des Chenilles. Il ſe nourrit des feuilles de l'Arbre, ſur leſquelles il ſe colle, comme un limaçon, à l'aide de ſes pattes, qui ſont couvertes d'une peau. Cet Inſecte eſt ſi venimeux, que les membres qu'il touche ſe roidiſſent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où ſort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois, ſur le fruit, une ſorte d'Eſcarbot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, dont Mademoiſelle Merian ignore l'origine, & qu'elle regarde auſſi comme un Inſecte fort rare.

L'Arbre qui porte le fruit nommé *Pompelmous*, eſpece de Pomme, moins douce que l'orange, & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes, à tête bleue, & qui ont le corps couvert de longs poils, auſſi durs que le fil de fer. Il ſort, de leurs féves, de beaux Papillons noirs, verds, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol eſt ſi prompt & ſi haut, qu'on ne peut en avoir ſi l'on ne prend ſoin d'en élever les Chenilles. INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

On admire, dans les Chenilles noires & tachetées de jaune qui ſe trouvent ſur le *Palma Chriſti*, la propriété qu'elles ont de s'enfermer, comme les Indiens, dans une eſpece de Hamacks, dont elles ne ſortent preſque jamais entierement. Lorſqu'elles changent de place, pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la maniere des limaçons, ces petites Cabanes, qui ſont de feuilles ſéches: & leur adreſſe eſt extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles ſe transforment en vilains & farouches Papillons nocturnes.

Une roſe, tranſportée du Païs des Caraïbes à Surinam, où elle ſe plaît beaucoup, & qui a la ſinguliere propriété d'être blanche le matin lorſ- Roſe des Caraïbes.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

qu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des Chenilles blanches tachetées de brun, qui produiſent deux ſortes de Papillons; l'un, noir & jaune; l'autre d'un verd brun par deſſous, & tacheté, par deſſus, de jaune, de bleu & de rouge.

Le Dormeur.

C'eſt moins pour les Chenilles du *Slapertjes*, ou *Dormeur*, que pour la ſingularité de cette Plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ſes feuilles paſſent la nuit. Après le coucher du Soleil, elles ſe joignent deux à deux, tellement appliquées l'une ſur l'autre, qu'elles paroiſſent n'en faire qu'une, dans une eſpece de ſommeil. Mademoiſelle Merian, qui prit ſoin de la cultiver, lui reconnut auſſi les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige eſt fort dure, & croît à la hauteur de ſix piés. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naiſſent des coſſes longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine eſt blanche & remplie de fibres. La Chenille du Dormeur eſt verte, raïée de couleur de roſe, armée de deux petites cornes; & ſes Papillons ſont d'un brun orné de jaune.

Vignes & Raiſin.

Les Figues & le Raiſin, à Surinam, ſont les mêmes qu'en Europe. Le Rai-

ſin rouge, blanc, & bleu, y croît ſi volontiers, qu'un ſep coupé, & mis en terre, y porte, ſix mois après, des raiſins murs; & que ſi l'on en plantoit ainſi tous les mois, on auroit du raiſin toute l'année. Avec un peu d'application à cultiver la vigne, loin qu'il fut néceſſaire de porter du vin dans cette Colonie, elle en pourroit fournir à la Hollande. Les Chenilles des Figuiers changent de couleur, avant leur transformation. De vertes, raïées de jaune, elles deviennent couleur d'orange, avec des raies rouges, la tête & la queue noires. Leur feve eſt couleur de roſe ſéche. Il en ſort un Papillon nocturne, brun, mais de la premiere beauté. Sur la vigne, les Chenilles ſont brunes, agréablement tachetées de blanc; elles rampent fort vîte; mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure eſt marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle eſt une pellicule blanche comme le cryſtal, qui s'éleve & s'abbaiſſe lorſque l'Inſecte reſpire. Sa transformation en féve ſe fait dans une feuille de vigne, admirablement repliée. Le Papillon eſt nocturne, verd, avec le bout des aîles rouge & bleu.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Propriétés de leurs Chenilles.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Une Plante extraordinaire (28) dont les fleurs reſſemblent à celles du Pêcher, par la couleur, & qui porte des fruits verds & ronds, attachés ſucceſſivement les uns les autres comme des grains de chapelets, au nombre de ſept ou huit, nourrit une eſpece de Chenilles qui n'eſt pas moins ſinguliere. Elle eſt rouge, tachetée de brun : & c'étoit la premiere fois que Mademoiſelle Merian en avoit eu de cette couleur : cependant elle en trouva, dans la ſuite, ſur les Palmiers qui portent le Coco. Ces Chenilles filent un ſac, jaune, épais & fort, d'une demie aune de long, qui ſe remplit de Chenilles & de leur dépouille. Mademoiſelle Merian en prit un, & l'emporta chez elle, pour examiner cette multitude d'Inſectes. Elle obſerva que le jour ils reſtoient dans le ſac, & qu'ils en ſortoient la nuit pour chercher leur nourriture. Les Papillons qu'ils produiſirent étoient jaunes, tachetés de brun.

Plantes & Chenilles fort ſinguliers.

Autres transformations.

Sur une autre Plante, auſſi peu connue que celle qui précede, & qui por-

(28) M. Commelin, qui a joint quelques Notes au Recueil de Mademoiſelle Merian, remarque ici qu'il n'a vu nulle part cette Plante décrite ni deſſinée ; & croit pouvoir la nommer *Coronilla Americana arboreſcens, floribus dilutè rubeſcentibus.*

te une fleur ſemblable à celle de la Tubereuſe, on trouve, avec de belles Chenilles brunes, tachetées de noir & blanc, de petites Bêtes blanches, qui quittent leur peau, qui la traînent après elles lorſqu'elles l'ont quittée, & qui ſe nourriſſent de certains Poux verds. Elles ſe font un cocon de cette peau, d'où ſortent des mouches couleur de bois. Les Chenilles produiſent des Papillons bruns & blancs, qui ont, ſur les aîles de derriere, quatre taches couleur d'orange.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

L'Althea, qui ſe nomme *Okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux ſortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de roſe, & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles produiſent des Papillons rougeâtres. On trouve ſur ſes feuilles une petite Bête blanche, tachetée de noir, qui ſe change en un petit Animal aîlé, mais qui ne fait que ſauter, pour éviter qu'on le touche.

Vigueur & beauté des Chenilles d'une eſpece de Ricin.

Une eſpece de *Ricin*, qui croît de la hauteur de huit piés, dont les fleurs ſont d'un rouge obſcur, les feuilles vertes, & bordées d'une ſorte de frange dont chacune eſt terminée par un petit nœud, nourrit une très curieuſe Che-

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

nille. Elle eſt vigoureuſe ; & quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens : mais lorſqu'on la touche, elle repouſſe avec force. Après avoir quitté ſa peau perte, elle eſt rouge un jour entier ; & dès le lendemain, elle ſe trouve transformée en une feve couleur de roſe ſéche, à laquelle il reſte une trompe : mais, ce qui eſt plus nouveau, c'eſt que cette féve, qui eſt immobile dans les autres, ſe donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart-d'heure. Enfin, ſix jours après, il en ſort un grand Papillon nocturne, dont le corps eſt orné de ſix taches rondes, couleur d'orange, avec quatre aîles & ſix piés. Il eſt noir, & merveilleuſement tacheté. Sa trompe conſiſte en deux tuïaux, qu'il ſait joindre enſemble pour n'en former qu'une, dont il ſuce le miel des fleurs. Enſuite il la roule, & la cache ſi bien ſous ſa tête, entre ſes deux yeux, qu'on ne la découvre preſque point. Il eſt ſi vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs, qu'il pond, ſont blancs & en fort grand nombre.

Arbres aux boîtes de Marmelade.

Comme il ſeroit trop long de ſuivre Mademoiſelle Merian dans toutes ſes deſcriptions, on ne s'attache plus qu'à

qu'à celles qui regardent des Plantes ou des transformations extraordinaires. Sur un arbre, que les Hollandois nomment dans leur langue, l'*Arbre aux boîtes de Marmelade*, parceque ſon fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une ſubſtance moelleuſe, du goût des Nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une Chenille noire, dont le corps eſt tout couvert de pointes, au bout deſquelles pend une ſorte de petite étoile. Il en ſort un Papillon charmant, qui a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait obſerver que les branches de l'arbre pouſſent de petites excreſcences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poumon.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Papillon nommé Page de la Reine.

On ne peut être ſans curioſité, pour la couleur des Chenilles qui ſe trouvent ſur un arbre dont les Indiens tirent leur plus fameuſe peinture. C'eſt le Rocou; grand arbre, qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des Pommiers de l'Europe. En tombant, elles font place à des coſſes longues & rondes, couvertes de pointes, comme l'écorce de la châtaigne. Ces coſſes contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

La teinture s'en détache, & ſe précipite au fond. On verſe doucement l'eau; & prenant la couleur, qui demeure ſéparée, on la fait ſécher. Les Indiens l'emploient à ſe peindre toutes ſortes de figures ſur la peau. C'eſt uniquement de la feuille de l'arbre, que les Chenilles tirent leur nourriture. Elles ſont brunes, raïées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation ſont dures & velues. Les Papillons ſont nocturnes, & d'un verd tirant ſur le brun.

Fleur ou Crete de Paon, qui fait accoucher les Femmes.

La Plante, qu'on nomme *Fleur* ou *Crete de Paon*, eſt célebre par la vertu qu'on attribue, à ſa graine, de faire accoucher ſur-le-champ les Femmes en travail. Mademoiſelle Merian aſſure même que les Indiennes, Eſclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour ſe faire avorter, dans la ſeule vue de ne pas donner le jour à des Enfans qui ne naîtroient que pour être auſſi malheureux qu'elles. La Chenille de cette Plante (29) eſt verte, la feve bru-

(29) On la trouve deſſinée dans l'*Hortus Malabaricus*, & décrite ſous le nom de *Tsjetti Mandaru*. Elle a reçu d'autres noms, que M. Commelin a raſſemblés dans ſa *Flore* du Malabar. M. de Tournefort, aïant jugé qu'elle ne pouvoit être miſe dans aucune claſſe connue, lui en a forgé un nouveau, qui eſt *Poinciana flore pulcherrimo*.

ne, & le Papillon couleur de cendre.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Une eſpece de Jaſmin, d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buiſſon dans les Campagnes de Surinam, eſt la retraite ordinaire des Serpens & des Lezards, ſurtout de l'Iguana. C'eſt une choſe admirable, que la maniere dont ce dernier Reptille s'entortille au pié de cette Plante, cachant ſa tête au milieu de tous ſes replis. Les Chenilles, qui ſe nourriſſent des feuilles, ſont vertes; leur féve eſt raïée de brun & noir. Leur Papillon, qui eſt nocturne, a les aîles de deſſous jaunes, & tout le reſte couleur de cendre.

Retraite des Serpens & des Lezards.

Les Indiens de Surinam ont un fruit verd, nommé *Tabrouba*, qui croît ſur un grand arbre de même nom, dont les fleurs ſont d'un blanc verdâtre & ſervent de nourriture aux Singes. La chûte des Fleurs laiſſe un chapiteau, d'où croît inſenſiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les Figues. On en exprime le ſuc, qui devient noir lorſqu'il eſt expoſé au Soleil. C'eſt alors une teinture, dont les Indiens ſe ſervent pour ſe bigarrer diverſes parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours.

Tabrouba, & ſes effets.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

En coupant une branche de l'arbre, ils en font ſortir une liqueur lactée, dont ils ſe frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits Inſectes volans y jettent leur ſemence, qui produit de petits Vers fort incommodes, que ce ſuc tue. La Chenille du Tabrouba eſt jaune & noire, couverte de crins ſéparés en petit tas, comme une broſſe.

Ver de Palmier, qui ſe mange.

Le Ver de Palmier, ainſi nommé parcequ'il ſe nourrit ſur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moelle. Il n'eſt pas plus grand, d'abord, que les mites du Fromage; mais il devient de la longueur du pouce; & beaucoup plus gros. On le mange grillé; & Mademoiſelle Merian ne condamne point le goût de ceux qui le regardent comme un mets très délicat. Il ſort, de ce ver, un Eſcarbot noir, que les Hollandois nomment, dans leur langue, *Mere des Vers de Palmier*.

Eſcarbots & Mouches d'eſpeces ſingulieres.

L'article ſuivant mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur. » Sur un Grenadier, raconte Made-
» moiſelle Merian, Arbre qui croît
» de tous côtés à Surinam, j'ai trouvé
» une eſpece d'Eſcarbots, naturelle-
» ment lents & pareſſeux, & par con-

» ſéquent très faciles à prendre. Ils ont par devant, ſous la tête, une longue trompe, qu'ils ſavent appliquer ſur les fleurs pour en ſucer le miel. » Le 20 Mai, ils ſe tinrent en repos; » & leur peau s'étant fendue ſur le » dos, il en ſortit des Mouches vertes, & dont les aîles étoient tranſparentes. On en trouve beaucoup, » dans ce Païs, dont le vol eſt ſi léger, qu'on eſt long-tems à courir » pour en prendre une. Cette eſpece » de Mouches fait un bourdonnement, » qui reſſemble au ſon d'une Vielle & » qui ſe fait entendre d'aſſez loin. » Auſſi les Hollandois lui ont-ils donné le nom de *Lierman*, qui ſignifie » *Vielleur*. Elles avoient conſervé la » trompe d'Eſcarbot; leurs pattes, » leurs yeux, en un mot tout leur » corps étoit ſorti par le dos, lorſqu'elles avoient quitté leur dépouille, » qu'on auroit priſe pour le véritable » Inſecte qu'elle avoit renfermé. Les » Indiens ont voulu me perſuader que » de ces Mouches provenoient les » *Lantarendragers*, ou Porte-Lanternes. Ce ſont d'autres Mouches du » Païs, dont j'ai deſſiné le Mâle & la » Femelle, volans & en repos. Leur » tête, ou pour mieux dire, un long

Insectes et Plantes de Surinam.

Porte-Lanternes.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

» capuchon qui la termine, eſt luiſant dans les ténebres : pendant le
» jour, il eſt tranſparent comme une
» veſſie, & raïé de rouge & de verd.
» La lueur, qui en ſort pendant la
» nuit, reſſemble ſi bien à celle d'une
» Lanterne, qu'elle ſerviroit à lire aiſément. Je conſerve une de ces Mouches, qui eſt prête à ſe transformer.
» Toute ſa forme de Mouche lui reſte
» encore, ſans en excepter les aîles;
» mais la veſſie commence à lui croître au bout de la tête. Les Indiens
» nomment cette Mouche *Mere des*
» *Portes-Lanternes*, comme ils nomment l'Eſcarbot la Mere de ces
» Mouches. J'ai deſſiné un *Vielleur*,
» qui prend peu à peu la forme d'un
» Porte-Lanterne. Au reſte, on ne
» leur donne ces noms que pour diſtinguer leur figure; car ils rendent
» tous deux un ſon pareil à celui d'u-
» ne Vielle, apparemment avec la
» trompe qui leur eſt commune, &
» qu'ils ne perdent point dans toutes
» leurs transformations. Quelques In-
» diens m'aïant un jour apporté un
» grand nombre de Porte-Lanternes,
» je les renfermai daus une Boîte,
» ignorant alors qu'ils jettoient cette
» lumiere. La nuit, entendant du

» bruit, je ſautai du lit, & je me fis » apporter une chandelle. Bien-tôt, je » trouvai que le bruit venoit de ma » Boîte, & je l'ouvris avec précipi- » tation : mais, effraïée d'en voir ſor- » tir une flamme, ou plutôt autant » de flammes qu'il y avoit d'Inſectes, » je la laiſſai tomber d'entre mes » mains. Mais, étant revenue de ma » fraïeur, je n'eus pas de peine à raſ- » ſembler les Inſectes auxquels je ve- » nois de reconnoître une propriété ſi » ſinguliere.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Des Chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos eſt armé de pointes, ſe nourriſſent ſur un Arbre nommé *Ouike-Bokje* par les Indiens. Sa fleur a de longues fibres blanches. Les capſules, qui portent la ſemence, forment une coſſe longue & recourbée, qui renferme des Féves noires, couvertes d'une glue blanche, & ſi agréable qu'on prend plaiſir à la ſucer. Les Hollandois donnent à cette eſpece de légume le nom de Féves douces, ſans en connoître autrement l'uſage. La beauté des Chenilles en avoit fait amaſſer beaucoup à Mademoiſelle Merian; mais elle eut le chagrin de les voir mourir toutes, parceque les feuilles, qu'elle avoit cueillies en même-

Ouike-Bokje.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

tems pour les nourrir, ſe ſéchent auſſi-tôt qu'elles ſont ſéparées de l'Arbre. Une ſeule, qui s'étoit déja transformée en Féve, devint, quinze jours après, un des plus beaux Papillons du Monde.

Grandeur extraordinaire des Orangers de Surinam.

Surinam n'a point de Chenilles plus groſſes & plus graſſes, que celles de l'Oranger, qui y croît auſſi haut que le plus grand Pommier de l'Europe. Elles ſont vertes, avec une raie jaune ſur tout le corps; & chaque jointure offre quatre grains d'une eſpece de Corail orangés, environnés de petits poils forts délicats. Ce cocon, qu'elles ſe filent, eſt de couleur d'ocre. Il en ſort de beaux Papillons nocturnes, dont chaque aîle eſt ornée d'une tache, qu'on prendroit pour du Talc. Ils volent avec une extrême vîteſſe. Le fil de leur cocon eſt ſi fort, que Mademoiſelle Merian, perſuadée qu'on en pouvoit faire de très bonne ſoie, en rapporta beaucoup en Hollande, où l'on en prit la même opinion.

Un jour, dit-elle, parcourant un lieu déſert, je trouvai, entre pluſieurs arbres, une eſpece de Neflier, auquel les gens du Païs donnent même ce nom, quoique ſon fruit contienne un corps blanc de la forme d'un cœur, &

couvert de ſemences noires. Il a d'ailleurs ſous lui deux feuilles épaiſſes, couleur de ſang ; & ſous elles, cinq autres feuilles verdâtres ; ce qui forme enſemble un ſpectacle fort agréable. Sur cet Arbre, je trouvai une Chenille jaune, dont le corps étoit raïé, en long, de couleur de roſe. Les pattes étoient de même couleur, la tête brune, & chaque jointure armée de quatre pointes noires. A peine l'eus-je fait porter chez moi, qu'elle ſe tranforma en Féve couleur de bois, claire. Quinze jours après, j'admirai le Papillon qui en ſortit. Il ſembloit être d'argent bruni, au travers duquel brilloient le verd, le bleu & le pourpre : en un mot il étoit d'une beauté, que la plume & le pinceau même ne peuvent repréſenter : chacune de ſes aîles avoit trois taches rondes, d'un jaune orangé, bordées d'un cercle noir ; ce cercle étoit environné d'un autre, qui étoit verd. L'extrêmité des aîles étoit orangée, avec des raies noires & blanches.

Insectes et Plantes de Surinam.

Au mois d'Avril, continue Mademoiſelle Merian, je trouvai, contre ma fenêtre, une maſſe de boue, qui avoit la figure d'un œuf. Je l'ouvris. Elle contenoit, dans quatre compar-

Nid des Guêpes de Surinam.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

timens, des Vers blancs qui avoient auprès d'eux leur dépouille. J'en deſſinai deux. Le 3 de Mai, il en ſortit des Guêpes farouches. Ces Inſectes m'incommodoient beaucoup à Surinam; ils ne ceſſoienr pas de me voler devant les yeux & de me bourdonner aux oreilles pendant que j'étois à deſſiner. Je leur voïois faire leur nid avec de l'argile, à côté de moi, dans ma boîte aux couleurs, auſſi parfaitement rond que s'il eut été tourné dans la roue d'un Potier. Il étoit ſur une eſpece de petit pié d'eſtal, que les Guêpes entouroient d'une couverture d'argile, pour empêcher que rien n'y entrât. Elles avoient laiſſé, vers le haut, une ouverture ronde, qui leur ſervoit pour entrer & pour ſortir. Je remarquai qu'elles y portoient, tous les jours, de petites Chenilles, dont je jugeai qu'elles nourriſſoient leurs Jeunes. Enfin, leur compagnie m'importunant beaucoup, je briſai leur demeure, & je les chaſſai toutes; après quoi je contemplai à loiſir leur Architecture.

Scorpions d'eau.

Dans un Etang, où croiſſoient des fleurs ſemblables au Crocus violet, ſur une tige d'une aune de hauteur, ſans autres feuilles qu'une ſeule, bleue & tachetée de jaune, ſous chacune des

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

fleurs, Mademoiſelle Merian trouva des Inſectes que les Habitans du Païs nomment *Scorpions d'eau*; elle en prit pluſieurs, le 10 de Mai 1701; & dès le 12, il en ſortit un Inſecte volant fort hideux, qu'elle deſſina. Elle n'en explique point autrement la nature. Dans le même Etang elle trouva pluſieurs Grenouilles, pommelées de verd & de brun, qui avoient deux oreilles, & une petite boule à l'extrêmité des doigts de chaque patte. Cette ſeconde propriété lui parut un préſent aſſez ſingulier de la Nature, pour les aider, non-ſeulement à nager, mais encore à marcher ſur la boue. Ces Grenouilles jettent leur ſemence ſur le bord des Etangs. Pour en obſerver les transformations, elle mit de cette ſemence ſur un gazon, au fond d'un vaſe rempli d'eau. La ſemence n'eſt qu'un petit grain noir, enveloppé d'une ſorte de flegme blanc, qui paroît ſervir de nourriture au grain, juſqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de ſe remuer. Dans l'eſpace de huit jours, il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques jours après, il lui vient des yeux; enſuite viennent les pattes de derriere, & huit jours après les pattes de devant, qui paroiſſent ſortir de la

Grenouilles qui ont des oreilles.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

peau. Auſſi-tôt que l'Animal a ſes quatre pattes, ſa queue tombe ; & ſe trouvant une parfaite Grenouille, il ſort de l'eau, pour ſe promener ſur terre. Cette expérience demande que l'eau & le gazon ſoient renouvellés de tems en tems, & qu'on jette des miettes de pain dans l'eau, dès qu'on remarque un peu de mouvement au grain (30).

Sur un Arbre, que M. Commelin prend, dans ſa Note, pour la Malakka-Pela, décrite dans la troiſieme partie de l'*Hortus Malabaricus*, on trouve une Chenille verte qui a ſix raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde ſur chaque jointure, & ſur la derniere une corne rouge. En vingt jours, il ſort de ſa Féve un Papillon nocturne, dont les aîles ſont couleur de cendre, marbrée de noir & de blanc. Il a, ſur le corps, dix taches couleur d'Orange. Sa tête eſt armée d'une longue trompe rouge, dont il ſe ſert pour ſucer les fleurs. Quelque ſingulier que ſoit cet Inſecte, Mademoiſelle Merian vit avec plus d'étonnement, ſur le même Arbre, d'autres Chenilles toutes couvertes de poil, blanc ou jaune, qui avoient la peau

(30) Leuwenhoek a donné la même obſervation dans ſa Lettre du 25 Septembre 1699, pag. 113 & ſuiv.

Zak-Rot, ou Rat de Surinam.

Crapaud à pattes de Canard.

Tom. XIV. *N°. I.*

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

tout-à-fait ſemblable à celle de l'Homme. Elles ſont ſi venimeuſes, que pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs ; & quoiqu'elles aient quatre pattes, elles ſe repoſent ſur leurs jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles ſe renferment eſt compoſé de leur poil. Il n'en ſort que de vilaines petites Mouches ; & cette étrange transformation eſt d'autant plus certaine, que Mademoiſelle Merian la vérifia dans pluſieurs des mêmes Chenilles. Une autre, trouvée ſur l'Arbre aux Féves douces, eſt ſujette aux mêmes Loix. Elle a des poils jaunes & des crins noirs, dont elle ſe dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée & de la forme d'un œuf. Renfermée dans ce nid, elle s'y transforme d'abord en Féve, & trois jours après en Mouche. Pluſieurs autres, de la même eſpece, aïant ſubi les mêmes changemens, devinrent des Mouches, dont les aîles étoient brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Chenilles fort venimeuſes.

Leur transformation en mouches.

Près d'une Plante aquatique, qui eſt une ſorte de Creſſon d'un rouge pâle, & qui ſe mange fort bien en ſalade, Mademoiſelle Merian trouva une eſpece de Crapauds dont la Femelle

Crapaud qui porte ſes Petits ſur ſon dos.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

porte ſes Petits ſur le dos. Elle a l'*Uterus* le long du dos même, & c'eſt là que ſes Embrions ſont conçus. Enſuite, lorſqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un paſſage au travers de ſa peau, & ſortent les uns après les autres. L'ingénieuſe Allemande voulut ſe mettre en état de vérifier, pour l'Europe, une propriété ſi ſinguliere; elle jetta une Mere dans de l'Eſprit de vin, avec ſes Petits, dont les uns avoient déja la tête hors de l'*Uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle ajoute que les Negres de la Colonie mangent ces Crapauds, & les trouvent excellens. Ils ſont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant reſſemblent à celles des Grenouilles, & celles de derriere à celles des Canards.

Le grand Atlas, & ſa beauté.

Au mois de Janvier 1701, dans un Bois proche de Surinam, Mademoiſelle Merian trouva ſur une belle fleur rouge, d'un Arbre, dont les Habitans du Païs ne purent lui apprendre le nom ni les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit, ſur chaque jointure, trois grains, comme de Corail bleu, de chacun deſquels ſortoit une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans ſon cocon, & ſe transforma en Féve tout-à-fait rare. Il en ſortit un Papillon admirable: les aîles de der-

riere étoient, en deſſous, d'un beau bleu, & par deſſus raïées de blanc & de bleu, mêlé de brun. Celles de devant avoient trois cercles, noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé ce beau Papillon le *grand Atlas*. INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Une des plus grandes eſpeces de Chenilles eſt de celles qui ſe trouvent ſur l'Arbre du Cacao. L'Auteur y en prit une, d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il ſortit de ſa Féve un grand Papillon nocturne, couleur de roſe, dont les aîles de deſſous avoient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette eſpece eſt très venimeuſe, & les doigts, dont Mademoiſelle Merian l'avoit touchée, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur, qui ſe communiqua bien-tôt à la main, & juſqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de Scorpion, qui paſſe pour un ſpécifique certain contre les piquûres de la plûpart des Inſectes, & dans moins d'une demie heure elle fut guérie. Une autre Chenille, qui paiſſoit l'herbe au pié de la même Plante, & qui étoit de diverſes couleurs, avec des raies & des cercles

Mlle Merian eſt empoiſonnée par une Chenille.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

noirs, donna une très belle Mouche grise & d'un beau verd de Mer, ornée de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues & de troiſiemes aîles, qu'elle avoit à ſes aîles de deſſous.

Belle ſoie de Chenille.

Entre les Chenilles qui ſe trouvent ſur les Citroniers, l'Auteur regrette beaucoup que l'eſpece de celles qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & ſur la queue une double raie qui forme une flamme, ne ſoit pas plus commune. Le fil de leur cocon eſt une ſorte de ſoie, plus brillante & plus épaiſſe que celle des Vers à ſoie : il y a beaucoup d'apparence que ſi l'on trouvoit le moïen de les élever facilement, on en tireroit plus de profit. Leur Papillon eſt fort grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches ſur toutes les aîles, dont chacune eſt ornée d'une tache claire & tranſparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc & l'autre noir. Cette tache reſſemblant beaucoup à un Miroir encadré, les Hollandois ont nommé l'Inſecte *Spiegeldrager*, c'eſt-à-dire, Porte-Miroir.

Erreur ſur l'Animal nommé feuille ambulante.

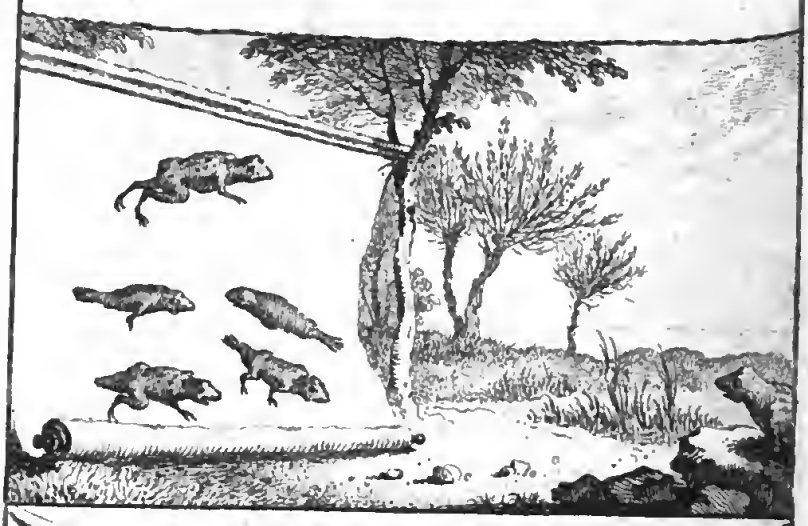
Mademoiſelle Merian obſerve que pluſieurs Voïageurs ſont tombés dans une erreur groſſiere, lorſqu'ils ont cru

& même aſſuré que l'Animal, auquel les Hollandois donnent, dans leur Langue, le nom de *Feuille ambulante*, croît d'un Arbre, d'où il tombe comme un fruit, dans ſa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle aſſure qu'il provient d'un œuf, comme les autres Inſectes, dont elle explique en deux mots la génération. » Elle ſe fait, dit-elle, par les copu- » lations naturelles. La Femelle jette » ſes œufs dans les endroits, où les » Petits qui doivent naître peuvent » trouver leur nourriture. D'abord, ce » ſont des Vers ou des Chenilles, qui » croiſſent en paiſſant l'herbe ou les » feuilles. Lorſqu'ils ont la grandeur » qui leur eſt propre, ils filent, & ſe » transforment en Féves, qui ont be- » ſoin de plus ou de moins de tems » pour acquérir la vigueur qui leur » convient. L'Inſecte, qui ſort de ces » Féves, eſt humide & retortillé; & » ce n'eſt qu'après qu'il s'eſt agité pen- » dant plus d'une demie heure, que » ſes aîles, s'étant ſéchées, commen- » cent à s'étendre, & laiſſent voir un » Papillon parfait, qui eſt ſouvent » dix fois plus grand que la Féve dont » il eſt ſorti «. La Feuille ambulante n'eſt qu'une eſpece de Sauterelle qui

naît de même. Voici les lumieres que l'Auteur doit là-deſſus à ſes Obſervations. Un jour, ſon Negre, qui avoit ordre de lui apporter les Vers, les Chenilles, & les autres Inſectes qu'il trouvoit dans les Bois, lui préſenta une feuille repliée; elle l'ouvrit aſſez adroitement pour y trouver, dans leur ſituation naturelle, quelques œufs, d'un verd de Mer, de la groſſeur d'un grain de Coriandre. Peu de jours après, il en ſortit de petits Inſectes noirs, ſemblables à des Fourmis. En croiſſant, ils prirent à peu-près la forme d'une Ecreviſſe de Mer; & lorſqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle, il leur vint des aîles, ſans qu'ils ſe fuſſent transformés en Féves, comme les Papillons. Ces aîles reſſemblent à une Feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres: dans les uns, elles ſont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même, de marbrées, de griſes, & couleur de feuille ſéche. L'Inſecte, après avoir pris forme dans ſon nid, qui tient à quelque branche d'arbre, s'y couvre un peu d'une ſorte de toile: enſuite, il s'agite avec violence, juſqu'à ce que ſes aîles deviennent libres. Alors, ne manquant plus de vigueur, il briſe ſa toi-

Nature de cet Inſecte.

Transformations des Grenouilles d'Amerique.



Transformations des Grenouilles d'Europe.

Tom. XIV.

N.o II.

le, & tombe ou s'envole de l'Arbre. Comme ſes aîles ſont vertes, & qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voïageurs ignorans ſe ſont imaginés qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils le voïoient tomber. INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Mademoiſelle Merian vit & deſſina ſoigneuſement un de ces gros Rats de Forêts, qui portent leurs Petits ſur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou ſix, d'une portée. Leur couleur eſt un brun jaunâtre, à la réſerve du ventre, qu'ils ont blanc. Lorſqu'ils ſortent, pour chercher leur nourriture, leurs Petits les ſuivent : mais à leur retour, ou s'ils ſont effraïés de quelque bruit, les Petits ſautent ſur le dos de la Mere, s'attachent à ſa queue par la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite. Rats de Forêts qui portent leurs Petits ſur leur dos.

Enfin, Mademoiſelle Merian termine ſa collection par de curieux Deſſeins, & des explications encore plus curieuſes, de toutes les transformations des Grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle offre d'abord une Grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre, qui tire un peu ſur le brun, tachetée ſur le dos & ſur les côtés : la couleur du ventre eſt un peu pâle. Les pattes de derriere reſſemblent à celles Transformation des Grenouilles en Poiſſon.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

du Canard, & celles de devant à celles des Grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la Riviere de Surinam, ſurtout dans les Anſes de *Cornacciana* & de *Pirica*. Lorſqu'elles ſont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît, inſenſiblement, une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu, juſqu'à diſparoître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere; après quoi, il ne reſte plus aucune apparence de la Grenouille, qui ſe trouve changée en un Poiſſon, dont Mademoiſelle Merian donne la figure, avec tous les degrés de cette étrange métamorphoſe. Les Originaires du Païs, & les Européens qui l'habitent, nomment ce Poiſſon *Jarkjes*, & le trouvent ſi délicat, qu'ils le comparent à la Lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ſes arrêtes, ſans en excepter celle du dos, ſont tendres, cartilagineuſes, & diviſées par des jointures proportionnées. Sa peau eſt douce, & couverte de petites écailles. De petites nageoires, très délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête juſqu'à la queue, &

delà juſqu'au milieu du ventre. Sa couleur change auſſi ; & ce qui étoit d'un brun obſcur devient gris. INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Cette transformation, remarque Mademoiſelle Merian, eſt contraire à celle des Grenouilles de l'Europe, qu'elle donne auſſi dans la même Planche. Elle en fixe le tems aux mois de Mars & d'Avril, lorſque le Printems commence à donner plus de chaleur à l'air. Alors les Grenouilles des deux ſexes ſe cherchent, & ſe joignent dans les Etangs & dans les Marais. Lorſqu'elles ont jetté leur ſemence, elles croaſſent & ſoufflent deſſus, juſqu'à l'échauffer : cette matiere viſqueuſe s'épaiſſit, & l'on y voit paroître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie, du Soleil. Bien-tôt chaque œil noir acquert une eſpece de mouvement, & paroît comme un petit Poiſſon fort noir, qui groſſit de jour en jour. Il lui vient deux pattes par derriere. Huit ou dix jours après, on le prendroit pour un petit Poiſſon, à qui la Nature a donné deux pattes. Enſuite une des pattes de devant ſort ; & l'on voit l'autre prête à ſortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de force pour la percer. Lorſque les quatre pattes ſe montrent, on

Elle eſt toute contraire à celle des Grenouilles de l'Europe.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

voit la tête & la véritable forme d'une Grenouille. La queue ne diſparoît néanmoins que par degrés. Il n'en reſte enfin qu'un très petit bout, qui, étant tombé, laiſſe voir une Grenouille parfaite. Le tems la fait croître dans les mêmes proportions; & peu à peu, elle prend auſſi la couleur naturelle à ſon eſpece.

Le Sauvegarde, eſpece de Serpent.

Au reſte, c'eſt à M. *Seba*, que Mademoiſelle Merian fait profeſſion de devoir ces remarques, ſurtout celles qui regardent les Grenouilles formées de Poiſſons, & les Poiſſons formés de Grenouilles. Il paroît qu'elle n'a pas oſé ſe fier non plus à ſes lumieres, ſur une eſpece de Serpens, qui ſe trouvent dans les Forêts de Surinam, & que les Hollandois nomment *Sauvegardes*. Elle le diſtingue, non-ſeulement du Lezard, parcequ'il eſt incomparablement plus grand, mais de l'Iguana, dont il n'a pas la groſſeur, & du Cayman, dont il n'a pas la voracité. Ses écailles ſont menues & polies. Il vient d'un œuf, comme tous les Lezards; & ſon inſtinct le porte à devorer les œufs des Oiſeaux. Mademoiſelle Merian fut effraïée, plus d'une fois, de trouver un Sauvegarde attaché ſur cette proie, dans ſa Baſſe-cour. Mais quoiqu'il ſe

nourriſſe auſſi de Charognes, jamais il ne fait la guerre aux Hommes. Dans ſa jeuneſſe, il grimpe ſur les Arbres, pour y chercher des œufs dans les nids. La maniere de pondre les ſiens reſſemble à celle du Cayman ; c'eſt à dire, qu'il creuſe le ſable ſur le bord de quelque Riviere, & qu'il laiſſe au Soleil le ſoin de les faire éclore. Ils ſont de la groſſeur d'un œuf d'Oie, mais un peu plus longs ; & les Indiens ne font pas difficulté d'en manger. Mais après cette explication, répétée même dans deux figures, Mademoiſelle Merian déclare que l'expérience & les lumieres lui manquent, pour expliquer mieux la nature même de l'Animal.

Insectes et Plantes de Surinam.

Elle parle avec plus de confiance des Grenouilles d'Aſie & d'Afrique, quoiqu'elle n'eut jamais fait le voïage de ces deux grandes Régions. On ſouhaiteroit qu'elle eût du moins cité ſes garans. Mais le ſilence qu'elle garde là-deſſus n'aïant pas rendu ſa bonne-foi ſuſpecte au Public, on croit devoir ajouter, ſur ſon témoignage, que la différence entre les Grenouilles d'Europe & celles d'Aſie & d'Afrique ne conſiſte que dans la couleur & la groſſeur ; c'eſt-à-dire, autant qu'on peut en juger par ſon récit, que les nôtres

Remarque ſur les Grenouilles d'Aſie & d'Afrique.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

ſont moins groſſes & moins brunes. Leur génération & leur accroiſſement ſont d'ailleurs les mêmes. Il vient des pattes de derriere à celles d'Aſie & d'Afrique, qui reſſemblent alors aux Grenouilles Européennes. La patte gauche de devant ſort enſuite. L'autre ne fait encore que commencer ; mais perçant bien-tôt la peau, elle ſe montre à ſon tour. La queue ſe racoürcit par degrés, & ne tarde point à diſparoître. Mademoiſelle Merian n'eſt embarraſſée que ſur un point, dont elle a dû prévoir que tous ſes Lecteurs ne le ſeroient pas moins qu'elle : c'eſt de ſavoir ſi, avec le tems, les Grenouilles d'Aſie & d'Afrique redeviennent Poiſſons, comme celles de l'Amérique méridionale.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Voïages ſur l'Orinoque, & ſur la ſuite des Côtes de l'Amérique Méridionale.

INTRODUCTION.

Nous rentrons ici dans le cours naturel de cet Ouvrage, en paſſant aux Relations de la Guiane, après avoir parcouru, avec nos Voïageurs, toutes les Régions plus méridionales. Si celle où nous allons pénétrer n'offre pas de grands Etabliſſemens, l'abandon même où elle eſt reſtée, & les difficultés qui ont refroidi la premiere ardeur des Européens, en font un ſujet d'autant plus intéreſſant, qu'on ne comprend point encore ce qui peut avoir jetté tout-d'un-coup dans l'indifférence & l'inaction ceux qui avoient entrepris de s'y établir avec les plus hautes eſpérances. L'intérieur de la Guiane n'eſt pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu, qu'il ne l'étoit il y a deux ſiecles. Quelques Miſſionnaires y ont tourné leurs courſes Evangéliques; mais avec ſi peu d'ordre dans leur marche & dans leurs Obſervations, qu'il n'y a preſqu'aucune lumiere à recueillir de leurs Journaux; ils nomment

INTRODUCTION.

des lieux, dont ils ne marquent point la position ; ils avancent au hazard, ſans jetter les yeux autour d'eux. On fait deux cens lieues, avec les Peres Grillet & Bechameil (31) ; & l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir ſuivis. D'autres, dont on trouve quelques Relations fort courtes dans le Recueil des Lettres Edifiantes, ſe bornent au récit de leurs Miſſions, & ſe croient quittes en nommant quelques Egliſes qu'ils ont formées dans les Terres, ſans nous en apprendre la ſituation. En un mot, on ne leur reconnoît point cette glorieuſe curioſité, qu'ils ſavent accorder dans d'autres Païs avec les devoirs de leur profeſſion, & qui leur a fait rendre, aux Sciences humaines, autant de ſervices qu'à la Religion.

C'eſt pour ſuppléer à la ſtérilité des connoiſſances modernes ſur l'intérieur de la Guiane, que malgré la Loi qu'on s'eſt impoſée, de fondre la plûpart des Relations dans le Texte, on veut en excepter deux, dont la premiere porte un nom reſpecté. Le Chevalier *Walter Raleigh* eſt également célebre par ſon mérite, par ſes entrepri-

(31) Leur Relation ſe trouve à la ſuite de la Riviere des Amazones, par d'Acuña, dans la Traduction de Gomberville.

ſes, & par ſa malheureuſe fin. Il s'étoit propoſé de faire tourner ſur ſa Patrie, par de nouvelles Découvertes, une partie de la gloire de l'Eſpagne : & bientôt on verra ſes vues remplies d'un autre côté, avec plus de ſuccès. Mais c'eſt à lui-même qu'il faut en laiſſer l'explication. INTRODUCTION.

§ I.

Voïage de Sir Walter Raleigh, ſur la Guiane.

CET illuſtre Voïageur partit d'Angleterre, le Jeudi, 6 de Février 1595 (32). Il ne donne aucune connoiſſance du nombre de ſes Vaiſſeaux, quoique la ſuite faſſe juger qu'il ne mit pas ſeul à la voile. Une Frégate de Plymouth, le Capitaine Preſton, & les autres, le quitterent, dit-il, ou furent écartés de lui, & ſe firent attendre inutilement. Il n'eut, pour Compagnie, qu'une Barque commandée par le Capitaine *Croſſes*.

Mais laiſſons tout ce qui paroît moins intereſſant que ſon Entrepriſe. C'eſt à l'Iſle de la Trinité qu'il arrive le Raleigh ſe rend à l'Ile de la Trinité.

(32) Sa Relation occupe trente-trois pages in-folio, dans la Collection d'*Hackluyt*, en y comprenant l'Epitre & l'Avis au Lecteur, page 62.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

23 de Mars. Il y jetta l'ancre à la Pointe de *Curiapan*, que les Eſpagnols nomment *Punta del Gallo*, & dont la ſituation eſt à huit degrés de Latitude Nord. Après y avoir paſſé quatre jours, ſans aucune liaiſon avec les Eſpagnols & les Indiens de l'Ile, redouté des premiers, comme ils l'étoient aſſez des Indiens pour leur interdire toute communication avec lui, il s'avança vers un endroit de la Côte, qu'il ne fait connoître que par le nom Indien de *Parico*, & qui lui ſembla déſert. Delà, il ſe rendit dans un lieu, nommé *Piche* par les Indiens & *Tierra de Bray* par les Eſpagnols. Il y trouva pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce, qui tombent dans une eau ſalée, qu'il prit pour une Riviere, bordée d'arbres, dont les branches ſont ſi baſſes, que les Huîtres s'y attachent, & qu'on peut les y cueillir comme une ſorte de fruits. Tierra de Bray produit un Godron excellent, dont les Anglois firent l'eſſai, & qu'ils jugerent incomparablement meilleur que celui du Nord : il ne ſe fond point au Soleil ; avantage extrême pour les Païs méridionaux. Raleigh alla mouiller enſuite ſous *Anna Perima*, d'où il paſſa vers Rio-Carone, dans le deſſein de s'avancer inſenſiblement juſ-

Différentes parties de l'Ile.

qu'à *Puerto de los Hiſpaniolos.*

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

La Forme de la Trinité lui parut celle d'une Houlette de Berger. Cette Ile eſt élevée du côté du Nord. Le terroir en eſt fort bon, & propre aux Plantations de Sucre, de Gingembre, de Tabac, &c. Elle a diverſes ſortes d'Animaux, ſurtout quantité de Porcs ſauvages. Le Poiſſon, les Oiſeaux & les fruits y ſont dans une grande abondance; & les Eſpagnols avouerent à Raleigh, qu'il ſe trouvoit de l'or dans les Rivieres. L'ancien nom de l'Ile eſt *Cairi*; mais les Habitans Indiens de ſes différentes parties étoient alors diſtingués par différens noms. Ceux de Parico s'appelloient *Jaios*; ceux de Carao, *Arvacas*; ceux d'entre Carao & Curiadan, *Salvojos*; ceux d'entre Carao & Punta Galera, *Nepojos*, &c.

Sa forme & ſes propriétés.

En mouillant près de Puerto de los Hiſpaniolos, les Anglois apperçurent une Trouppe d'Eſpagnols qui faiſoient garde ſur la Côte, & qui les inviterent d'abord à s'approcher. Raleigh leur envoïa le Capitaine Whidon, auquel ils témoignerent une forte envie d'entrer en commerce & de l'exercer de bonne-foi: mais ces apparences d'amitié ne venoient que de la défiance de leurs forces. Le même jour, deux Indiens,

Embarras des Eſpagnols à l'arrivée de Raleigh.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

arrivés à bord dans un fort petit Canot, inſtruiſirent les Anglois de l'état de l'Ile, & de la diſtance du principal Etabliſſement des Eſpagnols, qui ſe nommoit Saint Joſeph. Enſuite quelques Négocians de la Colonie, ſous prétexte d'acheter de la toile & d'autres Marchandiſes, vinrent obſerver les forces des Anglois. Ils furent traités civilement : mais Raleigh avoit auſſi d'autres vues. » Je voulois, dit-il, ti-

Sa diſſimulation.

» rer des informations d'eux-mêmes, » ſur la partie du Continent qui re- » garde l'Ile, particulierement ſur la » Guiane ; & malgré leur diſſimula- » tion il y a beaucoup d'apparence » qu'ils m'apprirent tout ce qu'ils en » pouvoient ſavoir, parceque je ne » leur épargnai pas le vin, dont ils n'a- » voient pas bû depuis long-tems. Au » milieu de cette joie, non-ſeulement » ils vanterent la Guiane & ſes ri- » cheſſes, mais ils ne firent pas même » difficulté de m'apprendre les meil- » leures routes. Pour moi, loin de » leur expliquer mes deſſeins, je fei- » gnis que ma navigation avoit un » autre objet, & je leur fis entendre » que je n'avois relâché à la Trini- » té que pour y prendre des rafraîchiſ- » ſemens.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Cependant Raleigh n'étoit arrêté que par deux raiſons, dont la principale étoit celle qu'il diſſimuloit ſi ſoigneuſement ; & l'autre, l'eſpoir de tirer vengeance de Dom Antoine Berreo, Gouverneur de Saint Joſeph, qui l'année d'auparavant, avoit enlevé huit hommes au Capitaine *Whidon*. Il ſavoit que Berreo avoit fait un Voïage ſur l'Orinoque, qu'il avoit tenté la Conquête de la Guiane, & que l'aïant manquée, il ſe propoſoit de renouveller ſon entrepriſe. Bien-tôt il apprit, d'un Cacique des parties Septentrionales de l'Ile, que cet Ennemi des Anglois étoit actuellement dans le Fort de Saint Joſeph ; qu'il faiſoit lever des Soldats à la Marguerite & ſur la Côte de Cumana, pour les ſurprendre ; qu'il avoit défendu, ſous peine de mort, aux Indiens de l'Ile, d'avoir le moindre commerce avec eux ; que pour tenir ces malheureux Inſulaires ſous le joug, il avoit fait arrêter pluſieurs vieux Caciques, qu'il gardoit dans les chaînes, & que de tems en tems il faiſoit dégouter du lard bouillant ſur leur peau. Ces dernieres informations, & celles que Raleigh avoit déja reçues ſur la ſituation du Fort, le déterminerent à ne pas différer ſa vangeance. Dès la

Double but de ſon Voïage.

Berreo, Gouverneur Eſpagnol de l'Ile, & ſes offenſes contre les Anglois.

» leur tyrannie. Elle en a délivré tous
» les Peuples voiſins de ſes Etats, & les
» parties Septentrionales du Monde.
» C'eſt elle qui m'envoie pour vous
» affranchir de ce joug, & pour défen-
» dre votre Patrie contre leurs uſurpa-
» tions. Enſuite je leur préſentai le Por-
» trait de la Reine Eliſabeth. Ils l'ad-
» mirerent, & le baiſerent. J'eus beau-
» coup de peine à les empêcher d'en
» venir à l'adoration. Dans la ſuite,
» j'emploïai le même moïen chez les
» Peuples que je traverſai; & cette
» méthode (33) me réuſſit ſi bien,
» qu'ils connoiſſent encore la Reine
» ſous le nom d'*Ezrabeta Caſſipuna*
» *Aquererouna*, c'eſt-à-dire, Eliſabeth,
» Cacique Souveraine & très puiſſante.

Il quitte ſa Trinité.

Les Anglois quitterent enfin Puerto de los Hiſpaniolos, & retournerent à Curiapan avec leurs Priſonniers. Berreo qu'ils interrogerent ardemment, leur fit des réponſes auxquelles ils ne donnerent pas toute leur confiance. Cependant ils changerent de diſpoſition, lorſqu'ils l'eurent reconnu pour un Gentilhomme de bonne Maiſon, qui avoit ſervi long tems ſon Roi dans

(33) Il n'avoit pas l'honneur de l'invention. On a vu, au Tome XLI de ce Recueil, que Drake fit la même choſe, après avoir découvert la nouvelle Albion.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

les guerres d'Italie & des Païs-bas. Raleigh lui trouva beaucoup de mérite ; & n'aïant à lui reprocher que ſa cruauté, il le traita, dit-il, en Gentilhomme. Il avoit épouſé la Fille de Gonzales Ximenès de *Caſada*, qui avoit tenté avant lui, mais avec auſſi peu de ſuccès, de pénétrer, dans la Guiane, & qui, dans les derniers momens de ſa vie lui avoit fait promettre avec ſerment de ſuivre juſqu'à la fin de la ſienne le projet de cette entrepriſe. Berreo jura aux Anglois qu'elle lui coûtoit déja trois cens mille Ducats d'or, & leur en fit un récit que Raleigh ſe hâta d'écrire.

Caractere de Berreo.

Recit de ſon expédition pour découvrir la Guiane.

Berreo avoit d'abord cherché la Riviere de *Caſſanar*, qui ſe jette dans celle de *Pato* ; comme celle-ci ſe jette dans *Meta*, & Meta dans l'Orinoque, appellé juſqu'à ce lieu, le *Baraquan*. Il avoit fait plus de cinq cens lieues ſans trouver aucun paſſage, ou ſans y pouvoir pénétrer ; & moins rebuté que fatigué, il avoit pris ſa route par le nouveau Roïaume de Grenade, où les biens de ſa Femme étoient ſitués. En partant pour ſon Expédition, ſa ſuite étoit de ſept cens Chevaux, & d'un grand nombre d'Eſclaves Indiens, des deux ſexes (34.

(34) Raleigh, dans cette Relation qu'il fit publier à

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Suivant le Mémoire de Raleigh, la Riviere de Caſſanar a ſa ſource dans les Montagnes voiſines de *Tunia*, d'où ſort auſſi celle de Pato. Celle de Meta, qui les reçoit toutes deux, ſort des Montagnes voiſines de Pampelune. Le Meta & la Guaïare viennent des Montagnes de Timanga, perdent toutes deux leur nom dans le Baraquan, qui commence, peu après, à prendre celui d'Orinoque. Le Rio grande prend ſon cours de l'autre côté des Montagnes de Timana, & va ſe joindre à la Mer près de Sainte Marthe. Lorſque Berreo eut paſſé la Caſſanar, il arriva au bord du Meta; & faiſant ſuivre le rivage à ſes gens, il les conduiſit au Baraquan : mais

Londres, promettoit une Carte du Païs, qui devoit contenir le cours de toutes les Rivieres, la route de Caſada, celle de Berreo & la ſienne. On ignore s'il l'a publiée. Il ajoute que les François s'étoient déja efforcés auſſi de découvrir les Terres, mais inutilement, parcequ'ils ne prenoient pas la bonne route. Ils la cherchent, dit-il, par la Riviere des Amazones, où ils font de fréquens Voïages pour en rapporter de l'or. Jamais ils ne la trouveront de ce côté-là. Raleigh parle, à cette occaſion, des Amazones, & croit leur exiſtence réelle. Un Cacique l'aſſura que ces Femmes guerrieres habitoient au Sud de l'Orinoque, dans la Province de Topango; que leurs principales forces ſont dans ces Iles; qu'elles ne voïoient les Hommes qu'une fois l'année; mais pendant l'eſpace d'un mois. Ce ne ſont pas là les Montagnes, où M. de la Condamine panche à croire qu'elles ont leur retraite, ſur tous les témoignages dont on a parlé dans l'extrait de ſa Relation.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

la rapidité de ce Fleuve, ſes ſables & les rochers dont il eſt coupé, firent échouer une partie de ſes Barques & périr beaucoup de monde. Il erra une année entiere, ſans pouvoir trouver le chemin de la Guiane. Enfin, il ſe rendit à l'extrêmité d'Amapeïa, qu'il ne traverſa point ſans peine, & la Riviere de Charles borna ſa courſe.

Les Indiens d'Amapeïa lui avoient beaucoup vanté la Guiane. La Province qu'il nommoit Amapeïa eſt ſur l'Orinoque. Il y perdit ſoixante de ſes meilleurs Soldats & preſque tous ſes Chevaux. Après y avoir paſſé trois mois, ſans avoir pû réduire cette Nation, il fit avec elle une eſpece de treve, qui lui fit obtenir, des Caciques, cinq figures d'or pur, & divers ouvrages fort curieux. L'induſtrie de ces Peuples à travailler l'or, ſans aucun inſtrument de fer, & ſans les ſecours qui facilitent le même travail à nos Orfévres, mérite beaucoup d'admiration. Les Indiens d'Amapeïa, dont Berreo reçut ce préſent, ſe nomment *Anabas*, & ſont à douze milles de l'Orinoque. De leurs Habitations, il n'y en a pas moins de huit cens juſqu'à l'embouchure de ce Fleuve. Cette Province eſt baſſe & marécageuſe; ſes Marais, formés par les

débordemens du Fleuve, contiennent des eaux rouſſâtres & mal-ſaines, remplies de Vers, de Serpens & d'autres Inſectes. Elles cauſerent de fâcheuſes dyſſenteries aux Eſpagnols, qui n'en connoiſſoient pas le danger. La plûpart de leurs Chevaux en furent d'abord empoiſonnés; & les Hommes n'y réſiſtant pas mieux, ils ſe trouverent réduits de ſept cens, à ſix vingts. Les Indiens, qui n'ignorent pas les mauvaiſes qualités de leurs eaux, ne laiſſent pas d'en faire un continuel uſage; ils ont appris, par l'expérience, à choiſir, pour en faire leur proviſion, l'heure du Midi. L'ardeur du Soleil les rend potables, mais elles s'alterent enſuite; & jamais elles ne ſont plus pernicieuſes qu'à minuit. Les Rivieres du Païs ſe reſſentent auſſi des mêmes altérations. Berreo partit d'Amapeïa, au commencement de l'Eté, pour chercher une entrée dans la Guiane par la Frontiere du Midi. Ses efforts furent inutiles. Des Montagnes inacceſſibles, qui s'étendent à l'Orient de l'Orinoque juſqu'à Quito, lui fermerent le paſſage. D'ailleurs ſes gens, accablés de fatigue & de miſere, avoient ſans ceſſe à combattre des Peuples féroces, ennemis jurés du nom Eſpagnol. Il aſſura les

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Anglois qu'il avoit traverſé une centaine de grandes Rivieres qui ſe jettent dans l'Orinoque ; mais il en ignoroit les noms & le cours, parcequ'aïant perdu ſes Interpretes, il n'entendoit rien aux Langues du Païs, & qu'il manquoit d'ailleurs d'étude & de lumieres juſqu'à ne pouvoir diſtinguer l'Orient de l'Occident. Raleigh, profitant de cet exemple, ſe procura un Interprete natif de Guiane, qui ſavoit une partie des divers Langages de ces Peuples, & qui lui rendit d'importans ſervices. Il fit chercher les plus vieux Indiens, & les plus exercés aux courſes qui ſont en uſage dans toutes ces Contrées. Ses queſtions continuelles lui firent acquérir une connoiſſance aſſez étendue des Rivieres & des Provinces, depuis la Mer du Nord juſqu'aux Frontieres du Pérou, & depuis l'Orinoque juſqu'à la Riviere des Amazones. Il apprit auſſi leur Gouvernement & leurs uſages ; connoiſſance indiſpenſable, dit il, parceque ces Peuples étant ſans ceſſe en guerre, il faut ſavoir diſtinguer leurs Amis & leurs Ennemis, pour tirer parti de leurs affections & de leurs haines ; comme Fernand Cortez & François Pizarre, qui durent leurs Conquêtes à cette ruſe.

De ſi fâcheux obſtacles firent perdre, à Berreo, tout eſpoir de réuſſir dans ſon entrepriſe. Cependant, il eut le courage de pénétrer encore juſqu'à la Province d'Emeria, vers l'embouchure du Fleuve, où il trouva des Peuples d'un caracteres plus doux, & des vivres en abondance. Leur principal Cacique ſe nommoit *Carapana*, Vieillard ſage, d'un tempéramment vigoureux & d'une longue expérience. Ce Seigneur Indien, qui n'avoit pas moins de cent ans, avoit été dans ſa jeuneſſe à l'Ile de la Trinité, où le commerce des Eſpagnols lui avoit appris à connoître la différence des Nations & celle des Hommes. Il aimoit la paix; ce qui ſervoit plus que la fertilité des Terres à faire regner l'abondance dans ſon Païs, par le commerce qu'il entretenoit avec ſes Voiſins. Berreo paſſa plus de cinq ſemaines dans les Habitations de Carapana, moins pour s'y rafraîchir que pour reprendre des eſpérances auxquelles il ne pouvoit renoncer : mais il lui reſtoit ſi peu de monde, qu'il remit enfin ſon projet à l'année ſuivante, dans la vue de prendre des meſures plus juſtes, & d'attendre un renfort d'Eſpagne.

Il s'embarqua dans un Canot, à

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

l'embouchure de l'Orinoque, pour paſſer à l'Ile de la Trinité. Delà, s'étant rendu à la Côte de Paria, il alla juſqu'à la Marguerite, où il raconta ſes Découvertes à Dom Juan Sarmiento, Gouverneur de cette Ile. Sarmiento, frappé des richeſſes de la Guiane, lui donna cinquante Hommes, & lui fit promettre de retourner auſſi-tôt chez Carapana, pour y chercher de nouvelles ouvertures. Mais Berreo, qui ne ſe croïoit point aſſez fort, ſe contenta de retourner à la Trinité, d'où il renvoïa ſon Lieutenant & quelques Soldats vers le Cacique, avec ordre d'emploïer tous leurs ſoins à ſe concilier les Indiens plus éloignés. Carapana reçut bien les Députés, & les fit conduire chez un autre Cacique, nommé *Morquito*, après les avoir aſſurés que perſonne n'étoit plus propre à leur donner de bonnes informations ſur la Guiane. En effet, Morquito, un des plus puiſſans Caciques du Païs, avoit de grandes Relations de Commerce. Mais aïant voïagé chez les Eſpagnols de Cumana, il s'étoit lié d'amitié avec *Vides*, Gouverneur de cette Province, qui, ſur les récits du Cacique, avoit envoïé demander en Eſpagne, la permiſſion & les ſecours néceſſaires pour

tenter la Conquête de la Guiane. Vides ignoroit alors l'entrepriſe de Berreo : il ne l'eut pas plutôt appriſe, qu'il mit tout en œuvre pour la traverſer, & ces deux Officiers Eſpagnols conçurent l'un pour l'autre une haine furieuſe. On ignore quelle part Vides eut à la conduite de Morquito : mais ce Cacique, après avoir reçu favorablement les Soldats de Berreo, les fit maſſacrer tous, à la réſerve d'un ſeul, qui eut le bonheur de ſe ſauver en traverſant une Riviere à la nage. Berreo entreprit auſſitôt de vanger la mort de ſes gens : il fit paſſer tout ce qu'il put raſſembler de Trouppes, dans la Province d'Aromaja, qui étoit celle de Morquito. Le Cacique, traverſant l'Orinoque & les Terres des Saymas & des Ouikiris, paſſa promptement à Cumana, où il ſe croïoit en ſureté ſous la protection de Vides. Berreo le fit demander au nom du Roi, comme un perfide aſſaſſin, qui devoit être en horreur aux Eſpagnols, & Vides n'aïant oſé refuſer de le mettre entre ſes mains, il le fit mourir dans les ſupplices.

Les Trouppes de Berreo n'en ravagerent pas moins la Province d'Aromaja, & firent quantité de priſonniers, entre leſquels ſe trouva Topiavari,

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

Oncle de Morquito C'étoit un Vieillard, dont l'âge paſſoit cent ans. Il fut chargé de chaînes, & traîné long tems dans cet état, pour ſervir de Guide aux Eſpagnols. A la fin, il ſe racheta pour cent plaques d'or. Le ſupplice de Morquito avoit fort aigri les Indiens. Il fit perdre à Berreo les liaiſons qu'il avoit commencées avec Carapana: mais le ſuccès de ſes Trouppes & l'or de Topiavari ne faiſant qu'augmenter la paſſion qu'il avoit de pénétrer dans la Guiane, il réſolut de ne rien épargner pour ſe mettre en état d'y porter heureuſement ſes armes. Toutes les richeſſes, qu'il avoit acquiſes par des pillages ou par des rançons, furent envoïées en Eſpagne, dans l'eſpérance que tant d'or enflammant les deſirs de ſes Compatriotes, il lui viendroit aſſez de Soldats pour l'exécution de ſes grands deſſeins. Il envoïa au Roi même divers préſens d'Hommes, de Bêtes, d'Oiſeaux, & de Poiſſons, d'or maſſif. Ses demandes étoient d'autant plus ſpécieuſes, que les tréſors qu'il promettoit, & dont il envoïoit comme un eſſai, coutoient peu de peine à recueillir; au lieu que dans les autres Contrées de l'Amérique il falloit d'immenſes travaux & des frais ſans bornes,

pour tirer l'or des Mines. En même-tems, il donna ordre à ſon Fils, qu'il avoit laiſſé dans la Nouvelle Grenade, de lui envoïer des renforts, dont il n'oublia point de regler la marche; ils devoient entrer dans la Province d'Emetia, & ſuivre les rives de l'Orinoque. Telles étoient ſes vues & ſes eſpérances, lorſqu'il étoit tombé entre les mains des Anglois.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Raleigh, après avoir tiré de lui ces inſtructions, lui déclara qu'il avoit formé le même deſſein; c'eſt à-dire, qu'il étoit réſolu de pénétrer dans la Guiane, & qu'il n'étoit venu à la Trinité que dans cette vue. » Il dut me » croire ſincere, dit-il, puiſque l'an- » née d'auparavant, & dans le tems » même qu'il ſe donnoit de ſi grands » mouvemens, j'avois envoïé un de » mes Officiers pour prendre Langue, » & que c'étoit à cette occaſion qu'il » avoit enlevé dix Anglois au Capitai- » ne Whidon. Cependant ma déclara- » tion parut lui cauſer un vif dépit. » Enſuite il ne négligea rien, pour me » détourner de mon entrepriſe: il me » repréſenta les dangers & les peines » où j'allois m'engager; que mes Vaiſ- » ſeaux ne pourroient entrer dans la » Riviere, ou qu'ils y ſeroient arrêtés

Raleigh déclare ſes vues à Berreo.

Objections de l'Eſpagnol.

VOYAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

» par les ſables & les Bas-fonds, dont
» ſes Canots étoient un témoignage
» certain, puiſque tirant à peine dou-
» ze pouces d'eau, ils touchoient ſou-
» vent le fond; que les Indiens évi-
» teroient ma rencontre, & ſe retire-
» roient dans les terres; que ſi je les
» faiſois pourſuivre, ils brûleroient
» leurs Habitations. Il ajouta que l'Hi-
» ver approchant, les inondations al-
» loient commencer; qu'on ne pour-
» roit profiter de la Marée; qu'il ne
» falloit point eſpérer des proviſions
» ſuffiſantes par le ſecours des petites
» Barques; enfin, ce qu'il crut le plus
» capable de me décourager, que tous
» les Caciques des Frontieres de la
» Guiane refuſeroient d'entrer en
» commerce avec moi, parcequ'à l'e-
» xemple de tant d'autres Peuples, ils
» ſe croiroient menacés de leur deſ-
» truction par les Chrétiens. Je ne
» trouvai pas ſes raiſons ſans force;
» mais outre la défiance que je devois
» naturellement aux conſeils d'un Eſ-
» pagnol, je fus ſoutenu par les puiſ-
» ſantes idées dont j'étois rempli.

Raiſons qui ſoutiennent Raleigh, & ſes lumieres ſur la Guiane.

Il les explique: 1°. Il étoit perſua-dé, en général, que ce Païs étant à-peu-près ſous le même climat que le Pérou, l'or n'y devoit pas être moins com-

mun ; & les richeſſes des Incas, dont il avoit vu l'étalage dans toutes les Relations Eſpagnoles, avoient tellement ſaiſi ſon imagination, qu'il ne pouvoit voir ſans gémir, *qu'elles euſſent rendu le Roi d'Eſpagne un des plus grands Monarques de l'Univers, de pauvre petit Roi de Caſtille qu'il étoit auparavant.* 2o Il avoit entendu raconter que Huayna-Capac, Empereur du Pérou, n'avoit laiſſé que trois fils, & qu'après la mort des deux premiers, Huaſcar & Atahualipa, le troiſieme étoit échappé aux cruautés des Eſpagnols ; qu'il étoit ſorti du Pérou avec toutes ſes richeſſes & quelques milliers d'Hommes, accrus par la jonction de quantité d'autres Indiens, nommés *Orejones* ; qu'il s'étoit établi dans cette étendue de terre, qui eſt entre la Riviere des Amazones & l'Orinoque ; qu'il y avoit formé des Villes plus floriſſantes que ne le furent jamais celles du Pérou dans la plus grande proſpérité des Incas, & qu'on y ſuivoit leur Gouvernement & leurs Loix. Obſervons que Raleigh auroit trouvé peu de vrai-ſemblance à ce récit, s'il avoit ſu que Manco Inca, Frere d'Huaſcar & d'Atahualipa, fut maſſacré au Pérou après la Conquête ; que Paulu Inca, un autre de leurs Fre-

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

res, ſervit fidelement les Eſpagnols, & que tous les autres Princes du même Sang eurent la funeſte fin qu'on a rapportée au Tome LII dans l'article des Vicerois. 3°. On lui avoit raconté auſſi des choſes merveilleuſes de la prétendue Ville de *Manoa*, connue des Eſpagnols ſous le nom d'*El Dorado*, & viſitée par quelques Voïageurs de cette Nation (35). Il ſavoit que Juan *Martinez*, Maître de l'Artillerie à *Ordaco*, avoit découvert, le premier, Manoa, Capitale du nouvel Empire des Incas; qu'on voïoit, à la Chancellerie de Portoric, quel avoit été le ſuccès de ſon entrepriſe; qu'il avoit paſſé ſept mois dans cette Ville, où il avoit été reconnu pour Eſpagnol; que cependant il avoit été bien reçu, mais qu'on ne lui avoit permis d'aller nulle part ſans Gardes, & ſans avoir les yeux couverts; qu'enfin, aïant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avoit été volé par les Indiens à l'embouchure de l'Orinoque, & qu'il n'avoit ſauvé que deux Bouteilles remplies d'or, que les Indiens avoient crues pleines de liqueur; qu'enſuite s'étant rendu à Portoric, il y étoit mort; qu'en mourant

(35) Voïez, au Tome LIII, le Voïage de M. de la Condamine ſur la Riviere des Amazones.

il s'étoit fait apporter ſon or & la Relation de ſes Voïages; qu'il avoit donné l'or à l'Egliſe pour fonder des Meſſes, & ſa Relation à la Chancellerie (36). 4°. Enfin, Raleigh n'ignoroit pas les Voïages de Pedro d'Orſua, de Jerôme d'Ortal, de Pedro Hernandez de Serpa, & de Gonzales Ximenès de Caſada, entrepris pour vérifier la Découverte de Martinez. Il étoit confirmé dans la même idée par la perſuaſion de Berreo. C'étoit ſur ces fondemens qu'il étoit parti d'Angleterre, & qu'il aſſure » que celui qui conquerra la Guiane » poſſedera plus d'or & regnera ſur » plus de Peuples que le Roi d'Eſpa- » gne & l'Empereur des Turcs «. Il répete pluſieurs fois que ce qu'il entend par la Guiane, eſt l'intervalle entre l'Amazone & l'Orinoque, à trois cens lieues, ou ſix cens milles des Côtes de la Mer du Nord.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Vraies ou chimériques, toutes ces preuves rendirent l'Anglois ſi ſourd aux objections de Berreo, qu'il ſe hâta de faire partir Gifford, ſon Vice-Amiral, & le Capitaine Calfield, pour reconnoître l'embouchure de la Riviere de Capuri. Il y avoit envoïé aupara-

Ses meſures pour y pénétrer.

(36) Telle étoit, en effet, l'opinion qui s'étoit répandue.

VOIAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

vant Whidon & Douglas, qui n'y avoient pas trouvé moins de neuf piés d'eau; mais c'étoit avec le flux; & la Marée aïant baiſſé, avant qu'ils euſſent franchi les Bas-fonds, ils avoient abandonné leur entrepriſe. Un autre Officier, chargé de ſonder la Baie de *Guanipa*, ou *Amana*, pour chercher le moïen d'y paſſer avec les Vaiſſeaux, n'y trouva pas plus de facilité, & n'oſa ſe hazarder fort loin dans la Baie, parcequ'il apprit, de ſon Guide Indien, que ce lieu étoit ſans ceſſe infeſté de Cannibales, qui ne manqueroient pas de tomber ſur lui avec leurs fleches empoiſonnées.

Il fait conſtruire une Galeaſſe.

Gifford & Galfield aïant trouvé, dans la Riviere de Capuri, cinq piés d'eau, après le reflux, Raleigh fit faire des Bancs pour la rame; & commençant à craindre pour *King*, qu'il avoit envoïé à Guanipa, il le fit ſuivre par Douglas, avec un vieux Cacique de la Trinité, qui lui ſervit de Pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pouvoit entrer dans le Capuri par quatre endroits, tous également commodes. La Galéaſſe fut équipée avec trois Chaloupes, qui portoient des Proviſions pour un mois. Raleigh, & quelques Officiers, s'y embarquerent avec cent hommes.

hommes. Leur Pilote, nommé *Arouacan*, étoit un Indien de la Riviere de *Baienua*, située au Sud de l'Orinoque, entre ce Fleuve & celui des Amazones. Il avoit promis de les conduire à l'Orinoque ; mais s'ils n'avoient pas eu d'autre secours, ils auroient erré sans fin dans toutes ces Rivieres, comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait, dans l'Univers, un tel amas d'eaux, les unes entrelassées dans les autres. Lorsqu'il croïoit avoir trouvé la route, à la faveur de la Bousſole & des hauteurs du Soleil, il ne faisoit que tourner autour d'une infinité de petites Iles, toutes remplies d'arbres si hauts & si touffus, qu'ils troubloient également la vue & la navigation. Il nomma une de ces Rivieres, ou de ces Canaux, *Red-croſſ*, c'est-à dire Croix rouge, parcequ'il jugea qu'aucun Chrétien n'y étoit entré avant lui. Là, il découvrit un petit Canot, qui portoit quelques Indiens ; & la Galéasse les joignit, avant qu'ils pussent se dérobber dans les détours. D'autres Indiens, qui se présentoient sur le rivage, sembloient observer la conduite des Anglois ; & ne voïant aucune marque de violence, ils s'avancerent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Route qui la conduit à l'Orinoque.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

fit auſſi-tôt gouverner vers eux. Mais pendant qu'il leur offroit ce qu'ils avoient deſiré, ſon Pilote Indien, s'étant un peu écarté pour reconnoître le Païs, rencontra un Cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des Etrangers dans leurs Terres, & n'eut pas peu de peine à ſe ſauver par la fuite. Les Indiens qui habitent ces Iles ſont les *Tinitives*, dont on diſtingue deux eſpeces; les *Ciaouaris* & les *Ouaraouaris*.

Embouchure de ce Fleuve.

L'Orinoque ſe diviſe en ſeize bras, à ſon embouchure; neuf qui courent au Nord, & ſept au Sud. Les derniers forment des Iles conſidérables. Du bras le plus ſeptentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues: ainſi, conclut-il, l'embouchure de ce Fleuve, ſurpaſſe, en grandeur, celle du Fleuve des Amazones. Les Tinitives ont leurs Habitations, dans les Iles qui ſont formées par cette multitude de bras. Ces Indiens, diviſés en deux Peuples, ont chacun leur Cacique, qui ſont continuellement en guerre. Ils ont leurs Habitations ſur terre en Eté, mais pendant l'Hiver, ils demeurent ſur des Arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable induſtrie,

Indiens qui habitent ſur des Arbres.

les garantiſſent des grandes inondations de l'Orinoque, qui, depuis Mai juſqu'en Septembre, monte d'environ vingt piés au-deſſus des Terres. Cette incommodité ne leur permet gueres de ſemer. Ils font un pain de moelle de Palmite, auquel ils joignent, pour nourriture, leur pêche, leur chaſſe, & divers fruits de leurs arbres Les Cuparis & les Macureos, deux Nations qui habitent les bords de l'Orinoque, ne ſont pas moins renommés par leur adreſſe & leur courage. Avant l'arrivée des Eſpagnols, ils faiſoient une guerre continuelle à leurs voiſins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces Peuples contre leur plus dangereux Ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs uſages: à la mort de leurs Caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps. Ils les laiſſent pourrir; & lorſque les chairs ſont entierement conſumées, ils prennent le ſquelette, qu'ils ornent de ſes plus précieux joïaux, avec des plumes de diverſes couleurs aux bras & aux jambes, & le gardent ſuſpendu dans ſa cabane. Les Arouacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orinoque, réduiſent en poudre le ſquelette de leurs Parens

Marque ſingulière de reſpect pour les Morts.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

morts, & brûlent cette cendre dans une liqueur qu'ils avalent.

En quittant les Ciaouaris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orinoque, qu'il étoit queſtion de remonter : mais après quatre jours de navigation, il échoua vers le ſoir dans un lieu ſi dangereux, qu'en travaillant à ſoulager la Galéaſſe de ſon leſt, il faillit d'y perdre ſoixante hommes. Enfin l'aïant remiſe à flot : il continua plus heureuſement ſa route, pendant trois jours ; & le quatrieme, ſon Pilote Indien le fit entrer dans une grande Riviere, nommée *Amana*, dont les eaux ſembloient deſcendre paiſiblement ſans aucun détour : mais le cours en étoit ſi rude, qu'on n'y pouvoit avancer qu'à force de rames. Les Matelots eurent beſoin des plus vives exhortations de leur Chef, pour ſoutenir un travail ſi continuel : la chaleur étoit extrême ; & les branches des arbres, qui bordoient les deux rives, cauſoient une autre peine aux Rameurs. Cet obſtacle dura ſi longtems, que les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ſes Gens. Cependant il leur repréſenta que le Pilote promettant dans peu de jours une route plus facile & des proviſions en abondance,

Grand lit de l'Orinoque.

Difficulté de le ſurmonter.

il y avoit moins de riſque à continuer leur navigation, qu'à retourner en arriere. D'ailleurs ils ne manquoient pas de fruits, ſur les bords de la Riviere; ni de poiſſon & de gibier, ſans compter que les Fleurs & les Plantes, dont les terres étoient couvertes, ſembloient confirmer toutes les promeſſes du Pilote.

Cet Indien, ſur le viſage duquel Raleigh croïoit remarquer ſouvent de l'embarras, lui propoſa de faire entrer, à droite, les Canots dans une Riviere, qui les conduiroit promptement à quelques Habitations des Arouacas, où l'on trouveroit toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & de laiſſer la Galeaſſe à l'ancre, en aſſurant qu'on pouvoit être de retour avant la nuit. Il étoit midi. Cette ouverture fut ſi bien reçue, que Raleigh ſe chargea lui-même de la conduite des Canots, & ne prit aucune proviſion, dans la confiance que les ſecours ne pouvoient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'eſpace de trois heures, ſans voir aucune apparence d'Habitations, ſes défiances augmenterent. On rama trois autres heures, avec auſſi peu de ſuccès; & les ſoupçons devinrent ſi vifs, que tous les Anglois des Canots, ſe

Comment les Anglois trouvent des vivres.

croïant trahis, parloient déja de vangeance. Envain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre, que le châtiment d'un Traître ne changeroit rien à leur ſituation, ou ne la rendroit que plus miſérable. La colere & la faim ne leur laiſſoient ſentir que le mal préſent; lorſqu'enfin une lumiere qu'ils apperçurent, & quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappellerent à des ſentimens plus modérés. C'étoit, en effet, une Habitation des Arouacas, où ils n'arriverent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouverent peu de monde, parceque le Cacique de la Bourgade étoit allé en Traite à l'embouchure de l'Orinoque, avec un grand nombre de ſes Indiens: mais les Cabanes étoient remplies de proviſions, dont les Anglois chargerent leurs Canots.

Ils retournerent ſans peine à leur Galéaſſe. Les bords de la Riviere, dont leurs ſouffrances ſembloient leur avoir dérobbé les agrémens, leur parurent alors d'une merveilleuſe beauté. Ils découvrirent une charmante Vallée, d'environ vingt milles de longueur, & remplie de différentes eſpeces de Beſtiaux. Le Gibier n'y étoit pas moins abondant, & la Riviere continuoit de leur fournir d'excellent Poiſſon. Ils ſe

crurent desormais à couvert de la faim, dans une contrée si riche. Mais il s'y trouve de monstrueux Serpens. Un jeune Negre, qui voulut passer à la nage sur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Le même jour, les Anglois y virent paroître quatre Canots, qui descendoient la Riviere où ils étoient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montoient s'échapperent dans les Bois; & les deux autres suivirent si legerement le cours de l'eau, qu'il fut impossible de les joindre : mais Raleigh ne se bornant point à se saisir des deux premiers Canots, & des provisions qu'on y trouva, fit chercher les Fugitifs. On en prit quelques-uns, à peu distance. C'étoient des Arouacas, qui avoient servi de Pilotes à trois Espagnols échappés plus heureusement, entre lesquels il y avoit un Rafineur d'or. Envain Raleigh mit une partie de ses Gens à terre pour suivre leurs traces. Mais il retint un des Pilotes, dont l'intelligence & la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connoissances, il tira de lui celle de divers endroits où les Espagnols venoient chercher de l'or. Elle lui servit peu,

Sauvages qu'ils rencontrent.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

parceque l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ſes gens, de peur que le chagrin de manquer une ſi belle occaſion de s'enrichir ne refroidît entierement leur courage. Les eaux croiſſent avec tant de promptitude & d'impétuoſité dans cette Province, que le ſoir elles ſont de la hauteur d'un homme, dans des lieux où l'on paſſoit le matin preſqu'à ſec; & ces débordemens ſont fort ordinaires à toutes les Rivieres qui ſe jettent dans l'Orinoque.

Ils ne peuvent profiter des Mines d'or.

Sageſſe de Raleigh à les conduire.

L'Arouaca, que Raleigh avoit retenu pour Pilote, parut craindre que ſon ſort ne fût d'être mangé vif. » Car » telle étoit, dit Raleigh, l'idée que » les Eſpagnols donnoient de ma Nation à tous ces Peuples : mais il ſe » déſabuſa bien-tôt, comme tous les » autres Indiens avec leſquels nous » eûmes à traiter, lorſqu'il eut reconnu notre caractere & nos uſages. » L'effet de cette impoſture retomba » ſur nos Ennemis, dont notre humanité fit ſentir plus que jamais les injuſtices & les violences. Aucun de » mes gens ne toucha jamais aux Femmes du Païs, pas même du bout du » doigt. A l'égard des denrées, on

» n'en prenoit point ſans avoir ſatis-
» fait ceux qui venoient les offrir. En-
» fin, pour n'avoir rien à me reprocher,
» je ne quittois jamais une Habita-
» tion ſans demander aux Indiens s'ils
» avoient quelque plainte à faire de
» mes Gens; je les contentois avant
» mon départ, & je faiſois châtier le
» Coupable. Les deux Canots mêmes,
» que j'avois fait enlever, furent ren-
» dus aux Arouacas, & le Pilote ne
» fut emmené, qu'après avoir conſen-
» ti volontairement à me ſuivre. Les
» Eſpagnols lui avoient donné le nom
» de Martin.

Ce fut ſous ſa conduite, que les Anglois continuerent leur route. Quinze jours de navigation, pendant leſquels ils ne furent pas expoſés à d'autre danger que celui des ſables, les ramenerent à la vue de l'Orinoque. Raleigh ne donne point le nom de pluſieurs Rivieres, dans leſquelles il s'engagea ſucceſſivement, & ne tient pas un meilleur compte des hauteurs; mais, dans le lieu où il ſe repréſente ici, il avoit à l'Eſt la Province de *Carapana*, qui étoit alors occupée par des Eſpagnols. Les Indiens de trois Canots, qu'il ſe félicita d'avoir rencontrés, l'aborderent ſans crainte, après avoir ſû qu'il

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

n'étoit pas de cette odieuſe Nation ; & lui voïant jetter l'ancre, ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur Cacique. Il ſe trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de Tortues, qui furent un rafraîchiſſement fort agréable pour les Anglois. Le jour ſuivant, ils virent arriver le Cacique qu'on leur avoit annoncé, avec une ſuite de quarante Indiens. Sa Bourgade, qui n'étoit pas éloignée, ſe nommoit *Toparimaca*. Il apportoit aux Anglois diverſes ſortes de proviſions, pour leſquelles ils lui firent boire du vin d'Eſpagne, dont il ne ceſſoit point d'admirer le goût. Raleigh lui aïant demandé une route courte & ſure pour la Guiane, il offrit alors aux Anglois de les conduire à ſa Bourgade, avec promeſſe de leur donner un ſecours que la fortune avoit réſervé pour eux. En y arrivant, il leur fit préſenter une liqueur ſi forte, qu'elle les enivra preſque tous. Elle eſt compoſée, dit Raleigh, de poivre de l'Amérique & du ſuc de pluſieurs herbes, qu'on laiſſe clarifier dans de grands Vaſes. Le Cacique & les Indiens s'enivrerent auſſi.

Cacique de Toparimaca.

Liqueur qui enivre les Anglois.

Après cette Fête, le Cacique fit paroître, devant les Anglois, le ſecours qu'il avoit vanté. C'étoit un Indien

Ils reçoivent un bon Guide.

fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion ſur ſa figure, mais qui connoiſſoit parfaitement toutes les parties de l'Orinoque, & ſans lequel en effet ils ne ſe ſeroient jamais garantis des ſables, des rochers & des Ilots qu'on ne ceſſe point d'y rencontrer. Raleigh le reçut comme un préſent du Ciel.

Dès le jour ſuivant, les Anglois éprouverent l'habileté de ce nouveau Guide, par le conſeil qu'il leur donna de profiter d'un vent d'Eſt, qui leur épargna le travail des rames. L'Orinoque, ſuivant Raleigh, eſt aſſez exactement Eſt & Oueſt, depuis ſon embouchure juſqu'aux environs de ſa ſource. En ſuivant ſon cours, depuis Toparimaca, les Anglois auroient pû pénétrer en pluſieurs endroits du Popayan & de la Nouvelle Grenade. Pendant le premier jour, ils ſuivirent un bras du Fleuve, qui a ſur la gauche l'Ile d'Aſſapana, longue de vingt-cinq milles ſur cinq de large, & le grand Canal au-delà. Sur la droite du même bras eſt une autre Ile, nommée *Jouana*, fort grande auſſi, & ſéparée de la terre, du même côté, par un ſecond bras du Fleuve, qui ſe nomme *Arrarropana*. Toutes ces eaux ſont navigables pour les plus gros Bâ-

Cours de l'Orinoque.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

timens ; & l'Orinoque, en y comprenant les Iles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-deſſus d'Aſſapana, un peu plus qu'à l'Oueſt, on trouve une autre Riviere, nommée *Aropa*, qui vient ſe jetter du Nord dans l'Orinoque. Les Anglois mouillerent au-delà, & du même côté, près d'une Ile, nommée *Occaoueta*, longue de ſix milles & large de deux. Raleigh mit à terre, ici, ſur la rive du Fleuve, deux Indiens de la Guiane, qu'il avoit pris avec ſon nouveau Pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devants pour annoncer ſon arrivée au Cacique de Putimac, Vaſſal de Topia-Ouari, qui avoit ſuccedé à Morquito dans la Province d'Arromaja : mais Putima étant aſſez éloigné, il fut impoſſible à ces deux Indiens de revenir le même jour ; & la Galéaſſe fut obligée de mouiller le ſoir près de Putapayma, autre Ile, de même grandeur que la précédente. Vis-à vis de cette Ile, la Côte du Fleuve offre une grande Montagne, qui ſe nomme Occopa. Les Anglois aimoient à mouiller proche des Iles, parcequ'il s'y trouvoit quantité d'œufs de Tortues, & que la pêche y eſt plus commode que ſur la Côte, où les ro-

chers ne leur permettoient pas de jetter la ſenne. La plûpart de ceux, qui bordent le Fleuve, ſont de couleur bleuâtre, & paroiſſent contenir du fer, comme toutes les pierres qui ſe trouvent ſur les Montagnes voiſines.

Le matin du jour ſuivant, continue Raleigh, notre cours fut droit à l'Oueſt, avec moins de peine à réſiſter au courant du Fleuve. La terre s'ouvroit des deux côtés, & les bords en étoient d'un rouge fort vif. J'envoïai quelques Hommes dans des Canots, pour reconnoître le Païs : ils me rapporterent que dans toute l'étendue de leur vue, & du haut des Arbres où ils étoient montés pour l'obſerver, ils n'avoient découvert que des Plaines, ſans aucune apparence de hauteur. » Mon Pilote de » de Toparimaca dit que ces belles » Campagnes ſe nommoient les Plaines de Saymas; qu'elles s'étendoient » juſqu'au Païs de Cumana & de Carracas, & qu'elles étoient habitées » par quatre puiſſantes Nations, les » Saymas, les Aſſaouais, les Aroras & » les Wikiris, qui battirent Hernando » de *Serpa*, lorſqu'il vint de Cumana » vers l'Orinoque, avec trois cens » Chevaux, pour conquérir la Guiane. » Les Aroras ont la peau preſqu'auſſi

Suite de la Navigation des Anglois.

Plaines de Saymas.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

» noire que les Negres. Ils ſont robuſ-
» tes & d'une valeur ſinguliere. Le poi-
» ſon de leurs fleches eſt ſi ſubtil, que
» ſur le récit de mes Indiens je me
» fournis des meilleurs Antidotes,
» pour en garantir nos gens. Outre
» qu'il eſt toujours mortel, il cauſe
» d'affreuſes douleurs, & jette les
» Bleſſés dans une eſpece de rage. Les
» entrailles leur ſortent du corps : ils
» deviennent noirs, & la puanteur
» qu'ils exhalent eſt inſupportable.

Poiſon ſubtil des Fléches.

Difficulté du remede.

Raleigh s'étonne beaucoup que les Eſpagnols, à qui les fleches empoiſonnées de ces Sauvages ont été ſi funeſtes, n'aient jamais trouvé de remede pour leurs bleſſures. A la vérité, dit-il, les Indiens n'en connoiſſent point eux-mêmes ; & lorſqu'ils ſont bleſſés d'un coup de fleche, ils ont recours à leurs Prêtres, qui leur tiennent lieu de Médecins, & qui font un grand myſtere des remedes qu'ils emploient. L'Antidote ordinaire des Indiens eſt le ſuc d'une racine nommée *Tupara*, qui guérit auſſi toutes ſortes de fievres & qui arrête les hémorragies internes. Raleigh apprit, de Berreo, que quelques Eſpagnols avoient emploïé avec ſuccès le jus d'ail : mais pour les poiſons extrêmement ſubtils, tels que ce-

lui des Aroras, il exhorte à s'abſtenir de boire, parceque tout ce qu'on avalle de liquide ſert à la propagation du venin, & que ſi l'on boit, ſurtout, peu de tems après avoir été bleſſé, la mort eſt inévitable.

Montagnes d'Arvami & d'Aio.

Le troiſieme jour de leur navigation, les Anglois mouillerent près de la rive gauche du Fleuve, entre deux Montagnes, dont l'une ſe nomme *Arvami*, l'autre *Aio*. Après s'y être arrêtés juſqu'à minuit, ils paſſerent une grande Ile nommée *Manoripano*, d'où ils furent ſuivis par un Canot, chargé de quelques Indiens, qui les inviterent à ſe repoſer dans leurs Habitations : mais s'étant défendus civilement de leurs inſtances, ils entrerent, le cinquieme jour, dans la Province d'Aromaja, où ils mouillerent à l'Oueſt d'une Ile nommée Murrecoermo, qui a dix milles de long & cinq de large. Le lendemain ils arriverent au Havre de Morquito, où ils étoient réſolus de s'arrêter, pour renouveller leurs proviſions. Un de leurs Indiens fut envoïé au Cacique Topiaouari, qui vint dès le jour ſuivant, faire les honneurs de ſon Port. C'étoit un Vieillard de cent dix ans, ſi robuſte encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pié pour venir

Age & force du Cacique Topiaouari.

VOYAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

voir ſes Hôtes, il retourna le même jour à ſa Bourgade. Les rafraîchiſſemens, qu'il leur apporta, étoient une grande abondance de Gibier, de racines & de fruits.

Informations qu'il donne à Raleigh.

Raleigh fit diverſes queſtions, à ce vieux Cacique, ſur la mort de ſon Neveu, & ſur les entrepriſes des Eſpagnols. » Je lui appris, dit-il, quelle » étoit ma Nation, & le deſſein où » j'étois d'affranchir les Indiens de la » tyrannie des Eſpagnols. Enſuite, lui » parlant de la Guiane, je le priai de » me donner quelques inſtructions ſur » la maniere d'y pénétrer. Il me ré- » pondit que le Païs où j'étois, & tout » ce qui bordoit la Riviere juſqu'à la » Province d'Emeric, en y compre- » nant celle de Carapana, faiſoient » partie de la Guiane; qu'en général » les Nations de toutes ces Terres ſe » nommoient *Orinoccoponi*, parce- » qu'elles confinent à l'Orinoque; » que celles qui habitoient entre ce » Fleuve & les Monts de Wacarimar » étoient compriſes ſous le même » nom; & que de l'autre côté de ces » Montagnes, il y avoit une grande » Vallée, nommée *Amariocopana*, » habitée auſſi par d'anciens Peuples » de la Guiane. Je lui demandai quels

» étoient ceux qui habitoient au-delà de
» cette Vallée, derriere les Montagnes
» qui la bordoient de ce côté-là : ſur-
» quoi, il me dit, en ſoupirant, que
» dans ſa jeuneſſe, & du vivant de
» ſon Pere, qui étoit mort fort âgé,
» il étoit venu dans cette grande Val-
» lée de la Guiane, des lieux où ſe
» couche le Soleil, un Peuple innom-
» brable, qui portoit de grandes rob
» bes & des bonnets rouges ; qu'-
» étoit compoſé de deux Nation il
» nommées les *Orejones* & les *Ers*,
» *merios* ; qu'aïant chaſſé les anciens
» Habitans du Païs, elles s'étoient
» emparées de leurs Terres, juſqu'au
» pié des Montagnes, à l'exception des
» *Iraouaquaris* & des *Caſſipagotos* : que
» ſon Fils aîné, qui avoit été choiſi
» dans la ſuite de cette guerre pour
» mener du ſecours aux Iraouaquaris,
» avoit péri avec tous ſes gens dans un
» combat contre les Uſurpateurs, &
» qu'il ne lui étoit reſté qu'un ſeul
» Fils. Il ajouta que les Eporemerios
» avoient bâti, au pié de la Monta-
» gne, à l'entrée de la Vallée, une
» grande Ville, dont les édifices
» étoient fort hauts ; que l'Empereur
» des deux Nations étrangeres faiſoit
» garder conſtamment les paſſages par

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Arrivée d'un nouveau Peuple dans la Guiane.

Ville qu'il bâtit.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

» de nombreuſes Trouppes, qui n'a-
» voient pas ceſſé, pendant long-tems,
» de ravager & de piller leurs Voi-
» ſins; mais que depuis que les Eſ-
» pagnols cherchoient à s'emparer du
» Païs, la paix s'étoit faite entre les
» Indiens, qui s'accordoient tous à
» les regarder comme leurs plus mor-
» tels Ennemis (37).

Les Anglois arrivent à la Riviere de Caroli.

Raleigh, fort ſatisfait du vieux Caci-
que, dans lequel il n'avoit reconnu que
de la ſageſſe & de l'honneur, continua
de remonter le Fleuve droit à l'Oueſt,
& mouilla le ſoir proche d'une Ile,
nommée Catuma, dont la longueur eſt
de cinq ou ſix milles. Le lendemain, à
la fin du jour, il rencontra l'embou-
chure de la Riviere de *Caroli*. Cette
Riviere, ſans être moins large que la
Tamiſe à Woolvich, fait une chute ſi
conſidérable, que non-ſeulement les
Anglois en avoient entendu le bruit de-
puis le Port de Morquito, mais qu'arrê-
tés par l'impétuoſité des eaux ils eurent
beaucoup de peine à s'en approcher.

Ce qui les oblige de s'y arrêter.

Après avoir emploïé toutes leurs ra-
mes, qui ne les firent pas avancer d'un
jet de pierre dans l'eſpace d'une heu-
re, ils prirent le parti de mouiller

(37) Raleigh place ce Païs entre quatre & cinq de-
grés de Latitude du Nord.

proche de la rive, & d'envoïer un Indien au Cacique du Païs, pour lui déclarer qu'ils étoient Ennemis jurés des Eſpagnols. C'étoit dans ce lieu, que Morquito en avoit fait maſſacrer dix. Le Cacique, nommé *Wanuretona*, vint juſqu'au bord du Fleuve, avec un grand nombre de ſes gens, & prodigua les rafraîchiſſemens aux Anglois. Raleigh lui répéta qu'il étoit venu pour faire la guerre aux Eſpagnols, & reçut de lui de nouvelles informations ſur la Guiane.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Les Indiens de la Riviere de Caroli ont une haine égale pour les Eſpagnols & pour les Eporemerios. Leur Païs eſt riche en or. Raleigh apprit, du Cacique, que vers la ſource de la Riviere les Terres étoient habitées par trois puiſſantes Nations, nommées les Caſſipagotos, les Eparagotos & les Araouragotos; que le Caroli ſort d'un grand Lac; que tous les Peuples du Païs ſe joindroient volontiers à ceux qui voudroient les délivrer des Eſpagnols; enfin qu'après avoir paſſé les Montagnes de Curca, il trouveroit beaucoup d'or & de pierres précieuſes. Un des Officiers Eſpagnols, qu'il avoit pris avec Berreo, ſe vanta d'avoir découvert dans ſes Voïages une Mine d'argent

Diverſes Nations qui habitent cette Riviere.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

très riche, à peu de distance de la Riviere : mais l'Orinoque & toutes les Rivieres voisines étoient haussées de cinq piés; sans compter la difficulté de remonter celle de Caroli. Raleigh se contenta d'envoïer par terre quelques-uns de ses gens, dans une Bourgade éloignée de vingt milles, & nommée Annatapoi. Ils y trouverent des Guides pour les conduire plus loin dans une grande Ville, qui se nomme *Capurepana*, située au pié des Montagnes, sous la domination d'un Cacique, proche Parent de Topiaouri. Cependant Whidon fut chargé, avec quelques Soldats, de suivre, autant qu'il étoit possible, le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouvoit quelque apparence de Mine.

Observations de Raleigh sur le Païs, & sur les Pierres à fil d'or.

En même-tems Raleigh, accompagné des Capitaines Gifford & Calfield, monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit toute la Riviere de Caroli, qui se divise en trois bras à vingt milles de l'Orinoque. Il remarqua dix à douze Sauts de cette Riviere; & tous d'une si grande hauteur, que les particules d'eau, séparées dans leur chûte, forment comme un tourbillon de fumée. Ensuite, s'étant approché des Vallées, il admira le plus beau Païs qu'il eut ja-

mais vu. L'herbe y eſt d'une verdure charmante, le terrein ferme, le Gibier en abondance : & les Oiſeaux, dont le nombre & la variété ſont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. » Nous remarquâmes, dit Ra-
» leigh, des fils d'or & d'argent dans
» les pierres ; mais n'aïant que nos
» mains & nos épées, nous ne pûmes
» en vérifier parfaitement la nature.
» Cependant nous en rapportâmes
» quelques-unes, que je fis examiner
» dans la ſuite. Un Eſpagnol de Ca-
» racas me les nomma dans ſa Langue,
» *Madre del oro*, Or mere, ou Ma-
» trice d'or, & m'aſſura qu'il devoit
» ſe trouver une Mine au-deſſous. On
» ne me ſoupçonnera point de m'être
» trompé moi même, ou de vouloir
» tromper ma Patrie, par de fauſſes
» imaginations. Quel motif auroit pû
» me faire entreprendre un ſi pénible
» Voïage, ſi je n'avois été ſûr qu'il n'y
» a point, ſous le Soleil, de Païs auſſi
» riche en or que la Guiane ? Whidon,
» & *Milechap*, notre Chirurgien,
» m'apporterent pour fruit de leurs
» recherches quelques pierres fort ſem-
» blables au Saphir. Je les fis voir à
» divers Orinoccoponis, qui me van-
» terent une Montagne, où il s'en

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

» trouvoit en abondance. J'en ignore » la nature & la valeur ; mais je n'en » puis avoir qu'une haute opinion : » & je ſuis ſûr, du moins, que ce » Canton reſſemble à ceux dont on tire » les plus précieuſes pierres, & qu'il » eſt à-peu-près à la même hauteur.

A gauche de la Riviere, on trouve les Iraouaquaris, ennemis irréconciliables des Eporemerios. Le Lac, d'où elle prend ſa ſource, ſe nomme Caſſipa. Il eſt ſi grand, qu'à peine peut-on le traverſer en Canot, dans l'eſpace d'un jour. Pluſieurs Rivieres s'y jettent, & le ſable que l'on y trouve pendant l'Eté eſt ordinairement mêlé de grains d'or. Au-delà du Caroli, on rencontre la Riviere d'*Arvi*, qui paſſe le long du Lac, à l'Oueſt, & vient ſe jetter auſſi dans l'Orinoque. Ces deux Rivieres forment entr'elles une eſpece d'Ile, dont Raleigh vante la fertilité & l'agrément. Mais il paroît ici fort embarraſſé, à rapporter ce qu'il ne ſait, dit-il, que ſur le témoignage d'autrui, & dont il avoue néanmoins qu'il ne lui eſt pas reſté le moindre doute. » La » Riviere d'Arvi en a deux autres aſſez » près d'elle, qui ſe nomment *Atoïca* » & *Caora*. Sur les bords de la ſecon- » de, on trouve une Nation d'In-

Nation monſtrueuſe.

» diens, qui ont la tête toute d'une
» piece avec les épaules; ce qui doit
» paroître monſtrueux (38), continue
» Raleigh, & ce que je ne laiſſe pas
» de croire certain. Ces Indiens ex-
» traordinaires ſe nomment les *Eouai-*
» *panomas*. On prétend qu'ils ont les
» yeux ſur leurs épaules, la bouche
» dans la poitrine, & les cheveux ſur
» le dos. Le Fils de Topiaouari, que
» j'amenai en Angleterre, m'aſſura
» que c'eſt la plus redoutable Nation
» de cette Contrée, & que ſes armes,
» qui ſont des arcs & des fleches, ont
» trois fois la grandeur de celles des
» Orinoccoponis. Mon Indien, qui ne
» fut pas tout-d'un-coup perſuadé de
» ſon récit, me proteſta que les Iraoua-
» quaris avoient pris depuis peu un
» de ces Monſtres, & qu'il avoit été
» vu de toute la Province d'Aromaïa.
» Raleigh ajoute que s'il eut appris
» toutes ces circonſtances avant ſon
» départ, il auroit tenté l'impoſſible

(38) On n'a pu ſe diſpenſer de rapporter ce trait, d'après un Voïageur tel que le Chevalier Raleigh : mais une partie du merveilleux diſparoîtra, ſi l'on ſuppoſe que l'uſage de cette Nation eſt de rendre le cou fort court aux Enfans, par quelque pratique ſemblable à celle d'un autre Peuple de l'Amérique, qui applatit la tête des ſiens avec des ais conſtamment appliqués & ſerrés. D'ailleurs les Indiens de la Guiane, & les Eſpagnols de Cumana, peuvent être ſoupçonnés d'un peu d'exagération.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

» pour enlever un de ces étranges Indiens, & pour l'amener juſqu'en Europe. Lorſqu'il fut retourné ſur la Côte du Cumana, un Eſpagnol, » Homme d'eſprit & d'expérience, » apprenant qu'il avoit pénétré dans la » Guiane juſqu'à la Riviere de Caroli, lui demanda s'il avoit rencontré » des Eouaipanomas, & l'aſſura qu'il » avoit vû pluſieurs de ces Acéphales. » Raleigh atteſte là-deſſus de célebres » Négocians (39), connus de toute la » Ville de Londres.

Riviere de Caſnero.

Le Caſnero eſt une quatrieme Riviere qui ſe jette dans l'Orïnoque, au-deſſus du Caroli vers l'Oueſt, mais du côté de l'Amapeia. Sa grandeur l'emporte ſur celle des plus grands Fleuves de l'Europe. Elle prend ſa ſource, au Midi de la Guiane, dans les Montagnes qui ſéparent ce Païs des Terres de l'Amazone. Les Anglois auroient entrepris de la remonter, ſi l'approche de l'Hiver ne leur eut fait craindre d'y trouver leur perte : non que l'Hiver mérite proprement ce nom, dans un Païs où les arbres ſont continuellement chargés de feuilles & de fruits ; mais il y eſt accompagné de pluies violentes, qui cauſent de prodigieux déborde-

(39) MM. Moucheron.

mens,

mens. Toutes les Campagnes ſont inondées ; & le tonnerre y eſt ſi terrible, qu'il ſemble menacer la Nature de ſa ruine. Raleigh en fit une triſte expérience à ſon retour.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Du côté du Nord, le *Cari* eſt la premiere Riviere qui ſe jette dans l'Orinoque, & qu'on rencontre en remontant ce grand Fleuve. On trouve enſuite celle de Limo. Les Terres de l'une à l'autre ſont habitées par la Nation des *Aouacaris*, eſpece de Cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent, pour des Haches, leurs Femmes & leurs Filles à leurs Voiſins, qui les revendent aux Eſpagnols. A l'Oueſt de la Riviere de Limo, on trouve celle de Pao ; enſuite le *Caouti* ; puis le *Vocari*, & le Capuri, qui vient de la Riviere de Meta, par laquelle Berreo étoit venu de la Nouvelle Grenade. La Province d'Amapeïa eſt à l'Oueſt du Capuri ; & c'eſt là que Berreo aïant paſſé l'Hiver avec ſes gens, les eaux lui en firent perdre un grand nombre. Au-deſſus de l'Amapeïa, en tirant vers l'Oueſt de ces Rivieres, on a les Terres des Aſchaques & des Catuplos, & les Rivieres de Beta, de Dauney & d'Ibarra. Sur les Frontieres du Pérou, on trouve les Provinces de Tomebamba

Diverſes Rivieres.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

& de Caxamalca, & tirant vers Quito & le Popayan, au Nord du Pérou, les Rivieres de Guayara & de Guayacuro. Au-delà des Montagnes du Popayan, on rencontre le Pampamena, ou Payano, qui deſcend juſqu'à la Riviere des Amazones, en traverſant les Terres des Moteyones; où Pedro d'Orſua eut le malheur de périr. C'eſt entre le Dauney & le Beta, qu'eſt la grande Ile de Baraquan. L'Orinoque eſt inconnu ſous ce nom, au-delà du Beta; il y porte celui d'*Athule*; & plus loin, il eſt coupé par de grandes chutes d'eau, qui ne permettent pas aux Vaiſſeaux d'y paſſer. Raleigh, qu'on ſuit mot à mot dans cette Deſcription, aſſure que pour ce qu'il nomme des Vaiſſeaux de charge, la navigation eſt libre ſur ce Fleuve, l'eſpace d'environ mille milles d'Angleterre, & que pour les Canots elle ne l'eſt pas moins, du double; que ſes eaux, ſoit par elles-mêmes, ou par les Rivieres qui s'y jettent, conduiſent au Popayan, à la Nouvelle Grenade & au Pérou; que par d'autres Rivieres, on peut ſe rendre aux nouveaux Etats des Incas, deſcendus, dit-il toujours, de ceux du Pérou, aux Amapeïas & aux Annabas, enfin qu'une partie de ces Rivieres, qu'on peut nommer les

L'Orinoque change de nom. Il porte celui d'Athule.

Longueur de ſon cours.

branches de l'Orinoque, prennent leurs ſources dans les Vallées qui ſéparent la Guiane, des Provinces Orientales du Pérou.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour, mille dangers, dont les Anglois ſe crurent menacés, leur firent ſouhaiter leur retour. Raleigh ne réſiſta point à leurs inſtances. Il avoit acquis d'heureuſes lumieres; mais l'inondation ne lui laiſſoit aucune eſpérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ſes gens étoient ſans habits; & ceux qui leur reſtoient étant percés de la pluie dix fois par jour, ils n'avoient pas même le tems de les faire ſecher. Il ſe détermina donc à retourner vers l'Eſt, dans le deſſein de reconnoître mieux toutes les parties du Fleuve: obſervation importante, qu'il ſe reprochoit d'avoir négligée.

Raiſons qui font retourner les Anglois vers l'Eſt.

En quittant l'embouchure du Caroli, il alla mouiller, le premier jour, au Port de Morquito, qu'il regardoit comme un ſéjour de confiance, par celle qu'il avoit au caractere de Topiaouri. Ce vieux Cacique, qu'il fit avertir de ſon arrivée, ſe hâta de le venir voir, ſuivi d'une abondante proviſion de vivres. Après des careſſes fort

Raleigh revoit Topiaouari.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

tendres, Raleigh, qui avoit formé un petit camp ſur un éminence, au bord du Fleuve, fit ſortir tout le monde de ſa Tente, pour s'entretenir ſeul avec ce ſage Vieillard. On doit concevoir, néanmoins, que ces entretiens ne ſe faiſoient pas ſans un Interprete. C'eſt dans la bouche de l'Auteur, qu'il faut laiſſer des explications de cette importance.

Sa conférence avec lui.

Je commençai par lui dire que lui connoiſſant une haine égale pour les Eporemerios & pour les Eſpagnols, j'attendois de lui qu'il m'apprendroit le chemin de la Ville Impériale des Incas. Il me répondit qu'il ne s'étoit pas figuré que mon deſſein fût de prendre cette route, non-ſeulement parceque la ſaiſon ne me le permettoit pas, mais plus encore parcequ'il ne me croïoit pas aſſez de monde pour une ſi dangereuſe entrepriſe; que ſi je m'obſtinois à la tenter avec ſi peu de forces, il m'aſſuroit que j'y trouverois ma perte; que la puiſſance de l'Empereur de Manoa (40) étoit formidable, & que le

(40) On voit que non-ſeulement la tranſmigration des Incas, mais encore l'exiſtence de la Ville de Manoa, continue de paſſer pour conſtante dans l'imagination de Raleigh. Comment des faits de cette nature ſont-ils demeurés ſans éclairciſſement? Nous ne ceſſons point de renvoïer au Voïage de M. de la Condamine ſur l'Amazone.

triple de mes gens ne ſuffiroit pas pour lui cauſer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devois jamais eſpérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane, ſans l'aſſiſtance des Ennemis de ce grand Etat, ſoit pour en recevoir des ſecours d'hommes, ou pour en tirer des rafraîchiſſemens & des proviſions, que la longueur du chemin & l'excès de la chaleur rendoient également néceſſaires; que trois cens Eſpagnols, qui avoient entrepris la même expédition, étoient demeurés enſévelis dans la Vallée de Maccureguari, ſans autre effort, du côté de leurs Ennemis, que de les avoir inveſtis de toutes parts, & d'avoir mis le feu aux Herbes, dont la fumée & la flamme les avoient étouffés. » D'ici, » continua-t'il, on compte, à Mac- » cureguari, quatre grandes journées » de chemin. Les Peuples de cette Val- » lée ſont les premiers Indiens de la » frontiere des Incas: ils ſont leurs » Sujets, & leur Ville eſt d'une ri- » cheſſe extrême. Tous les Habitans » portent des habits. C'eſt de Maccure- » guari, que viennent toutes les pla- » ques d'or qu'on voit aux Indiens de » la Côte; c'eſt à Maccureguari qu'el- » les ſe fabriquent. Mais plus loin, le » travail eſt incomparablement plus

Il propoſe d'attaquer le nouvel Empire des Incas.

Comment les Eſpagnols avoient péri dans cette entrepriſe.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

» beau. On y fait, en or, des figures » d'Hommes & d'Animaux.

Propoſitions de Tapiaouari.

Je lui demandai combien il croïoit qu'il me fallût d'hommes pour prendre la Ville ? Sa réponſe fut incertaine. Je lui demandai encore, s'il croïoit du moins que je puſſe compter ſur le ſecours de ſes Indiens ? Il m'aſſura que tous les Peuples des Païs voiſins ſe joindroient à moi dans cette guerre, ſuppoſé que faute de Canots pour tant d'hommes, la Riviere offrît alors des gués, & pourvu que je lui laiſſaſſe cinquante Soldats, qu'il me promettoit d'entretenir juſqu'à mon retour. Je lui répondis qu'avec mes Matelots & mes Ouvriers, je n'avois gueres que ce nombre ; & que d'ailleurs, ne pouvant leur laiſſer de poudre, ni d'autres munitions, ils ſeroient en danger de périr par les mains des Eſpagnols, qui chercheroient à ſe vanger du mal que je leur avois fait à la Trinité. Cependant les Capitaines *Calfield*, *Greenville*, *Gilbert*, & quelques autres, paroiſſoient diſpoſés à demeurer : mais je ſuis ſûr qu'ils y auroient tous péri. Berreo attendoit du ſecours d'Eſpagne & de la Nouvelle Grenade. J'appris même enſuite qu'il y avoit déja deux cens Chevaux prêts à Caracas.

Réponſe de Raleigh.

Topiaouari me dit alors que tout dépendroit donc de l'avenir, & des forces avec leſquelles je reviendrois dans ſes Terres; mais qu'il me prioit de le diſpenſer, pour cette fois, de me fournir le ſecours de ſes Indiens, parcequ'après mon départ les Epuremerios ne manqueroient pas de faire tomber ſur lui leur vangeance. Il ajouta que les Eſpagnols cherchoient auſſi l'occaſion de le traiter comme ſon Neveu, qu'ils avoient fait périr par un infâme ſupplice; qu'il n'avoit pas oublié avec quelle rigueur ils l'avoient tenu dans les chaînes, & promené comme un Chien, juſqu'à ce qu'il eut païé cent plaques d'or pour ſa rançon; que depuis qu'il étoit Cacique, ils avoient tâché pluſieurs fois de le ſurprendre, mais qu'ils ne lui pardonneroient point l'alliance que je lui propoſois. Il me dit encore: » Après avoir » tout emploïé pour ſoulever mes Peu» ples contre moi, ils ont enlevé un » de mes Neveux, nommé *Aparaca*» *no*, qu'ils ont fait baptiſer, ſous le » nom de Dom Juan; ils l'ont armé » & vêtu à l'Eſpagnole, & je ſais qu'ils » l'excitent, par l'eſpérance de ma » ſucceſſion, à me déclarer la guerre. Enfin Topiaouari me pria de ſuſpen-

Haine du Cacique contre les Eſpagnols.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

dre mes réſolutions juſqu'à l'année ſuivante, & me promit que dans l'intervalle il diſpoſeroit les eſprits en ma faveur. Entre diverſes raiſons qui lui faiſoient déteſter les Eporemerios, il me raconta que dans leur derniere guerre ils avoient enlevé ou violé toutes les Femmes de ſon Païs. Nous ne leur demandons que nos Femmes, continua-t-il; car nous ne faiſons aucun cas de leur or. Il ajouta, les larmes aux yeux, » autrefois, nous avions dix ou douze » Femmes, & nous ſommes réduits » maintenant à trois ou quatre; tandis » que nos Ennemis en ont cinquante, » & juſqu'à cent ». En effet, l'ambition de ces Peuples conſiſte à laiſſer beaucoup d'Enfans, pour rendre leurs Familles puiſſantes par un nombreuſe poſtérité.

Injures qu'il avoit reçues des Eporemerios.

Ses conventions avec Raleigh.

Je demeurai perſuadé, par les raiſons du Cacique, qu'il m'étoit impoſſible de rien entreprendre, cette année, contre les Incas. Il fallut réprimer notre paſſion pour l'or, qui nous auroit attiré, comme aux Eſpagnols, la haine & le mépris de ces Indiens. Qui ſait même, ſi reconnoiſſant que nous ne penſions auſſi qu'à les piller, ils ne ſe feroient pas joints à eux pour nous fermer l'entrée de leur Païs? C'étoit

préparer de nouvelles difficultés aux Anglois qui pourront s'ouvrir la même route après nous ; au lieu que, ſuivant toute apparence, ces Peuples, déja familiariſés avec nous, préfereront notre voiſinage à celui des Eſpagnols, qui ont toujours traité leurs Voiſins avec la derniere cruauté. Le Cacique, à qui je demandai un de ſes Indiens pour l'emmener en Angleterre & lui faire apprendre notre Langue, me confia ſon propre Fils. Je lui laiſſai deux jeunes Anglois, qui ne marquerent point de répugnance à demeurer dans un Païs, où nous n'avions reçu que des témoignages de bonne foi & d'humanité.

Il lui apprend la fabrique des Plaques d'or.

Je demandai à Topinouari comment ſe fabriquoient les plaques d'or, & quelle méthode on emploïoit pour les tirer des pierres ou des mines ? Il me répondit : » La plus grande partie de » l'or, dont on fait les plaques & les » figures, ſe tire du Lac de Manoa, & » de pluſieurs Rivieres, où il ſe trouve » en grains, & quelquefois en petits » lingots. Les Eporemerios y joignent » une portion de cuivre, pour le tra- » vailler. Voici leur méthode : ils » prennent un grand vaſe de terre, » plein de trous, dans lequel les grains

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

» & le cuivre ſont mêlés enſemble ; ils » mettent le vaſe ſur un feu ardent ; » & garniſſant les trous, de tuïaux de » terre, ou de pipes, ils ſoufflent juſ- » qu'à ce que les deux métaux ſoient » fondus. Enſuite, ils les verſent dans » des moules de terre ou de pierre «. J'ai apporté deux de ces Figures en or, moins pour leur valeur, que pour en faire connoître ici la forme ; car affectant de mépriſer les richeſſes des Eporemerios, je donnai en échange, au Cacique, quelques Médailles du même métal, qui contenoient le portrait de la Reine. J'ai pris ſoin d'apporter auſſi du Minerai d'or, qui n'eſt pas rare dans ce Canton, & que je crois auſſi bon qu'il y en ait au monde : mais faute d'Ouvriers & d'inſtrumens, pour ſéparer l'or, il me fut impoſſible d'en prendre une groſſe quantité.

Ordre que Raleigh donne à deux Anglois qu'il laiſſe en Guiane.

Raleigh n'oublia point de recommander aux deux Anglois, qu'il laiſſoit à Topiaouari, de ſe procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Maccureguari, & de reconnoître ſoigneuſement la route & les environs de cette Ville. Il leur abandonna, dans cette vue, diverſes marchandiſes, avec ordre de pénétrer, s'il étoit poſſible,

jusqu'à celle de Manoa. Ensuite il continua de descendre le Fleuve, accompagné du Cacique de Putima, Chef de la Province de Warrapana, qui, se trouvant chez Topiaouari, avoit prié les Anglois d'aborder sur ses Terres. Ils apprirent, de lui-même, que c'étoit lui qui avoit massacré les Espagnols de Berreo; & sa confiance paroissant extrême pour les Ennemis d'une Nation qu'il avoit offensée, il leur offrit de les conduire au pié d'une Montagne, où la roche paroissoit de couleur d'or.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH, 1595.

Raleigh ne se reposa sur personne, d'une observation de cette importance. Il partit lui-même, avec les principaux de ses gens, pour visiter une si riche Montagne. On lui fit suivre d'abord le bord d'une Riviere, nommée *Mana*, en laissant à droite un Village d'Indiens qu'il entendit nommer *Tutevitona*, & qui appartient à la Province de Taraco. Au-delà, vers le Sud, il arriva dans la Vallée d'Amariocapana, qui contient un Village du même nom, & qui lui parut un des plus beaux Païs du monde : elle s'étend de l'Est à l'Oueſt, au moins de soixante milles; mais c'est le Voïageur même, qu'il faut entendre dans ces récits.

Il visite une Montagne de couleur d'or.

De la rive du Mana, nous passâmes

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

à celle de l'*Oiana*, autre Riviere qui traverſe la Vallée; & nous nous arrêtâmes au bord d'un Lac, que cette Riviere forme de ſes propres eaux. Comme nous étions fort mouillés, un de nos Guides fit du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, & nous en allumâmes un aſſez grand pour y faire ſécher nos habits : mais, tandis que nous prenions ce ſoin, l'apparition ſubite de quelques Manatées, de la groſſeur d'un tonneau, qui ſe firent voir dans le lac, nous cauſa autant d'effroi que de ſurpriſe. Ce ne fut pas ſans peine, que nous continuâmes notre marche. Il nous reſtoit une demie journée de chemin juſqu'à la Montagne. Je pris le parti de renvoïer à bord le Capitaine Keymis, parceque les informations du Cacique me firent comprendre qu'à mon retour, je pouvois me rapprocher de l'Orinoque par une voie plus courte. Keymis portoit ordre à la Galeaſſe de deſcendre à l'embouchure du Cumaca, où je promis de l'attendre, pour m'épargner la peine de retourner juſqu'à Putima.

Il en rencontre une de même couleur.

Le même jour je paſſai au pié d'une Montagne, dont les divers Rochers étoient de couleur d'or, comme ceux qu'on m'avoit annoncés; mais je ne pus

vérifier s'ils étoient réellement de ce précieux métal. On me fit remarquer, sur la gauche, une autre Montagne, qui sembloit contenir aussi diverses sortes de Minéraux. Ainsi je n'eus que la joie d'un brillant spectacle. Delà, je me rendis, par un chemin assez court, au Village d'Ariacoa, où l'Orinoque se partage en trois canaux. La Galéasse étoit déja descendue à Cumana, mais sans Keymis, qui n'avoit pas eu le tems de lui porter mes ordres. Je laissai, à Cumana, deux de mes gens pour l'attendre; & me proposant d'y revenir joindre les canots, je fis partir les Capitaines Thyn & Greenville avec la Galéasse; ensuite je me remis en chemin vers la Montagne du Cacique, en prenant ma route vers Emeriac, qui n'est pas éloigné du Fleuve. Il fallut passer la Riviere de Cararopana, qui se jette dans l'Orinoque, & dont plusieurs petites Iles rendent la vue fort agréable. Vers le soir, nous arrivâmes au bord d'une autre Riviere, nommée Winicapara, qui se joint aussi à l'Orinoque. C'est à quelque distance de ce lieu; qu'on me fit voir enfin la fameuse Montagne que je cherchois: mais, contre l'espérance du Cacique, l'inondation étoit déja si

Ce qu'il voit dans celle qu'on lui avoit annoncée.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

forte dans ce canton, qu'il nous fut impoſſible d'en approcher. Je fus réduit à contempler la Montagne d'aſſez loin. Elle me parut fort haute, de la forme d'une tour, & de couleur blanche plutôt que jaune; ce que je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un torrent impétueux, qui ſe précipitoit du ſommet, formé apparemment par les pluies continuelles de la ſaiſon, faiſoit un bruit que nous n'avions pas ceſſé d'entendre depuis quelques heures, & qui nous rendoit preſque ſourds, à la diſtance où nous étions. Je jugeai, par le nom du Païs & par d'autres circonſtances, que cette Montagne étoit la même dont Berreo m'avoit raconté différentes merveilles, telles que l'éclat des diamans & d'autres pierres précieuſes qu'elle renferme dans toutes ſes parties. Je n'oblige perſonne à me croire; mais il eſt certain que j'y vis éclater une extrême blancheur. Cependant je dois ajouter auſſi que Berreo n'y avoit pas été lui-même, parcequ'outre l'inondation, qui l'avoit arrêté, les Naturels du Païs étoient mortels Ennemis des Eſpagnols. Après avoir pris un peu de repos ſur le bord du Winicapara, nous le ſuivîmes juſqu'au Village du même nom, dont le Cacique m'of-

C'étoit celle que Berreo avoit vue.

frit de me conduire à la Montagne, par de grands détours : mais la longueur & les difficultés du chemin m'effraïerent, ſurtout pour une entrepriſe où je n'avois à ſatisfaire que ma curioſité. VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595.

Je retournai enſuite à l'embouchure de Cumana, où tous les Caciques voiſins vinrent m'offrir des proviſions de leurs Terres : c'étoient des liqueurs, des Poules & du Gibier, avec quelques-unes de ces pierres précieuſes que les Eſpagnols nomment *Piedras Huadas*. En revenant de Winicapara, j'avois laiſſé à l'Eſt quatre Rivieres, qui deſcendent des Montagnes d'Emeria, & qui vont ſe jettet dans l'Orinoque. D'autres, ſorties des mêmes Montagnes, coulent vers la Mer du Nord; telles que l'*Araturi*, l'*Amacuma*, le *Batima*, le *Wana*, le *Maroaca*, le *Paroma*. La nuit avoit été ſombre & fort orageuſe. Ce fut le matin que j'arrivai à l'embouchure de Cumana, où j'avois laiſſé Eques & Porter, pour attendre le Capitaine Keymis, qui revenoit par terre. Ils n'avoient point encore eu de ſes nouvelles ; mais il arriva le jour ſuivant. Rivieres du Païs.

Raleigh, aïant pris congé des Caciques, qui le quitterent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans ſes Ca- Raleigh continue de deſcendre l'Orinoque.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

nots, & mouilla le ſoir à l'Ile d'Aſſipana. Le lendemain, il trouva ſa Galéaſſe à l'ancre, près de Toparimaca. Il faiſoit cent milles par jour, en deſcendant : mais il ne put retouner par la route qu'il avoit priſe en entrant dans le Fleuve, parceque la Briſe & le courant de la Mer portoient vers l'Amana. La néceſſité lui fit ſuivre le cours du Capuri, qui eſt un des bras de l'Orinoque, par lequel il ſe rendit à la Mer. Il ſe croïoit à la fin de tous les dangers. Cependant, la nuit ſuivante, aïant mouillé à l'embouchure du Capuri, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de ſe mettre à couvert ſous la Côte, avec ſes Canots ; & quoique la Galéaſſe eût été tirée auſſi près de terre qu'il étoit poſſible, on eut beaucoup de peine à la ſauver du naufrage. A minuit, le tems changea fort heureuſement ; & vers neuf heures du matin, les Anglois eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs Vaiſſeaux, qui les avoient attendus à Curiapana.

Danger qu'il court à ſon embouchure.

On trouve enſuite, dans la Relation de Raleigh, un retracement aſſez inutile de tous les Païs qu'il avoit viſités ; mais ſes remarques ſur quelques

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

uns de leurs Peuples, & ſa concluſion, méritent de ſortir de la ténébreuſe collection d'Hackluyt.

Ses remarques ſur les Incas de la Guiane.

On l'aſſura, dit-il, que les Eporemerios obſervent la Religion des Incas du Pérou, c'eſt-à-dire qu'ils croient l'immortalité de l'Ame, qu'ils rendent hommage au Soleil, &c. Perſonne ne déſavouera que ce point, s'il étoit mieux établi, ne donnât beaucoup de vrai-ſemblance à la tranſmigration des Péruviens : mais il reſteroit encore à prouver qu'elle fût arrivée depuis la Conquête. On aſſura auſſi Raleigh que l'Inca, qui regnoit dans la Guiane, y avoit fait bâtir un Palais, tout-à-fait ſemblable à ceux que ſes Ancêtres avoient au Pérou. » Tout » le monde ſait, dit-il à cette occa- » ſion, la quantité d'or que les Con- » quérans Eſpagnols ont tiré de ce » vaſte Empire : mais je ſuis con- » vaincu que le Prince, qui regne à » Manoa, en poſſede beaucoup plus » qu'il n'y en a dans toutes les Indes » Occidentales.

Jugement qu'il porte de ce Païs.

» A préſent, dit-il encore, je vais » parler de ce que j'ai vû moi-même. » Ceux, qui aiment les découvertes, » peuvent compter qu'ils trouveront » dequoi ſe ſatisfaire en remontant

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

» l'Orinoque, où tombe un ſi grand
» nombre de Rivieres qui conduiſent
» dans une étendue de Terre, à la-
» quelle je donne, de l'Eſt à l'Oueſt,
» plus de deux mille milles d'Angle-
» terre, & plus de huit cens du Nord
» au Sud. Toutes ces Terres ſont ri-
» ches en or, & en Marchandiſes pro-
» pres au Commerce. On y trouve les
» plus belles Vallées du monde. En
» général, le Païs promet beaucoup,
» à ceux qui entreprendront de le cul-
» tiver. L'air y eſt ſi pur, qu'on y ren-
» contre partout des Vieillards de cent
» ans. Nous y paſſâmes toutes les
» nuits, ſans autre couverture que cel-
» le du Ciel, & dans tout le cours de
» mon voïage, je n'eus pas un Anglois
» malade. Le Sud de la Riviere a du
» bois de teinture, qui l'emporte,
» ſuivant mes lumieres, ſur celui du
» reſte de l'Amérique. On y trouve
» auſſi beaucoup de coton, d'herbe à
» ſoie, de Baume & de Poivre, di-
» verſes ſortes de Gommes, du Gin-
» gembre, & quantité d'autres pro-
» ductions qui ne ſont dûes qu'à la
» Nature.

» Le trajet n'eſt, ni trop long, ni
« trop dangereux. Il peut ſe faire dans
» l'eſpace de ſix ou ſept ſemaines; &

» l'on n'a point à franchir de mauvais
» paſſages, tels que le Canal de Ba-
» hama, la Mer orageuſe des Ber-
» mudes, le Cap de Bonne-Eſperan-
» ce, &c. Le tems propre à ce Voïage,
» eſt le mois de Juillet, pour arriver
» au commencement de l'Eté du Païs,
» qui dure à-peu-près juſqu'au mois
» de Mars. Le tems du retour eſt
» Mai ou Juin.

» La Guiane peut être regardée
» comme un Païs Vierge, auquel les
» Européens n'ont point encore tou-
» ché; car les foibles Etabliſſemens,
» qu'ils ont ſur les Côtes de la Mer
» du Nord, ne méritent pas le nom
» de Conquêtes: mais celui qui bâti-
» roit ſeulement deux Forts, à l'en-
» trée du Païs, n'auroit pas à craindre
» que ce vaſte terrein lui fût diſputé.
» On ne pourroit remonter le Fleuve,
» ſans eſſuïer le feu des deux Forts.
» D'ailleurs les Vaiſſeaux chargés n'y
» peuvent aborder facilement qu'en
» un ſeul endroit, & l'on ne peut
» même approcher de la Côte qu'avec
» de petits Bateaux & des Canots. On
» rencontre, ſur les bords du Fleuve,
» des Bois fort épais, & de deux cens
» milles de longueur. La route de terre
» n'eſt pas moins difficile: on a de

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

» toutes parts un grand nombre de
» hautes Montagnes ; & ſi l'on n'eſt
» pas bien avec les Naturels du Païs,
» les vivres y ſont difficiles à trouver.
» C'eſt ce que les Eſpagnols ont tou-
» jours éprouvé avec perte, quoiqu'ils
» aient ſouvent tenté de conquérir
» cette vaſte Région.

Concluſion qu'il tire de ſes propres lumieres.

Enfin, conclut le ſage Raleigh, je ſuis perſuadé que la Conquête de la Guiane aggrandira merveilleuſement le Prince, à qui ce bonheur eſt réſervé, & qu'il en pourra tirer aſſez de richeſſes & de forces, pour contrebalancer celles de l'Eſpagne. » Si c'eſt
» à l'Angleterre que le Ciel deſtine un
» ſi beau partage, je ne doute pas que
» la Chambre de Commerce, qui ſera
» établie à Londres pour la Guiane,
» n'égale bien tôt celle de la *Contra-*
» *tacion*, que les Eſpagnols ont à Sé-
» ville pour toutes leurs conquêtes
» Occidentales.

Témoignages ſur la Guiane.

HACKLUYT joint, à cette Relation, une copie authentique de pluſieurs Lettres (41) qui furent ſaiſies vers le même tems, dans un Vaiſſeau Eſpa-

(41) Collection de Richard Hackluyt, p. 662 & ſuiv.

gnol, par un Capitaine Anglois nommé Georges *Popham*, & préſentées au Conſeil d'Etat d'Angleterre. Il ſuffira d'en détacher quelques traits, pour juſtifier l'opinion que les Eſpagnols & les Anglois avoient alors conçue de l'intérieur de la Guiane.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

Dom Alonſo écrivoit de la grande Canarie, à quelques Négocians de San Lucar, qu'il n'y avoit point d'autres nouvelles, que celles de la découverte d'une Ville nommée Manoa ou el Dorado, & d'un Païs où l'or étoit dans une prodigieuſe abondance. Il ajoutoit qu'il en étoit informé par diverſes perſonnes qui en avoient fait le voïage, & qu'il étoit lui-même dans la réſolution de l'entreprendre. Enfin, il y joignoit l'Extrait ſuivant, d'une Relation qui ne pouvoit être ſuſpecte, puiſque c'étoit au Roi d'Eſpagne qu'elle devoit être envoïée :

Lettres interceptées.

A la Riviere de Pato, le 23 d'Avril 1593.

EN préſence de moi, Rodriguez *de Coranca*, Secretaire de Marine : Domingo *de Vera*, Lieutenant pour Antonio de Berreo, fit aſſembler ſes Soldats ; & les aïant mis en ordre de bataille, il leur tint ce diſcours. » Amis,

Comment Domingo de Vera prit poſſeſſion de la Guiane.

Voïages sur l'Orinoque. Temoignages sur la Guiane.

» vous ſavez tous quels ſoins Dom
» Antonio de Berreo notre Général
» s'eſt donnés, & dans quelles dépen-
» ſes il s'eſt engagé depuis onze ans,
» pour découvrir le puiſſant Etat de la
» Guiane & del Dorado. Vous n'igno-
» rez pas les peines extraordinaires
» qu'il a eſſuïées dans cette illuſtre
» entrepriſe. Cependant le défaut de
» proviſions & le mauvais état de ſes
» gens aïant rendu ſes dépenſes & ſes
» travaux inutiles, il me charge de
» faire aujourd'hui de nouvelles tenta-
» tives. Dans cette vue, je dois pren-
» dre poſſeſſion de la Guiane au nom
» de Sa Majeſté & de notre Général.
» Ainſi, vous, François *Carillo*, je
» vous charge de relever cette Croix,
» qui eſt à terre, & de la tourner en-
» ſuite vers l'Orient «. Carillo aïant obéi, le Lieutenant, les autres Officiers & tous les Soldats s'agenouilleront devant la Croix, & firent leur priere. Enſuite Domingo de Vera prit une taſſe pleine d'eau, la but, en prit une ſeconde, & jetta l'eau à terre auſſi loin qu'il put, tira ſon épée; & coupant l'herbe qui étoit autour de lui, puis quelques branches des arbres, il dit : » Au nom de Dieu je prens poſ-
» ſeſſion de cette Terre pour S. M.

» Dom Philippe, notre Souverain » Seigneur «. Après quoi l'on ſe remit à genoux; & tous les Aſſiſtans, Officiers & Soldats, répondirent qu'ils défendroient cette poſſeſſion juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Alors Domingo de Vera, l'épée nue à la main, m'ordonna de lui donner Acte de cette priſe de poſſeſſion, & de déclarer que tous ceux qui ſe trouvent ici préſens en ſont témoins.

Enſuite le Lieutenant pénétra, deux lieues plus loin dans le Païs, juſqu'au premier Village, où il fit déclarer au Cacique par Antonio *Bizante*, notre Interprete, qu'on s'étoit mis en poſſeſſion du Païs au nom de S. M. Le Cacique répondit qu'il conſentoit à ſe faire Chrétien, & qu'il permettoit que la Croix fût élevée dans ſes Terres. Le premier de Mai, nous arrivâmes à Carapana, d'où nous paſſâmes à Toraco, qui eſt cinq lieues plus loin. L'Interprete, aïant fait la même déclaration au Cacique de ce Village, obtint auſſi la permiſſion d'arborer la Croix.

Tentative qu'il fait pour y pénétrer.

Le 4, nous entrâmes dans un Païs fort peuplé. Le Cacique vint au-devant de nous, & nous conduiſit à ſa Maiſon, où, nous traitant avec beaucoup d'amitié, il nous fit préſent de quantité

Province fort riche en or.

L. VOÏAGES SUR L'ORINOQUE TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

d'or. L'Interprete lui demanda d'où il tiroit ce métal : il répondit, d'une Province, qui n'eſt éloignée que d'une journée. Il ajouta que les Indiens du Païs en avoient autant qu'il en pouvoit tenir dans la Vallée où nous étions. L'uſage des Habitans de cette Province eſt de ſe frotter la peau, du ſuc de certaines herbes, & de ſe poudrer enſuite tout le corps de poudre d'or. Le Cacique offrit de nous conduire juſqu'à leurs premieres Habitations ; mais il nous avertit que leur Nation étoit fort nombreuſe, & capable de nous faire périr tous ſans pitié. Nous lui demandâmes comment ces Peuples s'y prenoient pour trouver de l'or ? Il nous répondit que dans un Canton de leur Province, ils creuſoient la terre, enlevant l'herbe même avec ſa racine ; qu'ils mettoient l'herbe & la terre dans de grands vaiſſeaux, où ils lavoient tout, & qu'ils en tiroient ainſi quantité d'or.

Poudre d'or dont les Habitans s'enduiſent le corps.

Le 8, nous fîmes plus de ſix lieues, juſqu'au pié d'une Montagne où nous trouvâmes un Cacique, accompagné d'environ trois mille Indiens des deux Sexes, qui étoient chargés de Poules & d'autres vivres. Ils nous les offrirent, en nous preſſant d'aller juſqu'à leur Village,

Vera conçoit de grandes eſpérances.

Village, qui consistoit en cinq cens Maisons. Le Cacique nous dit qu'il tiroit cette abondance de provisions, d'une vaste Montagne, dont nous appercevions la Côte, à peu de distance de son Habitation; qu'elle étoit extrêmement peuplée; que tous ses Habitans portoient des plaques d'or sur l'estomac, & des pendans du même métal aux oreilles; enfin qu'ils étoient couverts d'or. Il ajouta que si nous voulions lui donner quelques coignées, il nous apporteroit des plaques d'or en échange. On ne lui en fit donner qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité, & pour lui laisser croire que nous faisions plus de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bien-tôt un lingot d'or, du poids de vingt-cinq livres. Le Lieutenant se rendit maître de sa joie; & nous montrant cette piece, d'un air sérieux, il affecta de la jetter à terre, & de la faire reprendre sans aucune marque d'empressement. Nous étions tranquilles, dans les plus agréables espérances, lorsqu'au milieu de la nuit, un Indien nous avertit que les peuples de la Montagne étoient en mouvement pour venir nous attaquer. Vera nous fit partir aussi-tôt, armes en mains, & dans le meilleur ordre.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

Comment il les déguise.

Elles sont ruinées.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

AUTRES TEMOIGNAGES POUR L'EXISTENCE D'EL DORADO.

Le reſte de cette Relation aïant été ſupprimée, il y a beaucoup d'apparence que Vera fut arrêté par la réſiſtance des Indiens. Mais on lit dans l'extrait d'une autre Lettre, que les Eſpagnols ne s'entretenoient alors, à Carthagene, que de la Découverte d'el Dorado, & que depuis peu il en étoit arrivé une Frégate, qui avoit à bord une figure giganteſque d'or maſſif, du poids de quarante-ſept quintaux. C'étoit, diſoit-on, la Divinité d'une grande Province, dont les Habitans avoient pris la réſolution d'embraſſer le Chriſtianiſme; & tous les Eſpagnols de la Frégate aſſuroient que le Païs d'el Dorado renfermoit d'immenſes richeſſes. Une autre Lettre, de Rio de la Hacha, portoit que le Nuevo Dorado de Martinez n'étoit point une chimere; qu'on avoit eu le bonheur de le retrouver, & qu'il contenoit réellement une immenſe quantité d'or. Enfin, parmi d'autres témoignages, qu'on ne peut ſoupçonner de colluſion, ni de fauſſeté, on trouve celui d'un François de Cherbourg, nommé *Boutillier*, qui avoit rencontré un Vaiſſeau Eſpagnol, chargé de deux millions en or, & dont le Capitaine, avec lequel il eut pluſieurs entretiens, lui confeſſa qu'il ve-

noit du Nuevo Dorado, où ce Métal étoit dans une extrême abondance.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

Introduction à la Relation ſuivante.

Mais rien ne donne plus de vraiſemblance à l'opinion qui s'en étoit établie, que deux autres Voïages des Anglois, qui ſuivirent immédiatement celui de Raleigh ; l'un entrepris dès l'année ſuivante par le Capitaine Keymis, qui étoit de la premiere Expédition ; l'autre en 1597 aux frais de Raleigh même (42), que ſon élévation (43) n'avoit pas refroidi pour ſon projet d'établiſſement dans la Guiane. La Relation de Keymis eſt d'autant plus curieuſe, qu'avec de nouveaux éclairciſſemens ſur cette Région, elle contient la ſuite des entrepriſes de Berreo, & les raiſons qui firent également avorter les eſpérances des Anglois & des Eſpagnols. Elle fut dédiée à Raleigh, ſous ſes nouveaux titres ; & pour la rendre digne de ſon nom, Keymis, qui paroît avoir été plus let-

Poème à l'honneur de Raleigh.

(42) Le titre laiſſe en doute, néanmoins, s'il ne prit pas réellement la conduite de l'entrepriſe. D'ailleurs, c'eſt à Thomas *Masham*, Officier, ou Volontaire, de l'Equipage, que le Journal eſt attribué. *Collection d'Hackluyt, p.* 692.

(43) Il eſt qualifié, non-ſeulement de digne Chevalier, mais encore de *Lord Warden of the ſtanneries*, de Capitaine des Gardes de Sa Majeſté, & de Lieutenant Général du Comté de Cornouailles, dans une Lettre écrite à Mylord Howard, dont on parlera bien tôt.

Voïages sur l'Orinoque

Temoignages sur la Guiane.

tré qu'on ne ſe l'imagineroit d'un Homme de Mer, & d'un Anglois de ce ſiecle, y joignit un Poème Epique dans ſa Langue, avec quelques Vers Latins qu'Hackluyt nous a conſervés (45).

(45) Leur ſingularité mérite la place qu'on leur donne ici. Obſervons que les Anglois avoient nommé l'Orinoque, la Raleane, ou Riviere de Raleigh, en lui attribuant, quoique mal-à-propos, l'honneur de l'avoir découvert.

Montibus eſt Regio, quaſi muris obſita multis,
Circumſepit aquis quos Raleana ſuis.
Intus habet largos Guaiana receſſus,
Hoſtili geſtans libera colla jugo.
Hiſpanus, clivis illis, ſudavit & alſit,
Septem annos novies; nec tamen invaluit.
Numen & omen ineſt numeris. Fatale ſit illi!
Et nobis virtus ſit recidiva precor!
Gualtero patefacta via eſt duce & auſpice Raleigh
Menſe uno: o! factum hoc, nomine quo celebrem?
Nocte dieque, datis velis, remiſque laborans,
Exegit ſumma dexteritatis opus.
Scilicet expenſis magnis non ille pepercit,
Communi natus conſuluiſſe bono.
Providus excubuit, ſimili diſcrimine, Joſeph,
Siç Fratres Fratrem deſetuere ſuum.
Fama coloratam deſigner ſi bona veſtem:
Veſtis ſciſſa malis ſiç fuit illa modis.
Mira leges. Aures animumque tuum arrige: Tellus
Hæc aurum & gemmas, graminis inſtar, habet.
Ver ibi perpetuum eſt; ibi prodiga terra quotannis
Luxuriat, ſola fertilitate nocens.
Anglia noſtra, licet dives ſit & undique felix,
Anglia, ſi conſers, indiga frugis erit.
Expettes capirum, Volucres, Piſceſque, Feraſque
Pretereo: haud proſunt quæ novitate placent.
Eſt ibi, vel nuſquam, quod quærimus. Ergo peramus
Det Deus hanc Canaam poſſideamus. Amen.

§ II.

Voïage de Laurent Keymis dans la Guiane.

L'EMBARQUEMENT de Keymis fut celui d'un Avanturier, qui ſe fioit au ſecours de la fortune, & qui attendoit plus de ſa conduite & de ſa réſolution, que de ſes forces. Il partit de Portland, pour une entrepriſe qui demandoit une Flotte nombreuſe, avec un ſeul Vaiſſeau, nommé le *Cheri de Londres*, & une Pinaſſe qu'il perdit bien-tôt en Mer. Le reſte de ſa navigation fut heureux, juſqu'au Continent de l'Amérique, où il jetta l'ancre à l'embouchure de la belle & grande Riviere d'*Agrouaria*, qu'il place à un degré quarante minutes du Sud : c'étoit, dit-il, pour ſuivre le conſeil de Raleigh, qu'il s'étoit avancé ſi loin au Sud.

Départ de Keymis.

Où il arrive.

Il ne trouva point d'Habitans ſur la Côte ; & l'aïant ſuivie juſqu'à la Pointe Nord de la Baie, qu'il nomma le Cap *Cecile*, il vit deux hautes Montagnes, qui ſe préſentent comme deux Iles, quoiqu'elles ſoient jointes au Continent. Pluſieurs Rivieres ſe jet-

Il donne le nom de Cecile à un Cap.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

tent dans la Mer au Nord & au Nord-Oueſt, le long de la Côte. Keymis mouilla près des deux Montagnes, pour y faire ſa proviſion d'eau. Enſuite, laiſſant ſon Vaiſſeau à l'ancre, il ſe mit dans ſa Chaloupe, avec huit ou neuf de ſes gens & ſon Interprete Indien, pour aller reconnoître les Rivieres & faire quelque liaiſon avec les Habitans du Païs. Vingt ou trente Cabanes, qu'il découvrit ſur la Riviere d'*Ouiapoco*, le firent aborder à la rive; & les aïant trouvées déſertes, l'eſpérance d'en rappeller les Habitans, lui fit prendre la réſolution d'y paſſer la nuit. Mais le jour même ne lui ramena perſonne. Delà il paſſa devant le *Wanari*, ſans y mouiller, parceque le fond eſt de roche à l'entrée, & qu'il a fort peu de profondeur. Il fit quarante milles dans la Riviere de Caperouaca, ſans y appercevoir un Indien: mais il y trouva, ſur les revers d'une Montagne, du bois de teinture, dont il remplit ſa Chaloupe; & parmi quantité d'autres arbres, il reconnut une ſorte de Caneliers, dont il ne manqua point de prendre un Eſſai. De la Riviere de Caperouaca, étant entré dans celle de Caouo, il vit enfin un Canot, chargé de quelques Indiens, qui ne penſerent

Ses obſervations.

Comment il ſe lie avec les Indiens.

d'abord qu'à fuir, dans l'idée qu'il étoit Eſpagnol; mais lorſqu'ils eurent appris de l'Interprete le nom de ſa Nation & ſa haine pour l'Eſpagne; ils vinrent lui offrir de le mener à leur Habitation.

Viſite qu'il leur rend.

Les Anglois y furent reçus fort humainement : le Cacique leur apprit qu'il avoit été chaſſé de ſon Canton avec tous ſes Sujets, par les Eſpagnols de Moruga, Riviere voiſine de l'Orinoque; qu'il étoit de la Nation des Jaos, une des plus puiſſantes de la Côte; mais qu'aïant eu le chagrin de voir brûler ſa Bourgade & donner ſes Terres aux Arrouacas, il étoit réſolu d'abandonner ſa Patrie, pour aller s'établir vers la Riviere des Amazones, dans des lieux qui le mettroient à couvert de la violence des Eſpagnols. Enſuite il donna volontairement un Pilote aux Anglois, pour les conduire à l'Orinoque : mais cette précaution ne les garantit point d'une Tempête, qui les força de jetter leur bois de teinture, avant qu'ils euſſent pû rejoindre leur Vaiſſeau. Les orages ſont fréquens autour de l'Ile d'*Onearío*, qui eſt à ſix lieues de la Riviere de Caperouaca; & la navigation n'y eſt pas moins mauvaiſe, que dans la Manche à notre

Iles d'Onéario, & de Gouater.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KYMIS. 1596.

Solſtice d'Hiver. C'eſt le vent du Nord qui regne le plus ſouvent ſur cette Côte; mais il tient un peu de l'Eſt. Plus loin à l'Oueſt, on trouve l'Ile de Gouater, habitée par les Sebaïos; & du même côté, la Baie offre de fort bonnes Rades ſous diverſes petites Iles.

Fertilité du Païs.

Au-delà des Montagnes, le Païs produit naturellement beaucoup de poivre, de coton & d'herbe à ſoie, ſans compter une racine, nommée *Ouïa-paſſa*, dont le goût approche de celui du Gingembre, & qui paſſe pour un ſpécifique contre les maux de tête & les dyſſenteries. Toutes les Rivieres de cette Côte & celles des environs de l'Orinoque viennent des Vallées de la Guiane: cependant les Indiens ne vont point au-delà de Berbice, pour la Traite. On recueille beaucoup de miel au-deſſus de *Curitini*. Les Eſpagnols n'avoient pas encore pénétré au-delà de la Riviere d'Eſſequebe, que les Naturels du Païs nomment la Sœur de l'Orinoque, parcequ'elle eſt auſſi fort grande, & qu'elle forme pluſieurs Iles à ſon embouchure. Ils la remontent pendant vingt jours; enſuite, portant à dos leurs Canots & leurs proviſions, ils ſe rendent dans une journée de marche, au bord d'un Lac, que les Jaos nom-

Lac que Keymis croît celui de Patimé.

ment *Roponcouini*, & d'autres Indiens *Parimé*, d'une ſi grande étendue, qu'ils le comparent à la Mer. Ils le repréſentent couvert d'un nombre infini de Canots ; ce qui fit juger à Keymis que ce devoit être le Lac ſur lequel la Ville de Manoa étoit ſituée.

Quelques Eſpagnols penſoient alors à bâtir une Ville ſur la Riviere d'Eſſequebe ; mais ils n'étoient pas du nombre des Partiſans de Dom Berreo. Au contraire, s'étant raſſemblés de la Marguerite & de Caracas, ſous la conduite d'un Officier nommé Sant'Iago, ils ſe propoſoient d'arrêter les tentatives de Berreo ; & cette entrepriſe coûta la liberté à leur Chef. Keymis en donne l'Hiſtoire, parcequ'il s'y vit bien-tôt intéreſſé. Après les dernieres diſgraces de Berreo (45), les deux Gouverneurs de Caracas & de la Marguerite, piqués de ne pas lui trouver plus de déférence pour leurs avis, avoient entrepris de le ruiner dans l'eſprit du Roi d'Eſpagne, & d'obtenir pour eux-mêmes la Commiſſion de découvrir la Guiane. Ils avoient envoïé à la Cour chacun leur Député, avec ordre d'inſinuer que Berreo étoit trop âgé pour l'exécution d'un ſi grand deſſein ; qu'il ne penſoit plus

Diviſion des Eſpagnols.

On veut perdre Berreo à la Cour d'Eſpagne.

(45) Voïez le Voïage précédent.

VOIAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

qu'à jouir de ſes richeſſes dans une vie molle, & qu'une Expédition de cette nature demandoit un Homme de tête & de main. Ils n'avoient pas manqué d'informer le Roi que les Anglois, ſous la conduite de Raleigh, avoient déja fait de redoutables progrès dans le Païs, & qu'après avoir connu les richeſſes de la Guiane, il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils reparoîtroient bien-tôt avec plus de forces. Berreo, qui ne le défioit point de cette trahiſon, étoit en danger de ſe voir ſupplanté, ſi Domingo de Vera, ſon Lieutenant, n'étoit arrivé en Eſpagne dans ces circonſtances, avec tout l'or qu'il avoit recueilli dans ſa courſe. Non-ſeulement il rétablit ſon Chef dans l'eſprit du Roi & de la Nation, mais il obtint pour lui dix Vaiſſeaux, & toutes les proviſions néceſſaires à ſes deſſeins; & la Cour, diſpoſée à ne rien négliger pour un objet de cette importance, commanda dix-huit autres Voiles, pour croiſer autour de la Trinité. Les Gouverneurs de Curacas & de la Marguerite avoient trop compté ſur le ſuccès de leur intrigue, pour attendre le retour de leurs Députés. Ils avoient voulu dépoſſeder Berreo, qui s'étoit retiré vers la Riviere de Caroli, dans l'eſpérance d'y rece-

Il triomphe de ſes Ennemis.

voir quelque ſecours de la Nouvelle Grenade. Mais l'arrivée des Vaiſſeaux d'Eſpagne aïant rompu toutes les meſures de ſes Ennemis, Sant'Iago, qui s'étoit avancé pour le chercher, ſe vit arrêté par ſes ordres, & les Trouppes des deux Gouverneurs furent bien tôt diſperſées.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Keymis avoit déja mouillé à l'embouchure de l'Orinoque, lorſqu'il reçut ces informations d'un Indien qui avoit ſervi Berreo. Il apprit, en même-tems que Sant'Iago avoit enlevé, dans les Terres du Cacique Topiaouari, Sparrow, l'un des deux Anglois que Raleigh y avoit laiſſés. Mais loin d'en être abbatu, il ſe promit tout de la même faveur du Ciel, qui l'avoit fait échapper aux Eſpagnols, en paſſant preſqu'à leur vue; & dès le jour ſuivant, il entra dans le Fleuve, d'où le bruit de ſon arrivée ſe répandit chez les Caciques voiſins. La plûpart étoient ennemis des Eſpagnols, qui leur avoient enlevé, dit-il, pluſieurs de leurs Femmes; & dont quelques-uns ne faiſoient pas ſcrupule d'en emploïer dix ou douze à leurs plaiſirs. Deux des plus mortels Ennemis de l'Eſpagne vinrent au-devant des Anglois, & leur apporterent des provi-

Keymis entre dans l'Orinoque.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

sions. » Ils me demanderent, raconte
» Keymis, si j'avois amené des forces
» dont ils pussent espérer leur déli-
» vrance ? Je leur répondis qu'aïant
» cru leur Païs tranquille, & n'étant
» venu que pour faire la Traite, je
» n'avois amené qu'un seul Vaisseau ;
» mais qu'à mon retour en Angleterre
» une Flotte nombreuse mettroit à la
» voile, & que jusqu'à mon départ je
» les assisterois de tout mon pouvoir.
» Alors un des Caciques me fit cracher
» dans sa main droite, pour confirmer
» l'alliance qu'il faisoit avec moi. En-
» suite il fit avertir un Corps d'In-
» diens, qui étoient plus loin dans une
» vingtaine de Canots, qu'ils pou-
» voient s'approcher sans défiance.
» Bien-tôt je les vis rassemblés autour
» de nous. Ils allumerent des feux ; ils
» se mirent dans leurs Hamacs, où ils
» récitoient entr'eux les grandes actions
» de leurs Ancêtres, en maudissant les
» Ennemis de leur Nation, & rele-
» vant leurs Amis par des éloges &
» des titres magnifiques.

Questions que lui font les Caciques.

Alliance qu'il fait avec eux.

Informations qu'il reçoit.

Le même Cacique, qui avoit fait divers Voïages dans l'intérieur des Terres, ne se fit pas presser pour communiquer ses lumieres aux Anglois. Il leur apprit que la Province, où Mac-

curegouari étoit ſitué, portoit le nom de Muchikarri, & que cette Ville paſſoit pour la principale de la Guiane; qu'elle étoit dans une belle Vallée, près des hautes Montagnes qui s'étendent au Nord-Oueſt; qu'on comptoit ſix lieues de Carapana à cette Ville, & que Manoa étoit de ſix journées plus loin; que les Indiens prenoient la route des Iraouakeris le long de la Riviere d'Amacur, comme la plus commode, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus courte; mais que les Montagnes rendent celle de Carapana fort difficile; que les Caſſanares, Peuple qui porte des habits, étoient ſitués aux environs des lieux où l'Orinoque commence à prendre ce nom, & que s'étendant fort loin dans le Païs, leurs limites alloient juſqu'au Lac de Parimé; que Manoa étoit à vingt journées de l'embouchure de l'Ouiapoko, à ſeize du Barimo, à treize d'Amacur, à dix d'Aratori; enfin que les Indiens qui habitoient le haut de l'Orinoque connoiſſoient fort bien les autres Nations du Païs, & parloient le même langage que l'Interprete des Anglois. Keymis demanda au Cacique de nouvelles lumieres ſur les Acéphales, dont on a vu la Deſcription dans le Journal de Raleigh; & non-ſeule-

Confirmation de l'exiſtence d'une Nation d'Acéphales.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

ment elle lui fut confirmée, avec des circonſtances qui acheverent de lever ſes doutes, mais le Cacique ajouta qu'une autre Nation de Caraïbes avoit trouvé l'art, en preſſant la tête aux Enfans, de la leur rendre fort longue, & preſque ſemblable à celle d'un Chïen. Keymis déclare qu'il n'exige point la foi de ſes Lecteurs pour des récits de cette nature : cependant il vérifia par ſes propres yeux, que pluſieurs de ces Nations, ſoit pour ſe diſtinguer des autres, ou pour ſe rendre redoutables à leurs Voiſins, affectent de ſe défigurer la tête, & font gloire de leur difformité. Les Jaos, par exemple, ont l'uſage de ſe faire d'étranges balafres aux deux joues, avec une dent d'Animal, qu'ils conduiſent comme un Burin. Keymis en fut témoin, dans le ſéjour qu'il fit chez cette Nation. Le Cacique lui parla auſſi d'une Riviere nommée Caouiomo, qui ſe jette dans l'Aratori, & qui produit des Poiſſons monſtrueux. Il lui dit que les Montagnes de Cuepyn, aux environs deſquelles on trouve les Habitations des Carapanas, ſont inacceſſibles ; que les *Amapagotos* ont des figures d'or maſſif, d'une incroïable groſſeur, & quantité de Chevaux, qu'on croit de race Eſpagnole, & venus de Caracar.

Autres ſingularités du Païs.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Les Anglois, ne pouvant refuſer leur confiance à des Indiens qui leur marquoient tant d'affection, remonterent avec la petite Flotte de Canots vers le Port de Carapana ; d'où quelques Emiſſaires, dont ils s'étoient fait précéder, revinrent les avertir qu'il étoit paſſé depuis peu dix Eſpagnols, qui alloient faire la Traite à la Riviere de Barimo, & qui avoient annoncé au Cacique de Carapana l'arrivée de deux Barques de leur Nation par la Riviere d'Amana. Là-deſſus les Indiens de Keymis tinrent Conſeil, & ſe déterminerent à retourner à leurs Habitations, dans la crainte que les Eſpagnols, qui les trouveroient ſans défenſe, n'enlevaſſent leurs Femmes & leurs proviſions. Ils prirent même la réſolution de les attaquer ; & les Anglois apprirent, à leur retour, qu'ils les avoient maſſacrés tous. Cependant Berreo fut informé qu'il étoit entré un Vaiſſeau Anglois dans l'Orinoque, & fit demander auſſitôt du ſecours à la Trinité. On verra bien-tôt où il étoit alors, & quel uſage il faiſoit des forces qu'il avoit reçues d'Eſpagne.

Alarmes que Keymis cauſe à Berreo.

Un vent favorable fit remonter les Anglois, en huit jours, juſqu'au Port de Topiaouari ; mais, dans tout cet in-

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

tervalle, ils ne virent pas paroître un seul des Indiens qu'ils avoient connus l'année précédente. Leur inquiétude devint extrême, surtout lorsque l'Interprete, chargé de prendre des informations, leur rapporta que les Amis qu'ils s'étoient faits dans cette Province, aïant vu passer le tems où Raleigh leur avoit promis de revenir, & désespérant de le revoir, s'étoient dispersés dans d'autres Païs. Il ajouta que les Espagnols avoient pris assez d'ascendant sur les bords du Fleuve, pour avoir formé à peu de distance une Habitation de vingt ou trente Maisons; qu'ils avoient bâti plus haut un petit Fort, vis-à-vis de l'embouchure du Caroli, dans une petite Ile pierreuse, qui leur servoit de retraite lorsqu'ils se croïoient menacés de quelque danger; mais qu'aïant appris l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, ils avoient également abandonné l'Habitation & l'Ile, pour unir toutes leurs forces à l'embouchure même du Caroli, où ils avoient dressé plusieurs embuscades, dans lesquelles ils esperoient de faire tomber leurs Ennemis.

Les Espagnols se retirent & se fortifient.

Keymis ne put entendre, sans un mortel chagrin, qu'il falloit renoncer à toutes ses espérances, & chercher ap-

KEYMIS. 1596.

paremment ſa ſureté dans la fuite. Bien-tôt il vit lui-même les Maiſons que les Eſpagnols avoient quittées. Il ne laiſſa point de mouiller près de la rive, à cent pas de ce nouvel Etabliſſement; mais tandis qu'il ſe livroit à ſes triſtes réflexions, un Indien vint à lui, d'un air affligé, pour l'informer que les Eſpagnols étoient en grand nombre à l'embouchure du Caroli; qu'ils avoient à leur tête Berreo, & ſon fils, qui étoit arrivé de la Nouvelle Grenade avec quelques Trouppes; qu'ils avoient envoïé à la Trinité, par des Rivieres connues, pour y demander d'autres ſecours; & qu'ils attendoient de jour en jour deux Pinaſſes bien armées. Pendant ce diſcours, l'Indien parut obſerver avec beaucoup d'attention l'état du Vaiſſeau Anglois. Enfin il demanda, au Capitaine, s'il avoit ramené, ſuivant la promeſſe de Raleigh, le fils du Cacique Topiaouari.

Eſpion de Berreo.

La curioſité de cet Inconnu, & d'autres circonſtances, le rendirent ſuſpect aux Anglois. Ils emploïerent les menaces, pour arracher la vérité de ſa bouche, & cette voie leur réuſſit. C'étoit un Eſpion des Eſpagnols. Il prit le parti de confeſſer que Berreo n'avoit pas plus de cinquante-cinq Hommes de ſa Na-

Lumieres que Keymis tire de lui.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

tion, avec quelques Arrouacas, qu'il avoit trouvé le moïen de s'attacher; qu'à la vérité, il attendoit ſon Fils, de la Nouvelle Grenade, & ſon Lieutenant de la Trinité; mais que s'étant hâté d'avancer avec ſi peu de forces, il n'oſeroit s'écarter du poſte où il s'étoit établi. Le Cacique Topiaouari étoit mort. Les Indiens de la Bourgade s'étoient réellement diſperſés, à l'exception de quelques uns des principaux, dont Berreo s'étoit ſaiſi ſous prétexte qu'ils avoient participé à la mort des dix Eſpagnols qui avoient été tués par l'ordre de Morquito. Iviakanar, proche Parent de Topiaouari, avoit pris le titre de Cacique, & gouvernoit la Province depuis pluſieurs mois. Il étoit certain que les Eſpagnols avoient actuellement dix Vaiſſeaux à la Trinité; & Berreo attendoit ſix pieces de canon, qui devoient être placées dans ſon Fort, pour lui aſſurer le commandement de la Riviere. Enfin les Indiens, qui avoient conſervé de l'affection pour les Anglois, croïoient Raleigh & tous ſes gens dans les Priſons des Eſpagnols, ou détruits avec leur Flotte; c'étoit le bruit que Berreo avoit fait répandre dans la Guiane; & le Cacique de Putima, effraïé de cette nouvelle, s'étoit

retiré avec les plus fideles Serviteurs de Topiaouari, dans les Montagnes voiſines de l'Aio.

KEYMIS. 1596.

Ce récit aïant paru ſincere à Keymis, il paſſa deux jours à délibérer ſur ſes réſolutions. Le ſouvenir de l'embouchure du Caroli lui étoit trop préſent, pour lui laiſſer l'eſpérance de pouvoir forcer Berreo dans ce Poſte; & c'étoit néanmoins l'unique moïen de s'ouvrir un paſſage, dont il connoiſſoit les difficultés naturelles. Il prit le parti de retourner ſur ſes traces, pour chercher le Cacique de Putima dans les Montagnes. L'ancre fut levée auſſi-tôt, & dans l'eſpace de cinq heures, il fit vingt milles, en s'abandonnant au cours du Fleuve. Le jour ſuivant, il deſcendit devant Putima; & prenant à ſa ſuite dix Fuſiliers, il s'avança vers cette Bourgade. Si les Habitans ne ſe croïoient point aſſez forts pour attaquer les Eſpagnols avec lui, ſon deſſein étoit de faire avec eux des échanges de haches & d'autres outils de fer, pour des grains d'or, & pour ces riches pierres que les Anglois n'avoient vues que de loin l'année précédente, mais dont un de ſes Pilotes Indiens le flattoit de le faire approcher par d'autres voies. Il ne trouva pas un Habitant dans la Bourgade,

Il deſeſpere de forcer les Eſpagnols.

Il deſcend à Putima.

VOYAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

quoiqu'il pût juger à diverſes marques qu'elle n'étoit pas abandonnée depuis long-tems. Son Pilote Indien, qu'il avoit nommé *Gilbert*, lui offrit de le conduire, ou à la Mine de pierres couleur d'or, proche de la Riviere d'Oainacapara, ou à l'autre Mine que Raleigh avoit voulu viſiter avec le Cacique de Putima.

Belles eſpérances qu'on lui donne.

» Je voïois dans l'éloignement, dit » Keymis, la Montagne qui touche à » cette Mine; & me ſouvenant du » chemin que nous avions fait l'année » précédente, je jugeois qu'elle ne » pouvoit pas être à plus de quinze » milles, de l'endroit où nous étions à » l'ancre. Je me rappellois fort nette- » ment que c'étoit cette même Mon- » tagne, que le Cacique nous avoit » fait obſerver avec tant d'attention: » mais nous avions mal compris ſes » ſignes: la Mine eſt au bas; & nous » avions jugé qu'il nous la montroit » au ſommet, lorſqu'il ne penſoit » qu'à nous faire voir la chute du tor- » rent qui forme la Riviere de *Carou-* » *ara*. Mon Pilote m'expliqua com- » ment, ſans ſe donner la peine de » fouir, on tire l'or du ſable d'une au- » tre petite Riviere nommée *Ma-* » *caouini*, qui deſcend auſſi de quel-

» ques rochers voiſins. Il me dit qu'il
» étoit à Putima lorſque Morquito fut
» condamné à mort par les Eſpagnols,
» & que les Caciques du Païs avoient
» délibéré alors s'ils pouvoient eſpé-
» rer de racheter ſa vie en découvrant
» cette Mine à ſes Ennemis ; mais que
» jugeant leur haine implacable, ils
» s'étoient imaginé que cette offre n'é-
» toit propre qu'à cauſer la ruine de
» leur Païs, ſans leur faire obtenir
» grace pour leur Chef ; qu'ils s'étoient
» confirmés, depuis, dans la réſolu-
» tion de ne pas faire connoître la
» Mine aux Etrangers, & que pour en
» éloigner même le commun des In-
» diens, ils avoient publié qu'un af-
» freux Serpent devoroit ceux qui
» avoient le malheur de s'en appro-
» cher. J'aurois ſouhaité, au péril de
» ma vie, d'aller du moins vérifier
» l'exiſtence de cette Mine. Mon voïa-
» ge n'avoit pas d'autre motif : &
» combien n'avois-je pas pris de pei-
» nes, pour des objets de moindre
» importance ? Mais conſidérant d'un
» autre côté, qu'il ne nous venoit
» point un Indien de notre connoiſ-
» ſance ; que Dom Juan, Neveu de
» Topiaouari, s'étant révolté contre
» les Eſpagnols, après avoir embraſſé

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

Raiſons qui l'y font renoncer.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

» leur Religion, prenoit dans toute
» cette Contrée le titre de Chef des
» Indiens, & ne pouvoit être bien
» disposé pour nous qu'il regardoit
» comme les Amis & les Protecteurs de
» son Cousin (46); que Berreo nous
» faisoit sans doute observer, & qu'il
» pouvoit surprendre, ou mon Vais-
» seau, lorsque j'en serois éloigné avec
» une partie de mes gens, ou moi-
» même, dans un travail auquel cette
» raison ne me permettoit pas d'en
» emploïer un grand nombre : pen-
» sant aussi que notre découverte ne
» pouvoit être connue que par nous,
» & que si nous avions le malheur d'è-
» tre pris ou tués, tous les fruits de
» notre Voïage étoient perdus pour
» notre Patrie; enfin, jugeant que s'il
» y avoit quelque réalité dans les se-
» cours qui devoient venir à Berreo,
» nous ne pouvions nous arrêter sans
» nous exposer au risque de trouver le
» passage fermé & de nous voir peut-
» être dans la nécessité d'abandonner

(46) Ce Cousin, que Raleigh avoit emmené en Angleterre, est ici nommé plusieurs fois; mais Keymis ne dit nulle part qu'il fut à bord. Il pouvoit être resté à Londres, où il est certain qu'il étoit arrivé, & que tous les Anglois l'avoient vû. Il paroît même qu'il s'y étoit fait Chrétien, & qu'il avoit pris le nom de baptême de Raleigh, qui étoit Walter ou Gautier.

» notre Vaiſſeau pour chercher un
» aſyle dans les Terres, je conclus que
» la prudence & l'honneur ne me laiſ-
» ſoient point d'autre parti que de hâ-
» ter notre départ, & de nous mettre
» à couvert de tant de dangers qui
» nous menaçoient.

Il prend trois Emiſſaires de Berreo.

Pendant que Keymis faiſoit chercher quelque Indien ſur la rive du Fleuve, la Chaloupe arrêta un Canot qui portoit trois Hommes, dont l'un étoit au Service de Berreo, & les deux autres, Marchands de Caſſave. Ils étoient chargés d'une Lettre, qu'ils devoient faire paſſer à la Trinité : mais leur Commiſſion particuliere étoit d'acheter, ſur le Fleuve, cinq Canots, & de louer des Indiens qui devoient aller vers la Nouvelle Grenade, pour amener le Fils de Berreo & tous ſes gens. La Lettre, qu'ils ne firent pas difficulté de remettre à Keymis, ne contenoit que des plaintes du retardement des deux Pinaſſes ; & quelques explications ſur les deſſeins des Anglois, que Berreo ſuppoſoit déja ſortis du Fleuve avec leur Vaiſſeau. Keymis jugea que ſi cinq Canots ſuffiſoient pour tranſporter les ſecours d'Hommes & de proviſions que l'Eſpagnol attendoit de ſon Fils, ce renfort ne devoit pas être fort redou-

table pour les Ennemis de l'Eſpagne.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Outre la confiance de Berreo, qui pouvoit faire juger avantageuſement de l'Indien qu'il emploïoit, les Anglois lui trouverent plus de lumieres & d'habileté, qu'ils n'en avoient reconnu dans la plûpart des Naturels du Païs. Il leur expliqua comment les cinq Canots, qu'il devoit acheter pour des haches & des couteaux, qu'il avoit dans le ſien, auroient pû pénétrer par diverſes Rivieres, juſqu'aux Terres d'une Nation de Caſſanares; & paroiſſant bien inſtruit des vues de ſon Maître, il ajouta que pour former plus de liaiſon entre les Indiens Amis des Eſpagnols, ceux qui ſeroient partis avec les Canots, auroient été pourvus de quelques Emplois chez les Caſſanares, tandis qu'un même nombre de Caſſanares auroient pris leur place ſur les Canots, & ſeroient revenus avec les Eſpagnols de la Nouvelle Grenade, pour exercer auſſi quelque Office dans la Nation des autres. Un autre deſſein de Berreo étoit de chaſſer, de la Trinité, tous les Habitans qu'il auroit peine à réduire; de prendre ceux qui ſeroient traitables, pour les répandre en différentes parties de la Guiane, & d'établir uniquement dans cette Ile & ſur

Ce qu'il apprend d'un de ces Indiens.

ſur les bords de l'Orinoque, la nombreuſe Nation des Arrouacas, qui avoit toujours marqué de l'attachement pour les Eſpagnols. Il avoit déja fait acheter un aſſez grand nombre de Negres, pour le travail des Mines qu'il connoiſſoit ſur les bords du Fleuve. Enfin il eſperoit, par ces tranſmigrations, ou de ſe concilier tous les Indiens, ou d'entretenir parmi eux des haines & des guerres continuelles, qui les empêcheroient du moins de réunir leurs forces contre lui. Keymis apprit auſſi du Confident de Dom Berreo, que peu de mois après le départ de Raleigh, l'arrivée des Eſpagnols avoit fait chercher au Cacique Topiaouari une retraite dans les Montagnes, avec Godouin, l'un des deux Anglois que Raleigh lui avoit laiſſés; que depuis, on avoit publié que le Cacique étoit mort, & que Godouin avoit été dévoré par un Tigre; mais que les Eſpagnols croïoient ce bruit faux: qu'ils n'attendoient pas les dix Vaiſſeaux qu'ils avoient à la Trinité, avant le tems des pluies, où l'abondance des eaux rendroit le Fleuve plus navigable; que Berreo, depuis ſon arrivée dans la Guiane, n'avoit emploïé le tems qu'à ſe procurer des vivres; que rien n'étoit ſi rare, parceque la

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

plûpart des Indiens aïant abandonné leurs Habitations, une grande partie des Terres étoit demeurée ſans culture ; de ſorte que les Eſpagnols manquoient ſouvent de proviſions, ou qu'ils étoient obligés d'en chercher fort loin.

Il continue de ſe retirer.

De tout ce récit, rien ne fut plus agréable, à Keymis, que le retardement des Vaiſſeaux de la Trinité, qui le délivroit du moins de la plus forte de ſes craintes. Quoiqu'il lui reſtât celle des deux Pinaſſes, il ſe flattoit que leur rencontre ne pouvoit l'engager que dans un combat égal, dont ſon courage leur feroit partager le péril ; quoique dans la ſuppoſition de ſa défaite, il n'eut pas les mêmes reſſources que ſes Ennemis. Il ſe remit à ſuivre le Fleuve, juſqu'au Port de Toperimaka ; mais le Bras par lequel il étoit deſcendu avoit ſi peu d'eau près de ce Port, qu'il fut obligé de le remonter long-tems, pour reprendre le grand Canal, du côté du Sud.

Son arrivée à Carapana.

A quelque diſtance du Port du Carapana, il vit paroître cinq ou ſix Canots, qui ſembloient venir au-devant de lui, ſans aucune marque de crainte. Il mouilla, pour les recevoir. C'étoit une Députation du Cacique de ce Port,

qui le faiſoit prier de ne pas deſcendre devant ſa Bourgade, mais qui promettoit de le venir voir à bord. Pluſieurs jours ſe paſſerent à l'attendre. Enfin, un Indien fort âgé, vint déclarer de ſa part, qu'il étoit vieux, foible, malade, & que les chemins étoient trop mauvais pour lui permettre de ſe rendre au bord du Fleuve. Ce Confident du Cacique ne diſſimula point, aux Anglois, que dans l'eſpérance de leur retour, ſon Maître avoit paſſé le tems de leur abſence dans des Montagnes inacceſſibles; que les Eſpagnols, irrités du refus qu'il avoit fait de leur fournir des vivres, lui avoient enlevé une partie de ſes Femmes; que Dom Juan, qui ſe faiſoit ſurnommer *Eparacamo*, avoit pris le commandement du Païs, & ne lui avoit laiſſé qu'un petit nombre d'Hommes qui ne l'avoient pas quitté dans ſa retraite; que ſe rappellant avec amertume tout ce qu'il avoit ſouffert depuis qu'il avoit ouvert l'entrée de ſa Province aux Etrangers, il avoit formé pluſieurs fois le deſſein d'aller chercher un établiſſement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité il mettoit beaucoup de différence entre les Anglois, dont il avoit reconnu la modération, & les Eſpagnols qui n'a-

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Il reçoit une Députation du Cacique.

Récit du Député.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

voient pas ceſſé de traiter ſes Peuples avec la derniere cruauté ; mais que ne voïant point paroître les ſecours qu'on lui avoit promis d'Angleterre, il devoit juger que les plus méchans étoient les plus forts, ſurtout lorſqu'il n'entendoit parler que de l'armement qui ſe faiſoit à la Trinité, & des entrepriſes de Berreo ; que les révolutions, qui étoient arrivées dans le Païs, en avoient banni non-ſeulement la tranquillité, mais l'humanité & la bonne-foi, & leur avoient fait ſuccéder les défiances, les trahiſons, & les plus étranges barbaries ; que l'amitié n'y étoit plus connue ; que perſonne n'y dormoit en paix, & qu'on ne voïoit point de remede à tant de maux : enfin que perdant l'eſpérance d'être ſecouru par les Anglois, & ne pouvant ſe réſoudre à vivre avec les Eſpagnols, il avoit pris la réſolution d'éviter tout commerce avec les uns & les autres, diſpoſé à ſouffrir patiemment des malheurs qu'il ne pouvoit empêcher, c'eſt-à-dire ſa ruine & celle de ſa Patrie.

Keymis admire ſa politique.

Keymis fut extrêmement ſurpris, d'entendre ſortir des plaintes ſi ſenſées de la bouche d'un Indien. Son étonnement augmenta, lorſque le Vieillard entreprit volontairement de lui appren-

dre quels étoient les Cantons les plus riches en or, comment on l'y recueilloit, & par quels chemins on y pouvoit pénétrer. Il ne douta point que cette explication ne fût l'effet d'une profonde politique, pour engager les Anglois à revenir avec des forces supérieures à celles des Espagnols, & que le doute qu'il avoit marqué de leur puissance ne fût une autre ruse pour les piquer d'honneur. L'Indien ajouta, & vraisemblablement dans les mêmes vues, qu'après tout les Espagnols n'avoient que les Arrouakas, sur l'attachement desquels ils pussent compter; que les Caraïbes de Guanipa, les Cievanas, les Sebaïos, les Amapagotos, les Cassipagotos, les Purpagotos, les Samipagotos, les Serouos, les Etaiguinacous, & quantité d'autres Peuples dont il fit l'énumération, seroient toujours prêts à s'armer contre eux, sans compter le puissant Empire des Orejones & des Eporemerios, dans lequel ils trouveroient une résistance invincible: que la Nation des Pariagotos, dont ils avoient le Païs à traverser, étoit capable seule, par la valeur & le nombre, de les arrêter & de les détruire; que les Iouarcouakaris avoient laissé croître, depuis trois ans, toutes leurs herbes,

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

pour y mettre le feu lorſque l'Ennemi ſeroit entré ſur leurs Terre ; enfin que tous les Indiens du Païs étoient réſolus de ne pas aller au-devant des Eſpagnols, parcequ'ils craignoient à la vérité leurs canons & leurs fuſils, mais qu'ils périroient tous pour la défenſe de leurs Provinces ; & que dans l'intervalle ils ne manqueroient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveroient diſperſés, pour diminuer inſenſiblement leur nombre.

Il ne peut obtenir de voir le Cacique.

Le lieu de cette grave conférence n'étoit pas à plus d'une journée de Carapana. Keymis, extrêmement curieux d'entretenir le Cacique même, propoſa au vieil Indien de demeurer à bord avec les gens de ſa ſuite, & de lui donner ſeulement un Guide, pour le conduire à la demeure du Cacique. On lui répondit que ſa propoſition n'étoit pas ſans danger ; que les Eſpagnols pouvoient avoir des Eſpions dans le voiſinage ; qu'ils avoient tenté pluſieurs fois de ſe réconcilier avec le Cacique : que depuis quelque tems il les avoit amuſés par des eſpérances, en évitant, avec le même ſoin, de leur marquer de la haine ou de l'amitié ; mais que s'ils apprenoient qu'il eut vû ſecretement leurs Ennemis, ils ne garderoient

plus de meſures, avec un Homme dont le grand âge ne leur laiſſoit rien à craindre ; & qu'au fond, c'étoit le ſeul motif qui l'avoit empêché de ſe rendre au bord du Fleuve.

Parti que la néceſſité lui fait prendre.

Je compris alors, dit Keymis, que les inſtances ſeroient inutiles pour fléchir des têtes ſi prudentes ; & je me bornai à leur demander de la fermeté dans leur amitié, en leur promettant de revenir bien-tôt avec un grand nombre de Vaiſſeaux & de Trouppes. Un Capitaine des Ciavanas, à qui les Eſpagnols avoient tué vingt Hommes, pour leur avoir refuſé quelques figures d'or, vint me joindre dans le même lieu, avec quinze Canots chargés d'Indiens : mais n'aïant aucune utilité à tirer de ſon ſervice, je lui recommandai ſeulement de faire paſſer, à tous nos Amis, la promeſſe que je faiſois de revenir promptement avec un puiſſant ſecours. Enſuite, laiſſant au vieux Député un préſent de fer pour ſon Maître, je remis à la voile.

Il ſort du Fleuve.

Les Anglois emploïerent huit jours à deſcendre juſqu'à l'embouchure du Fleuve. Dans un grand nombre d'endroits, ils trouvoient juſqu'à vingt braſſes de fond ; mais, ſouvent auſſi, c'étoit deux braſſes & demie, & quel-

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

quefois une (47). Keymis, qui n'avoit pas fait uſage de ſa ſonde en arrivant, fut ſurpris qu'un ſi grand Fleuve eut ſi peu de profondeur, & craignit peu les inſultes des Eſpagnols juſqu'à l'extrêmité du Canal. Il ne s'étend point d'ailleurs ſur les avantages de l'Orinoque, parcequ'il craint, dit-il, de n'en pouvoir dire aſſez. Ce fut lui qui la nomma Riviere de Raleigh ou *Raleane*. En ſortant de l'embouchure, il fut agréablement ſurpris de rencontrer ſa Pinaſſe, qu'il croïoit perdue. Elle étoit tombée ſur cette Côte, un peu au Sud du Cap Cecile, d'où elle avoit continué de ranger la terre, avec divers obſtacles qui ne lui avoient pas permis de pénétrer bien loin dans les Rivieres, ni d'arriver à l'embouchure de l'Orinoque : mais aïant trouvé des vivres, & n'aïant point rencontré d'Eſpagnols, elle étoit en état de ſecourir Keymis, qui commençoit à ſe reſſentir des difficultés de ſon expédition. Auſſi prit-il le parti d'en tirer non-ſeulement les proviſions, mais les Hommes, les ar-

(47) L'Auteur ne diſant point de quelle grandeur étoit ſon Vaiſſeau, on pourroit juger qu'il devoit être fort petit, pour n'être point arrêté dans ces paſſages. Mais il avertit que le grand Canal eſt partout de bonne profondeur; ce qui doit faire croire que les ſondes ſe faiſoient ſur les Côtes avec la Chaloupe.

mes & les munitions, pour ſe fortifier contre toutes ſortes d'évenemens; après quoi, ne voïant que de l'embarras à la traîner à ſa ſuite, il finit par la brûler.

Il brûle ſa Pinaſſe.

A quelques périls qu'il fut expoſé de la part des Eſpagnols, il étoit réſolu de s'approcher de la Trinité, pour s'y ménager une explication avec les Indiens de l'Ile, dont il lui paroiſſoit important de connoître les diſpoſitions. Il s'avança ſeize lieues à l'Eſt de la grande embouchure du Fleuve, pour ſe délivrer de la violence des Courans; & delà, il ſe rendit en vingt-quatres heures à *Punta de Galera*, partie la plus Nord-Eſt de la Trinité: mais étant à la vûe de l'Ile de Tabago, l'eſpérance d'y recevoir les mêmes éclairciſſemens avec moins de danger, lui fit prendre la réſolution d'y relâcher. Sa ſurpriſe fut extrême, de trouver, ſans Habitans, une Ile dont il vante la fertilité. Il attribua leur fuite aux cruautés des Caraïbes, ou des Eſpagnols; & retournant à Punta de Galera, il jetta l'ancre à cinq ou ſix milles au Nord de cette Pointe. Un coup de canon qu'il fit tirer, & ſa chaloupe même, qu'il envoïa au rivage, ne lui procurerent la vue d'aucun Indien. Dans le chagrin de

L'Ile de Tabago ſans Habitans.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

ne pas tirer plus de fruit de ſa hardieſſe, il offrit une groſſe récompenſe à ceux de ſes Gens qui oſeroient pénétrer dans les Terres; mais effraïés du voiſinage des Eſpagnols, qui pouvoient, à tous momens, les ſurprendre, ils donnerent pour excuſe, que cette partie de l'Ile étoit celle qu'ils connoiſſoient le moins.

Retour de Keymis.

Toutes les autres voies paroiſſant fermées, Keymis ne penſa plus qu'à reprendre le chemin de ſa Patrie, pour aller rendre compte au Chevalier Raleigh des facilités & des obſtacles qu'il avoit trouvés dans cette ſeconde expédition. C'étoit, dit-il, un mêlange d'eſpérances & de craintes, qui tout compenſé, lui ſembloit moins capable de refroidir que d'échauffer le courage & la confiance des Anglois. En effet, Hackluyt nous a conſervé la Relation d'un troiſieme Voïage (48), entrepris ſous les mêmes auſpices, c'eſt-à-dire aux frais & ſur les inſtructions de Raleigh, mais avec auſſi peu de ſuccès & moins d'habileté que les deux premiers. On ne penſe point à le tirer de l'oubli qu'il mérite: mais après cette derniere

Troiſieme Voïage des Anglois en Guiane.

(48) Ecrite, comme on l'a dit, par Thomas Maſham, un des Avanturiers. *Collection d'Hackluyt*, p. 692 & ſuivantes.

tentative, Raleigh & Keymis ne revinrent point de leur prévention. Ils ne ceſſerent point de ſolliciter la Cour & d'encourager les Sociétés de Commerce. Le premier, dans une Lettre à Mylord Charles Howard, qu'il nomme le plus célebre des Amiraux d'Angleterre, proteſte qu'il emploiera volontiers, à la même entrepriſe, le reſte de ſa fortune & de ſa vie ; & dans un Mémoire (49) qu'il fit publier à Londres, il donne l'évaluation du profit qu'on avoit tiré des Marcaſſites & d'autres Minerais de Guiane, qu'il avoit expoſés à la curioſité des Incrédules. Ce calcul eſt ſurprenant, s'il n'eſt point exageré (50). Keymis, plus ardent encore, mais inſtruit des difficultés par de fâcheuſes expériences, reconnut que la Conquête de la Guiane demandoit d'autres forces que celles d'une Société particuliere, & paſſa le reſte de ſes jours à preſſer les Miniſtres d'y emploïer celles de l'Etat.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Entêtement de Raleigh & de Keymis.

(49) Ces deux Pieces ſont auſſi dans Hackluyt.

(50) On tira, dit il, dans un eſſai, la valeur de douze ou treize mille livres ſterling d'un tonneau de pierre ; le double d'un autre tonneau, & le poids de huit livres ſix onces d'or, d'un quintal de poudre. Il atteſte le Public, & nomme les Eſſaïeurs. Ce qu'on peut dire là-deſſus, c'eſt que les François, les Hollandois, les Eſpagnols & les Portugais, qui poſſedent aujourd'hui différentes parties de la Guiane, ont grand tort de négliger la ſource de tant de richeſſes.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Rien n'eſt ſi ſingulier que ſes raiſonnemens, dans l'épilogue qui termine ſa Relation. Mais ces chimeres ſeroient moins utiles ici, que la Table qu'il y a jointe, des Rivieres & des Nations dont il s'attribue la découverte : elle peut ſervir à jetter du jour (51) ſur l'article ſuivant.

Rivieres.	*Habitans, en 1596.*
1 Arrouari.	Arrouaes. Pararrouaes. Caribes.
2 Jouaricopo.	Mapuromanas. Jaos.
3 Maipari.	Arricaris.
4 Caypurog.	Aricourris.
5 Arcoa.	Marouanas.
6 Ouïacopo.	Counorakos. Ouacacoas. Ouaricaos.
7 Ouanari.	Caribes.
8 Capurouac.	
9 Caouo.	Jaos.
10 Ouïa.	Maourias.
11 Caiene.	Ouiacas.
12 Gouateria, Ile.	Sebaios.
13 Macouria.	Piraos.
14 Caourora.	Ipaios.
15 Mamanuri.	

(51) On ne répond pas de l'Ortographe Angloiſe, où l'on n'a changé que le *ſ* en *ou*.

Rivieres.	*Habitans, en 1596.*
16 Curari.	Sebaios.
17 Curaſſamini.	
18 Cunanama.	Jaos & Arrouacas.
19 Moraga.	Les mêmes.
20 Maouarpari.	Les mêmes.
21 Amana.	Caribes.
22 Capalepo.	Paracoſtos
23 Maraouini.	Les mêmes.
24 Oucoui.	Les mêmes.
25 Ouiaviami.	Les mêmes.
26 Aramatapo.	Les mêmes.
27 Ouiapo.	Les mêmes.
28 Macuruma.	Les mêmes.
29 Ouracco.	Les mêmes.
30 Carapi.	Les mêmes.
31 Charimaouimi.	Caripinis.
32 Euroouto.	Apotamos.
33 Paro.	Arrouacas.
34 Surinam.	Caribines.
35 Churama.	Les mêmes.
36 Cupana.	Arrouacas.
37 Ouioma.	Nequeris.
38 Ivana.	Les mêmes.
39 Cuſwini.	Les mêmes.
40 Curitimi.	Charibinis.
41 Ouiniuari.	Arrouacas. Paraouinis.
42 Berbice.	Arrouacas.
43 Ouapari.	Sebaios & Arrouacas.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Rivieres.	*Habitans, en 1596.*
44 Ouaicavini.	Panipis.
45 Mahaouaica.	Arrouacas.
46 Lemerare.	Ouacavaios.
47 Eſſequebe.	Jaos. Sebaios.
48 Marouroui.	Caribes.
49 Coquini.	Maripis.
50 Chipanama.	Ouacovaïos.
51 Ararouana.	Iraouaqueris.
52 Horebeci.	Les mêmes.
53 Paouraoma.	Jaos.
54 Aripacoio.	Panipis.
55 Ecaouini.	Les mêmes.
56 Manutiouini.	Les mêmes.
57 Moruga.	Jaos.
58 Piara.	Arrouacas.
59 Chaimeragoro.	Les mêmes.
60 Ouaini.	Caribes.
61 Barima.	Arrouacas.
62 Caitouma.	Les mêmes.
63 Aouoca.	
64 Amacur.	
65 Aratori.	
66 Caourouma.	
67 Orinoque, ou Raleana.	

Biblioteca Nazionale
PALATINO

de la Carte
62

§. III.

Guiane Françoiſe.

Origine de l'établiſſement des François.

AVEC quelque ſoin qu'on ait traité, dans un autre Tome, tout ce qui regarde l'Ile de Cayenne & la Colonie Françoiſe, diverſes lumieres, qu'on n'a pu manquer de recueillir à l'occaſion des Régions voiſines, attendoient une place qu'elles doivent trouver ici; ſurtout celles qu'on a tirées de M. Barrere (52) & du Pere Gumilla (53).

Ce fut immédiatement après la grande découverte de l'Amérique, que les François commencerent à s'établir dans la Guiane. Laet nous apprend, ſur le témoignage de diverſes Relations étrangeres, qu'ils y alloient d'abord charger des Bois de teinture, & qu'ils continuerent d'y voïager ſans interruption: il ne fait remonter qu'à l'année 1624, leur premier Etabliſſement. Quelques Mar-

(52) Son Ouvrage porte le titre de nouvelle Relation de la France équinoxiale, &c. par Pierre Barrere, Correſpondant de l'Académie des Sciences, Docteur & Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Perpignan, Médecin de l'Hopital Militaire, ci-devant Médecin Botaniſte du Roi dans l'Ile de Cayenne. A Paris, 1743. in 12.

(53) El Orinoco illuſtrado y defendido, Hiſtoria Natural, Civil y Geographica, &c, por el Padre Joſeph *Gumilla*, de la Compañia de Jeſus, &c. Madrid, 1745. 2 vol. in-4°.

GUIANE FRANÇOISE.

chands de Rouen y envoïerent alors une Colonie de vingt-ſix Hommes, ſur les bords de la Riviere de *Tinamary*, qui ſe jette dans la Mer par les cinq degrés & demi de Latitude Septentrionale. Deux ans après, d'autres s'établirent ſur la Riviere de *Conamarac*. Dans la ſuite, on y envoïa des renforts d'Hommes & de munitions, qui augmenterent ſenſiblement ces deux Colonies naiſſantes. Enfin pluſieurs Marchands de la même Nation formerent une Compagnie, avec des Lettres Patentes du Roi Louis XIII, qui les autoriſoient à faire ſeuls le Commerce de la Guiane, dont elles marquoient les bornes par les Rivieres des Amazones & d'Orinoque. Cette Compagnie reçut le nom de Compagnie du Cap du Nord, qui eſt celui qui borne l'embouchure de l'Amazone, du côté gauche ou Septentrional, & devint fameuſe par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à diverſes perſonnes de qualité, en leur accordant de nouveaux Priviléges. Ils y envoïerent ſucceſſivement près de huit cens Hommes, autant pour découvrir de nouvelles Terres que pour affermir les premiers Etabliſſemens. Enfin Louis XIV, aïant établi, en 1669, une Compagnie des Indes Oc-

cidentales, lui donna, par de nouvelles Patentes, la propriété de toutes les Iles & des autres Terres habitées par des François dans l'Amérique méridionale, & cette Compagnie prit poſſeſſion de Cayenne & des Païs voiſins de cette Ile. GUIANE FRANÇOISE.

M. Barrere donne à la Guiane, ou plutôt à toute la Côte, près de trois cens lieues de long, depuis le Cap du Nord juſqu'à l'embouchure de l'Orinoque. Il confeſſe que malgré les courſes des Eſpagnols, des Anglois, & de quelques Miſſionnaires Jéſuites, l'intérieur du Païs n'eſt encore que très imparfaitement connu. *C'eſt un Pais Vierge*, dit-il dans les termes de Raleigh, que juſqu'à préſent aucun Prince Chrétien n'a tenté ſérieuſement de conquérir. Mais il repréſente toute la Côte, comme un ſpectacle admirable par ſa verdure. Ce ne ſont que d'épaiſſes Forêts de différentes eſpeces d'arbres, qui s'étendent ſi loin dans les Terres qu'on les perd de vue. Pendant les trois quarts de l'année, les pluies preſque continuelles y rendent l'air aſſez tempéré. Le froid du matin y eſt même aſſez vif, pour obliger quelquefois d'y faire du feu. Sur la Côte même, la plûpart des Terres ſont fort baſſes, Côte de la Guiane.

GUIANE FRANÇOISE.

& noïées, de Mer haute; mais à meſure qu'on s'éloigne du rivage, elles s'élevent, ſouvent même par des Montagnes, quoique peu comparables en hauteur à celles des Alpes & des Pyrenées. Entre les Bois, il ſe trouve des terreins plats & découverts, & des Prairies marécageuſes, qui ne ſechent qu'en Eté; retraite d'un grand nombre de Caymans, toujours dangereux pour les Voïageurs. Mais ces endroits mêmes n'en ſeroient pas moins fertiles avec un peu de culture. Les *Saults*, qui interrompent le cours des Rivieres, ſont un autre obſtacle pour ceux qui veulent pénétrer dans l'intérieur des Terres. On donne ce nom à de gros Rochers, qui barrent ordinairement tout le lit, & qui, s'étendant quelquefois de plus d'un quart de lieue, obligent de quitter les Canots, de les iſſer, & de les tranſporter juſqu'au-delà. L'eau tombe avec une impétuoſité qui forme des *rémoux* plus ou moins grands, ſuivant la hauteur des Terres. Les Indiens, pour s'épargner la peine de tranſporter leurs Canots & leur Bagage, ont quelquefois la hardieſſe de franchir ces Caſcades, dont la rapidité cauſe de l'effroi: mais il en coûte ſouvent la vie aux Européens

qui entreprennent de les imiter. GUIANE FRANÇOISE.

On ne peut trop recommander aux Voïageurs de ſe régler par les Marées, lorſqu'ils rangent la Côte, ſurtout vers l'Amazone, où l'on a continuellement la Barre à combattre. On appelle Barre, le flot qui charie quantité de vaſe, ou, ſuivant le langage des François du Païs, le *montant* des grandes Marées, qui renverſe les plus fortes Pirogues, ſeuls Bâtimens néanmoins qu'on puiſſe emploïer. Elles ne ſoutiennent point l'effort des lames, dans les pleines & les nouvelles Lunes.

L'Auteur aïant parcouru toute cette Côte, y jette un nouveau jour par ſes Obſervations. La plus groſſe Riviere, dit-il, qu'on trouve après avoir doublé le Cap du Nord, eſt celle du *Cachipour* (54). Elle deſcend de pluſieurs Montagnes fort éloignées dans les Terres, & vient ſe décharger dans l'Océan par les deux degrés de Latitude Septentrionale. Vers ſes ſources habitent des Indiens qui ſe nomment *Palicouris* & *Noragues*, dont les derniers paſſent pour les plus grands Antropophages de l'Amérique. Au-delà de Cachipour, on

(54) C'eſt le Cachipuri des Anglois On remarquera de même, dans toutes les autres, la différente Ortographe des deux Nations.

GUIANE FRANÇOISE.

ne rencontre, ſur la Côte, que de petites Anſes. Mais enſuite, on reconnoît le Cap d'Orange, Terre aſſez haute, qui s'avance fort peu en Mer. Proche du Cap eſt une petite Riviere, que les Indiens nomment Coupiribo. Plus loin, rangeant la Côte de l'Eſt à l'Oueſt, on entre dans l'embouchure d'*Ouyapok*, la plus grande Riviere de toute cette Côte. M. Barrere la place à trois degrés & demi du Nord. Un Fort, que les Hollandois y bâtirent en 1676, montre encore ſes ruines ſur une hauteur, à la droite de l'entrée du Port. Cette Riviere a, dans ſon embouchure, non-ſeulement un bon mouillage pour les gros Vaiſſeaux, mais encore divers endroits qui peuvent être aiſément fortifiés. C'eſt l'avantage de cette ſituation, qui avoit invité les Hollandois à s'y établir; d'autant plus que toutes les Terres y ſont fort bonnes. Après leur retraite, les François formerent auſſi le deſſein d'y faire un Etabliſſement: mais ce projet n'a commencé à s'effectuer qu'en 1726, par la conſtruction d'un nouveau Fort, où l'on a mis un Commandant & une Garniſon. En 1735, les Miſſionnaires ont engagé pluſieurs Nations Indiennes, répandues ſur les bords de l'Ouyapok, à

ſe réunir dans le même Canton ; & delà s'eſt formée une Miſſion, nommée Saint Paul, à quelques lieues du Fort.

En remontant l'Ouyapok, on rencontre, à quatre lieues de l'embouchure, une groſſe barre de rochers, qu'on appelle ſon premier Sault, plus facile à franchir qu'un ſecond, qui eſt de quelques lieues plus loin. On en trouve enſuite un troiſieme. Le rétréciſſement de la Riviere, qui augmente conſidérablement la vîteſſe des eaux dans ces dangereux paſſages, joint aux torrens qui tombent des ravines formées par les pluies, y rendent la navigation preſqu'impoſſible. Les Nations qui habitent les bords de cette Rivieres ſont les Pirivas, les Maraones, les Taroupis, les Ouens, les Maurions, les Karannes & les Tokoyenes. Un uſage particulier de tous ces Indiens eſt de ſe graver ſur le viſage des barres, ou des lignes, qui vont d'une oreille à l'autre. Ils donnent à ce bizarre ornement le nom de Jouparats; & les François celui de *Barbe à la Palicouri.*

Le *Camoppi*, qui ſuit l'Ouyapok, eſt une Riviere aſſez conſidérable, dont le cours va du Couchant au Levant, & que ſes eaux ramaſſées rendent plus

GUIANE FRANÇOISE.

navigable, quoiqu'il s'y trouve auſſi quantité de rochers & pluſieurs Sauts qui obligent d'y faire ce qu'on y nomme des portages. Ses Habitans Indiens ſont les *Couſſanis*, les *Armagoutous*, les *Caïomerancos*, & particulierement les *Acoquoas*, qui ſe font des ouvertures aux joues pour y mettre des ornemens de plumes. Cette Riviere arroſe un fort beau Païs, & contient une Montagne qu'on a nommée *Mont d'argent*, parcequ'on y a découvert autrefois des veines de ce Métal, auxquelles il y a beaucoup d'apparence que les Hollandoit ont fait travailler.

Dix-huit lieues au-deſſous de l'Ouyapok, on rencontre une Riviere que les Indiens nomment *Aprouak*, anciennement fréquentée des François. Le voiſinage de Cayenne & le bon naturel des Nations Indiennes du Païs y attirent encore les Marchands, pour la Traite, & pour la pêche du Lamantin & de la Tortue. Il paroît que les Hollandois s'étoient établis dans ce Canton, après avoir reconnu la bonté des Terres, car on y voit les débris d'un fort de leur Nation, conſtruit à l'entrée de la Riviere, pour en fermer le paſſage; non qu'elle n'ait auſſi ſes Bancs & ſes Saults, mais on les franchit avec

moins de danger. A ſept lieues de l'Aprouak, en tirant du Sud au Nord, on découvre au milieu des flots un rocher pelé, & taillé en forme de Dôme, auquel on a donné le nom de Grand-Connétable, pour le diſtinguer d'un autre, plus petit & preſqu'à fleur d'eau, qu'on nomme le Petit-Connétable. Cet écueil, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de circuit, eſt un point fixe que tous les Pilotes viennent reconnoître pour regler leur navigation dans cette Mer. Les Courans y ſont toujours fort impétueux. Quelques vieux Habitans de Cayenne aſſurerent l'Auteur qu'on trouve, ſur le Rocher même, une ſorte d'eau douce & minérale. On pourroit, dit-il, lui donner le nom d'Ile aux Oiſeaux, parcequ'il eſt ſans ceſſe entouré ou couvert d'Oiſeaux, tels que des Goilands, des Mouettes, des Frégates & des Fous, qui vont y faire leur ponte. GUIANE FRANÇOISE.

La Riviere de *Cau*, qui ſuit celle d'Aprouak, avoit autrefois ſur ſes bords un Etabliſſement François, dont il ne reſte aucune trace; mais ils ſont habités aujourd'hui par quelques Indiens, avec leſquels Cayenne entretient commerce pour la Pêche. Après la Riviere de Cau, on entre bientôt

GUIANE FRANÇOISE.

dans celle d'Oyak, qui ſépare du Continent l'Ile de Cayenne, & qui a une des Pointes de l'Ile à ſon embouchure. On a formé, en 1724, une Paroiſſe nommée *Roura*, ſur les bords de l'Oyak, pour la commodité des Habitans de Cayenne qui ont leurs Etabliſſemens le long de cette Riviere. En deſcendant de l'Oueſt, elle reçoit, à huit lieues de ſon embouchure, celles de Gennes & d'Ourapeu. C'eſt vers la ſource de l'Ourapeu, qu'on avoit commencé le fameux chemin qui devoit conduire, par terre, juſqu'à la Riviere des Amazones, non-ſeulement pour chaſſer les Portugais qui s'étoient établis dans les Terres du Gouvernement de Cayenne, mais pour faciliter auſſi la découverte des Mines, & le Commerce avec un nombre infini de Nations Indiennes qui ſont répandues dans cette vaſte Contrée. Tout le Païs, qui eſt arroſé par ces deux Rivieres, eſt peu défriché. Il n'offre que d'épaiſſes Forêts, où l'Ebene, le Bois violet, le Bois de roſe, le Bois de lettin, le Bois de fer, & d'autres Bois colorés, croiſſent dans la plus grande abondance. La Vanille & les arbres de Copaü ſont des productions naturelles à toutes ces Terres. Elles n'ont preſque point de

de Montagnes qui ne ſoient remplies de Mines de fer, dont les apparences ſe préſentent à chaque pas. Le Talc n'y eſt pas rare. On y trouve auſſi une terre blanche & molle, qu'on ne fait que détremper dans l'eau pour blanchir les Maiſons, & cette eſpece de *Bol*, ou de terre rougeâtre, que les Eſclaves emploient à faire leurs pipes. Les Portugais du Para en font d'excellente Potterie, ſurtout de *Bardagues*, qui ſont de grandes cruches où l'on fait rafraîchir l'eau. M. Barrere s'étonne qu'on n'en faſſe pas le même uſage à Cayenne. Toute cette partie du Continent, qui paroît ſemblable, dit-il, à celle du Breſil, eſt ſi riche en Minéraux, qu'il ne doute point qu'avec un peu de peine on n'y découvrît quelque précieuſe Mine, qui dédommageroit des avances néceſſaires pour cette recherche. Outre la Riviere d'Oyak, le Païs en contient pluſieurs petites, au bord deſquelles les François ont diverſes Habitations, & où les Vaiſſeaux vont faire de l'eau & du bois. Elles ſe déchargent dans celle de Mont-Senery, qui, en s'uniſſant avec l'Oyak, forme ce qu'on nomme proprement la Riviere de Cayenne.

GUIANE FRANÇOISE.

Si l'on continue de ſuivre la Côte,

GUIANE FRANÇOISE.

on trouve, à ſept lieues de Cayenne, une petite Riviere, nommée *Makouria*, où les Marées, de ſix en ſix heures, laiſſent une vaſe fort profonde. Toutes ſes rives ſont bordées de Paletuviers (55), aux branches deſquels les Huîtres s'attachent en Mer haute. On trouve, au pié des mêmes Arbres, quantité de Crabes, nourriture ordinaire des Eſclaves. Les pâturages de ce Canton ſont excellens. Auſſi toute la Côte eſt-elle remplie de Métairies Françoiſes, où l'on nourrit des Troupeaux. Les Arbres, que nous nommons Bois-rouge, & les Indiens *Coumery*, ſont plus communs du côté de Makouria que vers les autres Rivieres; ils ſont extrêmement réſineux, & répandent de fort loin une odeur agréable, qui approche de celle du Storax. Leur tronc diſtille une liqueur rouge, dont M. Barrere vante les vertus pour toute ſorte de bleſſures. Il regrette, pour un ſi bon Païs, que les Serpens, ſurtout ceux qu'on nomme Serpens à Sonnettes, ou à Grelots, y ſoient en grand nombre.

La Riviere de *Kourou* ſuit, à la diſtance de huit lieues, celle de Makouria. Quelques Bancs de ſable, & d'au-

(55) Nommés Mangliers, dans d'autres Relations.

tres écueils, qui ſe font voir en Mer baſſe, rendent ſon entrée fort difficile. L'eau ſalée, que les vagues y jettent ſur de gros rochers aſſez plats, ſe cryſtalliſe d'elle-même juſqu'à ſe changer en ſel : mais ce changement ne ſe fait que dans les grandes chaleurs, ſurtout lorſque le vent du Nord ſouffle. Le Kourou reçoit, dans ſon cours, quelques petites Rivieres, telles que l'*Ikaroua*, l'*Aouſſa*, *la Paſſoura*, & les eaux de pluſieurs Anſes très poiſſonneuſes. On voit, ſur ſes bords, une Habitation de plus de cinq cens Indiens, formée en 1714, par le P. Croſſart, Jéſuire & célebre Miſſionnaire. En ſortant de l'embouchure de cette Riviere, on paſſe devant cinq ou ſix écueils, qui ſont à quatre lieues au large, & nommés vulgairement *Ilets au Diable*. Les Indiens y prennent, aux mois de Juillet & d Août, quantité de Tortues & de Lezards, ſans autre peine que de mettre le feu au bois de ces petites Iles, pour obliger ces Animaux d'en ſortir. Il ne ſe trouve plus d'Habitations Françoiſes au-delà du Kourou ; & c'eſt proprement le Païs des Galibis, Nation nombreuſe qui habite toute cette Côte, & dont on a rapporté les uſages dans la Deſcrip-

GUIANE FRANÇOISE.

tion particuliere de l'Ile de Cayenne.

Les Rivieres, qui ſuivent celle de Kourou juſqu'au Fleuve de Surinam, ſont le Sinamary, le Karoua, le Canama, l'Irakou, l'Organa, l'Amana & le Marony. Le Sinamary eſt plus grand que le Kourou, dont il n'eſt éloigné que de douze lieues, & M. Barrere nous apprend que les premieres Colonies Françoiſes de cette Côte ont commencé ſur ſes bords. Les Anſes, qu'on rencontre entre ces deux Rivieres, ſont continuellement fréquentées pendant la pêche de la Tortue, qui ſe fait depuis Mars juſqu'en Juin; tems auquel ces Animaux font leur ponte dans le ſable. On trouve, dans le Sinamary, une eſpece d'Huîtres, nommées *Meypa*, dont l'écaille a juſqu'à huit pouces de diametre, mais beaucoup moins bonnes que les petites Huîtres de roches, qui ſont meilleures auſſi que celles de Paletuvier.

Le Karoua, que les François nomment *Karouabo*, eſt à quelques lieues du Sinamary, & n'a de remarquable que les Karbets de quelques Galibis qui habitent ſon embouchure. On paſſe delà au Canamana, où les François avoient autrefois un nombreux Eta-

bliſſement ; mais on n'y voit à préſent que des Galibis, qui ont leurs Karbets ſur ſes rives. Plus loin, on arrive à l'Irakou, Riviere habitée par des *Tayras ;* nom qu'on donne ici aux Indiens qui ſont établis à l'embouchure des Rivieres, pour les diſtinguer de ceux qu'on nomme *Aouranés*, c'eſt-à-dire Habitans des Montagnes. L'Iracou eſt ſuivi de l'Organa, nommé vulgairement *Organabo*, qui ſignifie grande Anſe. On y voit quelques Indiens établis. L'Amana, qu'on trouve enſuite, eſt une des plus grandes Rivieres du Païs. On ne donne pas moins d'une demie lieue à ſon embouchure. Les Terres, qu'elle arroſe, fourniſſent toutes ſortes de proviſions aux Indiens qui habitent ſes rives, & la pêche n'y eſt pas moins abondante. Le *Marony*, derniere Riviere du Gouvernement de Cayenne, ſépare les Terres Françoiſes de celles des Hollandois. M. Barrere place ſon embouchure à ſept degrés de Latitude du Nord. Elle n'eſt pas mal peuplée de Galibis. Ses bords, comme ceux des Rivieres précédentes, ſont ſi bas, que les Terres voiſines ne peuvent être garanties de l'inondation en haute Marée En général, toute cette Côte eſt fort baſſe ; & l'on ne

GUYANE FRANÇOISE.

trouve même, assez loin dans l'intérieur des Terres, que des Savannes, ou des Prairies, qui sont autant de Marais en Hiver. Mais, comme elles sechent en Eté, c'est cette route qu'on prend alors, pour aller par terre de Korou à Surinam. Les Déserteurs François, qui ne peuvent se procurer des Canots, profitent de ce passage, avec le secours des Indiens, & les trouvent toujours disposés à les servir.

Il ne manque rien, répete M. Barrere, à cette Description de la Côte de Guiane. Cette grande Province, dont les François s'étoient mis en possession les premiers, est aujourd'hui comme partagée en plusieurs Puissances maritimes de l'Europe, & la France n'en occupe réellement que la plus petite partie. Les Hollandois, malgré les bornes marquées par la Riviere du Marony, lui disputent encore quelques Terres en deçà de cette Riviere. Les Portugais ne cessent pas de faire des courses vers Cayenne, & s'emparent insensiblement de ce qui appartient aux François. Ils eurent la hardiesse, en 1723, de venir faire un abbatis d'arbres sur la Riviere d'Ouyapok, & d'y ériger, sur un poteau, les Armes du

Roi de Portugal. Ainſi, laiſſant la diſcuſſion des droits à ceux qui ſe les attribuent, on peut dire que le Gouvernement de Cayenne eſt aujourd'hui reſſerré entre le Marony & l'Ouyapok, c'eſt-à-dire dans un eſpace d'environ cent lieues. M. Barrere ne fait pas difficulté d'aſſurer que cette petite portion du Continent ne peut être d'une grande utilité pour les François de Cayenne, ſurtout lorſqu'il paroît impoſſible de pénétrer bien loin dans l'intérieur du Païs. » Il ſe trouve, dit-» il, ſi peu d'Indiens libres entre ces » deux Rivieres, qu'on n'en peut tirer » aucun ſecours pour la guerre; & » l'on n'a plus d'eſpérance de s'y pro-» curer des Eſclaves pour la culture » des Terres. D'ailleurs les Indiennes » ſont très propres au ménage, & les » Hommes fort adroits à la Chaſſe & » à la Pêche. Ainſi les François ſont » entierement privés d'un avantage » qui faiſoit autrefois la richeſſe de » cette Colonie, & qui étoit aſſez » conſidérable pour y attirer des Vaiſ-» ſeaux Marchands. Comment eſpérer » qu'elle ſe releve de cette chute, » auſſi longtems qu'on ne lui reſtituera » point un Païs qu'elle poſſédoit de-» puis ſi long-tems, & qui lui eſt in-

GUIANE FRANÇOISE.

GUIANE FRANÇOISE.

» juſtement uſurpé ? Il ſeroit du moins
» à ſouhaiter, continue le même
» Voïageur, qu'on arrêtât déſormais
» les nouvelles entrepriſes des Portu-
» gais. On ne comprend point ſur quel
» fondement ils oſent prétendre à des
» Terres qu'ils n'ont connues qu'après
» les François, & dont Philippe V
» apporta tant de ſoin à leur dérober
» la connoiſſance. Leurs Habitations
» de *Corrupa* & de *Deſtierro*, ſituées
» ſur le bord Septentrional de l'Ama-
» zone, à plus de cent lieues du Cap
» de Nord, étant poſtérieures à l'E-
» tabliſſement des François dans la
» Guiane, ne peuvent leur donner le
» droit ſur ce Païs, au préjudice des
» premiers Poſſeſſeurs. La France ſe-
» roit bien mieux fondée à leur re-
» demander, dans le Breſil, le Païs
» de Janeiro, de Tamarica, de Rio
» Grande, & l'Ile de Maragnan, où
» l'on a vû qu'elle avoit des Colonies
» avant eux (56).

Obſervations ſur l'Ile & la Ville de Cayenne.

La Deſcription qu'on a déja donnée de l'Ile de Cayenne & de ſa Ville recevra un nouveau luſtre des Obſervations de M. Barrere, qui étant poſtérieures de plus de quarante ans, repréſentent mieux l'état actuel de cette

(56) *Ubi ſuprà*. pp. 35. & précédentes.

GUIANE FRANÇOISE.

Colonie. La Ville, qu'il nomme plus volontiers le Bourg, eſt compoſée d'environ cent cinquante Maiſons, la plûpart bâties de terre, quoiqu'il y en ait quelques-unes de charpente à deux étages, & couvertes de bardeaux. Celle du Gouverneur eſt aſſez commode. Les Jéſuites ſont auſſi fort bien logés. En 1736 ils étoient dix Peres & trois Freres, non-ſeulement occupés à deſſervir les Paroiſſes de l'Ile & du Continent voiſin, mais encore à faire des Miſſions parmi les Sauvages. L'Egliſe Paroiſſiale de Cayenne eſt le plus bel édifice du Païs; mais on auroit peine à s'y remuer, ſi tous les Habitans y étoient raſſemblés.

L'enceinte de la Ville eſt fort baſſe. Elle forme un Exagone irrégulier, avec cinq Baſtions, munis de pluſieurs pieces de canon: mais les Foſſés ont peu de profondeur & ſont mal entretenus. La Garniſon a preſque toujours été de deux cens Hommes de Trouppes reglées, qui faiſoient quatre Compagnies détachées de la Marine. Elle fut augmentée de deux Compagnies en 1724. Outre l'Etat-Major, il y a un Conſeil Souverain, où le Commiſſaire Ordonnateur préſide, dans l'abſence du Gouverneur. La néceſſité de faire

GUIANE FRANÇOISE.

valoir les Terres, oblige tous les Habitans de ſe tenir dans leurs Plantations; ce qui rend la Ville ordinairement fort déſerte. Souvent on n'y voit perſonne dans les rues; & ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, on y pourroit tuer un Homme en plein jour, ſans riſque d'être apperçu. Ce n'eſt qu'aux grandes Fêtes, ou dans le tems des Revues, qu'elle eſt mieux peuplée. On voit arriver alors les Habitans dans leurs Canots, ou quelquefois dans leurs Hamacs, avec une ſuite de Negres & de Negreſſes, qui portent de la Volaille, de la Caſſave, du Taffia (57), des racines & d'autres proviſions.

Les Habitans de Cayenne ſont fort affables, & fort libéraux. Ils reçoivent civilement les Etrangers. Quoiqu'ils parlent tous la Langue Françoiſe, à peine leurs Enfans en ſavent-ils deux mots. Le Jargon de l'Ile, tient beaucoup du Negre, ſurtout dans la maniere de prononcer. Les Negreſſes, à qui l'on eſt obligé de confier l'éducation des Enfans, ont introduit une infinité de mots Afriquains: cependant le langage Créole de Cayenne eſt moins ridicule que celui des autres Iles Françoiſes. Les Femmes y ſont auſſi mieux fai-

(57) Eau-de-vie de Sucre.

tes. Elles n'ont pas le teint jaune ou pâle de celles de la Martinique & de Saint Domingue, & la plûpart ont naturellement beaucoup d'eſprit. La propreté, qui ne leur eſt pas moins naturelle, contribue à la ſanté dont elles jouiſſent; mais, dans leur parure, elle eſt quelquefois pouſſée trop loin. A Cayenne, comme dans les autres Iles, les Maris ſont obligés, pour ſatisfaire la vanité des Femmes, de faire une dépenſe extraordinaire à l'arrivée de chaque Vaiſſeau, & leurs affaires en ſouffrent beaucoup. Une Loi, qui éloigneroit le luxe des Familles particulieres, feroit la richeſſe des Colonies. GUIANE FRANÇOISE.

Divers changemens, arrivés à l'Ile de Cayenne depuis les premiers Etabliſſemens, y avoient cauſé des pertes dont elle n'a pas eu peu de peine à ſe relever. M. Barrere en rapporte quelques circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les Hiſtoires du tems. Les François, dit-il, s'étoient attachés, dès l'origine, à faire valoir leurs Plantations avec autant d'habileté que de zele. Le profit que leurs Navires Marchands y tiroient de leur Commerce fit naître la jalouſie des Hollandois, qui étoient depuis long-tems en Pertes arrivées à l'Ile.

GUIANE FRANÇOISE.

poſſeſſion d'aller vendre leurs denrées & d'autres Marchandiſes aux Colonies Françoiſes. Ils envoïerent, en 1676, onze Vaiſſeaux pour s'emparer de l'Ile; & s'en étant ſaiſis par ſurpriſe, non-ſeulement ils augmenterent les Fortifications & l'Artillerie de la Ville, mais ils y mirent une Garniſon de quatre cens Hommes. Les Etabliſſemens, qu'ils avoient commencés avec auſſi peu de droit ſur les Rivieres d'Ouyapok & d'Aprouak, furent auſſi fortifiés. Mais ils ne les poſſederent pas long-tems. Le 20 Décembre de la même année, une Eſcadre de ſix Vaiſſeaux, ſous le Commandement du Maréchal d'Etrées, rendit Cayenne aux François, & ne laiſſa, dans les Colonies naiſſantes d'Ouyapok & d'Aprouak, que les traces des Forts qu'on y avoit élevés. Alors, les François penſerent à s'affermir dans leur Ile & dans le Continent voiſin. Tout ce qui pouvoit être utile au Commerce fut cultivé avec une extrême ardeur. On attira des Vaiſſeaux Marchands, pour faire valoir les productions de la Colonie; & quantité de nouvelles Familles allérent s'y établir. Les Flibuſtiers ne contribuerent pas peu à ſes progrès, par les richeſſes qu'ils y apporterent de la

Mer du Sud, d'où les moins heureux revenoient avec huit ou dix mille livres en Piaſtres. Enfin Cayenne ſe retrouvoit aſſez bien peuplée, lorſque Ducaſſe y étant arrivé, en 1688, dans la vue de ſurprendre Surinam, il engagea, par l'eſpérance du pillage, la plus grande partie des Habitans à s'embarquer avec lui. L'Expédition eut ſi peu de ſuccès, que preſque tous les Volontaires y furent faits priſonniers, & tranſportés delà aux Iles Françoiſes, où d'autres eſpérances les inviterent à ſe fixer. GUIANE FRANÇOISE.

C'eſt depuis cette diſgrace, que l'Ile de Cayenne n'a pû réparer la perte de ſes Habitans. Du tems de M. Barrere, on n'y comptoit gueres plus de quatre-vingt dix François; diminution bien ſurprenante, lorſqu'on compare ce nombre à celui des Eſclaves Indiens & Negres. Dans une revue générale, qui s'étoit faite aſſez récemment, il s'étoit trouvé cent vingt cinq Indiens, Hommes, Femmes, ou Enfans, & quinze cens Negres capables de travail. Avec ſi peu de proportion entre les Maîtres & les Ouvriers, l'ordre ne laiſſoit pas de s'y ſoutenir. On voïoit en pié ſoixante Fabriques de Roucou, dix-neuf Sucreries, & quatre Indigoteries. Tous

GUIANE FRANÇOISE.

les Eſclaves, au-deſſous de ſoixante ans & au-deſſus de quatorze, donnoient au Domaine ſept livres & demie pour la Capitation annuelle qui ſe paie en denrées du Païs, & qu'on faiſoit alors monter à ſix ou ſept mille livres.

Son Commerce.

L'Ile preſqu'entiere eſt une Terre ſablonneuſe, relevée de Montagnes, ou de collines, ſur leſquelles on cultive les Cannes à ſucre, le roucou, l'indigo, le cacao, le caffé, le coton, le gros mill, le maniok & d'autres racines. Le reſte eſt un terrein fort bas, & ſi marécageux en quelques endroits, qu'on ne peut aller par terre d'un bout de l'Ile à l'autre; ce qui oblige les Habitans de faire de longs détours pour ſe rendre à leurs Plantations. On y voit quantité de Chevaux, depuis que les Anglois de Boſton & de la Nouvelle Yorck y ſont venus réguliérement pour le Commerce. Ces Animaux coûtent peu à nourrir. On ne les enferme point. L'uſage, après leur avoir ôté la ſelle & la bride, eſt de les laiſſer paître à leur gré. On y nourrit auſſi des Moutons, des Chevres & de gros Beſtiaux, avec le ſoin de mettre le feu dans les Savannes aux mois d'Août & de Septembre, pour en faire de bons

pâturages. Ces terres, brûlées avant la la ſaiſon des pluies, produiſent d'excellente herbe. Auſſi le Mouton & le Bœuf de Cayenne eſt-il de meilleur goût que celui des autres Iles, où la viande de Boucherie eſt déteſtable; ce qui paroît dépendre uniquement de la bonté des pâturage. La néceſſité de faire multiplier ces Beſtiaux ne permet point d'en tuer beaucoup: encore faut-il une permiſſion du Gouverneur. Le plus grand obſtacle à leur multiplication vient des Tigres, ſurtout de ceux qu'on nomme dans le Païs Tigres rouges, & qui paſſent du Continent, à la nage, pour chercher leur proie. On eſt ſouvent obligé d'aſſembler tous les Negres & les Indiens Chaſſeurs, pour donner la chaſſe à ces furieux Animaux. Celui qui en tuoit un recevoit autrefois, pour récompenſe, un de ces gros fuſils qu'on nomme Boucaniers. Aujourd'hui, l'uſage eſt encore de promener dans les Habitations la machoire du Tigre, & chacun fait ſon préſent au Vainqueur.

Propriétés de l'Ile.

Quoique la Cayenne ſoit une Ile montagneuſe & remplie de Forêts, elle ne laiſſe pas de manquer de bois en quelques endroits, ſurtout à la Côte, où l'on eſt obligé de brûler dans les

GUIANE FRANÇOISE.

Fabriques, des Bagaſſes, c'eſt-à-dire les Cannes à ſucre qu'on a paſſées deux fois au moulin, & dont il ne reſte rien à tirer. Le ſéjour des Plantations eſt beaucoup plus agréable que celui de la Ville. L'abondance y règne, particulierement à l'arrivée des Vaiſſeaux Marchands. On y fait très bonne chere. Il n'y a point d'Habitant aiſé qui n'entretienne une baſſe-cour, où l'on fait élever quantité de volaille, dont on vante le goût, quand elle eſt nourrie quelque tems de mill. La Campagne fournit toutes les eſpeces de Gibier qui ſe trouvent dans le Continent; & le Poiſſon eſt excellent dans les Rivieres & ſur la Côte. Chaque Plantation a ſon Jardin. Les Arbres à fruit de l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Ile: mais, en récompenſe, les herbes potageres y croiſſent fort bien. On y fait de bonnes ſalades de laitue, de cerfeuil, de pimprenelle, de chicorée & de céleri. On y cultive des petits-pois, des citrouilles, des potirons, & ſurtout des melons d'eau, d'un goût délicieux, qui déſalterent merveilleuſement dans les grandes chaleurs. Tous les fruits de l'Amérique méridionale y viennent avec peu de ſoin. Le *Tayom* eſt une Plante du Païs, dont les feuilles ſe

mangent comme les épinards, & dont les racines ſervent de nourriture aux Eſclaves (58). On apprête auſſi, ſous le nom d'épinards, les feuilles d'une autre Plante, qui ne differe du *Phytolacca* ordinaire, que par la petiteſſe de ſon fruit. L'Auteur juge que c'eſt la même Plante, un peu changée par la différence du climat. On mange d'excellentes figues à Cayenne, & la Vigne y croît très bien : mais on a beaucoup de peine à ſauver le raiſin, des Oiſeaux, ſurtout des Fourmis. Il eſt aiſé d'en avoir dans ſon Jardin pendant toutes les ſaiſons. On partage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'eſt à-dire d'un mois à l'autre, & le raiſin croît ſucceſſivement ſur l'une & ſur l'autre. Cependant les groſſes pluies de l'Hiver l'empêchent de meurir parfaitement, ou du moins lui font conſerver un petit goût d'acide dans ſa plus grande maturité. On a tenté pluſieurs fois, & toujours avec ſuccès, d'en faire du vin ; il eſt bon, & même facile à garder, pourvu qu'on le laiſſe fermenter ſept à huit jours avant que de le mettre en bouteille.

Le climat de l'Ile eſt fort pluvieux,

(58) M. Barrere l'appelle *Arum maximum Ægyptiacum, quod vulgò Colocaſia.*

GUIANE FRANÇOISE.

mais ſain. On n'y connoît point le mal de Siam, qui fait tant de ravage à la Martinique & à Saint Domingue. Les fievres malignes & la petite vérole y ſont rares. On n'y reſſent pas non plus ces vives chaleurs, qui ſont la principale incommodité des autres Iles. Un Vent d'Eſt, qui s'éleve tous les jours ſur les neuf heures du matin, y rafraîchit l'air. Mais la ſéchereſſe & l'humidité y ſont exceſſives : il y pleut neuf mois entiers ; & c'eſt ce tems de pluie qu'on nomme l'Hiver. Cette ſaiſon commence à ſe déclarer par des grains, qui ſont fréquens dans le cours d'Octobre, & qui s'appellent pluies d'Acajou, parceque ces fruits meuriſſent alors ; & bien-tôt ils ſont ſuivis de pluies ſi continuelles & ſi abondantes, qu'on ne ſauroit conſerver de meubles dans les Caſes. Mais alors les Beſtiaux trouvent partout de bon pâturages ; au lieu qu'en Eté les Campagnes ſont quelquefois ſi ſéches, que la pâture & l'eau manquant à la fois, une partie des Chevaux & des Bœufs périt de faim & de ſoif. Les Mouſtiques, les Maringoins, les Maks, les Chiques, les Tiques, les Poux d'Agouthy & ceux de Bois, les Fourmis, les Ravers ou Scarabées, & les Crapauds, ſeroient d'au-

tres fléaux de l'Ile par leur nombre & leur voracité, ſi tous ces Inſectes ne ſe faiſoient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'eſt plus admirable qu'une Fourmi paſſagere, qu'on appelle vulgairement, *Fourmi-coureuſe*. Auſſi-tôt qu'elle arrive dans un Canton, elle y tue tout, Mouches, Guêpes, Ravets, Araignées, & juſqu'aux Rats : de quelque groſſeur qu'ils puiſſent être, elles en font de parfaits ſquellettes. GUIANE FRANÇOISE.

Avant que l'Ile fût défrichée, les Habitans y étoient ſujets à de très fâcheuſes Maladies. La plûpart des petits Negres mouroient, preſqu'en naiſſant, d'un mal auquel on ne trouvoit point de remede. Il ſubſiſte même encore, quoiqu'il ſoit fort diminué. M. Barrere, qui traite ce curieux article en Médecin, remarque qu'on lui donne improprement le nom de Catharre. Maladie ſinguliere.

» C'eſt, dit-il, une convulſion univer-
» ſelle, ou un véritable *Thetanos*. S'il
» attaque principalement les Negrillons, il n'épargne pas non-plus les
» Negres d'un âge avancé : mais on n'a
» jamais vu de Blanc qui en ait été ſaiſi, ou du moins rien n'eſt ſi rare. Une
» obſervation conſtante a fait connoître que le tems, où les Enfans y ſont

GUIANE FRANÇOISE.

» plus ſujets, eſt l'eſpace de neuf jours
» après la naiſſance ; s'ils le paſſent ſans
» aucune apparence du mal, on les
» croit hors du danger, & les Fem-
» mes ne craignent plus de les expoſer
» à l'air. Quelques-uns naiſſent avec
» cette maladie, & meurent auſſi-tôt.
» Ses premieres marques ſont la diffi-
» culté qu'ils ont à ſucer le lait, par
» une petite convulſion de la machoi-
» re, & leur cri, qui eſt tout-à-fait
» gêné. Enſuite la machoire continue
» de ſe ſerrer ; les extrémités devien-
» nent roides ; & des mouvemens con-
» vulſifs, qui ſont les avant-coureurs
» de la mort, enlevent promptement
» le Malade.

» Les Adultes réſiſtent plus long-
» tems (58). A cet âge, le mal ſe ma-
» nifeſte par une douleur qu'on ſent
» au cou, & que les Malades compa-
» rent à l'effet d'une corde dont ils
» auroient le cou fort ſerré. La machoi-
» re ſe reſſerre, & ne laiſſe plus de
» paſſage à la nourriture. Les bras &
» les jambes deviennent ſi roides,
» qu'en prenant le Malade par la tête
» par un pié, on le leve comme une
» piece de bois ; cependant la roideur

(58) Comparez ce mal, avec celui qu'on a repréſenté au Tome I, dans l'article de Carthagene.

» des membres n'eſt pas ſi continuel- GUIANE FRANÇOISE.
» le, qu'il n'arrive quelquefois des
» contractions involontaires. Ces ac-
» cidens fatiguent ſi fort, qu'ils font
» jetter de hauts cris aux Malades. Ils
» demandent qu'on les ſoutienne ; ils
» veulent qu'on leur tienne la tête un
» peu élevée, pour leur faciliter la reſ-
» piration. Mais ce que ce mal a de
» plus ſingulier, c'eſt une faim ſi inſa-
» tiable, qu'on mangeroit à chaque
» moment, ſi l'on avoit la liberté d'a-
» valler. La fievre ne manque point de
» ſurvenir. Des ſueurs abondantes ſe
» répandent par tout le corps ; & les
» douleurs ne faiſant plus qu'augmen-
» ter, on meurt avec d'horribles con-
» vulſions.

L'Auteur joint, à cette deſcription, les remedes qu'une heureuſe expérience lui a fait découvrir. Pluſieurs Eſclaves, dit-il, qu'il eut le bonheur de guérir dans la Colonie, doivent leur témoignage au ſuccès de ſa méthode. Il veut que pour arrêter d'abord le progrès du mal, on arroſe les Malades, pluſieurs fois le jour, avec de l'eau la plus fraîche qu'on puiſſe trouver ; ſurtout les Enfans, dès qu'on s'apperçoit qu'ils ne ſucent le lait qu'avec peine. Ces aſperſions doivent être continuées juſqu'à

GUIANE FRANÇOISE.

ce que les accidens ſe diſſipent, & que les parties du corps aient repris leur ſoupleſſe naturelle. Pour ſoutenir les forces du Malade, ſurtout dans l'âge avancé, on doit lui faire prendre des bouillons, peu & ſouvent, & quelques cuillerées de vin dans l'intervalle. Il faut mettre en uſage le Mercure doux, ou l'Etioph minéral, mêlé avec des Purgatifs, tels que la Rhubarbe, le Diagrede & le Jalap. L'extrait d'Aloës a quelquefois réuſſi : & ſi le Malade ne peut avaller des *Bolus*, on doit y ſubſtituer une infuſion de Senné, avec la Manne, & les autres Purgatifs ordinaires. Depuis ces leçons, les Negreſſes n'ont pas plutôt remarqué, dans leurs Enfans, les premiers ſymptômes du mal, qu'elles les baignent ſans préparation, & les arroſent enſuite avec de grands vaſes d'eau.

Makaque, ou ver de la Cayenne.

On ne parle point du ver de Guinée, ſur lequel on a déja fait pluſieurs obſervations ; mais c'eſt ici l'occaſion de parler du *Makaque*, qui eſt fort commun à la Cayenne entre les Indiens, les Negres & les Créoles, & que les Etrangers mêmes y contractent par un long ſéjour. Il eſt de la groſſeur d'un tuïau de plume, long d'un pouce, rouſſâtre, ou d'un brun foncé, ap-

prochant d'une Chenille par la figure. Il naît ſous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuiſſes, près des articulations, ſurtout au genou. D'abord il ſe fait ſentir par une démangeaiſon, qui eſt bien-tôt ſuivie d'une tumeur ſur la peau. On la perce, après l'avoir laiſſée groſſir. L'Animal s'y trouve, nageant dans le ſang. La maniere de l'en tirer, eſt de preſſer ſimplement la peau, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la craſſe qui ſe forme dans les Pipes à fumer. Après l'opération, la plaie ne tarde point à ſe fermer d'elle-même.

GUIANE FRANÇOISE.

Entre les obſervations de M. Barrere, ſur le Commerce de la Cayenne, on en trouve de curieuſes ſur quelques Plantes que cette Colonie a comme adoptées. Il nous apprend qu'on n'y a commencé qu'en 1721 à cultiver le Caffé. Quelques Deſerteurs François, qui étoient paſſés à Surinam, ſe flatterent d'obtenir leur Amniſtie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques feves de Caffé, que les Hollandois avoient déja commencé à cultiver avec ſuccès dans leur Colonie. Elles furent miſes en terre. Trois piés

Caffé de cette Colonie.

GUIANE FRANÇOISE.

de Caffé, qui leverent bien-tôt, produiſirent un bon nombre de féves, qui furent diſtribuées entre les Habitans ; & dans l'eſpace de peu d'années, toute l'Ile en fut pourvue : mais la forme des arbres differe beaucoup de celle d'Arabie (59).

Le Caffé de Cayenne ne s'éleve gueres qu'à la hauteur de dix piés. La racine produit une tige droite, de deux pouces de groſſeur par le bas, branchue dès ſa naiſſance. Les branches, qui ſont oppoſées les unes aux autres, en croix & deux à deux, s'étendent à la ronde juſqu'à trois ou quatre piés, & forment un arbriſſeau aſſez touffu, de forme preſque pyramidales. Les feuilles croiſſent auſſi deux à deux, ſemblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes : leur longueur commune eſt d'un demi pié, ſur deux pouces & demi de large. Elles ſont d'un verd foncé par deſſus, d'un verd pâle par deſſous, & un peu ondées ſur les bords. De leurs aiſſelles naiſſent, par étages, pluſieurs fleurs, aſſez ſerrées, preſque ſans odeur. Chacune eſt un petit tuïau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant de celui du petit jaſmin, & di-

(59) Voïez le Voïage de l'Arabie heureuſe, au Tome XXXVIII de ce Recueil.

viſé

viſé par le haut en cinq parties. Le Piſtil, qui part du fond, n'eſt d'abord qu'un très petit bouton plat, & ſurmonté par un filet fourchu, d'environ ſix lignes de long : il ſe change en baie verte, qui prend la couleur de ceriſe en meuriſſant, & qui contient deux ſemences, ou deux féves convexes d'un côté, applaties de l'autre, chacune renfermée dans une capſule blanchâtre. GUIANE FRANÇOISE.

La ſaiſon, où les arbres fleuriſſent & donnent leur fruit, eſt principalement le tems des pluies. Dans l'origine de leur culture, on doutoit qu'ils puſſent s'accommoder du climat. L'extrême ſéchereſſe en faiſoit périr beaucoup ; & les pluies exceſſives de l'Hiver empêchoient les fruits de meurir, ou pourriſſoient même les racines, à meſure qu'elles s'étendoient vers le fond. D'ailleurs on avoit une peine infinie à garantir les nouveaux Plans, des Fourmis & d'autres Inſectes qui les devoroient. Mais tous ces obſtacles furent ſurmontés. Aujourd'hui les arbres croiſſent en perfection : & lorſqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils donnent, pour récolte ordinaire, chacun douze livres de féves. M. Barrere aſſure que le Caffé de

GUIANE FRANÇOISE.

Cayenne, un peu ſuranné, ne le cede gueres au Moka. Il s'en fait deux récoltes ; la premiere au mois de Juin, & la ſeconde vers Noel. Les branches qui fleuriſſent dans le cours de Juin rapportent du fruit en Décembre, & celles qui fleuriſſent vers Noel donnent leur fruit en Juin. L'arbre s'accommode mieux d'un terrein élevé que des fonds bas ; il croît mieux auſſi, dans les terres noires & graſſes, qui ſont malheureuſement aſſez rares dans la Colonie, que dans les terres ſablonneuſes. Enfin il ſe multiplie plus aiſément par la graine, que par la bouture.

Son Cacao, ſon Coton, & ſa Pitte.

Dès l'année 1735, on avoit planté du Cacao, & ſes progrès faiſoient concevoir de grandes eſpérances à la Colonie. On y cultive auſſi le coton, que l'Auteur juge plus fin & plus beau que celui des autres Iles, quoiqu'il ſoit de même eſpece, c'eſt-à-dire de la claſſe de celui qu'on nomme Coton-arbriſſeau, parce qu'il s'éleve à la hauteur de dix ou douze piés. La Pitte, qui n'eſt pas négligée dans l'Ile, fournit une filaſſe très utile. On aſſure que le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoie ; & la crainte de nuire aux Manufactures de ſoie eſt la ſeule raiſon qui en arrête

GUIANE FRANÇOISE.

le tranſport en Europe. Les Portugais en font des Bas qu'ils eſtiment ; & les Indiens teignent cette Plante comme le Chanvre, pour en faire des cordes & des Hamacs.

Mais quoiqu'avec ces nouvelles adoptions l'Ile de Cayenne ait naturellement d'excellens Arbres, & qu'une ſoigneuſe culture y pût faire croître tous les fruits étrangers, ſans en excepter la Canelle & le Poivre, ſon principal Commerce eſt celui du Sucre & du Rocou, dont M. Barrere fait monter le produit annuel, avec celui des autres Marchandiſes, à plus de cent mille écus. Les Vaiſſeaux qu'on y envoie bornent leur cargaiſon au vin, à la farine, au Bœuf ſalé, aux groſſes toiles, ſurtout aux toiles peintes ; aux ferremens, à diverſes ſortes d'Etoffes & de Merceries, enfin mot aux Marchandiſes les plus ſimples & les plus néceſſaires à la vie. Encore, ſeroit-il inutile ou nuiſible d'y en porter trop, parcequ'on ne trouveroit pas aiſément à s'en défaire. Le malheur de l'Ile eſt de manquer d'Habitans, ſurtout de Negres, pour cultiver quantité de bonnes terres, qui reſtent en friche, dans une ſi petite étendue.

GUIANE FRANÇOISE.

5 Iles voiſines de Cayenne.

A quatre lieues de la Côte, vis-à-vis de la partie qu'on nomme *Remire*, on trouve cinq petites Iles, qui, ſuivant la tradition des Sauvages, tenoient autrefois à celle de Cayenne. Les deux plus éloignées, qui ſont à-peu-près de la même grandeur, & qui ſe préſentent en pointe de Mamelon, ſe nomment *les deux Mamelles*, ou *les Fils*; comme les noms des trois autres, pris auſſi de leurs qualités ou de leur forme, ſont *le Pere*, *la Mere*, & *la Malingre*. La plus grande n'a qu'environ trois quarts de lieues de tour. Ce ſont moins des Iles, que de gros Rochers, criblés d'un nombre infini de Fourmillieres. Cependant elles ſont couvertes de Bois, & peuplées de Gibier. On y releguoit anciennement ceux qui avoient mérité cette punition dans la Colonie. Aujourd'hui, les Habitans de la Côte ont pris l'uſage d'aller faire, entre ces Ecueils, la pêche de l'Eſpadon & des groſſes Tortues de Mer, qui ſe retirent ordinairement près des rochers, contre leſquels les vagues ſe viennent briſer. C'eſt une eſpece de Filet, nommé la Fole, qu'ils emploient à cette pêche. Il eſt large de quinze à vingt piés, ſur quarante ou cinquante de long. Les

Pêche de l'Eſpadon & des Tortues.

mailles ont un pié d'ouverture en quarré, & le fil n'a pas plus d'une ligne & demie de groſſeur. On attache, de deux en deux mailles, deux flots de demi pié de long, faits d'une tige épineuſe que les Indiens appellent *Moucou-moucou*, & qui tient lieu de Liege. On amarre à la relingue, qui eſt au bas du Filet, quatre ou cinq groſſes pierres, du poids de quarante ou cinquante livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts, qui ſont à fleur d'eau, on met des bouées, c'eſt-à-dire d'autres gros morceaux de Moucou-moucou, qui ſervent à marquer l'endroit où il eſt placé. Les Foles ſe placent ordinairement fort près des Ilots, ou de quelques Briſans, parceque les Tortues mâles, les ſeules qu'on prenne à cette Pêche, vont brouter une Plante Marine, ou plutôt une eſpece de *Fucus*, qui croît ſur les Rochers à fleur-d'eau. Les Pêcheurs font exactement le quart, c'eſt-à-dire que de tems en tems ils viſitent les Filets. Lorſque la Fole commence à *caler*, ſuivant leur langage, ce qui ſignifie s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on ſe hâte de l'iſſer. Les Tortues ne peuvent ſe dégager aiſément de cette ſorte de rets, parceque les lames, qui ſont aſſez élevées près

GUIANE FRANÇOISE.

GUIANE FRANÇOISE.

des Ilots, donnent, aux deux bouts, un mouvement continuel qui les étourdit, ou qui les embarraſſe. Au contraire, l'Eſpadon s'agite quelquefois ſi furieuſement lorſqu'il eſt pris, qu'il s'échappe en briſant le Filet; & l'on reconnoît, à la rupture des mailles, ſi c'eſt un de ces Poiſſons qui a paſſé. Pour peu qu'on differe à viſiter les Filets lorſqu'on y a pris quelques Tortues, on les trouve ordinairement noïées & tout-à-fait mortes.

Le tems reglé, pour foler la Tortue, eſt depuis Janvier juſqu'en Mai; mais la pêche de l'Eſpadon ſe fait au commencement de l'Hiver, ſurtout lorſque le vent du Nord regne. Dans le cours de Décembre, Janvier, Février & Mars, ce vent a quelquefois tant d'impétuoſité, qu'il brûle & déracine les Plantes. Jamais l'Eſpadon ne s'approche tant de la Terre, que la Tortue. On place les Foles un peu plus au large; & lorſque ce Poiſſon eſt pris, on ne manque point de lui couper, avec une hache, l'eſpece d'épée qui fait ſa défenſe, avant même que de l'iſſer dans le Canot, ſurtout lorſqu'il eſt d'une groſſeur extraordinaire; ſans cette précaution, il tueroit ou bleſſeroit dangereuſement quelque Pêcheur. Il s'en

trouve de vingt-cinq & trente piés de long. La chair n'en étant pas assez bonne, pour compenser le travail & le danger, elle est abandonnée aux Indiens & aux Negres : mais le Foie est fort utile, par la quantité d'huile qu'on en tire, & qu'on brûle dans les Fabriques de Sucre. La grosse Tortue, au contraire, est excellente dans cette Mer. GUIANE FRANÇOISE.

On prend aussi, entre les quatre Iles, mais plus rarement, cette belle espece de Tortue qu'on nomme *Carret*, & dont l'écaille a toujours fait le fond d'un riche Commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre, aux environs de Cayenne, & regrette encore ici que le petit nombre des Habitans ne leur permette point d'en faire une Pêche réglée (61).

Les mœurs & les usages des Indiens de la Guiane sont les mêmes dans les deux Relations auxquelles on s'est ici attaché, que dans celles qui les ont précédées ; & cette confirmation doit plaire à ceux qui aiment l'exacte vérité dans ces peintures. M. Barrere a le mérite particulier de joindre à toutes les Observations sur la difficulté de pénétrer en Guiane.

(61) Voïez, ci-dessus, le Tome XLIV, article d'Histoire naturelle, où l'on a recueilli quantité d'observations curieuses sur les transmigrations, les Pontes, & les différentes especes de Tortues.

GUIANE FRANÇOISE.

siennes un dénombrement des différentes Nations, qui sont connues des François. » On les distingue, dit-il, » en Indiens des Côtes & des Terres. Le nombre de celles qui sont » répandues dans le fond du Païs doit » être beaucoup plus grand ; mais l'éloignement où elles sont les unes » des autres, & la difficulté de pénétrer dans une Région si vaste, » par d'affreux Déserts, des Forêts » de cent lieues, & par des Rivieres telles qu'on les a représentées, » ne permettent gueres de se procurer les informations qu'on desire, » & permettent encore moins d'y tenter quelque Commerce. Non-seulement cette difficulté seroit insurmontable par la longueur & les mauvaises qualités du chemin, mais » encore par la diversité des Langues, » par les pluies démesurées, & presque continuelles, qui rendent les » Rivieres aussi dangereuses à traverser, qu'elles le sont naturellement » à remonter, & surtout par la férocité des Habitans, qui, n'aïant jamais vû d'Européens, tueroient également un Voïageur pour le plaisir de lui enlever ses habits, ou » pour celui de le manger ; car il est

1. Akoquoua. 2. Palikour

2 1

Indien et Indienne de la Guiane.

» certain qu'ils ſont tous Antropo-
» phages (63).

GUIANE FRANÇOISE.

A l'égard de ceux qu'on nomme Indiens des Côtes, on a déja remarqué que leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze mille. Si l'on excepte les Galibis, qui ſont les ſeuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis l'Ile de Cayenne juſqu'au delà de l'Orinoque, tous les autres ſont des Indiens Portugais, qui ont apporté avec eux leurs uſages particuliers, en divers Cantons, d'où les Galibis n'ont point entrepris de les chaſſer. Depuis près d'un ſiecle, on s'efforce de leur communiquer des principes d'humanité & de Religion. Les Jéſuites en ont raſſemblé une partie dans des Habitations régulieres, & ne ceſſent point d'y exercer leur zele (64). C'eſt apparemment par cette voie qu'on eſt parvenu à connoître la plûpart de leurs noms : mais ſi la totalité de ces Indiens ne paſſe point quinze mille, on doit juger que dans une ſi grande variété de Nations, chaque Karbet ne peut être fort peuplé.

Habitans actuels des Côtes.

Les Galibis ſont donc la Nation prin-

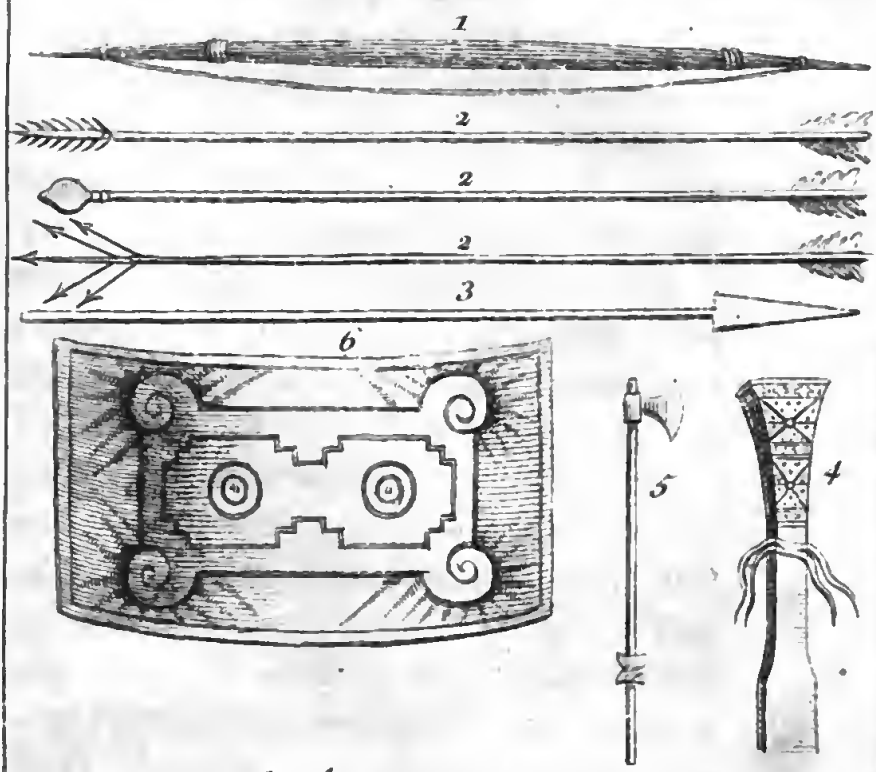
(63) *Ubi ſuprà*, pp. 234 & 235.
(64) Voïez les Lettres Edifiantes & curieuſes, & la Relation des PP. Grillet & Bechamell.

GUIANE FRANÇOISE.

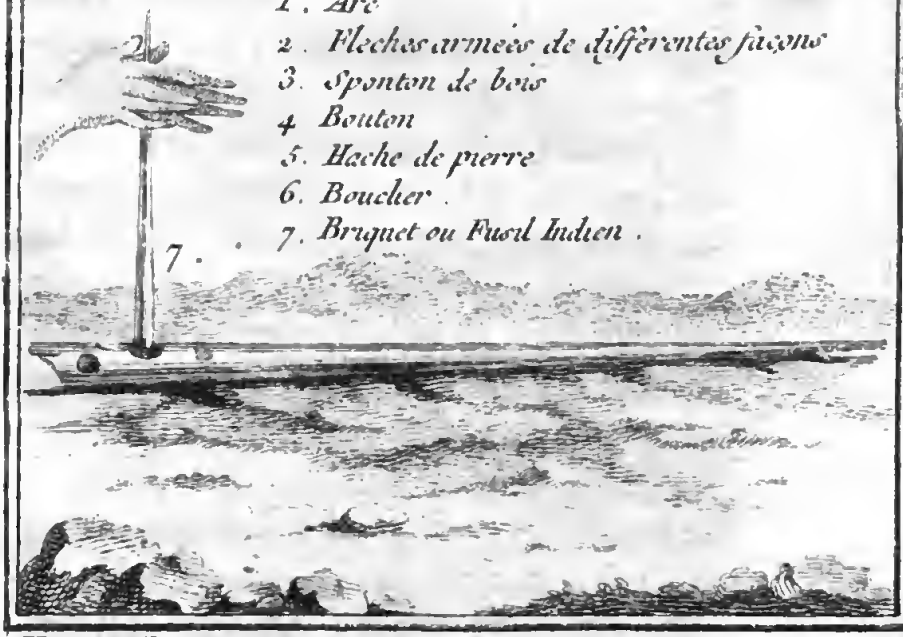
cipale & la plus nombreuſe. M. Barrere donne le ſecond rang aux *Coſſanis* & aux *Maraonés*. Les Arouas, auxquels il donne le troiſieme, ſont guerriers & laborieux. La Miſſion de Kourou eſt compoſée d'un grand nombre d'Indiens de ces quatre Nations.

Les *Tairas* ſont moins une Nation particuliere, qu'un mélange de diverſes Nations qui habitent l'embouchure des Rivieres. Les *Karanes*, quoique voiſins des François & des Miſſions, paſſent encore pour Antropophages. Les *Ouayas*, que les François nomment *Ouens*, n'ont de remarquable que leur goût pour le Commerce. On a parlé des *Palicouris*, qui ſe gravent le viſage, d'une oreille à l'autre, d'une ligne circulaire qui paſſe par le menton. Les *Aramayons*, les *Noragues*, les *Pirioux*, les *Macouanis*, les *Maurious*, les *Tokoyenes*, les *Palangues*, les *Tareupis*, les *Armagoutous*, & les *Maprouanes*, ſont dix Nations éparſes le long des Criques & des Rivieres qui ſe déchargent dans l'Ouyapok. Les *Acouquas*, qui ont l'uſage de ſe percer les joues pour y inſerer des plumes, habitent les bords du Kamops. On ne fait que nommer les *Mayets*, les *Marakoupis*, les *Maykas* & les *Karana-*

Armes des Indiens Guyanois.



1. *Arc*
2. *Fleches armées de différentes façons*
3. *Sponton de bois*
4. *Bouton*
5. *Hache de pierre*
6. *Boucher*
7. *Briquet ou Fusil Indien.*



Biblioteca Nazionale Centrale
FONDO PALATINO

Fious, ſans faire connoître leurs Cantons. Les *Arikarets* ſont les anciens Habitans de l'Ile de Cayenne ; leur Nation eſt preſqu'entierement éteinte. Les *Itoutanes*, diviſés en *Maoapés*, *Oyanpis*, *Ayouaniqués*, *Caïcouciannés*, & *Machicouens*, habitent des Forêts ; & c'eſt ce que ſignifie leur nom commun d'*Itoutanés*. On nomme dix Nations établies vers l'embouchure de l'Amazone; les *Arouacanés*, les *Arouakas*, les *Coumaouts*, les *Maikianes*, les *Amacidous*, les *Ouroubas*, les *Ameneyous*, les *Apiaouas*, & les *Acouchiens*. Les *Farpouyranas*, qu'on paroît placer auſſi du même côté, ſont des Peuples féroces, qui ont le front & le derriere de la tête fort applatis. Dès la naiſſance, les Meres donnent cette forme à la tête de leurs Enfans, avec de petites planches qu'elles lient fortement enſemble. Les *Maroupis*, les *Manauts*, les *Certanés*, & les *Aronkayous* ſont d'autres Nations établies dans les Terres. Celle des *Calipourus* parle une Langue, qu'on appelle du même nom, & qui eſt répandue dans une grande partie de l'Amérique méridionale. Les *Sakaqués*, les *Bacikourres*, les *Makés* ou *Anchions*, les *Ayés*, les *Parakouaris*, les *Cayas*, les *Sali-*

JIANE NÇOISE.

nés, les *Soupayés*, & les *Pacaxés*, paroiſſent venus de différentes parties du Breſil. Il n'eſt pas douteux que les Tapouyas ne ſoient une branche de la Nation Braſilienne du même nom : elle habite un Canton de la Guiane, d'où l'on tire des pierres vertes.

eurs Ban-

Au reſte, la plûpart de ces Nations ſe trouvent nommées auſſi dans Laet, mais ſans aucun éclairciſſement ſur leur origine. Il s'eſt mêue attaché à recueillir pluſieurs mots de leur langage, ſurtout, dit-il, de celui des *Yaos*, qui eſt le plus commun dans cette Région, & de celui des *Arouakas* & des *Chebaos*. Il en compare quelques uns entr'eux, pour faire ſentir leur rapport ou leur différence ; obſervation curieuſe, & que nous n'avons jamais négligée, lorſqu'elle s'eſt préſentée.

	Yaos.	*Arouakas.*	*Chebaos.*
Pere.	Pape.	Pilpſii.	Heja.
Mere.	Immes.	Saecki.	Hamma.
Tête.	Boppé.	Ouaſſiki.	Ouakeouirri.
Oreille.	Pannaë.	Ouadiké.	Ouakenoely.
Oeil.	Voëré.	Ouakoſié.	Noëyery.
Nez.	Hoënaly.	Ouaſſieri.	Ouaſſibaly.
Bouche.	Hopataly.	Daleroké.	Darrimaily.
Dents.	Hoicelii.	Darii.	Ouadacoely.
Jambes.	Pollelii.	Dadane.	Ouatabayé.
Piés.	Poëpé.	Dackoſié.	Ouakchirry.

	Yaos.	*Arouakas.*	*Chebaos.*
Arbres.	Ouéoué.	Hada.	Ataly.
Arc.	Hoërappé.	Lemarapé.	Hoërapally.
Fleches.	Mapoëtoé.	Symaré.	Heouerry.

Tous ces Indiens diſtinguent les tems, par les Lunes. Les Yaos nomment la Lune *Nonna*, ou *Noêné*; les Arouakas *Cattchi*, & les Chebaos *Kirtrirré*. Le Soleil eſt nommé *Ouejo* par les premiers, qui emploient auſſi ce mot pour ſignifier le jour; *Adaly* par les ſeconds, & *Ouëcoëlié* par les Chebaos.

Quoique l'uſage commun de ces Barbares ſoit de compter par les doigts, en levant les deux mains pour ſignifier le nombre de dix, & montrant en même-tems les doigts des deux piés pour exprimer vingt, les Yaos ont des noms propres pour chaque nombre. 1, *Teouyn.* 2, *Tagé.* 3, *Terreouan.* 4, *Taginé.* 5, *Mepatoën.* 6, *Teouyn Ieclikené.* 7, *Tagé Ieclikené.* 8, *Terreouan Ieclikené.* 9, *Taginé Ieclikené.* 10, *Iemerale Mepatoën.* Enſuite ils joignent un autre mot aux cinq premiers nombres; c'eſt-à-dire que 11 eſt *Teouyn Abopené*, &c. 15, *Teouyn Habopbopené*; 20, *Teouyn Pemoené.*

GUIANE FRANÇOISE.

Les mots ſuivans ſont auſſi de la Langue des *Yaos*:

Goſier, *Icéné.*
Col, *Boppomery.*
Epaule, *Hoomotaly.*
Cœur, *Hoppelabollé.*
Ventre, *Holopotacy.*
Poitrine, *Pielapo.*
Mammelles, *Mannatii.*
Bras, *Iapelly.*
Genoux, *Goenaly.*
Frere, *Huoroié.*
Sœur, *Ouarié.*
Fille, *Corui.*
Ciel, *Capou.*
Etoile, *Chirika.*
Air & Vent, *Pepeïté.*
Pluie, *Kenapé.*
Tonnerre, *Tonimerou.*
Terre, *Soïé.*
Mer, *Parona.*
Feu, *Ouapoto.*
Pierre, *Tapou.*
Or, *Carecoury.*
Arbre, *Ouéoué.*
Cerf, *Ouſſari.*
Sanglier, *Pingo.*
Tigre, *Aroua.*
Chien, *Pero.*
Lapin, *Acouri.*
Oie, *Raponé.*
Heron, *Ouakaré.*
Perroquet, *Kourga.*
Ecreviſſe, *Coïa.*
Hache, *Ouoé.*
Couteau, *Rapoie.*
Rame, *Aguebuté.*
Hoïau, *Maſſeta.*
Manger, *Oueouine.*
Boire, *Evenike.*
Dormir, *Uniguené.*
Venir, *Taſe.*
Pleurer, *Ouamonci.*
Battre, *Pogué.*

Ils compoſent quantité de Verbes, en ajoutant, au nom ſubſtantif, le mot

GUIANE FRANÇOISE.

Ery, qui ſignifie faire. Ainſi *Amaca-Ery*, c'eſt faire, ou l'art de faire, un Hamak. *Iaſay*, ſignifie oui; *Ouati*, non; *Toporué*, blanc; *Couré*, bon; *Iconé*, mauvais; *Topiorumé*, noir; *Nomoné*, grand; *Enchiqué*, petit (64).

Témoignages des Hollandois ſur la poſition de divers lieux.

Les Hollandois, à qui l'on doit ces remarques, & dont le témoignage n'eſt pas plus ſuſpect ſur la ſituation de quelques lieux où l'on a vû qu'ils s'étoient établis, mettent la Riviere d'*Oyac*, qu'ils nomment *Wia*, par les quatre degrés quarante minutes de Latitude ſeptentrionale, la font venir de fort loin dans le Continent, vantent la fertilité de ſes bords, & les font habiter par la Nation des *Chebaos*. Ils placent, comme Keymis, à peu de diſtance de cette Riviere, une excellente Rade, ſous certaines Iles, qui font face au Continent, dont ils nomment la plus grande *Gouateri*, habitée auſſi par des Chebaos, & fort abondante en toute ſorte de Proviſions, où l'on trouve d'ailleurs un très bon Port. Ils en comptent trois autres, plus extérieures, qui tirent leur nom, dit Laet (65), de leur ſituation en forme de triangle. Enfin ils mettent, entre la Riviere d'Oyak &

(64) Laet. Deſcript. Ind. Occid. l. 17. cap. 12.
(65) *Ibidem.* cap. 9.

GUIANE FRANÇOISE.

celle de Cayenne, une Ile nommée *Mattory*, qui ne peut être que l'Ile même de Cayenne, puiſqu'ils lui donnent ſeize lieues de tour. D'autres, dit Harcourt, la nomment *Mayeri*, & donnent le nom de *Moriori*, à la haute partie de l'Ile qui regarde l'Oyac, & celui de *Matorouy* à d'autres hauteurs qui ſont au milieu de l'Ile. Ils ajoutent qu'elle étoit anciennement habitée par une Nation de Caraïbes, mais fort humaine, & qu'il y croît, à chaque pas, dans les Campagnes, des arbriſſeaux de la hauteur de deux palmes, qui portent une eſpece de Prune, couleur de pourpre, & preſque du même goût que les Myrobolans. Enfin ils parlent de quatre petites Iles qui ſont à peu de diſtance de la grande vers l'Orient, dont ils nomment la plus orientale *Sannaoum*, la plus occidentale *Speneſari*, & les deux autres *Eporceregemera*: mais ils avouent que ce ſont des noms barbares, qui peuvent avoir été changés par divers Européens (66).

Le même Harcourt aſſure que l'Ile de Cayenne étoit nommée Muccumbro par ſes anciens Habitans, qu'ils étoient en effet Caraïbes, & qu'Arraouicary leur principal Chef, faiſoit ſa demeure

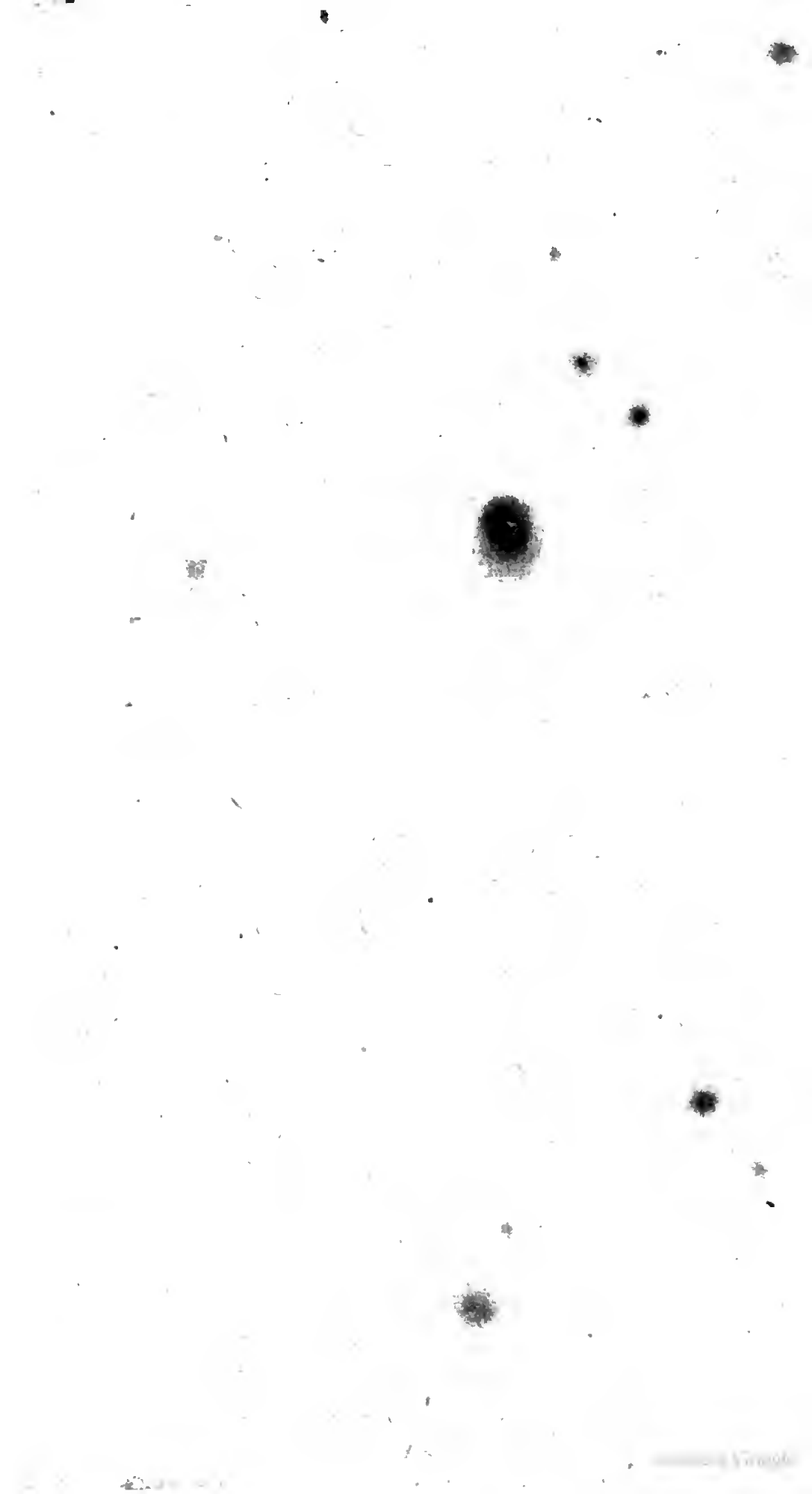
(66) *Ibidem.*

proche d'une Montagne, nommée *Cillicidemo*, du ſommet de laquelle on avoit la vue de l'Ile entiere. Ce Voïageur, qui ſe vante d'avoir obſervé fort ſoigneuſement la Côte ſuivante, ne compte que deux lieues de la Riviere d'Amana à celle de Marony; & place le Marony à cinq degrés quarante-cinq minutes de Latitude Nord. Il remonta cette Riviere en 1608. » Elle eſt large, » dit-il, de plus d'un mille d'Allema- » gne à ſon embouchure; mais quoi- » qu'aſſez profonde, pluſieurs Bancs » de ſable en rendent l'entrée diffi- » cile. Après avoir ſurmonté cet obſ- » tacle, on trouve, vers la rive gau- » che, huit braſſes d'eau; & cette pro- » fondeur continue juſqu'à trois peti- » tes Iles, au-deſſus deſquelles elle di- » minue de plus en plus. Ces Iles por- » tent, entre les Indiens, le nom de » Curouapory; & ne peuvent être ha- » bitées, parcequ'elles ſe couvrent » d'eau dans la Saiſon des pluies «. Depuis la Mer juſqu'à ce lieu, la Riviere en reçoit pluſieurs autres, entre leſquelles Harcourt nomme celle de Cuſſeouini, qui s'y jette à deux milles de l'embouchure. » Au-deſſus des trois » Iles, il prit terre dans un Bourg » nommé *Mogunan*, & ſitué ſur la

GUIANE FRANÇOISE.

» rive gauche, dont les Habitans, de la
» Nation des Paragots, avoient pour
» Chef *Maperitaka*, un des plus hon-
» nêtes Hommes du monde. Le len-
» demain, il deſcendit, ſur la rive
» droite, dans une autre Habitation,
» dont le Chef ſe nommoit *Minapa*.
» Deux Canots, qu'il reçut de cet In-
» dien, le conduiſirent à plus de vingt
» lieues de l'embouchure, entre plu-
» ſieurs Bourgades qui ſe préſentoient
» ſur les deux rives; mais il rencon-
» tra quantité de rochers, d'où les
» eaux ſe précipitoient avec beaucoup
» de violence. Le ſecours des Indiens
» lui fit paſſer heureuſement pluſieurs
» de ces cataractes, qui ne faiſoient
» qu'augmenter à meſure qu'il avan-
» çoit. Enfin, ſe trouvant à quarante
» lieues de la Mer après ſix jours de
» navigation, & l'obſtacle des rochers
» ne lui permettant pas de pénétrer
» plus loin, il découvrit d'un lieu
» haut nommée *Sapporou*, des Monts
» beaucoup plus élevés, que ſes Gui-
» des Indiens nommoient *Mataouere-*
» *Moupanana*. *Bosher*, ſon Couſin,
» profitant d'une crûe d'eau, continua
» de remonter avec les mêmes Gui-
» des, & parvint au Bourg de Taupu-
» ramuné, qui eſt à cent lieues de

» l'embouchure. Delà s'étant avancé jusqu'à celui de Moreshego, quatre journées plus loin, il y apprit qu'à six journées delà on trouvoit des Indiens plus grands & plus robustes, qui se perçoient les oreilles, le nez & la levre inférieure, & dont les arcs & les fleches étoient d'une grandeur extraordinaire. Dans une si longue route, il vit quantité de Rivieres, qui se jettent dans le Marony; telles que l'*Arrené*, le *Toppanaouin*, l'*Errewin*, le *Coouama*, le *Poraketté*, l'*Arrova*, l'*Arretoueré*, l'*Ouaouné*, l'*Anapé*, l'*Aunimé* & le *Karapion*. Du Bourg de Taupuramuné, on l'assura qu'il y avoit vingt journées jusqu'aux sources du Marony. GUIANE FRANÇOISE.

FIN DU TOME LIV.

001599